

Licence Encyclopédie Spirite

Copyright (C) 2006 Encyclopédie Spirite - Mars 2006

<http://www.spiritisme.net>

spiritisme@spiritisme.net

Considérant l'objectif de base de l'Encyclopédie Spirite de mettre gratuitement à la disposition de toute l'Humanité les éléments de base du Spiritisme, les documents mis à disposition sur le site Internet de l'Encyclopédie Spirite peuvent être copiés, diffusés et utilisés dans les conditions suivantes :

1. Toute copie à des fins privées, à des fins de recherches, d'illustration ou d'enseignement est autorisée.
2. Toute diffusion ou inclusion de tout ou partie de ce document dans une autre œuvre ou compilation doit faire l'objet d'une autorisation écrite de l'Encyclopédie Spirite et doit :
 - a. Soit inclure la présente licence s'appliquant à l'ensemble de la compilation ou de l'œuvre dérivée.
 - b. Soit, dans le cas d'extraits ou de citations limitées à moins de 1000 caractères, mentionner explicitement l'origine de la partie extraite comme étant l'Encyclopédie Spirite et en indiquer l'adresse Internet, afin de permettre aux intéressés de retrouver facilement et gratuitement l'intégralité du document.
3. Cette licence qui accompagne chaque fichier doit être intégralement conservée dans les copies.
4. La mention du producteur original doit être conservée, ainsi que celle des contributeurs ultérieurs.
5. Toute modification ultérieure, par correction d'erreurs, mise en forme dans un autre format, ou autre, doit être indiquée. L'indication des diverses contributions devra être aussi précise que possible, datée, et envoyée à l'Encyclopédie Spirite.
6. Ce copyright s'applique obligatoirement à toute amélioration par simple correction d'erreurs ou d'oublis mineurs (orthographe, phrase manquante, ...), c'est-à-dire ne correspondant pas à l'adjonction d'une autre variante connue du texte, qui devra donc comporter la présente notice.

Michel Rosen
Coup d'œil sur l'éternité

Ce qu'on a cru par ignorance et par superstition, on le croira par la science et par conviction.

Librairie des sciences psychiques

Paul Leymarie, éditeur

42, rue Saint-Jacques

Paris 1923

PRÉFACE

Nous sommes à une époque de transformation sociale, comparable à celle de la fin du paganisme et de l'avènement du Christianisme.

Des questions brûlantes ont surgi qui agitent l'opinion et cherchent leur solution. La plus impérieuse parmi celles-ci est la question religieuse. Elle est au premier plan ; car, qu'on le veuille ou non, malgré l'indifférence des foules, malgré l'opposition dédaigneuse des grands pontifes du positivisme, elle est, elle restera toujours à la base de la Société, directrice de ses mœurs, le foyer qui les engendre, le pivot central de ses mobiles, de ses pensées ; en un mot la charpente sur laquelle elle est assise.

La Société, aujourd'hui, se partage en deux camps : les uns, exclusivement attachés à leurs intérêts matériels ; les autres, par habitude, par convenance, suivant la religion dans laquelle ils ont été élevés, mais qui laisse irrésolu, dans le vague, le grand problème de notre avenir-spirituel. Elle finit presque par ne consister que dans la pratique extérieure du culte, tant elle n'offre qu'un faible soutien dans nos douloureuses épreuves dont en vain on demande le pourquoi.

Aussi La Rochefoucauld, esprit pourtant bien pensant, a-t-il pu dire justement :
« La Philosophie triomphe des maux passés, les maux présents triomphent d'elle.
»

Il est grand temps, sous risque de nous voir rétrograder dans la brutalité, les pires instincts, de réagir à l'aide d'une philosophie plus complète, plus nette, rendant l'humanité plus consciente de ses destinées, de ses hautes destinées ; qui sache, au contraire, triompher des maux présents, en expliquant leur but, leur

nécessité inéluctable ; car, s'il est impossible de les supprimer, au moins, cette philosophie aidera-t-elle à mieux les supporter, et c'est déjà un allègement.

Les religions, comme toute chose d'essence humaine, sont essentiellement perfectibles, quoiqu'on les considère comme intangibles et sacrilèges ceux qui osent prétendre le contraire.

Les Christ, les Socrate, les Galilée, les Luther et tant d'autres précurseurs, bravant les croyances populaires admises comme articles de foi et les castes sacerdotales intéressées à les maintenir, l'ont payé de leur vie. Ce qui n'a pas empêché leur transformation ; au contraire, la persécution, comme toujours, l'a hâtée.

Aujourd'hui on ne cherche qu'à tuer sous l'ironie la calomnie. Ce qui, non plus, n'empêchera les vérités nouvelles de se faire jour.

De toutes parts ses partisans surgissent. Ils se doivent, ceux qui y ont trouvé le réconfort, le moyen de garder leur sérénité dans les plus lourdes épreuves, les plus cruelles déceptions, ils se doivent de les répandre, de contribuer à faire une humanité mieux éclairée, donc meilleure.

Tel est le but de cet ouvrage. On y trouvera des vues nouvelles sur bien des questions touchant notre être et qui, jusqu'à présent, sont restées dans le mystère, n'ont même jamais été posées. Nous espérons les avoir résolues ; car, selon la vraie méthode scientifique, leurs solutions sont déduites d'un raisonnement rigoureux, basées sur une logique irréfutable.

En matière de philosophie spiritualiste, on peut aussi faire des découvertes. Ceux qui les prétendent impossibles, hors de notre atteinte, de nos investigations sont dans une profonde erreur. Cette branche de nos connaissances, comme les autres : scientifiques, artistiques, etc., est une mine riche, inépuisable, trop peu exploitée jusqu'à présent.

Nous justifierons notre épigraphe en tête de ce volume :

Ce qu'on a cru par ignorance et par superstition, on le croira par la Science et par conviction. En effet, bien des faits, de croyances populaires taxées de contes de bonne femme, de superstition, ont un fondement réel.

Au-dessous nous représentons le symbole profond des Egyptiens : le serpent qui se mord la queue. L'éternel recommencement des choses tournant dans un cercle sans fin, revenant à leur point de départ.

Dont on aurait tort d'induire qu'il est inutile de se donner tant de peine pour acquérir le savoir, puisque tout retourne à son principe. Au contraire, il nous enseigne que par la vertu de nos recherches, de notre travail, ce principe dont l'ignorance nous tenait éloigné, on y revient, mais en connaissance de cause.

Les doctrines formulées dans le présent ouvrage suivront son auteur jusqu'au bout. Elles sont sa profonde conviction et, au jour où il quittera cette terre pour rentrer dans sa vraie patrie, la patrie commune où tous les êtres, toutes les nationalités, toutes les confessions se retrouvent, se confondent, il ne veut être assisté d'aucun culte ; non par haine stupide du prêtre. Ils ont eu, ils ont encore,

jusqu'à nouvel ordre, leur raison d'être, mais parce qu'il n'y trouverait aucune satisfaction. Ses aspirations sont plus hautes, plus conformes à la grandeur de la création.

Quelques paroles d'un cœur ami, partisan de ses idées, en conformité avec elles, lui seront plus agréables, plus salutaires.

PROLÉGOMÈNES

Notre première tâche doit être de prouver non seulement notre spiritualité, mais celle de toute la Nature, en nous appuyant, comme le dit la Préface, sur le raisonnement, le seul procédé possible, d'ailleurs, dans un livre.

Les preuves matérielles qui les corroborent, nécessitant des démonstrations tangibles, évidemment n'y peuvent trouver place. Elles doivent faire l'objet d'études spéciales et s'ajoutent à la théorie, la confirment, la consacrent.

Absolument comme dans les Sciences où les déductions faites dans le silence du cabinet, sont confirmées ou infirmées par l'expérience. Si elles sont reconnues exactes, elles sont admises et acquises comme principe.

Faisons de même. Gardons-nous de tout parti pris, et quand les faits concordent avec la théorie, admettons-la définitivement ; autrement nous tournerions toujours dans le vide ; toute pensée, aussi convaincante soit-elle, serait inutile.

On objectera que dans les Sciences exactes, à l'aide de quelques cornues, de quelques appareils il est facile de contrôler les principes. Le résultat est constant.

Il n'en va pas de même en philosophie, science absolument abstraite, entièrement édifiée sur le raisonnement.

Précisément à cause de cela doit-il primer, bien plus que dans les Sciences positives, reposant plutôt sur l'expérience qui, le plus souvent, précède la théorie. Elle en est tirée. Tandis qu'en philosophie, science supérieure, toute de méditation, celle-ci précède celle-là. Elle en procède. Aussi le raisonnement est-il ici de la plus haute importance ; s'il est logique, conforme au bon sens, on est dans le vrai.

S'ensuit-il qu'il faille renoncer aux expériences ? Loin de là. Seulement elles ne se plient pas aux mêmes exigences ; elles ne sont pas à notre disposition.

Et c'est précisément cette indépendance qui justifie leur nature spirituelle. Ici-bas, non plus, lorsque des interventions étrangères à la nôtre sont nécessaires, pouvons-nous garantir le résultat, le plier à notre volonté. Dans les deux cas la similitude de fait démontre la similitude d'origine.

Aussi les savants se sont toujours fourvoyés en voulant expérimenter identiquement les phénomènes d'ordre physique et ceux complètement dissemblables d'essence spiritualiste. Ils imposaient leurs conditions sans tenir compte de l'indépendance du phénomène, lequel, pour éloigner toute

supercherie, aurait pu être entouré de toutes les garanties de sécurité. Cela aurait suffi. Aussi presque toujours le résultat était ou négatif ou absolument contraire à l'attente.

De là à proclamer bien haut leur inanité, leur inexistence, il n'y avait qu'un pas facile à franchir et, avouons-le sans méchanceté, on ne demandait que cela, toutes les expériences avaient été orientées dans le sens d'une opposition systématique préconçue.

Qu'on se place sur le véritable terrain, sincèrement, sans arrière-pensée. Au lieu de borner les recherches aux phénomènes provoqués dont le contrôle est souvent douteux, qu'on tienne compte surtout des manifestations spontanées, se produisant sans aucune intervention ; offrant, par conséquent, toutes les garanties désirables. On sera obligé de reconnaître leur réalité. Les sarcasmes tomberont, la Vérité rayonnera pour le plus grand bien de l'Humanité.

Ces manifestations sont de tous les temps, depuis le fameux, mané, thékel, pharès, de Babylone et bien avant. Elles se sont produites quand et là où il le fallait ; en dehors de nous, en toute indépendance ; car, comme disent les Saintes Ecritures : « l'Esprit souffle où il veut ».

Et qui de nous, plus ou moins, n'y a pas été sujet ? Mais, avec notre légèreté habituelle, après avoir suscité quelque émotion, quelque étonnement, on les a laissés tomber dans l'oubli.

Heureusement, des penseurs qui en comprenaient la haute portée en ont consigné un grand nombre (Léon Denis : Après la mort — Gabriel Delanne : Le Spiritisme par la Science. Les Apparitions matérialisées des vivants et des morts, — Colonel Rochas : Extériorisation de la motricité, etc., etc., sans compter les publications parues à l'étranger.) Ces excellents recueils sont des documents précieux à l'appui des ouvrages philosophiques. Ils les complètent et leur réunion formera la future Bible de l'Humanité.

CHAPITRE PREMIER

L'AME. — PREUVES DE L'IMMORTALITÉ

Après ce préambule, un peu aride peut-être, mais nécessaire pour bien apprécier le plan de cet ouvrage, qui n'est pas écrit pour le vain plaisir d'accumuler des spéculations métaphysiques, mais pour tâcher de projeter un peu de lumière sur le problème de la vie par des déductions logiques, donc vraies, après cela, entrons dans notre sujet :

Les preuves de notre immortalité !

On s'étonne presque de devoir les donner, tellement elles sautent aux yeux de l'observateur.

Mais cette évidence manque aux masses élevées dans les différents cultes.

Sur ce sujet, si primordial, ils n'apportent que de l'incertitude, de la confusion. Aussi, ces preuves, est-il nécessaire de les fixer, de donner un corps à des sensations instinctives, maintenues à travers les siècles sur tous les points du globe, depuis les peuplades primitives se taillant des idoles dans le bois, jusqu'aux nations les plus avancées ; survivant, malgré les défaillances des enseignements de la religion ; résistant de même à toutes les dénégations parties du haut des chaires dites académiques, malgré leur prestige. Tout cela restait sans effet.

Première preuve. — Eh bien ! Cette résistance, cette survivance, quand même, est peut-être la plus forte de toutes les preuves.

Comment l'immense majorité de la population terrestre pourrait-elle conserver un sentiment aussi vivace de ce qui est inexistant ?

Si la nature l'a mis en nous, car nous tenons tout d'elle, c'est que ce sentiment est juste. Comment pourrait-elle nous communiquer l'idée de ce qu'elle ne possède pas elle-même ? Est-ce logique, est-ce possible ? Et nous, pourrions-nous inculquer à d'autres des connaissances qui nous manquent ? Quelqu'un, par exemple, qui n'est pas musicien, peut-il enseigner la musique ? La logique est une ; ce qui est irréalisable dans un cas particulier l'est partout.

Donc la perpétuité, depuis des milliers d'années, de la croyance en l'immortalité en est une preuve irréfutable.

Et pour en faire ressortir encore plus l'évidence, faisons une démonstration contraire, par l'absurde :

Si l'on voulait soutenir qu'il fait froid l'été et chaud l'hiver, ou une autre insanité du même calibre, qui de nous arriverait seulement à la faire durer une minute ? Un haussement d'épaule et le renvoi de son auteur aux petites maisons seraient la seule réponse.

Nous aurons, du reste, à nous appuyer plus d'une fois, dans le cours de cet ouvrage, sur le sentiment inné qui étaye si fortement notre argumentation.

2e preuve. — Celle-là est, nous pouvons l'affirmer, absolument péremptoire, à cause de sa précision, de sa logique serrée. Elle ne se trouve nulle part ; nous la présentons pour la première fois et, sans exagération, nous pouvons nous permettre de la taxer de véritable découverte philosophique.

Nous nous servons d'un axiome scientifique. Nous tâcherons de battre les savants, nous ne disons pas la Science, oh ! non, mais les savants, avec leurs propres armes.

Cet axiome est universellement connu et admis : Il n'y a pas d'effet sans cause.

C'est une vérité intangible. Appliquons-le à notre sujet, approfondissons-le ; nous en ferons sortir victorieusement la certitude de notre survivance et, pour cela, nous allons l'étendre ; toujours en nous maintenant dans une logique qui ne souffre aucune contradiction. Voici ce que nous ajoutons :

L'effet participe de la même nature que la cause.

Si on nous présente quelque chose de chaud, sans connaître la cause, nous

savons néanmoins qu'elle ne peut provenir que de la chaleur.

De même pour le froid. La cause qui l'a engendré ne peut être que le froid.

Si nous voyons rouler une boule, la cause initiale de ce mouvement ne peut être que de même nature, soit : le mouvement.

Continuons son application au règne végétal :

Chaque arbre, chaque plante, n'importe quel produit de ce règne, ne peut donner que des fruits, des fleurs, des graines de même essence. Soit : le prunier, la prune ; le cerisier, la cerise, etc., etc..

Pareillement dans le règne animal :

Le chat, être tout de souplesse, d'agilité : Cause, donnera naissance à des êtres doués des mêmes facultés : Effet.

Le chien, cette bête exquise, ayant pour caractéristiques l'affection, le dévouement : cause, reproduit des êtres semblablement doués : Effet.

Pourquoi ? Parce que toujours et partout l'effet participe de la même nature que la cause.

Arrêtons-là ces exemples ; ils suffisent amplement pour établir l'évidence de notre raisonnement qui nous a permis, tout en ignorant la cause, d'en connaître la nature par celle de son effet, et, avant d'aller plus loin, pour la nécessité de ce qui va suivre, revenons à notre boule en train de rouler.

Si on la voit se diriger vers un but assigné, l'effet de ce mouvement doublé d'intelligence, certainement, ne peut avoir pour cause qu'un mouvement, de même, doublé, animé par une intelligence.

Et maintenant, à l'aide de ce que nous venons d'établir solidement, montons plus haut, jusqu'à l'homme, ou plutôt jusqu'à l'âme.

Pour la connaître, la comprendre, jugeons-la par ses effets, comme nous l'avons fait dans les exemples précédents.

Quel est l'effet de l'âme ? . C'est la pensée. Analysons-la :

Elle est immatérielle, invisible, insaisissable, indestructible, aucun obstacle matériel ne peut l'arrêter ; — et nous bornons là l'énumération de ses facultés infinies — conséquemment la cause, étant de même essence, sera immatérielle, invisible, pourra pénétrer les obstacles matériels et, chose de première importance, elle sera indestructible.

Oui dit : indestructible, dit : sans fin, immortel.

La source, la cause de notre pensée est donc l'Esprit, l'âme immortelle.

Il semble, après cet exposé, qu'il ne doit plus, ne peut plus rester place au moindre doute. Ou notre preuve est fautive et nous avons vu le contraire, ou elle est juste. Impossible de sortir de ce dilemme. La conclusion s'impose.

Evidemment nos sens, je dirai même notre bon sens, se révoltent à la pensée d'admettre un fait qui échappe à leur contrôle, étreint, soumis partout à la matière grossière, brutale.

Comment, s'écriera-t-on, c'est cet élément dont nous n'avons aucune idée, dont la constatation matérielle, positive nous manque absolument, c'est lui qui joue ce rôle prépondérant dans le mouvement vital !

Eh bien, oui, faut-il répondre. A l'aide de la réflexion nous allons y arriver.

L'esprit est le maître, la source d'où jaillissent tous nos travaux. C'est lui qui les conçoit. Il est à leur base, il les dirige dans leurs multiples manifestations. Toutes les œuvres architecturales, scientifiques, artistiques que nous admirons, ne sont que la représentation extérieure de la pensée, fonction de l'esprit qu'on tend à nier parce qu'il est invisible, mais, par là, au contraire, recèle la réalité de son être ; absolument comme l'air, invisible quoique matériel, recèle aussi la sienne par ses effets, sans lesquels nous n'en aurions, nous n'en pourrions avoir aucune conscience.

La plus grande force de la nature est la force intellectuelle : l'esprit. Au moyen d'une de ses créations, une arme puissante, là où, livré à lui-même, il eût été sans défense, un débile enfant dominera, détruira la force brutale, mais inférieure en intelligence, d'une troupe de fauves enfermés dans une enceinte (Bien entendu, je n'ai pas mentionné, faisant confiance à l'intelligence du lecteur, qu'il faut supposer l'enfant hors de l'enceinte. Enfermé avec les fauves, même un homme, tout pourvu qu'il soit d'une force défensive, serait gravement exposé. Cela va de soi.

D'ailleurs le fait seul de pouvoir enfermer des fauves dans une enceinte prouve la supériorité de l'intelligence. Le contraire serait impossible.

Cette invisibilité, un des grands obstacles à l'admission du monde spirituel, qu'on y réfléchisse bien, existe aussi dans le monde matériel.

Nous y constatons que plus la matière est rare, plus elle est puissante, agissante.

Un bloc de glace, à peu près, est sans action. Ramené à son état normal, liquide, ce même volume d'eau, jouissant d'une plus grande activité, produira un effet matériel beaucoup plus grand.

Réduite en vapeur, toujours cette même quantité d'eau dont les molécules seront alors animés d'une vibration, d'un mouvement infiniment plus grands, acquerra une puissance mécanique, des propriétés incomparablement plus étendues.

De même chez les êtres organisés : Ce ne sont pas toujours les plus grands, les plus visibles, qui sont le plus à craindre.

Un microbe invisible est plus dangereux qu'un tigre. Ce que transmet une mouche charbonneuse, invisible même aux plus puissants microscopes, probablement toujours (La microbiologie, autrement dit l'étude des microbes, surtout ceux intéressant la thérapeutique, a pu déjà en découvrir un certain nombre, mais il en est d'autres, elle-même l'affirme, qui ne le seront jamais (textuel). Ces ultra-microbes, comme on les appelle, sont si petits qu'ils passent à travers les filtres de porcelaine de la plus fine porosité ; leurs dimensions ne dépassant certainement pas deux millièmes de millimètre.

Or la puissance visuelle des meilleurs microscopes ne va pas au-delà des éléments d'une taille d'un dix millième de millimètre ; et encore grâce à un système d'éclairage spécial absolument parfait. En deçà, on ne voit plus rien.

Et là où nous réservons l'avenir, faisant confiance à la Science, elle dit : jamais on ne pourra aller plus loin, parce que les plus faibles longueurs d'ondes lumineuses ont encore une amplitude de quatre dix millièmes de millimètre ; c'est-à-dire une dimension vingt mille fois plus grande que ces inimaginables vibrions.

Et, ajouterons-nous, l'invisibilité des esprits n'est-elle pas due à la même cause, leur contexture étant encore infiniment plus ténue, évidemment, que celle, même, de la matière la plus raréfiée ?

Cela explique aussi comment, grâce à cette ténuité, les esprits peuvent traverser les matières les plus denses dont la porosité, certainement, est beaucoup plus grande que celle de ces filtres en porcelaine fabriqués avec les plus grands soins ; ce qui ne les empêche nullement d'être aisément traversés par ces infiniment petits.

En outre, cela nous permet encore de nous rendre compte, en étendant les conséquences de ces constatations, comment les esprits peuvent exercer leur action, leur influence sur nous, sans que nous nous en apercevions, à cause de l'insuffisance de nos organes ; ce qui n'empêche pas cette action d'exister.

Bien entendu, elle peut se rendre sensible quand il le faut, soit de façon bienfaisante, soit terrible — nous l'avons expérimenté des deux manières — car la nature n'est jamais à court de moyens, elle est toute-puissante.

Qu'on comprenne bien ce terme qu'on dit si facilement du bout des lèvres, sans en pénétrer la portée, la grandeur, ce qui est moins facile.), quoique ce vocable doit se rayer quand il s'agit de la Science, elle nous a déjà réservé tant de surprises, ce que, disons-nous, cette mouche transmet, est un poison foudroyant qui tue en vingt-quatre heures... Et j'en passe !

Les affinités chimiques, de même, invisibles. Nous les utilisons, mais nous ne pouvons nous rendre compte de la répulsion d'une substance pour une autre ou de son absorption.

Ce qui se passe dans l'air, invisible aussi :

Il nous faut, l'été, un rayon de soleil pour y voir tourbillonner des myriades de particules. Normalement, sans ce rayon, nous ne nous doutons de rien et pourtant le fait s'accomplit. (E pure si muove, et pourtant elle tourne — comme disait Galilée, en parlant de la terre.)

Tout le travail intime de la Nature échappe complètement à nos sens limités : Voici une pomme. Elle tombe. Revenez le lendemain, elle est un peu entrée dans la terre. Quelques jours plus tard elle s'y est enfoncée si profondément, qu'il faut employer une certaine force pour l'en arracher. Et pourtant personne n'y a touché : Travail invisible.

Et l'invisibilité de l'air, de l'électricité, etc., etc. Cependant, quelle puissance dans ces deux éléments ! Il est vrai, on peut les percevoir quand ils arrivent à une

haute tension.

L'esprit aussi, quoique immatériel, peut se condenser, tout impossible que cela puisse paraître à notre pauvre petit intellect (L'illustre savant anglais William Crookes, une sommité scientifique, l'auteur d'une des plus grandes découvertes de notre temps : le quatrième état de la matière, l'état radiant, sous sa haute autorité, dans son ouvrage : Recherches sur le Spiritualisme, publie des expériences de matérialisation d'esprits d'une grande hardiesse, des plus sensationnelles, faites chez lui, sous son contrôle, pendant trois ans.

Avec une insigne mauvaise foi, on a prétendu qu'il les a désavouées. Donc on s'est trompé, ou il nous a trompés. Non seulement ce désaveu serait indigne d'une si grande intelligence et jetterait le discrédit sur tous ses travaux si brillants : mais il s'est lui-même élevé énergiquement contre ce mensonge et a prié ses amis d'en faire autant.)

Le fait est exceptionnel. Les conditions favorables à sa réalisation se présentent rarement ; surtout dans notre monde encore si arriéré moralement. Il deviendra certainement plus fréquent à mesure de nos progrès ; mais, quoi qu'il en soit, comme nous le disons plus haut, étant d'essence spirituelle, il n'est pas à notre libre disposition. On nous le dispense au moment propice. C'est une semence qui n'est jetée qu'à bon escient, dans un terrain favorable où elle peut porter ses fruits, comme chez William Crookes.

D'ailleurs ce que nous appelons immatériel l'est-il vraiment ?

Connaissons-nous les limites auxquelles la matière peut atteindre ? Non. Pas plus que ses propriétés tout aussi illimitées ; quoiqu'on soit arrivé, non seulement à analyser la constitution d'un atome, à les compter, qu'on espère même, un jour, les peser. De création idéale qu'il était, l'atome est devenu une entité.

La Nature, elle, en pleine possession de ses secrets, se joue de toutes ces difficultés.

L'illustre entomologiste Fabre nous montre les insectes transformant leur matière stercorale en teinte mordorée qui, nécessairement, doit contenir quelque particule infinitésimale d'or. Certainement le contraire se peut aussi. La toute-puissance de la Création éclate partout. Celui qui admet tout est plus près de la Vérité que le négateur impénitent, quelle que soit sa science... relative.

On nous dirait qu'une maison avec ses habitants peut passer à travers une table sans que ceux-ci s'en aperçoivent, nous le croirions.

Entendons-nous. Nous ne sommes pas d'une crédulité touchant à la niaiserie. Nous ne nous défendons pas d'une certaine naïveté, propre seulement aux âmes sincères. Ils sont à plaindre et sujets à méfiance ceux qui n'en ont point ; mais elle a ses limites.

De la part des hommes, ce fait nous le déclarerions impossible, ou nous ne l'admettrions qu'après expérience dûment contrôlée. De la part de la Nature, j'y croirais d'avance.

Elle est toute-puissante. Qu'on pénètre bien cette expression et on sentira que

ma proposition n'a rien d'exagéré. Elle prêterait peut-être à rire aux esprits superficiels ; l'ironie est si facile, cela dispense de tout raisonnement ; mais nous sommes entourés de merveilles autrement extraordinaires.

Bienheureux ceux qui savent les admirer !

Elles sont en si grande abondance que nous ne nous en étonnons pas ; nous trouvons cela tout naturel. Absolument comme les enfants, incapables de comprendre, d'apprécier à leur prix le dévouement, la peine de leurs parents.

Et pourtant, que de sujets d'étonnement à chaque pas !

L'œuf, nous l'absorbons. Rien n'y décèle le prodige qu'il contient à l'état latent. Il en sort une poule toute organisée, toute armée. Et cela se répète des millions de fois partout, chez toutes les espèces, toujours avec la même aisance, la même constance.

Notre propre conception. Prodige encore plus remarquable,

Les organes de tous les êtres animés :

L'œil, réalisant ce paradoxe effarant du contenu, des millions de fois plus grand que le contenant. Par ce petit trou, si petit, nous voyons des maisons, des monuments, non pas en réduction, mais à leur grandeur naturelle ; des panoramas de paysages de plusieurs lieues d'étendue.

Nous n'en finirions pas si nous voulions tout énumérer ; et encore nous n'y parviendrions pas. Même si nous le pouvions, la tâche, quoique énorme, ne serait qu'à peine ébauchée. Il en existerait une autre absolument irréalisable : la description des merveilles dont les autres planètes sont aussi abondamment dotées.

Quel humain pourrait décrire le spectacle de l'Univers ! L'Infini nous enserme partout ; il nous incite à nous agrandir, à nous élever jusqu'à lui ; ce réconfort nous aidera à traverser le dur passage de la vie.

CHAPITRE II

LA PENSÉE

En analysant la pensée, fonction invisible et si réelle pourtant d'un être invisible et non moins réel, pour la constater, la communiquer est-il nécessaire de la rendre tangible.

Afin de la faire connaître aux incarnés, elle aussi a-t-elle besoin de s'incarner, de prendre corps. C'est par la langue. Elle en est la manifestation extérieure, corporelle pour ainsi dire. Sans elle, elle n'en existerait pas moins, mais pas pour nous.

Seuls les êtres de même essence peuvent-ils s'en rendre compte. Pour eux cette émanation n'a pas besoin de forme apparente, de langue. Etant désincarnés

ils lisent directement dans la pensée comme dans un livre ouvert.

Ainsi s'explique comment les esprits de nationalités différentes, malgré la différence des idiomes, peuvent néanmoins se comprendre avec la plus grande aisance ; leurs pensées sur un même objet étant absolument identiques.

Exemple :

Un Chinois désire une pomme. Faute de pouvoir l'exprimer, il lui est impossible de nous le dire. Si, faisant abstraction de la langue, on pouvait lire en lui ce désir, nous serions à même de le satisfaire.

Là-haut la langue universelle existe, ou plutôt, elle est réalisée par ce paradoxe : l'absence de toute langue.

Ici même, sous nos yeux, nous pouvons aisément le vérifier par le magnétisme dont, évidemment, dans un ouvrage comme celui-ci, il sera fréquemment question. En effet, un sujet en état de somnambulisme, ce qui permet le dégagement partiel de son esprit, nous disons : partiel, parce que seul, à la mort, le dégagement est total, ce sujet lit la pensée d'une autre personne, quel que soit son pays d'origine, et peut nous la communiquer. Ce qui prouve de façon absolue l'inutilité de la langue et, au lieu de rester à l'état d'hypothèse quant aux rapports des esprits entre eux, faute de pouvoir le contrôler, cela devient une certitude démontrée par le magnétisme.

D'où ce principe : la pensée est universelle, impersonnelle, car elle est propre à tous et identique sur le même sujet. Elle ne se différencie, ne prend une personnalité que par l'expression extérieure, la forme qui la rend tangible aux humains.

Cette universalité s'étend même jusqu'aux animaux. Chez eux, où à peu près tout se résume en impressions, en sensations fugitives, en satisfactions de besoins, de désirs, leurs mouvements, leurs gestes, leur regard y suffisent. Non seulement ils se font comprendre entre eux, mais encore à nous.

Nos animaux familiers nous renseignent par cette pantomime. Nous y lisons clairement et c'est réciproque. Eux aussi devinent, connaissent nos pensées, du moins celles qui ne sont pas hors de leur atteinte.

Notre brave chien, si nous nous apprêtons pour sortir, frétille de joie, nous interroge anxieusement du regard pour savoir si nous l'emmenons.

C'est un colloque sans paroles entre deux interlocuteurs de catégorie si différente. Néanmoins ils s'entendent parfaitement.

Même les animaux inférieurs : poissons, insectes, etc., ont ce moyen de communication entre eux.

Nos pauvres sourds-muets en usent aussi, outre leur mimique par les doigts.

Voilà donc la vraie langue universelle, s'appliquant aux êtres animés de tous les règnes, depuis l'homme jusqu'à l'animal le plus inférieur, le plus primitif et, pendant que péniblement nous la cherchons sans y réussir, restant limitée à l'humanité, même si nous la trouvions, elle existe et embrasse toute la création animée.

Toujours la supériorité du spirituel : la pensée, sur le matériel : la langue.

Elle reste toujours son inférieure. Quelle que soit la beauté, la pureté de la forme, elle n'arrive pas à l'égal de la Pensée ; jamais elle ne la représente exactement. Plus ou moins elle la trahit, l'affaiblit.

La musique, mieux que les autres arts, plus plastiques, plus concrets, par son imprécision se rapproche davantage du spirituel. Elle dépeint les mouvements, les impressions de l'âme par des sons dont le vague indéfinissable nous plonge dans le ravissement pouvant aller jusqu'à l'extase. C'est par l'effet de son charme qu'on la provoque chez les sujets magnétisés.

Nous venons de démontrer la capacité des animaux, de lire nos pensées, non celles hors de leur atteinte. Cela se passe ainsi chez nous. La grande majorité est inaccessible aux spéculations des hommes supérieurs. Elle en est encore si loin que, pour elle, ces Vérités sont inexistantes. Et si nous nous reportons plus haut, dans le monde extra-terrestre, il y a analogie avec ce fait de la hiérarchie de la pensée.

Ainsi s'explique comment les esprits avancés voient jusqu'aux intentions les plus cachées de leurs inférieurs ; comment, par là, ils les dominent et peuvent déjouer leurs desseins, leurs mauvais projets.

La réciproque ne se peut, la pensée des êtres supérieurs étant trop loin, en dehors de leur conception.

Si, dès maintenant, nous jetons un coup d'œil sur l'ensemble de ce qui précède, nous constatons :

1° Que par le seul raisonnement d'une logique rigoureuse, sans recours à l'expérience psychique, l'immortalité de l'âme est établie définitivement ;

2° Comment, dans l'autre monde, les êtres de nationalités différentes peuvent s'entendre ;

3° Comment les esprits supérieurs commandent à leurs inférieurs ;

4° Fait de la plus haute importance, que les animaux ont un principe spirituel, donc immortel, puisqu'ils pensent : en vertu de cet axiome que nous ne saurions trop répéter. L'effet jouit de la même nature que la cause.

Nous croyons être les premiers à avoir solutionné ces questions et prouvé, résumé dans le quatrième point, non seulement notre spiritualité, mais celle de la nature entière, comme nous le faisons prévoir dans nos Prolégomènes.

Ces preuves nous continuerons à les développer, car le sujet est vaste, inépuisable, et si, parfois, des digressions, motivées par l'importance des questions accessoires, nous en éloignent, nous ne les perdrons pas pour cela de vue, nous y reviendrons.

Il faut nous habituer, pour juger, pour pénétrer le mystère de la création, à faire abstraction de nos sens. Ils en sont incapables, se limitent aux seules impressions corporelles qui nous touchent immédiatement, pour lesquelles ils ont

été créés.

Il ne faut pas leur demander autre chose ; en dehors de cela on ne peut leur accorder aucune créance, ni baser nos jugements sur leur témoignage. Il est trompeur, il le fausse, même dans les faits d'ordre matériel où ils n'ont aucune part directe.

Prenons pour exemple ce cas bien banal, bien connu :

Nous sommes dans un train de chemin de fer, un autre va dans le même sens, mais plus vite. Comme nous ne nous y trouvons pas, nos sens n'en étant pas affectés, ne s'y intéressent pas. Aussi nous transmettent-ils un témoignage menteur. Quoique nous avançons, que nous le sachions, mais moins rapidement, nous avons l'impression de reculer. Pour nous ramener à la réalité, l'autre train doit être ou arrêté, ou complètement hors de la vue.

Autre cas de même espèce :

Dans un bateau, glissant sur une rivière, nous ne nous sentons pas avancer. Que nous transmettent nos sens ?

Ils nous disent : vous êtes immobiles ; les maisons, les arbres le long du quai marchent. Et pourtant c'est absolument l'inverse. Le mouvement est en nous, non dans les objets fixes à terre. Nous le savons, et il faut l'intervention de la raison pour nous maintenir dans la réalité.

Deux autres faits affectant plus spécialement le sens de la vue :

1° Par un beau clair de lune, levant les yeux au ciel, nous la voyons dans son plein. Par son rapprochement de la terre elle nous paraît comme un des plus grands astres du firmament, tandis qu'elle en est, au contraire, un des plus petits.

Et en nous contentant de l'observer superficiellement, il nous semble comme du reste tous les astres, immobiles, tandis qu'au contraire ils sont tous animés de deux mouvements : l'un de translation, l'autre de rotation. Ce qu'on n'a pu savoir que grâce à une observation plus suivie.

Il en va de même en philosophie ... toute considération superficielle fausse notre jugement. Il ne peut se baser que sur des études approfondies.

2° Par une belle journée d'été, le soleil dardant avec force sur la route, il suffit, pour nous en préserver, de longer un pan de mur qui nous le cache complètement, à cause de son énorme éloignement.

Faut-il, d'après cela, juger de son volume qui est un million trois cent mille fois celui de la terre ?

Il en est ainsi pour tous nos sens. Surtout quand il s'agit des phénomènes de la nature, ils s'impressionnent sur des apparences, non sur la réalité.

Et puisque si souvent nous ne pouvons nous en rapporter à nos sens dont le témoignage a besoin du contrôle de la raison, constamment en contradiction avec eux, devant laquelle ils doivent s'incliner, à plus forte raison le faudra-t-il dans les faits d'un ordre supérieur où encore moins ils peuvent nous éclairer, car ils n'y ont aucune part.

Nos vénérables aïeux de la haute antiquité, dans leur naïve cosmogonie, pour avoir négligé ce contrôle, sont tombés dans les plus lourdes erreurs. Ils faisaient de la terre le centre immobile de l'Univers, autour duquel gravitaient les astres.

Et ils avaient raison, ils jugeaient d'après ce qu'ils voyaient, selon l'indication de leurs sens.

Ils n'avaient oublié qu'une chose essentielle : c'est que pour apprécier les phénomènes de la nature, surtout en astronomie, il fallait sortir de la terre et non s'y maintenir ; le rattacher à l'ensemble de ce vaste et admirable plan divin dont elle est solidaire.

Voilà où conduit le témoignage des sens ; à quelles erreurs on s'expose en s'y cantonnant opiniâtrement.

Respectons-les, ces erreurs, chez nos ancêtres. C'étaient les premiers balbutiements d'une Science à son aurore, dépourvue de tous les instruments d'observation dont nous sommes si richement dotés et qui nous permettent les explorations les plus hardies à travers l'immensité.

Cet aide précieux nous a ouvert les voies, mais il serait insuffisant sans le concours de cet admirable instrument autrement précieux : la Pensée. Il observe, il compare, il déduit et permet de nous aventurer bien au-delà de ce que les appareils les plus perfectionnés peuvent nous apprendre, étendant prodigieusement le champ des découvertes astronomiques. Nous aurons occasion d'y revenir.

Si dans les sciences exactes : la chimie, les mathématiques, la mécanique, de nombreux cas pathologiques, etc., les expériences sont essentiellement subjectives, car elles se limitent à des cas particuliers et, répétons-le en passant, les savants se sont complètement fourvoyés en voulant soumettre les effets psychiques aux mêmes conditions, ce qui les rendait impossibles, la philosophie, au contraire, a plus d'un point de contact avec la science astronomique. Elle aussi consiste dans l'étude des faits dépassant nos sens et, pour les connaître, il est indispensable de s'extérioriser, de les solidariser avec le monde spirituel, en dehors de la terre.

Si nous ne voulons maintenir nos erreurs d'où découlent tant de misères dont nous sommes affligés, élevons nos pensées, dirigeons-les dans les voies souveraines que nous trace le bon sens. En un mot, faisons, qu'on me permette cette expression, de l'astronomie morale.

CHAPITRE III

DIEU

Dieu !

Quelle plume, quel génie pourra jamais te dépeindre, te magnifier !

Devant cette toute-puissance notre impuissance éclate, notre petitesse en est comme écrasée. La pauvreté de notre langue nous réduit à l'impossibilité d'exprimer, nous, pauvres êtres finis, l'Infini de Celui qui renferme tout savoir, tous les attributs de la Souveraineté, toutes les grandeurs à un degré défiant nos pauvres conceptions.

C'est la goutte d'eau devant l'Océan, et encore, quelque énorme que soit la différence, un parallèle peut-il s'établir ; mais entre l'Infini et nous il ne peut y en avoir, il n'y en aura jamais ; l'imagination se confond.

La goutte d'eau s'absorbe dans l'océan ; mais devant l'Infini de l'espace, les deux, pour ainsi dire, sont égaux, ils y disparaissent l'une tout comme l'autre. Nous sommes dans une situation analogue, ou plutôt moindre encore, devant cet autre infini : l'Eternité, qui, elle, ne peut être absorbée.

Plusieurs fois nous avons recommencé ce chapitre sans jamais être satisfaits, tellement nous nous sentions au-dessous de cette grande tâche, et volontiers nous aurions gardé le silence, mais c'eût été impossible.

Comment dans un tel livre ne pas parler du Créateur ! Comment éliminer un tel sujet, le plus important de tous !

Ce serait une lacune inadmissible qui aurait compromis tout ce travail, ruiné considérablement sa portée. Il fallait donc se soumettre et se résigner à son entreprise.

Cet embarras, nous ne sommes pas les seuls à l'avoir éprouvé. Vainement aussi les arts ont tenté quelque apothéose, symbolisant l'Etre suprême sous des formes humaines, si indignes de la majesté du sujet, si peu en harmonie avec elle, et, peut-être, la musique seule peut-elle, par l'infini de son essence, nous communiquer quelque idée de cette perfection absolue, illimitée, qui nous confond et empêche sa description, même relative, par des paroles restant toujours à une distance incommensurable de la réalité.

Ce n'est que par la pensée, sans forme, sans formule que nous pouvons en approcher ; rendre grâce, nous humilier avec respect, avec reconnaissance devant Celui qu'on a si bien nommé : la Providence. Ce terme, mieux que tout autre, par son exactitude absolue, nous donne de Lui la plus juste idée.

En effet, la Providence, Elle pourvoit à tout, pour tous dans l'Univers entier.

Rien n'est oublié !

Les mondes, les soleils, les constellations constituant des univers, se reliant, se solidarissant entre eux pour former l'Univers entier ; tout ce qui vit sur ces immenses surfaces : les collectivités, les individus, jusqu'aux créatures les plus infimes, tout est pourvu, tout est prévu.

Et où une des faces de cette toute-puissance se manifeste visiblement, tout est dirigé vers son but, sans jamais pouvoir en dévier, par des lois invincibles. J'ai dit : invincibles. La puissance réunie de tout l'Univers serait dans l'impossibilité de les transgresser ; elle s'y briserait sous de vains efforts.

Fort heureusement !

Avec quelle constance, quelle admirable régularité tous les phénomènes de la nature s'accomplissent !

Les saisons, la végétation indispensable à tous les êtres, le mouvement des astres que toujours nous retrouverons à la même place, etc., etc..

Qu'on réfléchisse aux effroyables conséquences qu'entraînerait la moindre défaillance.

Par des lois d'une haute sagesse, la rotation planétaire développe deux forces, dont l'une : centrifuge, maintient tous les mondes à égale distance ; l'autre : centripète, maintient tout à leur surface.

Une minute, une seconde même d'arrêt dans cette mécanique transcendante où tout est solidaire, ce serait un désastre universel. Les mondes se précipiteraient les uns sur les autres.

Et tout cela se fait avec une telle aisance, une telle délicatesse que nous ne nous apercevons de rien ; pas même que souvent nous marchons la tête en bas, comme les mouches au plafond.

Qui donc, même parmi les plus savants mathématiciens, les plus distingués ingénieurs, pourrait calculer la force développée pour contenir à la surface du monde, de tous les mondes, leurs mers, leurs montagnes, leurs habitants, etc., etc. ?

Lorsque nous essayons de faire tourner une tasse pleine d'eau, il est rare que, dès le premier tour, nous ne soyons pas copieusement aspergés. L'essai ne durerait pas longtemps, la tasse serait bientôt vide.

Pendant ce temps, la grande tasse contenant l'effroyable masse liquide des mers, des rivières, tourne, tourne toujours depuis des siècles. Une seconde d'arrêt de la force centripète et le tout serait précipité hors de la terre. Nous mourrions de soif... et de faim, car, faute de liquide, la végétation serait arrêtée.

Cette éventualité n'a rien d'effrayant, sa réalisation est impossible. Nous ne l'avons présentée que pour établir un parallèle entre notre petitesse et la grandeur, la sûreté de la mise en oeuvre des lois de la Création.

Ajoutons-y cet autre fait qui montre le néant de notre science dont nous sommes si fiers, à bon droit, malgré tout, mais de si peu de valeur à côté de celle de la nature à laquelle on ne prodiguera jamais trop d'admiration.

Et quand nous disons : la nature, une fois pour toutes, évidemment, il faut entendre, par cette expression qui est consacrée, non la matière inerte, brutale, incapable d'action, encore moins d'initiative intelligente, mais l'élément supérieur, créateur : Dieu.

Avec une sûreté parfaite la distance entre le soleil et notre terre a été établie et réalisée, car le tout n'est pas de concevoir, il faut savoir l'exécuter, ce qui est plus difficile. Combien de fois ne découvrons-nous pas le vice, le défaut de nos combinaisons sans pouvoir y porter remède, malgré d'actives recherches ?

Ici c'est bien différent, tout est parfait : la combinaison et l'exécution réalisée de telle façon que notre planète puisse recevoir les rayons vivifiants, bienfaisants du

soleil, sans être exposée, ou à être brûlée par son énorme calorique, si elle était trop près, ou à périr par refroidissement, si elle en était trop éloignée.

Cette distance a pu être évaluée approximativement, grâce à nos instruments ; sans quoi, nous mettrions au défi les académies savantes du monde entier de solutionner le problème suivant :

Etant donnés la masse et le calorique du soleil, tenant compte de la force centrifuge colossale de sa rotation qui enverrait rouler la terre à une distance énorme de son orbite, calculer celle nécessaire entre cet astre et nous pour que, sans effets nuisibles, nous puissions recevoir ses rayons.

Et pendant que nous resterions impuissants devant ce problème, il est résolu victorieusement par la Nature, non seulement sur cette donnée, mais pour toutes les planètes de notre constellation, pour toutes les constellations, pour tout l'Univers.

O pauvre petite science humaine, humilie-toi ! Mais notre admirations nous jette dans la dithyrambe ; pendant que nous chantons des louanges, nous restons loin du but : celui de prouver l'existence de Dieu.

C'est par-là que nous aurions dû commencer ce chapitre et même notre livre ; mais, dans la pratique, on est souvent forcé de s'écarter de la rigueur de la théorie ; il fallait avant tout démontrer la spiritualité de la Nature, constituée par cette Trinité :

Dieu,

Esprit,

Matière.

Le dernier élément est hors de conteste. Il ne l'est que trop. Tant de gens à courte vue s'obstinent opiniâtement à ne reconnaître que cela !

Le deuxième, nous espérons avoir réussi à en faire la démonstration. D'ailleurs nous la reprendrons plus loin, nous avons encore d'autres arguments à faire valoir ; car jamais on ne fortifiera trop, on n'affirmera trop la certitude de notre survivance. Cette nourriture morale, ici-bas, pendant nos luttes, est plus nécessaire que celle du corps dont l'existence n'est qu'éphémère.

Enfin, arrivons au premier élément, le plus important de tous, celui qui domine tout : Dieu.

Pour prouver son existence nous nous trouvons en face de la même situation que lorsqu'il s'agissait de celle de l'esprit. Ici l'évidence est encore plus grande et nous ne dirons pas avec Voltaire, que : « S'il (Dieu) n'existait pas il faudrait l'inventer », parole plus applicable encore à l'Esprit. Nous serions, au contraire, plus embarrassés pour démontrer sa non-existence.

Nous ne nous hasarderons pas à tenter l'impossible, au risque de tomber dans le pathos qui ne peut que nuire à cette question épineuse, l'embrouiller ; comme cela n'est arrivé que trop souvent aux ascensionnistes de l'inaccessible, qui se sont engouffrés dans cet abîme.

Nous voulons rester clairs, compréhensibles, à la portée de tout entendement et si, parfois, nous formulons des opinions où, le jugement de nos lecteurs nous devançant, les objections se présenteraient tout de suite, nous les prierons de vouloir bien nous suivre avec attention et d'attendre. Nous ne pouvons pas tout dire en même temps sur un sujet aussi vaste, aussi complexe ; mais ils recevront satisfaction. Nous tâcherons de ne rien laisser dans l'ombre sur ce que nous avançons.

Et d'abord, avant d'aborder le problème qui nous occupe, débarrassons-nous de celui posé par cette interrogation.

Pourquoi tout cela ? Mieux aurait valu rien du tout que l'existence, le spectacle de tant de souffrances, de tant d'horreurs !

Décrire ce néant serait absolument impossible. Rien n'en pourrait donner une idée, et, si nous hésitions devant la description de la grandeur du souverain Maître, ici ce ne serait plus de l'hésitation, nous serions complètement arrêtés.

Mais, me répondra-t-on, il n'y aurait rien. Eh bien, cette affirmation serait aussi fausse que le faux terme qui l'exprime ; car pour qu'il n'y eût : rien, il faudrait qu'il y eût : quelque chose. L'un est le contraire de l'autre. L'inexistence de ceci entraînerait, par conséquent, celle de cela.

Absolument comme l'ombre qui est le contraire de la lumière. Sans celle-ci, celle-là serait inexistante. On ne pourrait, non plus, s'en faire aucune idée.

On le voit, c'est une hypothèse inaccessible. Elle défie notre raison et notre façon de l'exprimer bien autrement que la contemplation de l'Univers.

Brr ! c'est un gouffre encore plus insondable !

Vite, sortons de ce... néant (?), mot encore impropre, on vient de le voir, et retrempons-nous dans la clarté, dans la beauté.

Aussi bien on aura beau épiloguer, ergoter sans fin le résultat serait toujours aussi nul, puisque tout existe. Là-dessus nous sommes obligés d'être d'accord, les croyants comme les incroyants les plus endurcis.

Donc, puisque tout existe, la création suppose le créateur. Le contraire est impossible, souverainement absurde.

Comment qualifierait-on celui qui prétendrait qu'une œuvre puisse exister sans son auteur ? Une composition musicale sans compositeur, un tableau sans peintre, une statue sans statuaire ?

A bon droit il serait qualifié de fou. Or, ce que nous ne concevons pas pour nous ne peut s'admettre ailleurs. C'est un défi au bon sens.

Les contempteurs bornés de la grande et admirable nature feraient mieux de s'élever jusqu'à elle, au lieu de l'abaisser, non pas à leur niveau, mais encore de beaucoup au-dessous ; de la réduire à un gâchis indigne, innommable, en complète contradiction avec l'ordre, l'harmonie de ses lois.

— Evidemment, objectera-t-on encore, nos œuvres ne peuvent être engendrées sans auteurs. Mais quelle nécessité, quelles raisons y a-t-il à faire la

même supposition pour les œuvres de la nature ? Elles se font toutes seules ; cela a toujours été et sera toujours ainsi.

— Cette constatation, ce manque absolu d'analogie entre l'élaboration de nos travaux et ceux de la Nature, nous autorisent à soutenir la thèse contraire : celle de la création automatique, sans intervention, sans créateur.

Encore une fois, c'est notre légèreté qui en décide ainsi.

Est-ce parce que la Nature, en vertu de ses lois, se suffit à elle-même, qu'il en faut déduire l'inexistence d'une Raison supérieure ?

Comment concilier ces deux termes :

D'une part, l'inertie, la passivité aveugle de la matière ; d'autre part, l'intelligence, la haute intelligence de ses procédés.

Cela n'impose-t-il pas, comme conclusion, deux choses bien distinctes : la matière qui subit, l'esprit qui agit ?

Absolument comme chez nous. Que pourrait-elle, cette matière inerte, sans notre concours ?

Nous la triturons, nous la faisons servir à toutes nos fins, à tous nos besoins. Nous inventons des machines qui nous obéissent aveuglément. Elles agissent, elles accomplissent un travail intelligent. Cette intelligence, où est-elle ? En elles ou en dehors d'elles ? Inutile de répondre.

Comment le Divin Maître ne pourrait-il pas en faire autant ?

Pour être convaincu de son existence, faut-il donc que nous le voyions faisant rouler notre boule terrestre... et les autres ; découper les feuilles des arbres, etc., etc. ; exercer enfin un métier de manoeuvre que nous jugeons indigne de nous et dont nous nous déchargeons sur les animaux ou sur nos instruments de travail ?

Et plus ceux-ci sont parfaits, plus ils accomplissent intégralement le travail et plus nous admirons leurs inventeurs. La savante complication, la délicatesse des organes, la régularité de leur fonctionnement, immédiatement font reporter notre pensée vers les auteurs de toutes ces belles combinaisons.

Or, que sont nos plus puissantes, nos plus belles créations à côté de l'œuvre de la Nature ?

Il y a plus de génie dans la simple patte d'un petit moustique que dans toutes nos inventions réunies de tous les temps.

Cette patte, presque invisible, mince comme le fil d'une toile d'araignée, néanmoins est creuse, solide, résistante. Elle est articulée, porte le poids de la bestiole, tête le terrain où elle se pose et, s'il y a du danger, en avertit le minuscule cerveau de l'insecte. Si elle se blesse, elle se répare d'elle-même.

Où trouver, même parmi nos artisans les plus habiles, un seul, capable d'un travail si extraordinairement délicat ?

Encore moins est-il attribuable à la valeur intellectuelle de cet infime petit insecte.

La perfection absolue des créations de la nature qui excite notre admiration sans bornes, évidemment ne peut pas être l'œuvre de ces créations mêmes, pas plus que l'intelligence des nôtres ne réside en elles.

Sur ce dernier point l'accord est unanime, comme il l'était déjà plus haut, pour reconnaître l'inexistence du néant et, probablement, comme je l'espère, à la fin du livre serons-nous tous du même avis, protagonistes et antagonistes, peut-être même avant.

Après cette courte interruption, poursuivons notre argumentation :

Est-ce le génie de la rose qui l'a ornée de ses belles couleurs, lui a donné ses suaves parfums ?

Est-ce le génie du paon qui l'a doté de sa magnifique parure de plumes aux couleurs chatoyantes, aux harmonieux dessins d'une admirable régularité ?

Et nous, nos organes, l'ensemble de cette extraordinaire construction qui forme notre corps, le devons-nous à notre génie ?

Est-ce le génie de... En voilà assez ! Cette question je pourrais la multiplier à l'infini, en remplir volume sur volume sans jamais arriver à la fin.

Concluons donc. Puisque génie il y a, ce qui est indéniable, qu'il ne peut être dans l'œuvre, dans la matière inerte, que nous n'en sommes pas, non plus, les auteurs, nous en serions, d'ailleurs, absolument incapables, il faut, bien qu'il soit quelque part. Appelez-le comme vous voudrez : Sagesse suprême, Génie suprême, Dieu, la solution, l'aboutissement est toujours le même.

Que reste-t-il donc pour maintenir la négation ?

Le principal achoppement, je dirai presque le seul, car celui de l'invisibilité n'en peut pas être un, elle existe aussi dans les opérations du monde matériel, nous l'avons démontré, encore une fois, là nous sommes d'accord, le seul achoppement est donc l'automatisme de la nature. Nous avons peine, à cause de cela, à admettre une intervention supérieure.

Evidemment elle ne se produit pas de la même façon que chez nous dans l'exécution de nos travaux. Ses moyens sont plus grands, plus parfaits, ce qui n'exclut pas cette intervention. Elle s'affirme, elle se prouve par la toute-puissance, la perfection illimitée, par l'utilisation savante des ressources, des lois de la Création. Or, il ne peut y avoir de lois sans législateur.

Chaque espèce, chaque être même, contient en lui virtuellement tout son processus, sa chimie spéciale. Il s'approprie dans l'ambiance, il s'assimile tout ce qui est nécessaire à son développement, à son existence.

Ainsi la plume du paon, le parfum, le coloris de la rose, par cette élaboration automatique, invisible, pour nous, arrivent à cette éclatante beauté, à ce suave parfum.

Pour nous, cela se passe de même. L'homme futur existe dans le germe contenu dans l'ovaire. Il n'en sort pas, comme naïvement on le supposait, avant les observations de la science, à la façon primitive dont nous taillons nos statuettes dans le bois. Ce serait impossible. Cette sorte de génération spontanée

n'a lieu que pour la nature inférieure. Le développement du germe suit une marche logique. L'embryologie nous le montre passant par des stades divers, les mêmes que ceux qui ont précédé l'humanité, où chaque fois il acquiert de nouvelles propriétés ayant l'homme pour aboutissement final.

Et souvent faut-il bien peu de chose, dans ce développement progressif, le moindre accroissement, une simple déviation d'un membre déjà existant, pour obtenir une capacité nouvelle.

Nous-mêmes, toute proportion gardée, ne créons-nous pas à la matière, en la façonnant, des facultés que jamais, sans cela, elle eût possédées ? Voici, par exemple, un bout de papier, il ne peut servir à rien. En le pliant dans certains sens nous le transformons en boîte. C'est toujours le même bout de papier, ces quelques plis l'ont transformé ; ils ont suffi pour le doter d'une faculté qu'il ne renfermait pas avant.

Il en est ainsi partout, pour tout. C'est toujours avec la même sûreté, d'après un plan prévu, donc forcément conçu, que la Nature agit.

Elle a ses ateliers, ses forges, ses laboratoires qui soudent, pilonnent, forgent, amalgament. Ils sont dans le vaste univers. Tout y est agencé pour ces fins et ce n'est pas parce que cet agencement est invisible, nous échappe, que, par un manque absolu de bon sens, il faut nier le grand Ordonnateur.

Si les animaux pouvaient raisonner, ils tiendraient, à l'égard de nos inventions, le même langage absurde. Ils diraient:

Que vient-on nous raconter de l'intervention humaine dans le jeu des machines ! Mensonge que tout cela ! Nous voyons fonctionner automatiquement les volants, les pistons, les bielles. Dans les ateliers les scies, les rabots, tous les outils marchent de la même façon.

Ne pouvant s'élever assez haut, incapables d'abstractions et jugeant d'après leurs sens, ils auraient encore une apparence de raison. Ils ne se doutent pas des travaux préparatoires qu'il a fallu exécuter pour amener ce résultat ; ils ne les connaissent pas : l'extraction du minerai, sa fusion pour le rendre malléable, etc., et surtout le plan savamment préconçu, calculé d'après la résistance du métal, combiné selon le travail à accomplir.

Il leur serait impossible de supposer, d'admettre des êtres capables de tant d'intelligence. Ils sentent évidemment notre supériorité, ce qui constitue notre pouvoir sur eux, mais sans pouvoir la définir, la raisonner.

Et encore, quelque énorme que soit la distance entre les animaux et nous, il y a une limite qui sépare leur compréhension de la nôtre, elle est susceptible d'être évaluée ; mais entre nous et l'illimité aucune évaluation n'est possible. Que cela nous rende donc plus réservés, moins affirmatifs dans ces faux jugements sur l'Univers qui nous ravalent au niveau de ces innocentes créatures.

Nous n'avons pas les mêmes excuses. Nous avons en nous le sentiment de l'Eternité, il doit nous imposer de nous élever assez haut pour tenter de l'approcher et quoique, dans sa totalité, elle soit hors de notre atteinte, ce n'est pas une raison pour nous en interdire les parties accessibles. Ne fait-on pas ainsi

dans les sciences, dans les arts ? Leur champ aussi est infini et si, à cause de cela, nous nous refusions à les étudier, nous ne serions jamais arrivés à notre degré d'avancement. Vouloir tout ou rien serait déraisonnable. Il faut nous résigner au relatif qui, malgré tout, constitue déjà un joli bagage de connaissances. L'étude, les recherches permettront de l'augmenter sans cesse et graduellement, en raison de la capacité de nos faibles cerveaux qui se briseraient sous l'afflux de lumières trop hautes, au-delà de notre compréhension. Au surplus, cette faiblesse ne s'entend que par rapport à l'Infini ; car, si l'on considère l'ensemble de nos acquisitions, on ne peut se défendre, au contraire, d'admirer la force et l'étendue de nos intelligences et de faire remonter encore plus cette admiration à la grande Nature à qui nous la devons, sans laquelle nous ne serions rien. Et plus nous nous agrandirons, plus sa toute-puissance éclatera. Jamais nous ne pourrions nous flatter d'arriver au sommet ; à mesure que nous avançons, les bornes reculent, ou plutôt il n'y en a pas. Toujours il restera quelque chose à connaître, à pénétrer.

Qui donc pourrait soutenir que nous nous arrêterons à notre état présent !

Quand on considère les stades par où nous avons passé, il est permis, il est même logique d'en conclure à d'autres évolutions progressives où nous serons dotés de facultés supérieures, nous permettant l'accès à des connaissances qui nous sont encore absolument fermées. On peut même prévoir que ces mutations seront surtout intellectuelles plutôt que physiques.

Evidemment la forme extérieure suivra cette évolution, comme cela a eu lieu jusqu'ici. Ne faut-il pas à l'artiste, au virtuose un instrument plus parfait, plus délicat qu'au vulgaire ? Mais, quand même, ce corps restera toujours périssable ; là n'est pas le point capital, il est dans l'intelligence, la moralité : les deux moteurs indispensables à l'avancement de l'Humanité.

Cet avancement a marché d'un pas étonnamment rapide, quand on considère que, selon les données de la science actuelle, nous n'existons que depuis environ trente mille ans (Les dernières découvertes de la Science, notamment les remarquables travaux de M. de Quatrefages, ainsi que d'autres anthropologistes, reportent cette période à beaucoup plus haut, faisant remonter notre apparition sur terre à 100.000 ans.) pendant qu'il a fallu des centaines de millions d'années, toujours d'après ces données, pour amener à son avènement les cellules préparatoires de notre race qui dormaient au fond des Océans.

Ces millions d'années nous donnent le vertige, à nous, pauvres êtres éphémères ; mais qu'est-ce, soit des millions de siècles, ou une minute, voire une seconde devant l'Eternité ? Tout cela s'y absorbe, s'y noie. Le temps n'existe pas pour elle.

Avec une majestueuse lenteur, tel un vaste fleuve au cours profond, petit à petit, dans le mystère, pendant ces immenses périodes dont la durée nous confond, se sont déroulés les phénomènes nécessaires à la constitution des éléments de notre globe. Ce n'est qu'à l'arrivée de l'Homme, grâce à sa collaboration intelligente, que le progrès a marché d'un pas accéléré. Toujours la prédominance de l'esprit !

Hâtons-nous d'ajouter qu'il n'en est pas redevable qu'à lui seul. Il y faudra toujours l'assistance d'une direction supérieure, sans laquelle, livré à lui-même, il ne serait que faiblesse. Cette haute direction, elle sera prouvée avec plus de développement dans le chapitre suivant.

Ces prémisses, insensiblement, nous ont amené au sujet principal : la preuve de l'existence de Dieu, ou plutôt les preuves, car elles sont inépuisables. Ce qui précède en contient déjà un certain nombre et, pour expliquer l'Eternel, il faut d'abord nous rendre accessible l'Eternité ; du moins dans ses parties à la portée de notre entendement.

Commençons par celles sur lesquelles il y a unanimité d'accords :

Tous, sans exception, nous sommes obligés de reconnaître l'infini de l'espace ; nous n'avons pour cela qu'à lever les yeux au ciel, y voir briller le nombre illimité des étoiles dont chacune d'elles constitue, à elle seule, un Univers ; même sans tenir compte des espaces interplanétaires encore plus infinies.

A cet infini de l'espace correspond nécessairement celui du temps ; l'un ne pourrait exister sans l'autre. Cela aussi, tous, nous sommes obligés de le reconnaître. De plus en plus, les sciences, surtout l'astronomie et l'archéologie, nous en donnent la certitude.

Ces deux éléments n'auraient aucune raison d'être s'il n'y avait qu'eux. Ils sont nécessaires pour l'élaboration des travaux de la Création qui, pour leur accomplissement, ont besoin de temps et d'espace. Cela encore est absolument logique.

Nous ne pouvons soutenir, sans tomber dans l'absurde, que l'Univers est vide et composé seulement de ces deux Infinis. Nous y voyons, au contraire, la vie, le mouvement partout ; aussi bien sur notre monde que dans l'immensité peuplée d'une infinité d'autres mondes.

Qui dit : vie, mouvement, forcément dit : présence de la matière, sans laquelle il ne peut y avoir ni vie, ni mouvement. Mais cette matière est inerte, elle ne peut agir seule, elle ne produirait jamais rien. Nécessairement il faut lui adjoindre la collaboration de l'intelligence, donc de l'esprit à tous les degrés ; depuis les êtres animés les plus inférieurs jusqu'à nous. Tous, consciemment ou non, nous y apportons notre concours.

A côté de la coexistence des deux éléments du temps et de l'espace, il faut donc adjoindre l'autre dualité, celle de la matière et de l'Esprit, tout aussi inséparables l'une de l'autre.

Les deux premiers étant éternels, les deux autres forcément le sont aussi ; à moins de retomber dans l'hypothèse insoutenable du vide, démentie catégoriquement par le fait.

Mais nous sommes obligés de convenir que cette collaboration entre l'esprit et la matière, y compris la nôtre, est insuffisante pour produire les merveilleux résultats que nous constatons. Il y a fallu non seulement le concours d'une action supérieure, par le moyen de lois d'une haute sagesse dont nous ne sommes pas les créateurs, mais encore sa direction toute-puissante pour maintenir tout dans

un ordre, une voie qui nous achemine peu à peu vers un but prévu, préconçu dont le plan grandiose nous échappe, et parce qu'il est trop lointain et à cause de sa grandeur. Ce que néanmoins nous en pouvons concevoir, par la contemplation et la comparaison de notre état passé et présent, c'est que ce plan est dirigé en vue de notre progrès.

L'homme, à de très rares exceptions près, est trop borné pour voir au-delà de sa brève durée. Il est incapable, quelle que soit sa supériorité même, d'embrasser l'universalité des choses de ce monde, encore moins de les diriger. Sa tâche, sa petite tâche, lui est taillée à sa mesure, et c'est à peine s'il peut y suffire. Dans de telles conditions, avec de si pauvres ressources, que deviendrait le monde s'il lui était confié à lui seul ? Quel chaos ! Quel gâchis ! Quels tiraillements en sens divers !

L'un voudrait la pluie, l'autre la sécheresse, ou le froid, ou la chaleur. Et qu'il s'agisse de la température ou de toutes les autres conditions de la vie, partout on ne considérerait que son seul intérêt, on ne verrait que cela. On y sacrifierait brutalement celui de la masse ; se réservant exclusivement tout le profit. Qu'il s'agisse d'un individu, d'une famille ou d'une nation, notre égoïsme est insatiable ; plus nous avons de puissance et plus nous sommes tentés d'en abuser. Il faut une bien grande supériorité, excessivement rare, pour rester juste au milieu du pouvoir, du succès. Comment de tant de conflits divers, d'intérêts opposés pourrait-il sortir même un équilibre relatif ?

Le peu d'harmonie qui règne, malgré nous, on peut le dire, par la pression des événements, est déjà si difficilement maintenu.

Il faut donc aux créations de la nature, y compris l'homme, outre le régulateur mécanique qui maintient l'équilibre matériel général et de chaque être en particulier, comme le font le balancier de nos pendules ou le volant des moteurs, il faut, en outre, le Régulateur tout-puissant, moralement et intellectuellement, au-dessus, en dehors de toutes ses créatures, même les plus intelligentes, les plus élevées, pour régner sur cet ensemble formidable, le diriger, le régler ; pour rétablir un ordre rompu par le fait de nos abus, en renversant, en détruisant des puissances usurpatrices contraires à cet ordre.

Nous-mêmes n'agissons-nous pas ainsi ? N'avons-nous pas la direction matérielle, intellectuelle et morale sur la matière et sur l'intelligence inférieure des animaux ? Que seraient ces machines que nous créons, ces forces que nous utilisons pour nos besoins, livrées à elles-mêmes ? Au lieu de travailler à notre profit, elles détruiraient, dévasteraient tout. Sans direction elles seraient inutilisables.

Qu'on se figure un million de locomotives lancées sans conducteurs. On peut s'imaginer les conséquences désastreuses d'une telle chevauchée. Et, en comparaison de la nature, cette force, considérable à nos yeux, est bien anodine.

L'immense Soleil, par exemple, marchant sans être réglé par les lois admirables qui maintiennent son équilibre au milieu des mondes qui l'entourent ; cette colossale masse incandescente se précipitant sur eux. Quel effroyable embrasement ! Toute la constellation serait en feu.

Vis-à-vis des intellectuels inférieurs, les animaux, notre rôle régulateur est le même. Sous notre surveillance ils nous servent, nous sont utiles ; sans elle ils ne pourraient remplir la tâche à laquelle nous les destinons. Ils n'en connaissent pas le but, seraient incapables de le comprendre.

Nous sommes dans une situation analogue par rapport à l'Eternité. Sans la direction toute-puissante d'une Intelligence parfaite, nous agirions avec la même sauvagerie, la même ignorance. Nous, non plus, nous ne connaissons le but supérieur auquel nous collaborons inconsciemment. Il est trop grand, il embrasse un ensemble trop vaste, hors de notre portée. Et encore, nous l'avons déjà dit, nous ne saurions trop le répéter, le graver dans notre esprit, les animaux sont plus près de nous que nous ne le sommes de l'Infini. La distance entre eux et nous, quoique énorme, a des limites capables d'évaluation ; mais entre nous et l'Infini, il n'y en a pas, car elle est incommensurable. Tout ce qui le concerne est, par conséquent, encore plus loin de notre entendement. Aussi la vraie sagesse, à nous qui jouissons de l'incalculable privilège de posséder l'instinct de l'Eternité, au lieu de nos criaileries impuissantes, de nos révoltes intérieures, la vraie sagesse doit consister à savoir accepter avec calme, avec confiance ce que, sous diverses appellations, nous nommons : le sort, la destinée, les circonstances, les événements et qui seraient plus justement désignés par : la direction providentielle.

Heureusement pour chacun, pour la collectivité, nous sommes obligés de nous courber sous cette action puissante.

Que ce soit difficile, que ce soit douloureux, convenons-en ; mais c'est nécessaire à notre évolution, à notre assouplissement, d'où résulte notre marche ascensionnelle vers le progrès qui est le but de la vie, auquel nous avons le devoir de collaborer. Notre mérite, notre valeur s'accroissent avec nos efforts. Nous ne possédons légitimement que ce que nous avons acquis par nous-mêmes et, toujours, avec l'aide indispensable d'un Maître, sous son guide ; car nous ne pouvons conquérir ce que nous ignorons par nos moyens seuls. Il y faut évidemment le concours de celui qui en est possesseur. Au moral, comme pour l'intelligence, notre développement s'opérant par des moyennes identiques ; avec la seule différence que, pour notre culture intellectuelle, le maître est un humain, tandis que pour l'acquit moral, d'un ressort plus élevé, par conséquent d'un ordre supérieur, ce Maître est invisible, mais existant néanmoins, car il se révèle par la dispensation des événements.

De tout ce qui précède il ressort :

1° Qu'il nous est dévolu un pouvoir pondérateur sur la nature inférieure, en vue, dans notre collaboration mutuelle, de l'exécution de nos travaux, afin de les acheminer vers le but formé selon un plan préconçu, incompréhensible à nos frères inférieurs.

2° Que, malgré cette supériorité sur le reste de la Nature, elle ne suffit pas pour maintenir un certain ordre, un équilibre social relatif;

3° Qu'à notre tour les événements au-dessus de nous nous conduisent, malgré

nous, nous acheminent, par des voies dont nous ne sommes pas les dispensateurs, vers un but, un idéal tout aussi préconçu, ignoré de nous, qui nous échappe.

A ces constatations il en faut ajouter une autre de même importance, où notre impuissance s'affirme avec autant de netteté ; sur laquelle, après tant d'autres questions, nous sommes obligés de nous accorder, comme nous serons, je le répète, sur le tout par l'évidence du raisonnement :

Notre pouvoir, non seulement est limité, mais il est absolument nul par bien des côtés d'où dépend toute notre vie :

Nous naissons à l'heure propice, dans le milieu approprié, avec des qualités, des défauts, des facultés, des infirmités, un caractère, un tempérament individuels ; tous les facteurs enfin qui réagissent si fortement sur notre existence et dont nous ne pouvons nous attribuer la possession par notre seul fait ; quoique nous y ayons contribué pour une certaine partie, ce qui sera démontré plus loin.

La mort, ce « Roi des épouvantements », comme le nomme la Bible, qui, malgré tout, restera toujours un événement grave, plein de grandeur, de la plus haute importance, mais ne sera plus un sujet d'épouvanté quand nous serons mieux instruits de nos destinées ; la Mort, disons-nous, frappe chacun à son heure. Tous nous subissons cette commune loi : du plus savant, qui ne peut dominer la nature ; du plus puissant, qui prétend courber les autres sous sa domination, jusqu'au plus faible.

Nous ne sommes, non plus, maîtres ni de nos projets, ni de nos destinées, ni de mille choses allant à l'encontre de notre volonté, de nos désirs.

Comment, après cela, par la pire des aberrations, démentie par l'évidence des faits, ne vouloir admettre que des forces aveugles, broyant indistinctement tout sous leur marche, accomplissant une besogne de forcenés, de fous furieux ; lorsque, au contraire, l'observateur sagace nettement perçoit partout une direction intelligente, poursuivie sans interruption, sans défaillance ; toujours orientée vers le même but : le progrès ?

Que ce plan dérange nos petites combinaisons individuelles où nous sacrifions si facilement le bien général à notre intérêt particulier ; que, dans notre égoïsme, avec notre courte vue, cela excite notre mécontentement ; d'accord. Mais, en cela, nous ne voyons pas plus loin, nous raisonnons comme, certainement, nos animaux raisonnent vis-à-vis de nous.

Nos exigences les mécontentent tout autant. Que leur importent nos besoins. Ils ne voient, ne connaissent que les leurs, que leurs désirs. Le pauvre cheval, auquel nous demandons un rude labeur, aimerait bien mieux paître et gambader dans la prairie. A ses yeux nous sommes des bourreaux. Collaborer au bien général est sûrement la dernière de ses pensées. Il y participe pourtant, malgré lui, inconsciemment, comme, malgré nous, le plus souvent, nous le faisons aussi inconsciemment. Nous, de même, nous aimerions bien mieux rester commodément assis dans notre fauteuil ou passer notre temps à nous divertir. Que nous importe le voisin !

Nos enfants aussi, ces pauvres petits, de beaucoup préféreraient s'amuser, courir dans le préau de l'école que de pâtre sur ses bancs. Travailler dans l'intérêt de leur avenir ! Il est si lointain qu'ils n'en ont aucune idée ; pour eux il n'existe pas, ils ne connaissent que leurs besoins présents.

Néanmoins, malgré cela, malgré eux, ils sont obligés de poursuivre la voie qui leur assurera l'existence, leur assignera leur rôle dans l'activité générale. Beaucoup plus tard, petit à petit seulement, ils en comprennent le but.

Et notre brave toutou, auquel nous infligeons le supplice de la muselière ou celui de le tenir en laisse. Il ne se soucie guère du préfet et de ses ordonnances. Il aimerait bien mieux se promener en liberté, aller et venir comme cela lui plaît en flairant le pavé. Préserver l'humanité de ses morsures, de la rage, il n'en a cure. A ses yeux aussi nous sommes des tyrans cruels, le soumettant sans raison à des tourments immérités.

A ce propos, émettons le vœu de voir disparaître au plus tôt pour nos chers compagnons cette loi barbare, imposant l'emploi de la muselière absolument inutile ; un chien bien soigné n'étant presque jamais exposé à la rage. Qu'on capture les chiens errants, sans maître, souffrant de privations, cette précaution est amplement suffisante. Et encore, ces pauvres bêtes, ne voudrais-je pas les voir exposées dans les dépôts aux privations, aux souffrances qu'on leur fait endurer. Elles sont révoltantes, indignes d'une nation qui se dit civilisée.

Et, pour revenir à notre sujet, que, malgré les digressions nous ne perdons pas de vue, comment cette force qu'on prétend inintelligente, agissant sans discernement, aveuglément, pourrait-elle poursuivre un plan, avoir un but arrêté ?

D'ailleurs, aurait-elle pu nous donner de l'intelligence si elle n'en a pas ? Puisque toujours l'effet révèle la nature de la cause, celui-là étant intelligent, celle-ci forcément doit en être possédée, comme nous l'avons démontré pour prouver l'existence et l'immortalité de l'âme.

Pour peu qu'on veuille, qu'on sache observer, la supposition contraire est absolument démentie par tout ce qui nous entoure et, car jamais on n'insistera trop quand il s'agit de faire pénétrer nos esprits de la Vérité, parmi les milliers, les millions de faits, choisissons-en un absolument typique où éclate la haute sagesse de la création :

Nous voulons nommer l'air.

Il est transparent, léger, fluide. Sa composition a été prévue pour nous permettre d'y circuler, d'y voir, d'y vivre, d'y travailler. Elle répond enfin à toutes les nécessités de ses habitants. S'il avait été noir, opaque, épais, toutes ces fonctions qui font notre raison d'être et celle des autres créatures eussent été impossibles.

De même pour l'eau.

Sa composition également s'adapte de façon parfaite aux besoins des êtres dont elle est peuplée, mais d'une nature inférieure à la nôtre. Aussi est-elle moins fluide, moins légère, moins transparente. Néanmoins l'est-elle suffisamment pour que ses habitants puissent y vivre, y circuler, y pourvoir à leur nécessaire, ce qui,

sans cela, sans cette prévoyance dans sa composition, eût été également impossible.

Tous ces effets intelligents peuvent-ils avoir le hasard aveugle pour cause ?

Pendant que nous reconnaissons la nécessité de l'intervention intelligente dans la conduite de nos affaires, à plus forte raison est-elle urgente, indispensable dans la direction, hors de toute proportion avec nos petites occupations, du monde, des mondes, de l'Univers.

Si quelqu'un venait à prétendre qu'une nation, ou simplement une ville, moins encore un petit bourg, se dirige tout seul, ou plutôt va à l'aveugle, sans direction, sans lois, sans gouvernement, sans aucun représentant, avec raison on le prendrait pour un fou ; mais dès qu'il s'agit de la Nature, même les plus avancés, les plus intelligents se maintiennent dans leur parti pris, déraisonnent, bâtissent des systèmes qui sont un défi au bon sens, dont à aucun prix ils n'admettraient la possibilité pour eux, méconnaissant cette admirable Création si bien réglée, si parfaitement ordonnée, la ravalant au-dessous de toute imagination.

Toujours, au lieu de nous élever jusqu'à elle, nous l'abaïssons, non à notre niveau, mais bien plus bas. Et puisque l'existence d'une sagesse supérieure s'impose avec une telle force, reconnaissons-la franchement, en toute humilité.

Cette humilité devant la création ne doit pas s'entendre au sens mystique, déprimant ; elle n'a rien de dégradant, car elle est commune à tous.

Et maintenant, puisque notre bon sens, notre raison, toute notre raison se révoltent à l'idée d'admettre l'inexistence d'un principe, Créateur de l'ordre, le maintenant, sans lequel il ne pourrait subsister, surtout au milieu de la masse infinie de ses créations ; moins encore, évidemment, que chez nous où, malgré la faible quantité de nos productions, en regard de celles de l'Infini, l'ordre ne pourrait régner sans notre intervention; étant donc reconnu ce principe : Dieu, entrons plus avant dans cette grave question.

Vouloir se l'interdire à cause de son immensité serait aussi déraisonnable que de prétendre la résoudre dans sa totalité.

Nous pouvons l'envisager par ses côtés accessibles, et plus nous y acquerrons de nouvelles connaissances, plus sa réalité s'affirmera, plus les doutes s'évanouiront.

C'est ainsi que cela a lieu dans les sciences où tant de choses, d'abord catégoriquement niées, ont dû être acceptées, après avoir été soumises au creuset de la recherche, des investigations (1 Il en a été ainsi pour le phonographe. L'Académie attribuait ses effets, non à l'instrument, pourtant si simple, mais à la ventriloquie ! A aucun prix elle n'en voulait démordre. Aussi l'avait-on relégué dans les caves du bâtiment où on l'a retrouvé.

Elle a été bien obligée, plus tard, de reconnaître son erreur... Et tant d'autres !). Nous allons opérer de même et soumettre cet imposant sujet au creuset du raisonnement, le seul applicable à la philosophie.

Qu'il y ait des résistances à combattre, ne nous en étonnons pas. Elles existent

même pour les faits d'ordre matériel où, pourtant, le contrôle est facile.

Que de génies, de grands inventeurs, méconnus de leur vivant, ont dû vider le calice amer jusqu'au bout !

Pour n'en citer qu'un : John Fitch, un des premiers inventeurs des bateaux à vapeur en Amérique, vers la fin du XVIIIe siècle, de désespoir, se jetant dans le fleuve le Delaware, du haut de ses rives escarpées. On disait de lui : « Quel dommage, il ne manque pas d'intelligence, malgré cela il est fou. Il veut faire marcher le feu sur l'eau. »

Et toute vérité nouvelle, dépassant de trop haut les idées dominantes, est accueillie de cette façon. Tout novateur doit s'armer de courage. L'épithète de fou qu'on lui décerne si facilement devient plutôt un titre d'honneur.

Comment s'étonner alors, puisque, même les génies, les novateurs, tous ceux, enfin, qui apportent des idées nouvelles d'où, beaucoup plus tard, doivent sortir de grands biens pour l'Humanité entière, au lieu d'être accueillis comme des bienfaiteurs, puisqu'ils sont bafoués, persécutés, méconnus, comment s'étonner que l'Etre suprême, dont ces génies sont les missionnaires, soit encore plus incompris, Lui dont les vues embrassent un infini bien plus vaste, par conséquent plus inaccessible encore aux masses.

Donc, à plus forte raison, cette opposition, faut-il s'y attendre dans le domaine philosophique où le contrôle matériel, si péremptoire, fait défaut. On ne peut s'y adresser qu'à la raison, mettant les contradicteurs sur le pied d'égalité ; ce qui, néanmoins, ne doit pas être un motif de se détourner d'une tâche dont les résultats doivent aboutir à faire admettre des vérités si nécessaires à notre progrès moral.

Essayons donc de pénétrer cette Eternité, de faire jaillir quelques nouvelles lumières sur ce sujet considéré comme insondable, à cause de cela trop peu approfondi jusqu'à présent ; laissé à peu près de côté. Nous espérons apporter quelque clarté sur ce terme : Dieu, si souvent prononcé, dont on ne se fait aucune idée.

Après le polythéisme du monde païen, la croyance à un Dieu unique, le monothéisme, introduite par le judaïsme, a été un immense progrès d'une haute portée sociale. Puis le Christianisme y a adjoint le principe de notre immortalité.

Cette croyance à un Dieu unique, malgré le vague où elle est restée par suite de l'absence de tout examen approfondi, a pu suffire à des générations primitives, encore dans l'enfance. Elle risquerait, non sans grand danger, de se perdre si elle se maintenait ainsi.

Notre siècle a d'autres exigences ; les découvertes de la science, si souvent en contradiction avec les théogonies, l'ont rendu plus positif. Il lui faut un aliment plus substantiel. Malgré tout il ne refusera pas de croire, mais il veut être mieux éclairé. On doit, on peut lui accorder confiance, car le besoin d'une foi est inné dans l'âme humaine ; elle la puise dans le sentiment de sa faiblesse, en face du spectacle de la puissance, de la grandeur de la Nature.

Tout lui dit de s'incliner devant cette force supérieure, dont elle contemple les

merveilles sans pouvoir pénétrer leurs causes. Dans ces dispositions, si on parvient à la convaincre, non seulement elle redeviendra croyante, mais elle le sera plus qu'on ne l'était autrefois, parce qu'elle le sera avec connaissance de cause.

Toujours le serpent qui se mord la queue, le symbole profond en tête de notre travail.

Eh bien, cette force créatrice : Dieu, ne pouvait être qu'unique, éternel ; sans quoi il ne serait pas, il ne pourrait être.

La logique l'établira, nous y amènera :

1° S'il avait été créé, il ne serait ni tout-puissant, ni omniscient ; un autre l'eût été et, forcément, d'une manière ou de l'autre, on aboutirait toujours à l'existence d'un être incréé ; la nature éternelle, infinie, n'ayant jamais pu se passer ni de lois, ni de direction et, puisque la cause est de même essence que l'effet, comme nous l'avons démontré péremptoirement, cet infini, cette éternité sont donc possédés par le Créateur.

Même si, par impossible, dans la suite des siècles, cet être créé, donc ayant eu un commencement, fut parvenu au degré de perfection absolue, capable d'égaliser son Créateur, de rivaliser avec lui, il en résulterait que l'un des deux aurait dû disparaître, l'un ou l'autre n'étant plus nécessaire.

Or, il n'y a rien d'inutile dans la création, depuis le plus petit moucheron jusqu'à l'être le plus élevé ; depuis la plus infime matière jusqu'aux immenses soleils ; chacun, chaque chose ayant sa raison d'être, sa place marquée.

2° En admettant cette disparition, on arriverait à cette conclusion absurde, que l'Eternel — ce terme deviendrait impropre — remplacé par un autre, n'aurait même pas la destinée d'une de ses plus simples créatures qui, elle, est immortelle.

L'objection d'avoir duré une période immense, équivalant à une éternité, serait sans valeur. Cette longue durée ne serait réellement qu'une éternité et non l'Eternité. Dans ce cas il serait préférable, au lieu de ne pas avoir eu de commencement, d'en avoir un et de durer. Mieux vaut avoir l'Eternité devant que derrière soi.

Il disparaîtrait donc, Lui qui, par ses éminentes qualités infinies, a rendu de si importants services, pendant que, dans des fonctions inférieures, de peu de valeur, sans égale avec celles qu'il exerçait, leurs pratiquants seraient maintenus.

Ce serait profondément injuste et décourageant, nous engagerait plutôt, arrivés à un certain degré de perfection, de nous y arrêter pour ne pas subir un si triste sort ; ce qui, d'ailleurs, serait impossible, le mouvement éternel étant une loi de la nature à laquelle nul ne peut se soustraire.

Nous vivrions donc avec la perspective que, plus on progresserait, plus on approcherait de la fin de son existence. On disparaîtrait au moment où, après des siècles sans fin d'efforts, on aurait atteint un haut degré de perfection, on pourrait rendre les plus précieux services, où, enfin, notre présence serait le plus

nécessaire.

Et puis, ce que l'un a pu faire, d'autres, des milliers des millions d'esprits, étant donnée leur quantité infinie répandue sur toute la surface de l'univers, auraient pu y arriver.

Se rend-on compte des compétitions, des tiraillements qu'engendrerait une telle situation si anormale, en face de cet Infini dont les besoins d'ordre, d'unité dans sa haute direction sont absolument urgents, indispensables ?

Arrêtons là cette hypothèse, son absurdité éclate aux yeux les moins avertis. Au surplus, notre bon sens, la logique nous disent que, non seulement ce qui n'a pas de commencement ne peut avoir de fin, l'un étant le pendant, la conséquence forcée de l'autre, car, en effet, s'il y avait eu, soit un commencement, soit s'il devait y avoir une fin, ce ne serait plus l'Eternité, mais, en outre, jamais, jamais la créature ne pourra égaler le Créateur ; elle ne peut que s'en approcher de plus en plus.

Nos destinées, au reste, sont bien assez belles, nous pouvons nous en contenter. Il y a là de quoi largement satisfaire, et au-delà, les ambitions les plus vastes ; bien entendu, celles dans les voies droites de la morale et de l'intelligence, non les ambitions malsaines, égoïstes.

La conquête du génie est une magnifique perspective ; elle nous promet des jouissances dont le vulgaire n'a aucune idée. Déjà les chefs-d'œuvre en procurent de bien grandes à ceux qui ont le bonheur de les comprendre. Mais qu'est-ce à côté de celles départies à leurs créateurs ?

Quand même, le génie n'est pas le dernier terme. Qu'on puisse après un long parcours de siècles, et encore des siècles, de progrès en progrès, après des luttes, des efforts, montant toujours, jouer un rôle de plus en plus important dans la Création, c'est plus que certain; pouvant même aller jusqu'à devenir, spirituellement, à l'état d'esprit s'entend, le directeur d'une nation, d'un monde, peut-être même de plusieurs mondes ; cette supposition, malgré sa hardiesse, n'a rien d'impossible.

Les Saintes Ecritures n'appellent-elles pas, et très justement, les anges, c'est-à-dire les esprits purs, les ministres de Dieu, ceux qui l'assistent dans la direction souveraine de l'Univers ?

Et cette assistance s'étend hiérarchiquement à tous les degrés et de façon irrésistible. Nous démontrerons plus loin, avec preuves à l'appui, cette intervention du monde spirituel dans les affaires d'ici-bas, auxquelles nos chers soi-disant disparus ne cessent de s'intéresser. Leur survie ne se déroule pas, comme on le suppose encore, comme on l'a dépeint faussement à des époques de prédominance des jouissances matérielles, afin de stimuler le zèle religieux ; elle ne se déroule pas dans l'oisiveté, une sorte de Nirvana bercée au milieu d'une voluptueuse mollesse. Loin de là. Ils ont, au contraire, une part très active dans tous les grands événements terrestres ; les amenant à des fins prévues selon les hautes directions providentielles auxquelles, pas plus que nous, ils ne peuvent se soustraire ; auxquelles, autant que nous, ils restent soumis.

Ce qui ne comporte pourtant pas, comme on aurait tort de se le figurer, un travail incessant, sans arrêt, un véritable esclavage. Ce ne serait pas la peine de quitter cette terre de souffrance pour se retrouver là-haut dans les mêmes conditions pénibles. Nullement. A côté de leur tâche ils ont, comme nous, leurs moments de répit où ils jouissent pleinement de toutes leurs acquisitions morales et intellectuelles, n'étant pas entravés par cette enveloppe charnelle au travers de laquelle nous sommes obligés de les percevoir et qui nous les dérobent en grande partie.

Cette béatitude est, certes, plus belle, plus noble que celle, absolument nulle, passée dans une paresseuse oisiveté. Elle est plus conforme aux lois de la Nature qui prescrit l'action. Elle-même s'y soumet, elle est toujours en travail d'élaboration ; nous aussi, tous les êtres sans exception doivent s'y soumettre.

Cette collaboration entre le monde spirituel et le nôtre démontre leur liaison étroite, malgré les apparences contraires dues à l'invisibilité des esprits, faisant croire à une rupture, une solution de continuité entre les deux mondes. Cette solution, au contraire, n'existe pas. Partout, dans l'admirable nature, se retrouvent les lois de la solidarité reliant tous les êtres, toutes les créations, formant une chaîne ininterrompue du degré le plus inférieur jusqu'au plus élevé, jusqu'à l'Etre suprême.

L'organisation invisible, hiérarchique, procédant au gouvernement de l'Univers, notre monde, au diminutif, ne la reproduit-elle pas ?

N'avons-nous pas un chef d'Etat, des ministres, toute une hiérarchie aussi de fonctionnaires accomplissant leur besogne, sans même que ceux en haut de l'échelle soient obligés de s'en préoccuper ? Par le fait seul de cette soumission hiérarchique, tout le travail s'accomplit, jusque dans ses moindres détails, sous la responsabilité de chacun et avec la surveillance, le contrôle d'un chef immédiat.

Bien entendu, toute proportion gardée, aucun parallèle n'étant possible entre l'infériorité morale, l'insuffisance de nos gouvernants et la grandeur, la justice absolue de la direction providentielle ; quoiqu'on soit tenté de la nier parce qu'on se borne à la juger superficiellement, sur les apparences, sur ce qui se passe journallement, selon notre habitude de ne considérer les faits que dans le moment où ils se produisent, de les isoler au lieu de les rattacher à leurs conséquences, sans même les envisager ; dont, au reste, nous n'avons ni la prescience, ni non plus aucune idée sur le temps où ils doivent porter leurs fruits. Comment, dans de telles dispositions si bornées, pourrait-on asseoir un jugement exact ?

Absolument comme si l'on voulait juger de la valeur d'un traitement sur l'état présent où, souvent, la maladie, par l'effet des remèdes, a plutôt l'air de s'aggraver, au lieu d'attendre le temps nécessaire pour en apprécier le résultat.

Encore une digression, quoique utile, mais qui nous a entraîné loin de notre sujet ; revenons donc aux preuves de l'existence d'un Dieu unique et reconnaissons que, malgré tout, aussi haut qu'on puisse monter, aucune de ses créatures ne pourra jamais l'égaliser. Vouloir le prétendre ne prouverait qu'une chose : l'absolue incompréhension de la distance infranchissable qui nous sépare de notre Créateur. Il suffit, pour cela, d'approfondir son œuvre, de tâcher de

l'apprécier à son inestimable valeur. Entre autres et surtout, la création de cet élément devant lequel toutes les autres merveilles pâlissent, même les plus extraordinaires : soit, la création de l'élément spirituel.

Faire rémunération complète de ses facultés risquerait de trop nous éloigner du sujet principal. Nous nous réservons de les développer plus loin, en sollicitant la patience du lecteur, à laquelle nous avons déjà fait appel plus d'une fois. Bornons-nous à quelques constatations sommaires.

L'élément spirituel possède en lui tous les sens : l'ouïe, la vue, le toucher, etc., pour lesquels, lorsqu'il s'incarne, des organes spéciaux ont été créés. Il s'individualise, il est conscient de lui-même, capable d'intelligence, de sentiment, de génie, et plus il grandit, plus il glorifie la force qui l'a engendré.

Eh bien, qui de nous, sans folie, pourrait prétendre arriver à en faire autant ? N'en ressort-il pas avec évidence, non seulement l'existence d'un Créateur, mais d'un Dieu unique ? aucun être de ce vaste univers étant dans la possibilité de l'égaliser.

Faut-il en revenir encore à l'automatisme de la Nature dont on se prévaut pour saper la croyance à la Divinité ? Cet automatisme nous le créons aussi ; néanmoins, à cause de cela, nous ne pouvons nier les origines de nos inventions qui remontent à l'homme. Tant que nous existerons elles seront réalisables, car leurs plans demeurent, ils sont conservés.

La seule différence entre celles-ci et celles de la nature, c'est que les nôtres ont eu nécessairement un commencement, nous-mêmes en ayant eu un, tandis que les plans des œuvres de la nature sont éternels comme leur créateur, auquel forcément on ne peut faire autrement que de les attribuer.

Cette éternité, la contemplation de l'Univers nous la révèle, surtout la science astronomique. Nous voyons des mondes en formation ; d'autres en plein développement, d'autres complètement éteints, comme la Lune, d'après les affirmations de nos astronomes ; d'autres encore en voie de dissolution.

Notre terre a mis des centaines de millions d'années à se constituer et elle n'est pas près de s'éteindre. Qui nous dira dans combien de millions d'années ! Mais elle a eu un commencement et, comme toute création matérielle, elle aura une fin. D'autres mondes ont suivi la même voie avant nous et d'autres, de même, la suivront après nous. N'est-ce pas là l'Eternité ?

L'Univers n'a ni haut, ni bas, ni limite dans aucun sens, ni non plus dans le temps. Toujours l'Infini partout, et puisque les éléments matériels en sont possédés, à plus forte raison on doit en conclure à la même possession pour l'élément spirituel qui, à tous égards, leur est si supérieur, et bien plus encore pour leur Créateur. Comment aurait-il pu leur dispenser des dons qu'il ne possède pas lui-même ?

En ne s'en tenant qu'à l'intelligence, on arrive encore et toujours à la même conclusion. Quelque grande qu'on l'imagine, on peut, quand même, en supposer une plus haute, sans jamais pouvoir s'arrêter et, en continuant ainsi, on sera forcé de parvenir à l'intelligence infinie, sans limites : Dieu.

Pour nous faire une idée approximative de cette éternité qui nous éblouit, nous confond, parce que, ayant eu un commencement, nous n'en sommes possédés que partiellement et, par suite, nous avons tant de peine à nous la représenter, pour y arriver, procédons par comparaison.

Prenons pour exemple les sept notes de la musique, ce qui est tout à fait de notre compétence spéciale. Elles représentent dans l'ordre de leur succession une vérité musicale. Elle est donc immuable, par conséquent éternelle. Elle existait et préexistait indépendamment de notre monde, en dehors de lui, de tous les mondes et subsistera toujours.

De même, en mathématique, deux et deux feront toujours quatre, ne cesseront jamais, n'ont jamais cessé de faire. Il en est ainsi de toute Vérité ; elle ne peut avoir commencé. Quelle que soit l'énorme distance à laquelle notre imagination puisse se reporter, à des milliards de siècle en arrière, cette vérité, forcément, était préexistante. Impossible de fixer une époque à laquelle elle était engendrée. Il n'y en a pas, cela ne se peut. Elle n'a pas de commencement, pas de fin. Elle est donc éternelle, immuable, comme tout ce qui est parfait. Et, puisque nous en étions aux chiffres, avec l'Astronomie, ce sont encore eux qui nous donnent l'idée la plus complète de l'Infini, de l'espace, de la création, de sa durée. Ils nous aident le mieux à nous les représenter. Prenons un nombre, ajoutons-y indéfiniment des chiffres, jamais nous n'arriverons au bout. Voilà pour l'infiniment grand.

De même pour l'infiniment petit. Quelle que soit la grandeur du chiffre représentant le dénominateur d'une fraction, il sera toujours et infiniment réductible. Et, nécessairement, à ces infinis du nombre ou de la fraction doivent correspondre quelque chose, quelque être. Et tout cela peut se prolonger indéfiniment, car tout est contenu dans l'Univers, tout s'y absorbe, tout cela doit nous devenir appréciable dans une économie qui nous la rendra possible.

Or, Celui qui contient en lui toute Vérité, tant scientifique qu'artistique et morale, à son tour ne peut être qu'Eternel. Il n'a pas pu être engendré ; il a été et sera de tout temps. Il est l'Infini, le Tout-Puissant qui règle, dirige tout, élevant toujours, attirant toujours toute la création jusqu'à Lui, à travers l'espace et le temps.

Ce que nous avons le plus de peine à nous représenter dans la contemplation de la Divinité, c'est de ne pas avoir eu de commencement. Va encore pour l'éternité de la durée, elle nous est plus accessible, car nous la possédons ; mais, ayant commencé, nous ne pouvons nous faire aucune idée de la possibilité d'un être n'ayant pas passé par cette phase.

En y réfléchissant bien, on peut néanmoins y arriver. Nous avons déjà prouvé plus haut que si Dieu avait été créé, par conséquent s'il avait commencé, il aurait fallu un être plus puissant, plus parfait que Lui, ce qui déjà eût été inadmissible ; car il n'est pas possible d'être au-dessus de la perfection illimitée, absolue. Mais même en admettant pour un instant cet illogisme, on aboutirait forcément, en remontant toujours, à un être increé, impossible d'être conçu, dépassant tout l'Univers en puissance, en sagesse.

En outre, il y a cette autre objection si péremptoire, si concluante : s'il avait commencé, qu'y aurait-il eu avant, pendant cette immense éternité : le vide, le

néant absolu ?

En ne s'en tenant même qu'au sens grammatical du terme : Eternité, on ne pourrait que le dénaturer en le concevant avec un commencement, puisqu'il signifie : durée infinie et non pas seulement depuis que nous existons, comme, à cause de notre petitesse, nous nous l'imaginons.

Puis, le vide, le néant, nous avons déjà essayé de le décrire, nous avons été obligés d'y renoncer, aucune parole n'étant capable de l'exprimer, étant toujours des termes impropres. Pour les comprendre il faut nécessairement leurs contraires, soit : la création, la vie, sa permanence. Ceci n'existant pas, entraîne forcément l'inexistence de cela, jusqu'à même celle de la pensée, conséquemment de la langue.

D'ailleurs, ce que nous appelons le vide, le néant, ne l'est que pour nous, pour nos pauvres sens. Il n'y en a pas dans la Nature : le vide n'est nulle part. Partout, aussi diluée, aussi éthérée qu'elle soit, se trouve de la matière. Quant au néant, non plus il existe. Après notre fin, après la fin de toute chose, lorsque l'élément spirituel qui réside en tout a quitté son enveloppe terrestre, celle-ci n'est pas pour cela dans le néant. Elle n'en a que l'apparence et pour nous seulement. Elle continue son évolution. Il y a transformation, création d'autres êtres, d'autres vies.

Il n'y a donc ni vide, ni néant, surtout à la façon dont nous l'entendons.

Toujours et partout le mouvement, la création se continuant sans fin, sans arrêt, dans tous les temps et, comme il est impossible de leur assigner une durée, une limite, ni une époque, il va de soi que la Nature est éternelle, qu'elle n'a pu commencer, pas plus que son Créateur dont la haute direction lui était toujours indispensable, telle qu'elle se manifeste de nos jours, telle qu'elle se continuera éternellement ; quoique, à cause de notre courte vue inhérente à la brièveté de notre existence, ne sachant regarder au delà, encore moins en deçà, avant nous, nous tendons naïvement à nous figurer la création faite pour nous seuls, sans chercher plus loin ; incapables d'abstraction, de la juger en dehors de nous ; privilège rare, propre seulement aux natures supérieures. Aussi peut-on affirmer hautement que de tout temps il y a eu, il y aura ce que nous voyons aujourd'hui : des mondes, des êtres en formation, en développement et, comme il n'y a ni deux mondes, ni deux êtres semblables, ce sont toujours des types nouveaux, selon le milieu auquel ils s'adaptent de façon complète et par la seule intervention des lois admirables de la Nature, qui, elles aussi, se plient à toutes les exigences, à toutes les nécessités ; car on aurait tort de s'imaginer qu'il n'y a qu'une manière d'être : la nôtre. Elle est infinie aussi et, quelles que soient les conditions d'existence, elles sont parfaitement réalisées, ne causant nulle gêne, nulle entrave.

Nous en avons déjà des exemples sous nos yeux : le passereau saute, le reptile rampe avec la même aisance que nous nous marchons. Impossible de faire autrement ; cela seul occasionnerait une gêne.

Surtout qu'on n'en aille pas conclure, puisque tout a toujours existé, à l'inutilité du Créateur dont on ne voit pas la nécessité, puisque la création se fait d'elle-même. Ce serait un faux jugement. Cette éternité de tout est loin d'infirmer son existence, sans égale avec celles de ses créatures, car Lui seul est sans

commencement, tandis que celles-ci, quelle que soit l'époque de leur conception, aussi éloignée qu'on la suppose, nécessairement en ont eu un. Elles ont donc eu besoin d'être engendrées au moment propice, ce qui implique une volonté, une intelligence préexistante en dehors d'elles, supérieure à elles. Nos créations, de même, pour recevoir le jour, ne l'auraient pu sans notre intervention intelligente ; elles n'auraient pas pu se créer toutes seules. Il y a fallu aussi une volonté préexistante, supérieure à elles, en dehors d'elles. La seule différence entre celles-ci et celles-là, c'est que ces dernières sont de tous les temps, les nôtres n'ont pu commencer qu'avec notre avènement sur la terre et lorsque notre intelligence avait atteint la maturité pour les concevoir. En outre elles n'ont qu'une perfection limitée, et nous ne pouvons les exécuter qu'en empruntant leurs éléments à la nature, en utilisant ses lois.

Celle-ci, au contraire, encore un point où éclate sa supériorité sur nous, tire tout d'elle-même, ses éléments comme ses lois, et cela lui suffit, sans autre concours, pour engendrer des œuvres d'une perfection absolue ; là où, malgré notre intervention absolument indispensable, nous n'aboutissons qu'à des résultats sans aucune comparaison avec ce merveilleux travail où tout s'accomplit par des combinaisons, des attractions, des répulsions invisibles pour nous, à l'aide de ces lois divines d'une sagesse absolue, obéissant mécaniquement, invinciblement, à toutes les impulsions extérieures, sans jamais faillir, quelle que soit la complication de l'élaboration.

On voit donc combien est pauvre, précaire, le raisonnement tiré de l'automatisme pour nier la Divinité. Pour comprendre son œuvre, il faut s'élever plus haut, toujours plus haut (Excelsior), s'abstraire complètement et non la juger selon nos pauvres moyens. Cet automatisme, loin de prouver la conception sans auteur, au contraire la confirme dans toute sa plénitude, par la splendide mise en œuvre d'une grandeur, d'une perfection au-dessus de toute imagination, de moyens suffisants pour l'élaboration matérielle de ses créations se réservant, on peut en conclure ainsi en toute sûreté, la haute direction morale et intellectuelle de l'Univers, la seule conforme en harmonie avec sa Grandeur, sa toute-Puissance. (Plus nous allons, plus nous avançons, et plus la Science, fatalement, irrésistiblement, est conduite, orientée dans les voies de l'automatisme, se chargeant ainsi elle-même, malgré elle-même, ou plutôt non la science impeccable, mais les pauvres savants, se chargeant ainsi, malgré eux-mêmes, de prouver la justesse de notre épigraphe entête du volume: ce qu'on a cru par ignorance, etc..

Nous avons déjà des avions sans pilotes, actionnés par les ondes hertziennes et nous ne sommes pas au bout ! Nous en sommes, au contraire, au début de cette nouvelle science merveilleuse nous révélant des forces occultes absolument insoupçonnées jusqu'à présent, aux ressources, aux applications illimitées !

Cet automatisme est-il une preuve de notre inexistence ou plutôt de l'augmentation de notre puissance, de notre intelligence ?

Inutile de répondre.

De même la procréation automatique absolue de la nature est-elle le signe de

la non-existence d'une intelligence, d'un pouvoir surhumains, infinis ou, au contraire, celui de sa réalité irréfutable, indéniable ?

On ne peut y appliquer qu'une même réponse. Impossible, sans mauvaise foi, sans parti pris de faire autrement.

En outre, ce qui fortifie, ce qui rehausse encore plus péremptoirement cette réalité, c'est que cet automatisme dont toute la Nature est possédée, nous n'en sommes pas les créateurs, nous ne faisons que l'utiliser. C'est donc un autre pouvoir, une autre intelligence, infiniment au-dessus de nous, qui seul était capable d'obtenir un résultat si extraordinaire.

Conséquemment il existe !)

Que si l'on demande comment on peut se faire une idée de cette perfection, la réponse est facile. Elle éclate dans toute son œuvre. Une simple feuille d'arbre nous la donne. Cette feuille elle est parfaite pour celui qui sait l'observer, par sa structure, comme par son fonctionnement. Elle est digne de son admiration. Par ses inextricables veines elle puise sa nourriture partant de la racine de l'arbre et circulant jusqu'à son sommet, comme le sang dans nos corps, la fertilisant, lui donnant la vie.

Ainsi que nous l'avons fait pour prouver l'immortalité de l'âme, nous reviendrons encore au même axiome. L'effet participe de la nature de la cause.

Toute la nature est parfaite, la Cause est donc parfaite aussi. Les sciences, les arts, la morale sont éternels, préexistants à tout, en dehors de tout ce qui est, ce qui a été, ce qui sera. La Cause, de même, est éternelle, préexistante à tout, en dehors de toute création.

Revenons aussi, comme précédemment nous l'avons exposé, à l'instinct inné, la croyance invincible à un Etre suprême, survivant à toutes les dénégations, à nos souffrances même qui auraient pu nous en détourner. La perpétuité de ce sentiment est, encore une fois, une preuve des plus fortes de sa véracité et, comme l'a dit si justement l'illustre La Bruyère : « Il n'y aura jamais une nation d'athées. » En effet, il peut y en avoir quelques-uns, mais c'est une bien petite minorité en regard de la population entière. Avec raison on pourrait leur appliquer ce proverbe : L'exception confirme la règle. Elle la confirme en réalité ; au lieu de la détruire elle fournit une preuve de plus à la croyance en Dieu, elle la fortifie.

Que reste-t-il maintenant pour persister dans les dénégations ? Toutes nous les avons passées en revue jusqu'à l'automatisme. Nous l'avons combattu, victorieusement, nous l'espérons, il ne détruit pas l'existence d'un Créateur, pas plus que chez nous pour nos machines.

On oppose encore l'argument puéril de l'invisibilité. Elle existe aussi, nous l'avons démontré plus haut, dans le monde matériel dont le travail intime échappe à nos sens limités. Les perceptions trop délicates leur sont inaccessibles.

Quant à l'ouïe, par exemple, nous n'entendons pas pousser la végétation, l'herbe se frayer un chemin à travers la terre, ni le ver absorber sa nourriture. Et pourtant cela produit un certain bruit. Pour nous en convaincre, il suffit d'entrer dans une magnanerie où des millions de vers se repaissent. On croirait entendre

galoper un escadron de cavalerie. Nous avons inventé le microphone pour suppléer à l'insuffisance de nos oreilles et nous permettre de percevoir ce qui est hors de leur atteinte.

Non plus nous ne pouvons supporter un bruit trop fort. Il briserait le tympan, nous rendrait sourd.

La vue, de même, n'est pas affectée par une vision trop délicate : celle des esprits, par exemple. La radiographie vient secourir la faiblesse de ce sens. A notre grand étonnement, elle découvre, elle montre des choses qu'il nous serait impossible de percevoir par nos yeux seuls.

Après cela, allez donc nier la réalité des esprits, leur présence parce qu'on ne les voit pas.

A l'autre extrémité, trop de lumière nous est inaccessible aussi. Nous ne pourrions la supporter. Nous ne pouvons regarder le soleil en face, nous risquerions de perdre la vue.

Quelle puissance a ainsi limité nos facultés, nous disant : « Tu iras jusque-là, pas au delà ? » Et quelle haute sagesse dans cette limitation !

Elle est un précieux stimulant de progrès, de civilisation, car elle a ainsi favorisé l'éclosion, le développement des sciences et des arts ; la nécessité de rechercher par des inventions les moyens de suppléer à notre faiblesse. Si, au contraire, nos organes eussent été aussi admirablement dotés que ceux des êtres inférieurs, des animaux, aurions-nous jamais fait tant de belles découvertes qui agrandissent, rehaussent notre existence ?

Quant à cette invisibilité de la Divinité, elle se comprend aussi par le raisonnement suivant :

Les lois morales ont leur correspondance exacte, leur analogie avec celles qui régissent la matière. Cela est tellement vrai que la sagesse de nos proverbes en a pu être tirée, comme, par exemple : Petite pluie abat grand vent. ; pas de feu sans fumée ; tant va la cruche à l'eau, etc. Or, puisque nous ne pouvons regarder le Soleil en face, ne recevoir son action bienfaisante qu'à distance, au moral, non plus, nous ne pourrions supporter ni la vue, ni l'influence trop directe du Créateur, à côté duquel la puissance du Soleil est peu de chose, Lui qui domine tout l'Univers, tous les Soleils.

Néanmoins son action s'exerce, mais à distance aussi, par ses intermédiaires : les esprits.

Est-ce à dire qu'il Lui serait impossible de faire autrement, qu'il ne pourrait même s'il le fallait, ni agir, ni se manifester directement ? Certes non. Ce mot « impossible » n'existe pas pour Lui, car il est Tout-Puissant ; mais les hautes raisons de son mode d'action nous échappent en grande partie, nous en sommes encore trop loin pour pouvoir les approfondir.

Pourtant il nous est possible d'en concevoir quelques-unes, puisées dans le sentiment de notre infériorité morale : S'il nous était loisible de communiquer avec l'Être suprême, autrement que par la pensée, de façon plus directe, plus effective,

notre initiative ne s'exercerait plus, nous ne ferions plus aucun effort, nous nous reposerions complètement et pour tout sur cette précieuse aide divine ; conséquemment, le but, la raison d'être de notre existence ici-bas seraient manqués, car nous ne progresserions pas, nous n'acquerrions plus rien, ni moralement, ni intellectuellement, ni non plus cette haute sagesse si indispensable à notre développement, guidant notre vie à travers les embûches. Nous voulons dire : l'expérience dont les enseignements, parfois si durs, sont pour nous une excellente et profitable école. Il est donc bon que cette direction soit invisible, s'exerce à la façon de Mentor envers Télémaque, suivant la géniale création de Fénelon.

Le bon maître expérimenté agit ainsi avec ses élèves, ne leur dispense que le juste nécessaire pour les aider, les guider dans leur tâche, sans aller au-delà ; laissant à leur initiative, dans l'intérêt de leur développement, la partie du travail qu'ils peuvent élaborer eux-mêmes.

Il n'en faudrait pourtant pas conclure que cette intervention ne subira jamais de modification, se maintiendra toujours de cette façon, comme nous serions portés à le croire avec notre habitude bornée de tenir pour définitif le résultat du moment présent, de le supposer acquis dans sa forme actuelle, sans tenir compte de l'avenir. Ce serait une erreur complète. Au contraire, rien n'est immuable, tout se modifie sans cesse ; les choses que l'on croyait les plus solidement établies, dans la suite des temps, subissent de telles transformations qu'on à peine à reconnaître leurs origines.

Nous aussi ne sommes-nous pas dans les mêmes conditions ? Oui, à un certain âge, pourrait reconnaître en nous, je ne dirai pas l'enfant, mais même l'adolescent !

De même cette direction, il est admissible, il est évident de le supposer, se transformera, s'adaptera au milieu, à l'individu, au degré d'avancement. Nous n'en sommes encore qu'à un point où l'effort ne s'obtient que par une pression énergique extérieure ; mais nous sommes des nouveaux venus sur cette vieille terre qui a quelques centaines de millions d'années. Nous n'y sommes que depuis environ trente mille ans.

Mais, patience, nous avons le temps devant nous, nous progresserons et, comme l'artiste qui, par amour de l'art, s'impose un dur travail, nos consciences s'élèveront assez haut pour aller, par amour du beau et du bien, au-devant de la tâche, pour la rechercher sans y être sollicités par des moyens aussi durs. La collaboration entre le divin et l'humain sera alors plus étroite, plus harmonique ; nous y apporterons plus de discipline de notre plein consentement.

Absolument comme s'établissent ici les rapports entre le maître et l'élève qui aboutissent à une véritable camaraderie, lorsque celui-ci devient capable d'apprécier ses conseils à leur véritable valeur.

Qui peut dire alors comment la volonté divine rayonnera sur le monde, comment elle se manifestera. Ayons confiance dans l'avenir ; de grandes, de belles choses nous attendent ; vivons dans cette magnifique perspective, réjouissons-nous-en. L'humanité n'est pas faite pour la souffrance. Cela, non plus,

ne le jugeons pas sur le moment présent, rejetons loin de nous cette idée déprimante. Cette souffrance, nous venons de le dire, est le moyen nécessaire, applicable à notre état présent pour nous contraindre à l'effort ; mais elle s'amointrira de plus en plus, elle s'effacera. C'est à nous d'y contribuer, d'en hâter l'heureuse éventualité.

Et maintenant, cette invisibilité divine n'en comprends-on pas mieux la raison ? Elle ne peut plus être un obstacle valable pour continuer à nier.

D'ailleurs, comment serait-ce possible ? Les manifestations toutes-puissantes devant lesquelles, de bon ou de mauvais gré, nous sommes obligés de plier, de nous incliner, ne révèlent-elles pas de toute évidence une volonté supérieure ?

Elle est difficile à concevoir, cela se comprend. Elle ne se montre que par ses actes ; virtuellement ils contiennent la preuve de son existence.

Et c'est là-dessus, objectera-t-on, que nous devons fonder, personnifier la plus grande puissance de l'Univers ? Cette façon d'accepter une croyance, surtout celle d'un être d'une telle envergure, jamais, même entrevu par personne, — bien entendu il ne s'agit que des habitants de la terre, nous ignorons ce qui se passe sur les autres planètes — cette façon contraste absolument avec nos habitudes de raisonnement, n'admettant, à bon droit, que ce que nous percevons. En dehors de cela, ou de ce que nos instruments, au secours de nos sens, peuvent nous révéler, à nos yeux n'est que mythe, création idéale, imaginaire. On nous demande, pour ainsi dire, de dépouiller tout bon sens, toute raison. C'est trop !

Sans compter que cette façon de conclure serait complètement fautive ; nous avons vu combien peu nous devons nous fier à nos sens, ni non plus à nos instruments. Ils ne sont pas le dernier mot de la Science ; chaque jour son bagage augmente. (L'illustre Edison, un des plus grands savants de notre temps, vient d'inventer un appareil d'une haute délicatesse, avec lequel il espère pouvoir arriver à communiquer avec le monde invisible.

En cas d'insuccès, a-t-il déclaré, cet appareil, par des perfectionnements successifs, peut préparer les voies pour atteindre le résultat.

Par le fait seul de cette invention, ce grand savant affirme donc sa croyance, sinon à la réalité, tout au moins à la possibilité de l'existence des esprits. Et c'est déjà un grand pas vers la croyance totale.)

L'invisibilité des esprits, non plus, est une preuve de leur non-existence. Tout cela a été démontré. A plus forte raison ne peut-elle être valable pour nier l'Etre suprême qui, évidemment, ne peut être que d'une essence infiniment plus éthérée que le plus pur des esprits. Elle serait difficile, plutôt impossible à déterminer. Est-il esprit ou constitué par un autre élément en dehors de nos conceptions ? Qui peut le dire.

Nous pouvons donc fermement nous maintenir sur notre terrain et répondre : Non, vous n'avez pas à renoncer à votre raison. Ce sacrifice n'est qu'apparent. Que pour les choses nous touchant directement, matériellement, on s'en tienne aux preuves palpables, c'est absolument juste ; mais ici il n'en est pas de même, il ne s'agit pas de cela. L'acceptation de l'Etre divin, de son existence n'est

assimilable à aucun fait se rapportant aux circonstances de la vie, elle en est complètement distincte et, loin de faire abstraction du plus noble de nos attributs, de l'intelligence, nous lui demandons de s'élever assez haut, au-dessus de toutes les contingences humaines, pour asseoir sa conviction. Non pas cette conviction banale, aveugle, propre à tant d'esprits vulgaires qui croient à la Providence, tant que tout marche selon leurs vœux, mais dont la faible foi chancelle facilement, parce qu'elle est irraisonnée, reniant tout, lorsqu'ils sont exposés à des chances contraires.

Il n'y a donc, dans ce que nous préconisons, aucune immolation, aucune mutilation de la pensée, mais, au contraire, son plein épanouissement, une splendide envolée vers les sphères sublimes de l'inaccessible. Toujours nous en tirerons quelque force nouvelle, quelque profit ; nous n'en pouvons attendre davantage. De même ici, nos maîtres, nos éducateurs, les directeurs de notre développement moral et intellectuel, ne peuvent que nous encourager dans nos efforts ; nous avons beau tourner nos regards vers eux, cela ne peut nous en dispenser, nous n'y trouverons qu'un réconfort.

Il serait trop commode, en effet, de n'avoir qu'à élever sa pensée vers Dieu, pour prétendre, à cause de cela, devoir posséder tout savoir, toute perfection ; ou, comme on se le figure naïvement, voir se modifier ses dispensations dans un sens favorable à nos désirs, souvent si contraires à notre avancement, le seul, le véritable but de notre être.

Non, ce plan n'est pas plus modifiable que celui de nos maîtres. Nous avons beau le trouver trop difficile, trop chargé, ils n'y peuvent rien non plus, car il est conçu en vue de nos progrès, approprié à cet effet et proportionné à nos moyens moraux et intellectuels.

La loi du travail, de l'effort sera toujours à la base de nos acquisitions, elle nous en donne tout le mérite ; sans elles nous ne les apprécierions pas à leur véritable prix, nous ne jouirions pas du bonheur de leur possession ; nous serions comme les enfants qui usent de tout sans en connaître la valeur, incapables de l'estimer, n'ayant eu aucune peine pour l'acquérir.

Sans cesse donc notre savoir augmentera. Peu à peu nous arracherons ses secrets au vigoureux Sphinx à la robuste croupière qui, impénétrable, nous regarde, accroupi, d'un air de défi. Mais, malgré tout, à mesure que nous avançons, croyant être arrivés au bout, les bornes de l'Inconnu, de l'Infini reculeront. Toujours il y aura quelque chose à apprendre, à découvrir. N'en résulte-t-il pas clairement que tout est à sa vraie place, du plus haut de l'échelle jusqu'au plus bas ?

Pas plus que nos travaux ne peuvent aller à la dérive, ceux de la Nature, encore moins, y doivent être exposés ; mais l'œuvre divine, infinie, incompréhensible ne pouvait être dirigée que par un Etre également infini, incompréhensible.

CHAPITRE IV

LE PLAN DIVIN. — SA HAUTE SAGESSE

Après avoir tâché, autant qu'humainement on le peut, de démontrer l'existence, la pérennité d'un Etre supérieur à toute la création, en dehors d'elle, examinons son œuvre, le plan, la haute sagesse de cette œuvre ; cela ne peut que contribuer à fortifier nos convictions, à augmenter nos certitudes sur la réalité vivante de cet Etre, tellement au-dessus de nous qu'il nous semble impossible, inexistant.

Voyons notre terre d'abord. En examinant, en analysant sa raison d'être, il en ressort nettement qu'elle n'a été créée que pour servir de séjour temporaire à ses habitants. Ils n'y viennent que pour s'élaborer, pour progresser ; ils en repartent avec ce qu'ils y ont acquis par leurs efforts ; naissant dans le milieu prédestiné, approprié ; subissant pendant leur existence les circonstances, les événements dispensés selon des vues supérieures aux fins de leur développement. Toutes choses qui obligent la supposition d'admettre la préexistence de l'esprit avant la naissance, indépendamment du corps ; possédant un caractère, un acquit se révélant peu à peu et, par-là, nous en fournissant la preuve. Nous comptons les compléter au chapitre de la réincarnation.

Ici nous sommes comme l'élève à l'école. En la quittant il entre, lui aussi, dans la vie, avec ce qu'il y a acquis par son travail, d'après le plan tracé par son maître.

De la même façon nous entrons, après notre désincarnation, dans la vie de l'esprit, tels que nous nous sommes façonnés, selon nos efforts, soit en jouissant de ce que nous avons acquis, soit avec le regret de n'y avoir pas assez travaillé ; ce qui, toutefois, dénote déjà un certain avancement, une subtilité de conscience d'où découle déjà un bonheur relatif. Les esprits vulgaires ignorent de telles délicatesses ; ils se contentent d'une félicité accessible à leur degré.

Et ce que nous disons à l'égard de l'homme a lieu pour toute la nature. Ainsi que les innombrables planètes qui peuplent l'Univers, notre Terre est un vaste laboratoire. Tout ce qui vit à sa surface passe par les phases nécessaires à son développement ; car on aurait tort de croire qu'elle n'a été créée que pour l'homme seul, en vue de ses seuls progrès. Toute la nature s'y élabore dans ce même but : le progrès. Il ne s'arrête pas à la disparition de l'enveloppe matérielle. Il se continue au-delà, quoique nous soyons tentés de le nier, parce qu'il nous échappe ; nous n'en pouvons apercevoir qu'une partie infime, pendant le séjour terrestre, et c'est là-dessus qu'avec notre jugement superficiel, nous nous basons pour le contester, pour accuser le manque de raison d'être de la création. Perpétuellement on n'entend que ces paroles : « Pourquoi vient-on sur la terre, pour en repartir ?' Que l'existence est bête ! » Tout cela parce qu'on ne connaît pas le but de la vie.

En outre, avec notre anthropomorphisme, notre égoïsme borné, nous ne savons considérer que ce qui nous touche ; tout ce qui n'intéresse pas directement notre petite personne, pour ainsi dire, ne compte pas. La création

inférieure, les animaux, à ses yeux, ne semblent n'avoir été faits que pour elle, pour ses besoins, ses plaisirs, pour son unique satisfaction.

Profonde erreur. Autant que les nôtres, mieux que les nôtres, car la nature y pourvoit, tandis que chez nous, cette prévoyance, en partie dépendant de nous-mêmes, souvent laisse bien à désirer, mieux que les nôtres, leurs besoins trouvent leur satisfaction et dans le milieu où, guidés par leur admirable et étonnant instinct, ils savent la trouver avec une sûreté qui nous surpasse. Elle est d'ailleurs toujours à leur portée.

La Nature, ou, pour mieux dire, la Providence, pour laquelle rien n'est trop grand, ni trop petit, ne fait pas cette distinction. Elle embrasse la création entière avec le même intérêt, le même amour. Tous les êtres, et non pas l'homme seul, nous en donnent le témoignage. Les organes, aussi bien des plantes, comme ceux des animaux ou les nôtres, sont entourés avec le même soin, la même sollicitude. Plus ils sont délicats et plus ils sont protégés. Sous ce rapport nous ne devons pas nous croire seuls favorisés. Ils le sont au même degré, ces organes, dans tous les règnes et jusque chez les animaux pour lesquels nous éprouvons le plus de répulsion, que nous considérons comme nuisibles, car nous avons vite fait de les classer ainsi du moment qu'ils le sont pour nous.

Dans notre ignorance, ne sachant pas les rattacher au plan général, nous contestons leur raison d'être, leur utilité. Ramenant tout à nous seuls, nous partons de ce point de vue pour admettre ou pour rejeter certaines créations, selon qu'elles nous sont profitables ou non. Nous n'allons pas au-delà.

D'ailleurs contre celles-ci nous possédons le droit de défense, rehaussé par la supériorité de notre intelligence.

Nous pouvons en user en cas de besoin, non en abuser. A mesure que nous avançons, que nous rendrons la terre plus habitable, ces monstres, derniers vestiges des temps préhistoriques, antédiluviens, sont appelés à disparaître. Ils se sont déjà bien transformés et paraissent anodins à côté de ces énormes mastodontes dont ils descendent.

En général, nous ne comprenons pas la nature inférieure, nous ne savons nous mettre à sa portée. Seuls les esprits élevés en sont capables, s'expliquent leurs douleurs, leurs souffrances, en les jugeant, non pas à la mesure des leurs, comme cela se fait d'habitude. On les dédaigne, on n'en tient pas compte, à tort on les considère comme trop peu de chose, méconnaissant que la douleur est essentiellement relative. Le même fait peut laisser les uns indifférents et causer une grande peine à d'autres moins bien trempés, incapables de le supporter. Les enfants ne sont-ils pas éprouvés par des choses qui ne nous touchent guère ? Or, que sont les animaux ? Des êtres à l'état d'enfance.

Sauf nos animaux familiers, surtout le chien, cette excellente bête, ils ne comprennent pas nos douleurs, conséquemment n'y peuvent pas prendre part, et cela s'explique, étant donné leur état primitif. Mais nous le leur rendons et nous n'avons pas la même excuse, nous sommes possesseurs d'une intelligence qui nous élève, ou, plutôt, devrait nous élever de beaucoup au-dessus d'eux. En ne faisant pas ainsi, au contraire, nous nous abaissons à leur niveau.

Il nous est arrivé de constater cette ignorance, cette indifférence à l'égard de tout ce qui les concerne.

Nous étions à une représentation cinématographique de l'expédition au pôle Nord du capitaine Scott. Inutile d'ajouter que toutes les projections étaient prises sur le vif.

On nous présentait une troupe de pingouins avançant par bonds. La bizarrerie de cette bande sautillante avait, en effet, un côté comique qui provoqua le rire général ; mais personne ne s'avisa d'en chercher la profonde raison, si rationnelle pourtant. Elle était admirablement adaptée par la prévoyante Nature aux conditions climatériques de la contrée. Pour ces oiseaux, non seulement pourvus de pattes terminées en forme de spatules, mais encore de cette façon de marcher, c'était la meilleure manière de circuler dans ces immenses amas de neige, sans risque de s'y enfoncer. Nos hardis explorateurs non plus ne s'aventureraient sans s'attacher aux pieds des planchettes, véritables spatules, ce qui leur permet d'y glisser. La marche serait fatale à l'imprudent qui s'y risquerait.

Nous n'étions pas au bout de nos constatations ; deux autres faits les confirmèrent.

Une femelle venait de pondre. Elle et son mâle restaient plongés en adoration, en admiration devant cet œuf contenant leur progéniture. « Ils peuvent demeurer ainsi en contemplation des heures entières », disait le conférencier.

Cette attitude, ce témoignage d'amour de ces deux innocents devant cet objet, si insignifiant aux yeux de la salle, encore une fois incompris, parut si puéril que de nouveau les rires éclatèrent.

Mais voici le drame : Un oiseau de proie survient et ravit l'œuf bien-aimé. La douleur de ce pauvre couple ne provoqua non plus aucune pitié. De nouveau les rires se propagèrent dans toute la salle.

Nous étions édifiés. Décidément, pensions-nous, il y a moins de différence entre les animaux et la grande majorité des hommes, qu'entre ceux-ci et certains de leurs congénères.

Quant aux animaux, la conformité de structure de chaque espèce dénote, à peu près, une conformité semblable de caractère. Chez l'homme, au contraire, cette ressemblance extérieure, permettant de supposer, non point une conformité morale et intellectuelle absolue, mais au moins relative, elle est loin, bien loin d'exister. La distance est énorme, plus grande qu'entre ceux-ci et les êtres inférieurs. Ils en sont plus près. Comment qualifier alors ceux qui les brutalisent !

Et maintenant, revenons à notre terre. Au fait, en parlant de l'élaboration de tout ce qui y vit, notre digression ne s'en est pas trop éloignée.

Elle ne sera d'ailleurs pas la dernière. Que nos lecteurs et nous-mêmes en prenions notre parti. Les occasions, plus d'une fois, se reproduiront encore où les multiples questions inhérentes à la complexité de ce vaste sujet, nous obligeront de nous écarter de la ligne tracée. Pourvu que nous y revenions, cela ne manquera jamais et c'est l'essentiel.

Notre terre donc a été si peu créée pour le séjour permanent de ses habitants, qu'il ne sera pas difficile d'en donner la preuve, grâce à un intéressant et curieux calcul que nous devons à un de nos amis (M. E. Clottu, professeur de dessin à l'école cantonale de Porrentruy (Suisse).) Le plan divin, celui de la durée temporaire sur la terre, en ressort avec une évidence, une clarté absolues.

En admettant, d'après la naïve cosmogonie de la Bible, l'existence de l'homme depuis 6.000 ans seulement, au lieu de 30.000, selon la science moderne (Chiffre rectifié) et, pour chaque couple, dans cette longue période, une moyenne de 3 enfants et l'accroissement de l'humanité de 2 à 3 (2 : 3), ou de 1 à 3/2 (1 : 3/2), ce qui est, assurément, très modeste en raison de la réalité, nous aurons, en admettant le mariage à 30 ans seulement :

$$6.000 : 30 = 200$$

Soit : 200 générations augmentant régulièrement dans la proportion de 2 à 3 ou de 1,5 dixièmes.

C'est donc, abstraction faite du premier couple (2), une progression géométrique dont le premier terme est 3, le dernier $1,5^{199} \times 3$ et la raison 1,5.

La somme approximative de la progression sera égale à $6 \times 1,5^{199}$. Logarithme de :

$$6 \times 1,5^{199} = 3,582,031,199$$

Nombre correspondant égal à : 66.117 nonillions d'habitants.

Afin de donner une faible idée de ce nombre géant, nous allons, par curiosité, l'exprimer en chiffres :

66,117.000,000,000,000,000,000,000,000

Voyons maintenant ce qui serait arrivé si la mort ne fût intervenue.

Et d'abord, pour la commodité de notre calcul ultérieur, restreignons-nous à la somme respectable de 661.180 quintillions.

Exprimer ce chiffre est plus facile que de le concevoir dans sa réalité. Essayons cependant :

La surface de la terre, y compris les mers, est, comme on le sait, de 9 millions de lieues carrées, un peu moins de 5.347 billions de pieds carrés, ou 16.041 billions de décimètres carrés.

Accordons que toute la surface terrestre serait solide et, pour chaque personne, en se tenant debout, le minime espace de 0,3 décimètres carrés. Nous ne pourrions placer ainsi que 5.347 billions d'hommes, entassés les uns à côté des autres, comme des sacs de farine. Mais la postérité d'Adam se composant de 661.180 quintillions d'individus, c'est 123 trillions d'êtres qu'il faudrait mettre sur chaque étroit espace de 0,3 décimètres carrés et, nécessairement, ils seraient obligés de monter sur les épaules les uns des autres.

Sans nous arrêter à la conséquence que ceux d'en bas seraient certainement écrasés par ceux d'en haut, supposons la chose possible : la hauteur de cette colonne vivante composée de 123 trillions d'humains placés en ligne droite, en

comptant seulement la faible longueur de 1m20 pour chacun, atteindrait 148 trillions de mètres, ou environ 20.000 billions de lieues géographiques; c'est-à-dire que celui qui se trouverait à son extrémité supérieure serait environ 1.000 millions de fois plus éloigné de la terre que le soleil.

Et si nous supposons qu'Adam qui, nécessairement, serait en bas, voulut correspondre télégraphiquement avec son dernier arrière-petit-fils posté tout en haut, les deux étant reliés par un fil électrique, quand le premier recevrait-il la réponse, si l'autre la lui dépêchait immédiatement ?

L'étincelle électrique, en une seconde, parcourt la route vertigineuse de 60.000 lieues ; donc elle mettrait un peu plus de 333.000 billions de secondes, ou environ 10.000 années pour arriver au dernier homme. Ce serait donc seulement après 20.000 ans qu'Adam aurait de ses nouvelles, ou plutôt jamais, car, pendant ce temps, celui-ci aurait déjà 20.000 ans et ne serait déjà plus le dernier.

On voit, par ce problème, pourtant bien en deçà de la réalité, ce qui serait advenu de nous si notre vœu d'immortalité se fut borné à notre séjour d'ici-bas, comme nous le formulons si imprudemment, sans réflexion : le supplice de l'immobilité éternelle. Et dans quelles conditions, grand Dieu ! Ainsi que la pierre, réduits au même état. Même, en admettant notre destruction totale, elle eût été préférable et serait encore une grande grâce à côté de cette épouvantable et cruelle perspective.

Mais, en même temps, n'en ressort-il pas avec évidence, puisque immortalité il y a, ce sentiment ? La Nature l'a mis en nous, il est donc exact, nous l'avons démontré plus haut ; n'en ressort-il pas que cette immortalité, irréalisable sur terre, devait l'être ailleurs, en dehors d'elle, dans cet immense Univers où il y a place, où éternellement il y aura place pour tous ?

Il en découle, en outre, que, corporellement impossible, notre survivance ne peut l'être qu'à l'état d'esprit. Nouvelle preuve de l'immortalité de l'âme à ajouter à celles contenues dans le chapitre premier.

On y puise encore deux autres dont on comprendra la haute portée, s'imposant, confirmant celles que nous avons données dans le chapitre précédent sur Dieu et l'Infini de l'espace, à savoir que :

1° Puisque notre terre, toutes les terres ne pourraient contenir éternellement leurs habitants, que, nécessairement, ils doivent se trouver ailleurs dans un lieu capable de les renfermer. L'Univers sans fin, sans commencement n'est donc pas une création imaginaire, une fiction, mais une réalité absolue ;

2° Cet Univers ne pouvait donc émaner que d'un Etre de même nature, également sans fin, sans commencement. Son existence en découle avec non moins de rigueur et dans les mêmes conditions de durée infinie.

Pour en revenir aux conséquences posées par notre calcul, dans cette occurrence, que seraient devenus les arts, les sciences, toutes nos acquisitions, toutes nos connaissances imposées en vue de notre progrès, ce progrès tant nié par les sophistes et pourtant si réel ? Car il résulte du plan providentiel qui nous oblige à l'effort, au travail. Tout cela serait resté lettre morte. A l'immobilité

physique il eût fallu adjoindre l'état aussi douloureux de l'immobilité morale et intellectuelle. C'est alors, à bon droit, qu'on aurait pu s'écrier : A quoi bon l'existence ?

L'Etre suprême, dans sa toute-puissance sans contrepoids, car il n'y a rien au-dessus de lui, aurait pu nous y réduire. On frémit en y pensant. Heureusement Il y joint la bonté infinie ; ce qui prouve que tout est bien à sa vraie place, comme nous le disions à la fin du chapitre précédent. Seule la toute-puissance, entraînant de si hautes responsabilités, ne pouvait être le partage que d'un Etre absolument parfait sous tous les rapports, sinon on voit à quels dangers le moindre arbitraire aurait exposé ses faibles créatures, impuissantes devant un tel pouvoir. Au contraire, son action s'exerce dans l'Univers entier pour créer non le malheur, mais le bonheur de tous ses êtres ; pas tel que l'entendent les esprits vulgaires ? dans la satisfaction des bas instincts. Ce bonheur se réalise par un développement intellectuel et moral toujours plus grands, procurant des jouissances toujours plus pures, toujours plus hautes. Excelsior ! Excelsior !

Seules les natures avancées ici-bas en ont déjà un avant-goût, mais elles ne peuvent être pleinement goûtées qu'à l'état d'esprit.

La souffrance, certes, est indéniable, mais elle est passagère ; quoiqu'elle paraisse éternelle à ceux, ne sachant regarder au-delà, pour lesquels l'éternité se résume dans notre courte existence. Elle leur donne une apparence de raison quand, cette souffrance, ils l'opposent en défi à la thèse de la bonté divine, avec laquelle, au contraire, elle est parfaitement conciliable, comme nous le démontrerons au chapitre vu (La souffrance).

Et puis, pourquoi, d'après le plan divin, pour notre progrès moral et intellectuel nous imposerait-on la souffrance, l'effort, si, une fois le résultat atteint, notre destruction l'annulait complètement ?

Ne serait-ce pas vraiment absurde ? En demanderions-nous autant à nos enfants avec la certitude que cela n'aboutît à rien ?

Il ne peut y avoir qu'une logique ; ou elle est applicable partout, ou elle n'existe pas. Toujours notre même façon de juger superficiellement. Nous nous évertuons à mettre cette admirable nature, si harmonique, en contradiction avec toutes les lois de la raison, du bon sens. En faisant ainsi, ce n'est pas elle que nous abaissons, elle est hors d'atteinte, mais nous prouvons encore une fois notre incapacité de la comprendre, de nous élever jusqu'à elle.

En approfondissant les phénomènes de la création, jamais on ne découvre la logique en défaut. Certes, elle peut dépasser notre pauvre raison ; mais, malgré tant d'apparences contraires, elle ne peut pourtant pas être en opposition avec elle, avec la raison pure. A condition, toutefois, au lieu de s'en tenir au simple fait, de l'isoler de tout, de savoir le rattacher à l'ensemble de ce plan grandiose. On en découvre alors le but et voilà notre raison satisfaite. On se sent transporté d'admiration, plein de confiance dans notre avenir.

Continuons à raisonner d'après les conséquences de notre calcul, car le philosophe est raisonneur, bien entendu, dans le bon sens.

Inutile de nous arrêter à la version biblique prédisant notre résurrection dans la vallée de Josaphat au jour du dernier jugement ; ce qui, en l'interprétant à la lettre, serait, on vient de le voir, absolument impossible et doit plutôt se comprendre dans un sens symbolique ; car, selon la profonde parole évangélique, « l'esprit vivifie et la lettre tue ».

Continuons donc nos investigations en dehors de l'humanité ; descendons dans les autres règnes. Cet examen, de plus en plus, nous révélera le caractère du plan divin.

Notre immortalité, si elle se fut réalisée ici-bas, évidemment se serait étendue à tout ce qui existe. Or, la nature inférieure, si extraordinairement prolifique, aurait bientôt tout débordé et notre terre, ne pouvant contenir l'humanité au bout de 6.000 ans, même avec la faible reproduction de trois individus par couple, comment aurait-on pu y adjoindre l'effroyable masse des autres êtres, de tous les produits ?

Prenons quelques exemples dans le monde aquatique :

Une Perche de moyenne taille renferme 28.320 œufs ; un Hareng 36.960 ; un Brochet 272.160 ; une Bausch 540.680 ; un Carrelet 1.357.400 ; un Esturgeon 7.635.200. Le naturaliste M. Valenciennes a calculé qu'il existe 9 millions d'œufs dans un Turbot de 50 centimètres de long et qu'un Mage à grosses lèvres en pond jusqu'à 13 millions ! Puis tous ces milliards d'œufs éclos à leur tour ! Et nous n'énumérons pas la fécondité encore plus prodigieuse des insectes, des végétaux, ni non plus la multiplication des animaux terrestres ! Où tout cela aurait-il bien pu se placer ?

Même le Soleil, 1.300.000 fois plus grand que la Terre, n'y eût suffi, ni non plus d'autres soleils encore plus vastes . (On vient de découvrir dans la voie lactée des soleils 3.000 fois plus grands que le nôtre. Ce qui permet de supposer, ajouterons-nous, que notre constellation, pourtant si immense, est une des plus petites. (Daily Mail, novembre 1920.)

Nous ne nous arrêtons pas non plus à cette considération que l'homme, un des derniers venus sur terre, précédé par les produits, les individus des règnes inférieurs, n'eût pu s'y développer, son existence y eût été impossible, la place étant déjà occupée, et au delà, par ceux-ci.

Il résulte donc clairement de tout ce qui précède que le plan divin ne pouvait comporter l'immortalité réalisée ici-bas. Comme les autres planètes, notre monde n'est donc qu'un lieu où, soit dans l'air, dans l'eau, sur ou sous la terre, tout y passe temporairement pour s'élaborer.

En faisant cette démonstration nous y puisons en même temps de nouvelles confirmations touchant notre survivance et l'existence de Dieu ; tant il est vrai que dans cette admirable nature tout est si solidaire que la simple affirmation d'un seul fait suffit pour entraîner avec lui d'autres vérités d'abord absolument imprévues.

Ces Vérités, dans ce vaste champ, se présentent en masse. De quelque côté qu'on étudie la Nature, à condition, toutefois, de le faire sans parti pris, sans idées préconçues, on y trouve la confirmation de ce qui fait le sujet principal de ce livre,

le domine tout entier : soit celle de la spiritualité, non pas de l'homme seulement, comme avec notre entendement borné nous le figurons, mais celle de toute la création, partant déjà des derniers degrés inférieurs du monde minéral, passant par étapes dans les règnes végétal et animal, avant d'arriver jusqu'à l'homme ; formant une chaîne grandiose, illimitée, sans solution de continuité, solidaire dans toutes ses parties. Tout cela se trouve contenu dans les conclusions victorieusement établies par le problème précédent, comme nous allons le démontrer.

Puisque, sans contestation possible, nous connaissons maintenant la fonction dévolue à la terre, soit celle de l'élaboration de tout ce qu'elle renferme en vue d'un développement progressif, il devient évident que ce développement serait inutile s'il était détruit par la mort. Il doit donc avoir une continuité, autrement nous retomberions dans l'aberration complète, en attribuant à la nature un rôle que, pour nous-mêmes, nous considérerions comme celui d'un fou. A bon droit, on qualifierait ainsi celui qui, après avoir dépensé les plus grands efforts d'intelligence pour produire et perfectionner une œuvre, la détruirait au lieu de la conserver. Or, que sont nos plus purs chefs-d'œuvre à côté de ceux de la nature !

La supposer capable d'un tel vandalisme serait une aberration encore pire que s'il s'agissait de nous. Comparativement au Génie Créateur de tant de merveilles, notre faible intelligence, malgré tout, capable d'errer, méritait plus d'indulgence.

Cette perpétuité de durée s'impose donc et toujours avec plus de force, à mesure que nous nous perfectionnons. Plus l'œuvre est belle, plus il serait criminel de la détruire. L'iconoclaste lacérant, brisant les pièces les plus précieuses, les plus rares d'un musée, sévèrement condamné, néanmoins serait infiniment moins coupable que l'Etre tout-puissant abusant de ce pouvoir, poursuivant son œuvre de destruction à travers le monde, tous les mondes, tout l'Univers. Une telle supposition est-elle compatible avec la conception d'un Dieu infiniment parfait ?

Mais, objectera-t-on, nous voyons la Mort frapper indistinctement, détruire toutes les créations les plus admirables, les plus parfaites. C'est absolument indéniable, nous en sommes pleinement d'accord ; mais notre jugement borné en tire de fausses conséquences. Nous y voulons voir la preuve de cette destruction brutale, aveugle. Au contraire, il y a à en tirer de tout autres déductions. Au penseur elles disent que, malgré leur beauté, leur perfection, où éclate avec une telle facilité, une telle variété infinie le génie transcendant du Créateur, ces formes extérieures, si dignes d'admiration, répandues dans toute la nature avec une telle prodigalité, que nous considérons comme l'essentiel, en réalité ne le sont point. On se trompe grandement en le supposant. Il n'est pas là, il réside tout entier dans l'être survivant à l'enveloppe. Malgré la grâce dont la Nature l'a revêtu avec tant d'art, elle est périssable. Elle ne le serait pas si elle était l'essentiel. Ce n'est que l'accessoire, le creuset servant d'instrument de développement à l'être intérieur qui, lui, doit durer, continuer indéfiniment sa progression et c'est là le principal. C'est pour lui, et pour lui seulement, que la Nature dépense tous ses efforts. Cette forme il ne l'a prise que momentanément ; il en prendra encore d'autres, toujours revêtues d'autant de grâce ; car la Création, ou plutôt le

Créateur, ne saurait rien exécuter sans y ajouter cette beauté supérieure qui exerce son charme, nous induit en erreur sur sa destinée. C'est un joli contenant d'un contenu infiniment plus précieux.

Nous-mêmes nous ne faisons pas autrement. Suivant la beauté, la valeur d'un objet, nous l'encadrons, nous l'enveloppons avec plus ou moins de soin ; nous lui donnons un contenant digne du contenu, capable de le protéger, de le conserver ; sa destruction étant plus préjudiciable que celle de son enveloppe, quelle que soit son élégance : l'écrin et le bijou qu'il renferme, soit le cadre et son tableau étant hors de comparaison.

Interprétée, comprise ainsi, à la lumière du spiritualisme, cette destruction n'a donc rien de sauvage, de stupide. Au contraire, elle nous éclaire complètement sur le plan divin, nous forçant à en conclure, en pleine raison, à l'existence d'un principe supérieur, en dehors de la forme extérieure, non seulement chez l'homme, mais encore chez l'animal ; même dans les autres règnes, prouvant la spiritualité de toute la Nature. Partout se manifeste le dualisme de la matière et de l'esprit ; celle-là dont l'enveloppe périssable n'est que l'habitation momentanée de celui-ci, toujours en voie de progrès, toujours s'augmentant moralement et intellectuellement ; partant de très bas, comme nous allons le démontrer, pour atteindre les plus hauts sommets de l'Infini.

Evidemment nous sommes bien loin, absolument hors d'état de pouvoir ambitionner de tels résultats pour nos pauvres créations ; car nous ne savons fabriquer que des choses inanimées, d'une durée précaire, et encore ne le faisons-nous qu'en utilisant et les lois admirables et les éléments de la Nature qui, Elle, tire tout de son propre fonds, sans rien emprunter nulle part. Aucun parallèle n'est donc possible entre les deux procédés : le nôtre, unilatéral, c'est-à-dire uniquement composé de matière, et celui de la Création, bilatéral, formé de matière et d'esprit. A tort nous ne tenons pas compte de cette énorme différence et, faussement, nous bâtissons un système analogue pour les deux modes d'opérer. La destruction de nos œuvres entraînant leur perte totale, nous en jugeons de même pour la Nature où cette perte n'est que partielle. Seule la forme extérieure disparaît ; l'être intérieur, l'esprit lui survit.

Faisons maintenant la démonstration de ce dualisme étendu à toute la nature, à laquelle nous avons hâte d'arriver, ne voulant rien affirmer en l'air, sans preuves à l'appui ; bien entendu, en nous basant toujours sur un raisonnement rigoureusement logique, en concordance avec les principes de justice absolue, parfaite, sur lesquels tout se fonde, sans lesquels la Création, Dieu lui-même, seraient un non-sens. Ce sentiment, d'ailleurs, nous le possédons ; nous ne pourrions en être animés s'il ne se tirait pas de la source éternelle de toutes les perfections ; comme le fleuve ne pourrait exister, s'il ne se tirait pas d'une source, sans laquelle aussi, nous l'avons déjà dit plus haut, la Nature, à laquelle nous devons tout, n'aurait pu nous en doter, surtout de ce sens de la justice, si vivace, dont la transgression chez tous les êtres provoque tant de révoltes. Par conséquent, elle existe, cette source éternelle où, de même nous puisons toutes les éminentes qualités qui font l'ornement de notre esprit. Elle est en Dieu d'où, comme d'un immense Soleil spirituel, infini, rayonne sur l'Univers entier toute

beauté, toute perfection, toute intelligence.

C'est de là que l'artiste, le poète, le penseur, le savant tire son inspiration. Notre immortel Beethoven ne l'a-t-il pas dit en ces termes : « Je sens que Dieu est plus près de moi dans mon art, que des autres ».

Le véritable artiste, par la contemplation de cette beauté répandue partout à foison, s'impressionne profondément. Dans ces transports d'enthousiasme, en contact avec la grande Nature, il produit les plus belles œuvres, imprégnées du souffle de la Création qui leur donne ces accents, cette expression de vérité, de sincérité, capables de provoquer chez l'auditeur l'émotion dont il était animé.

Sans idéal l'art est inexistant, son influence nulle. Ses œuvres manquent d'inspiration, ne sont que des copies mortes, sans âme, serviles comme une reproduction photographique, nous laissant aussi froids que leurs auteurs, ainsi que, malheureusement, notre époque de scepticisme n'en engendre que trop. Il y manque ce souffle de Vérité. Tout y est conventionnel, compassé. Aucune flamme ne peut jaillir de ce foyer éteint ; rien ne se tire du néant, du brutal matérialisme. La Nature seule, cette émanation divine, vivifie tout. Elle est notre souveraine Maîtresse ; plus on s'y absorbe et plus on s'élève. Est réputé génie, celui qui sait l'interpréter. Mieux il la comprend et plus il est grand. Ses œuvres incarnent le souffle, l'âme intérieure de la création. Il les traduit avec une expression saisissante où palpite la vie.

Il sculptera un tigre en s'inspirant plus de son caractère que de sa forme extérieure et fera un chef-d'œuvre là où l'artiste vulgaire, préoccupé seulement de la forme, négligera l'essentiel et ne donnera qu'une plate reproduction, sans intérêt ; car il ne suffit pas de créer le fauve, il faut lui donner son âme, l'âme du tigre.

Le spectacle de la Nature, la beauté d'un arbre, d'un groupe d'arbres ; la mélancolie d'une forêt, portant à la rêverie, seul un peintre de génie sait rendre ces sentiments, sans lesquels l'œuvre est nulle, absolument manquée. Et le poète, le musicien, quelles vives émotions, quelles hautes jouissances ils nous font éprouver quand ils s'inspirent dans les sphères sublimes de l'Infini. Là, et là seul, est la vraie beauté dont leurs chants sont imprégnés, nous versant le réconfort qui soutient, le baume qui panse nos blessures.

C'est dans cette voie, l'amour de la Nature, qu'il faut diriger l'éducation ; on fera des générations meilleures, mieux éclairées.

La Nature, notre nourricière ! Matériellement, moralement, intellectuellement elle nous fournit des aliments sains. Elle nous pénètre entièrement.

Après cette digression, non la dernière prévue et promise, n'oublions pas surtout la promesse de démontrer le dualisme de la Création où, toujours, la matière, l'élément spirituel sont associés partout, dans tous les règnes, jusqu'au plus inférieur et non pas chez l'homme seul, comme on a trop l'orgueil de le supposer ; nous croyant au-dessus de tout ; tandis qu'au contraire, un lien de solidarité universelle nous relie à tout ce qui existe.

Rentrons donc dans cette importante question qui touche de si près à nos

origines. Tâchons de l'éclairer, de soulever le voile du mystère où elles sont restées, complètement enfouies jusqu'à nos jours, totalement inconnues.

D'où venons-nous ? Le lecteur, cela se comprend, est impatient de le savoir ; nous ne le sommes pas moins de le satisfaire sur ce sujet si palpitant d'intérêt :

La Science, aujourd'hui, reconnaît dans la matière la présence de deux éléments : l'Ether associé à l'énergie. L'Ether en est le fondement ; il se prête à des combinaisons illimitées d'où résulte cette immense variété de substances, possédant, chacune d'elles, des propriétés spéciales. Ce nombre, malgré tout, n'en représente qu'une faible partie en regard de toutes celles encore inconnues, restant à découvrir, sans jamais pouvoir arriver au bout. Mais toujours l'éther est à la base ; la diversité des substances n'est qu'affaire de proportion, de mélanges moléculaires.

Cet élément seul ne suffit pas pour engendrer la matière. Pour lui donner la cohésion, il faut adjoindre l'énergie qui, en agrégeant ses molécules, maintient l'ensemble. Cette énergie est variable suivant la substance. Elle est moins grande dans les liquides que dans les solides où elle peut, comme dans la pierre, le fer, le cuivre, etc., atteindre un degré tel que, pour la vaincre, il faut recourir à des moyens mécaniques très puissants.

Celle, par exemple, contenue dans une modique pièce en cuivre de dix centimes, si elle pouvait être instantanément libérée, suffirait, d'après la Science pour mettre le feu à tout le quartier d'une ville.

Cette énergie, quoique n'entrant pas dans la partie constituante de la matière, néanmoins y est indispensable, car elle lui donne sa cohésion ; elle l'agglomère en exerçant son attraction sur ses molécules, à la manière des aimants. Nous pouvons nous en faire une idée d'après ce qui se passe dans le domaine de la musique, où nous avons des résonances attractives et répulsives ; autrement dit, des vibrations qui s'harmonisent, se concordent et d'autres qui se repoussent.

Or, puisque dans tous les règnes les lois sont similaires ; ou, comme en vertu de l'axiome, tout est dans tout, ces vibrations, non seulement en musique, mais partout, se comportent identiquement, car la Nature procède toujours de même façon, par vibrations. Ainsi peut se concevoir en chimie l'effet mystérieux, si peu compris jusqu'à présent, des affinités et des répulsions, de l'action ou de la réaction d'une substance sur une autre.

Cette attraction, ces vibrations attractives n'ont rien d'hypothétique, ni non plus la vigueur avec laquelle elle s'exerce. C'est une réalité ; elle s'affirme, soit dans les métaux, soit dans les minéraux, comme le diamant, le granit, le roc, etc., qui, grâce à cela, acquièrent une si grande dureté. Aussi ne peut-on la rompre que par la percussion, à l'aide de coups répétés par un instrument puissant, communiquant des vibrations supérieures et contraires à celles qui donnaient cette cohésion à ces corps durs, prouvant ainsi combien est réelle l'existence de cette énergie vibratoire.

Journellement nous en avons l'exemple sous les yeux, quoique sous une forme différente, mais avec un mode d'opération identique. Nos trains, activés par l'électricité, capables de monter de fortes rampes avec de grosses charges, grâce

à l'attraction vibratoire développée par cet élément.

Et encore cette puissance, qui nous paraît si considérable, est-elle peu de chose à côté de l'attraction et de la répulsion planétaires. Partout la Nature procède ainsi ; ce sont ses deux plus grandes forces. Au moral elles se transforment, changent de nom et deviennent sympathie ou antipathie.

Tous les phénomènes de la Création sont dus à ces effets vibratoires, pouvant s'élever à un nombre prodigieux, bien au-delà de notre faible imagination.

Pour produire la chaleur, dénommée par les physiciens : vibrations calorifiques, elles l'engendrent à partir de 134 trillions (134.000.000.000.000) de vibrations par seconde. Elles deviennent lumineuses, visibles à 483 trillions.

L'électricité, par son nombre encore plus incalculable de vibrations, au contact de deux corps, faisant jaillir la lumière, met en liberté instantanément cette énergie qui y est contenue, n'occasionnant pourtant qu'une infime déperdition de matière, complètement imperceptible pour nous. Aussi peut-on parfaitement concevoir la possibilité de provoquer un incendie en libérant d'un seul coup, comme nous le disions plus haut, l'énergie renfermée dans une pièce de dix centimes. La Science en l'affirmant n'a rien exagéré.

Cette présence dans la matière d'un agent capable de devenir lumineux permet aussi de conclure au rayonnement de tous les corps, quoique invisible pour nous. Dans quelques-uns seulement, comme le soufre, peut-on l'apercevoir et dans l'obscurité seulement, sa capacité lumineuse s'éteignant à la lumière du jour, parce qu'elle lui est supérieure.

Au moral cela se passe de même : une intelligence s'annihile en présence d'une autre plus élevée. Un artiste est réduit au silence par un plus grand talent. Un tableau médiocre s'éteint à côté d'une œuvre de valeur.

Tout est rayonnant dans la nature. Jusque dans la pierre on trouve une matière radieuse : le radium.

La Terre, de forme ovoïde, comme tout ce qui engendre : l'œuf, la tête, est un grand réceptacle de matière et d'énergie.

Voilà donc clairement établi, appuyé sur la Science, la dualité de l'éther : matière, sous ses variétés infinies, et l'énergie, élément immatériel ; du moins pour nos sens, mais, malgré tout, constitué par une quintessence raréfiée au-delà de toute imagination, car de rien ne se peut engendrer quelque chose ; notre âme, considérée comme immatérielle, Dieu lui-même, forcément ne pouvant exister que substantiellement.

Et maintenant, à l'aide de la constatation incontestable de cette dualité, nous pouvons affirmer non moins incontestablement d'où nous tirons notre origine :

Notre élaboration commence là, dans la nature inférieure, le règne primitif, inorganique du minéral où l'énergie constitue l'élément immatériel, le principe animique de la matière. Son rôle y est borné. Immobile ainsi que cette matière qu'il pénètre, il l'anime néanmoins par le maintien de sa cohésion. Elle s'effrite, comme dans la pierre, elle se meurt, lorsque l'énergie l'abandonne.

Voilà la première étape de l'évolution du principe immatériel où son développement commence. Il y acquiert déjà des propriétés suffisantes pour pouvoir passer dans un degré plus avancé du même règne. Il y va recommencer une nouvelle existence, si l'on peut dire, après laquelle, acquérant de nouvelles propriétés, elles s'ajoutent à celles déjà acquises, les agrandissant d'ascension en ascension. Montant d'échelon en échelon, il s'approchera assez près du règne suivant, le végétal, pour pouvoir s'y incarner dans les degrés primitifs, si voisins du règne précédent qu'on peut indifféremment les classer dans l'un ou l'autre, dont il participe, formant le chaînon de cette admirable chaîne qui relie indissolublement tous les êtres, tous les produits, les solidarise non seulement ici-bas, mais avec l'au-delà, même avec les autres mondes, on peut l'affirmer hardiment en voyant la solidarité des mouvements planétaires de notre constellation et de celle de toutes les constellations entre elles ; à tel point que l'astronome Le Verrier, le 1er juillet 1846, put annoncer, à l'Académie des Sciences de Paris, la découverte de la planète Neptune, en observant la perturbation occasionnée par sa masse dans le mouvement de la planète Uranus ; et, ajoute l'illustre astronome dans son remarquable rapport sur sa découverte : « Ce succès doit nous laisser espérer qu'après trente ou quarante années d'observation de la nouvelle planète, on pourra l'employer à son tour à la découverte de celle qui la suit dans l'ordre des distances au soleil. »

Ce qui inspire la judicieuse réflexion suivante au vulgarisateur scientifique Louis Figuier (Merveilles de la Science, tome IV, p. 723.) : « Placés à des distances énormes, ces astres finiront par n'être plus appréciables à nos instruments ; mais, alors même qu'ils échapperont à notre vue, leur force attractive pourra se faire sentir encore. Or, la marche suivie par Le Verrier nous donne les moyens de découvrir ces astres nouveaux sans qu'il soit nécessaire de les apercevoir. Il pourra donc venir un temps où les astronomes, se fondant sur certains dérangements observés dans la marche des planètes visibles, en découvriront d'autres qui ne le seront pas, et en suivront la marche dans les cieux. Ainsi sera créée cette nouvelle science qu'il faudra nommer l'astronomie des invisibles. »

N'avions-nous pas raison de signaler plus haut l'analogie entre la Philosophie et la Science astronomique ? Elle aussi, arrivée à un degré où les instruments deviennent impuissants, ne peut se fonder que sur le raisonnement, l'adaptant à des faits basés sur des actions invisibles, quoique occasionnés par des masses considérables comme celles de planètes. Nous ne faisons pas autrement ; nous aussi nous constatons des faits invisibles pour nos sens et pour nos instruments les plus délicats, ils existent néanmoins et, dus à des causes d'une subtilité infinie, au lieu de ces masses planétaires ; à plus forte raison, pour les expliquer, les comprendre, sommes-nous obligés de recourir au raisonnement où, plus encore, s'il est logique, il doit faire loi. Qu'on ne nous fasse donc plus de procès de tendance. Nous agissons comme en astronomie où, ne pouvant faire autrement dans certains cas, on est dans la nécessité d'affirmer des choses trop au-dessus de la portée humaine pour être contrôlables. Néanmoins on les admet par la seule force du raisonnement, et c'est juste.

Nous disions donc que, de la solidarité purement mécanique du mouvement

des astres, on pouvait hardiment déduire, dans un avenir lointain, leur solidarité morale et intellectuelle les reliant plus étroitement ; car, nous ne saurions trop le répéter, tout est dans tout ; les lois régissant l'Univers ont leurs similaires dans tous les domaines. Cette solidarité nous en avons l'intuition; nous ne l'aurions pas, encore une chose qu'il ne faut pas se lasser de redire, si elle n'existait pas dans la Nature dont nous tenons tout, elle n'aurait pu nous la communiquer.

Déjà quelques savants font de timides essais pour correspondre avec la planète Mars. Je doute fort de la réussite ; car nous ne savons même pas si leurs signaux parviennent à cette énorme distance ; même s'ils y arrivent, ils risquent de passer complètement inaperçus, faute de pouvoir s'entendre, préalablement avec les Martiens. En outre, nous ignorons leur degré de civilisation. Sont-ils plus ou moins avancés que nous ? Connaissent-ils l'électricité et ses applications ? Les expériences sont donc tentées dans des conditions bien hypothétiques et pour des savants qui, vis-à-vis de nous, sont si difficiles, si intransigeants, ils s'engagent bien à la légère, par des procédés peu scientifiques, dans une voie où, au contraire, le positivisme absolu, un contrôle rigoureux est indispensable. Toujours la paille et la poutre. Indulgent pour soi, implacable pour les autres.

Néanmoins, tel quel, malgré l'état actuel de la question, elle est posée, nous pouvons en tirer la preuve que nous ne nous tenons pas dans le royaume des rêves. Quand y réussira-t-on ? Dans combien de siècles ? Quelles inventions, quelles forces nouvelles, encore inconnues, restent à découvrir pour y arriver ? Qu'importe ! Le temps ne compte pas dans l'Infini. C'est un des éléments dont le Créateur se sert pour la réalisation de ses plans grandioses ; donc, tout comme les autres, celui-ci aboutira à son heure. Revenons maintenant au principe immatériel, ayant évolué, à partir de son point initial, dans le règne minéral, jusqu'à pouvoir passer dans le végétal. Là il acquiert de nouvelles propriétés qui, peu à peu, l'agrandissent, le différencient tellement de son origine si obscure, si peu agissante, qu'on à peine à le reconnaître. D'immobile, emprisonné dans un élément inorganique où il exerçait la seule fonction dont il était capable, celle de maintenir sa cohésion, il devient mobile, acquiert lui-même, par conséquent, plus de fluidité. Il anime un végétal organisé, possédant déjà quelques propriétés communes avec le règne animal ; car il respire, il dort, il se nourrit, donc il digère, il a des besoins à satisfaire. Nous avons des végétaux grimpants ; d'autres forant des trous jusque dans les matières les plus dures pour y chercher un passage ; d'autres encore, comme l'oignon, s'enveloppant d'une pelure épaisse pour se préserver des froids rigoureux ; indice bien connu de l'habitant des champs, dont il tient compte, qui l'avertit, et tant d'autres faits révélant une vie, une action intenses dans tous les produits de ce règne.

Bien entendu, il ne fait encore, ce principe, que présider à des fonctions purement matérielles ; il les dirige inconsciemment ; elles se produisent, pour ainsi dire, automatiquement, par le fait seul de sa présence qui imprime cette vie, ce mouvement. Nous sommes absolument dans le vrai en l'affirmant, car dès que l'élément animique se retire, toutes ces fonctions cessent, la vie se retire en même temps, petit à petit, la mort s'ensuit.

N'en est-il pas ainsi chez nous ? Ne faut-il pas la présence de l'élément vital, l'esprit, s'insinuant dans toutes les parties de notre être pour que leurs fonctions s'accomplissent à notre insu, sans notre concours, automatiquement ? La Science l'interprète en l'appelant : radioactivité. Or, certainement, elle n'est pas autre chose que cette action vibratoire, continue, indépendante de notre volonté, s'accomplissant par le fait du même élément, transformé, infiniment plus développé, mais existant déjà dans les autres règnes où il animait des produits, des corps d'une structure plus élémentaire, moins compliqués que les nôtres, correspondant à son degré de capacité.

Chez nous aussi toutes les fonctions vitales s'arrêtent avec le départ du foyer qui les alimente, leur donne l'activité : l'esprit.

On pourrait m'objecter que la mort est causée par la rupture d'un des organes essentiels, nécessaires à la vie, et par cela seul. Il n'y a donc nul besoin d'y faire intervenir un élément spirituel. La réponse est facile.

Le corps est l'instrument indispensable à la manifestation extérieure de notre individualité, mais il ne la constitue pas, il n'en est que l'image, le reflet. Comme tout instrument, lorsqu'un de ses principaux organes est brisé, ces manifestations deviennent impossibles. En effet, il est détruit, indépendamment de toute autre cause. Inutile de la chercher ailleurs. C'est absolument exact. Mais l'instrumentiste, celui qui lui donnait la vie, par le fait de cette destruction est-il anéanti aussi ? Mettez même un Beethoven dans ces conditions, que pourrait-il faire ? Toujours la même confusion entre la cause et l'effet. Apprenons à distinguer. Ne confondons donc pas l'instrument avec son animateur. Sans lui, l'autre est, pour ainsi dire, inexistant.

De même, lorsque la maladie a amené une impossibilité totale à l'être habitant le corps de s'en servir pour ses manifestations extérieures, il lui devient inutile, il le quitte, c'est la Mort. Il ne peut causer la maladie, elle est indépendante de lui, ces causes sont toutes matérielles, nous sommes d'accord, mais ce n'est pas une raison pour nier l'élément qui, seul, donnait la vie à cet instrument : le corps ; sans lequel il n'aurait jamais vécu, il n'aurait jamais pu accomplir le moindre acte vital ; ni circulation du sang, ni respiration, etc., etc.

Un des points les plus importants, lorsqu'on veut raisonner de la philosophie, c'est de savoir abstraire et c'est ce qui manque si souvent.

Nous l'avons dit : la dualité existe partout, elle est indispensable entre le matériel et l'immatériel. Tant que celui-ci est présent, il réagit, dans la mesure du possible, contre l'action destructive extérieure et procède, quoique inconsciemment, à la conservation du corps. Lui parti, celui-ci subit passivement cette action et lentement, peu à peu se décompose, s'effrite. Ce même air qui le faisait vivre, grâce à cette coexistence des deux éléments, maintenant qu'ils sont séparés, ne pouvant plus réagir seul, ce même air, disons-nous, exerçant pleinement son action décomposante, chimique, désagrège, détruit cette matière.

Tel aussi se comportent nos machines. La présence du foyer en activité les préserve de l'action destructive de l'air. Ce foyer retiré ou inactif, immédiatement cette action s'exerce : la machine se rouille et son inaction prolongée la rend

bientôt impropre à tout service. Elle se détruit, se désorganise complètement. Privée du principe animateur, tout comme nous, après la mort, comme n'importe quel produit dont l'élément spirituel, vivificateur s'est retiré, elle est incapable de réagir.

Tout ce que nous avançons sur le rôle de l'esprit associé à l'élément matériel, nous en donnerons, avec amples détails, les preuves dans le chapitre X (le Rêve), tenant essentiellement à ne pas passer pour bâtir des théories ne reposant sur rien. Ici nous sommes forcés de nous limiter, de nous maintenir dans le cadre de ce chapitre dont, sans cela, nous risquerions trop de nous éloigner.

Après ce nouvel écart, malgré nous, d'une certaine longueur, continuons à suivre la marche de l'élément : énergie qui, après s'être élaborée dans les divers stades du minéral, par l'exercice de fonctions de plus en plus compliquées, ayant acquis assez de propriétés pour passer dans le végétal, y recommence ses évolutions successives. Il n'a plus pour seule fonction, nous l'avons vu, de maintenir l'homogénéité de la matière. Néanmoins il la conserve, car elle est inhérente à cet élément à tous les degrés, mais d'autres propriétés, beaucoup plus importantes, s'y sont adjointes, l'ont radicalement transformé. A cette transformation est-il juste d'appliquer un autre vocable, donnant une idée plus exacte de sa manière d'être. Nous l'appellerons : principe vital. En effet, aucune comparaison n'est possible entre le végétal et le minéral. Autant celui-ci est complètement passif, inorganique, autant l'autre, possédant des organes, est animé d'une véritable vie, grâce à la présence de ce principe, présidant, quoique automatiquement, inconsciemment, à toutes les fonctions végétales. Obligé de satisfaire aux besoins du produit qu'il incarne, il y acquiert toujours plus de facultés, les augmentant à mesure de l'augmentation de ces besoins, dans des sujets plus avancés : c'est la naissance, l'éveil de l'instinct.

Il sera donc tout préparé pour faire son ascension chez les êtres inférieurs de l'animalité où, comme chez les insectes, devant cet instinct étonnant, capable de pourvoir à tout leur nécessaire, quelle qu'en soit la complication, par des procédés dépassant très souvent les connaissances des plus grands savants, devant cet instinct nous restons confondus d'admiration.

Cette fois, dans ce nouveau règne, l'être est doué de plus de mouvement encore, d'une vie supérieure. Le végétal, déjà mobile, malgré cela était retenu à terre où il puisait sa nourriture. L'animal est libre, il va et vient à la recherche de son nécessaire. Il est capable de se défendre ; la volonté commence à intervenir, les passions s'éveillent : l'amour, la colère, la joie, etc. Il a son caractère, ses penchants, ses préférences. Un moral rudimentaire s'ébauche, s'affirme de plus en plus chez les animaux supérieurs, comme chez le brave chien qui, si souvent, nous donne l'exemple de vertus dont nous ne sommes guère prodigues : la fidélité, l'attachement, le pardon des injures. Il lèche la main qui le frappe.

Voilà donc une nouvelle faculté prenant naissance et s'ajoutant à celle de l'instinct, ayant permis à l'esprit vital de passer du règne végétal dans l'animalité. De même, ce nouvel élément moral, encore embryonnaire chez les animaux, néanmoins est suffisant pour lui donner accès aux degrés inférieurs de l'humanité où la conscience, le sentiment de la responsabilité sont si peu développés et,

avouons-le, notre société soi-disant civilisée, à part quelques natures supérieures, n'en prend pas non plus grand souci. Elle réserve plus de faveurs aux manifestations extérieures de cette civilisation ; elle y attache plus d'importance. Savoir bien se présenter, avoir de l'élégance, une parole entraînante, dorée, à ses yeux constitue la vraie civilisation. Ce n'en est que le vernis et combien de fois, au contraire, n'y a-t-il pas lieu de s'en méfier ; souvent cela cache de très mauvais desseins.

Voyez plutôt la diplomatie : ses manières d'une parfaite urbanité ; son langage d'une exquise politesse, voilant un raffinement de ruse, de perfidie capable de déchaîner les pires catastrophes.

C'est à cette civilisation de convention que peut s'adresser l'apostrophe de Jésus, applicable à tous les temps : « Race hypocrite et perverse qui nettoyez le dehors de « la coupe et du plat, mais le dedans est plein de rapine » et de méchanceté ! »

Est-ce à dire qu'il ne faille pas tenir compte d'une certaine politesse embellissant les rapports sociaux ? Loin de là ; mais ce n'est pas l'essentiel. J'aime encore mieux la rudesse d'un naturel plus primitif, dévoilant naïvement tout son caractère, n'ayant pas porté l'art de la dissimulation à un si haut degré. Au moins on sait à quoi s'en tenir.

Nous disions donc, pour reprendre le fil de nos démonstrations précédentes, que chez les animaux supérieurs se dessine déjà un commencement de sentiment, souvent même très perceptible, surtout chez nos animaux familiers : chien, chat, cheval, etc., dont, par un commerce constant, quotidien, il est facile d'observer les mœurs, se développant à notre contact et, par cette filière ascensionnelle, toujours progressive, il est donc absolument logique d'établir ces deux points :

1° L'instinct est à l'origine de l'intelligence ; plus elle grandit, plus celui-là s'atténue ;

2° Les facultés sensibles sont à la base de la morale; plus elles se développent, plus celle-ci grandit.

Où ces deux facultés : morale, intelligence sont appelées à s'épanouir, c'est surtout dans l'humanité. C'est d'abord par la naissance de l'instinct dans les produits supérieurs du végétal que se puise le point de départ de l'intelligence. Vient ensuite le moral, prenant sa source dans les individus supérieurs de l'animalité, où plus ils deviennent sociables, plus ils cherchent à se rapprocher de l'humanité et plus ils témoignent de leur degré d'avancement.

Nous croyons être les premiers pour avoir établi la filiation depuis nos origines jusqu'à l'arrivée du principe spirituel dans l'humanité. Enfin nous savons d'où nous venons ! Résumons donc tout ce que nous avons dit sur ce sujet :

Nous partons, on le voit, de bien bas, commençant par être : énergie, évoluant obscurément dans une nuit profonde, sans en avoir aucune conscience, dans le règne minéral, inorganique, entrant ensuite dans le règne végétal, possédant des organes primitifs ; nécessitant, par conséquent, une activité plus grande de son

principe animique, vivifiant, dans le but de le développer et devenant : esprit vital, y acquérant aux confins de ce règne un embryon d'instinct, un commencement de conscience de son existence.

Cet instinct se développe, grandit dans le règne animal, doué d'organes plus complets, au point d'y acquérir, non seulement la conscience de son existence, mais la capacité de sentir, d'éprouver des sensations, d'avoir des passions donc un caractère, de plus en plus accentué chez les êtres en haut de l'échelle animale. C'est le commencement, l'embryon de la morale. L'action de l'élément spirituel est devenue supérieure à celle du principe vital dans le végétal. Il convient de lui donner une autre qualification, car il est à l'aurore de l'esprit. Il sera plus juste de l'appeler : esprit animal, âme animale.

Enfin le voilà entré dans l'humanité, remplissant encore une fois des fonctions de beaucoup supérieures à celles qu'il exerçait précédemment ; paré des deux éléments qui l'individualisent, lui donnent la pleine conscience de sa personnalité ; incarné dans un corps doué d'organes plus élevés, plus compliqués, obligé de satisfaire, par conséquent, à des besoins physiques plus étendus, auxquels s'ajoutent encore d'autres besoins d'un ordre supérieur ; nous voulons dire ses aspirations intellectuelles et morales.

Le voilà bien loin de son départ, complètement transformé. Cette transformation, il sera juste de la faire subir à son appellation aussi, donnant une idée plus exacte de sa manière d'être. Il devient : l'âme immortelle.

Cette différenciation dans les termes pour désigner les différents modes de notre élaboration dans les quatre règnes, soumise à des conditions si dissemblables, quoique solidaires, cette différenciation nous a semblé rationnelle, correspondant mieux à ses divers états, nous en donnant une compréhension plus nette. Etant, du reste, les premiers à avoir présenté cette filiation, vaguement entrevue seulement jusqu'à présent, à lui avoir donné cette précision, il a bien fallu en fixer le caractère par des termes techniques déterminant exactement ce caractère :

Au 1er règne : le minéral, correspond : l'énergie ;

Au 2e règne : le végétal, correspond : le principe vital ;

Au 3e règne l'animal, correspond : l'esprit animal ou l'âme animale

Au 4e règne l'humanité, correspond : l'esprit humain, l'âme immortelle.

Notre théorie de la filiation spirituelle, en outre, donne encore lieu à une autre découverte infiniment précieuse aussi. Non seulement la question si ténébreuse de nos origines est résolue, mais également celle tout aussi obscure peut-être plus encore, du sentiment de notre individualité regardée comme absolument insoluble ; à tel point qu'elle n'a même jamais été ni posée, ni abordée.

Qu'est-ce qui nous donne le sentiment du moi ? Par quels procédés énigmatiques la Nature y parvient-elle ?

L'étude de nos origines conduit à le savoir et quand, par sa solution, on peut arriver à de si grands résultats inattendus, d'une partie si transcendante, on a le

droit absolu de se déclarer dans la Vérité.

Donc, ce sentiment nous savons maintenant d'où il procède :

L'âme est constituée par deux éléments : le moral, l'intellectuel. Dès qu'ils sont suffisamment développés, le sentiment de son individualité prend naissance, s'affirmant de plus en plus à mesure qu'il avance. Il est proportionnel au degré de l'individu. Plus celui-ci est grand et plus ce sentiment grandit, en même temps que son influence sur ses prochains.

La Providence en nous le donnant, encore une fois révèle sa haute sagesse. S'il n'existait pas, nous serions incapables de goûter les jouissances morales et intellectuelles d'où résulte le bonheur. Nous en serions réduits à l'état des produits du monde minéral et végétal qui, tout en possédant un élément spirituel, mais non individualisé sont absolument privés de ces jouissances. Elles ne deviennent perceptibles que par la possibilité de les rapporter à soi.

Mais de ce sentiment prépondérant pourrait naître des vices capitaux : l'orgueil, l'égoïsme. Heureusement ils ont leurs correctifs. Lorsque les deux éléments : le moral, l'intellectuel, très développés, mais en état d'équilibre produisent le génie, le vrai génie, celui-ci s'universalise de plus en plus avec tout ce qui est. Sa haute compréhension de l'Univers le rend bon, indulgent. Il sait d'ailleurs, l'Infini existant en tout et partout, que des êtres de sa portée et de bien au-dessus existent en quantités innombrables ; ce qui, sans rien diminuer de la valeur, du grand mérite de son rang, néanmoins le maintient dans la modestie.

Du reste, l'homme supérieur, sans même raisonner si loin, sans en rechercher le pourquoi, est naturellement simple, accueillant. L'orgueil, la fatuité sont des indices de médiocrité, de disproportion, de déséquilibre entre les deux éléments constitutifs de l'âme. Ils ne se sont pas développés parallèlement.

Dans ce cas, cette supériorité n'étant qu'unilatérale, sans contrepoids du côté moral, devient un véritable fléau, créatrice d'un mauvais génie, malfaisant, rapportant tout à lui, à lui seul, comme le font, les grands conquérants, sacrifiant à leur orgueil, à leur ambition malsaine des milliers d'existences ; plongeant le monde dans toutes les misères, toutes les afflictions, engendrant les haines d'où résultent de nouvelles guerres. A tous les degrés, d'ailleurs, l'égoïsme est une plaie.

Gardons, toutefois, l'espoir, la certitude même, car tout évolue irrésistiblement vers le bien, en des temps plus heureux où, lorsque les lois de la solidarité universelle seront mieux comprises et véritablement pratiquées, mais non du bout des lèvres seulement par des fleurs de rhétorique dont on est si facilement prodigue, ce bienfaisant état d'esprit préviendra l'éclosion de ces néfastes mentalités.

Chez l'animal le sentiment de l'individualité n'est encore qu'à l'état primitif et cela nous donne sur lui, quelle que soit sa force, cet ascendant irrésistible. Il faut des sévices longuement répétés pour le faire sortir de sa soumission, pour provoquer sa révolte. D'ailleurs, nous possédons aussi sur nos semblables inférieurs, moins avancés, par conséquent d'une individualité moins accusée, cette influence, ce don de les entraîner, de les pousser, malgré eux,

involontairement à des actes irréfléchis, souvent d'une grande conséquence.

Nous sommes fixés maintenant et nous ne saurions trop le répéter, le graver dans nos esprits, sur notre origine et sur ce qui constitue l'âme et avec elle l'individualité :

D'abord l'esprit vital, à son apogée, acquiert de l'instinct ; se transformant chez les individus supérieurs du règne suivant, l'animal, en premières lueurs d'intelligence. Il s'y ajoute, chez ceux-ci, des sentiments, des intuitions initiales de morale.

Dans l'humanité, ces deux éléments constitutifs de l'âme : le moral, l'intellectuel, donnant, le premier, la volonté, les sentiments, les passions ; le second, la pensée et tout ce qu'elle est capable d'engendrer, tout ce que nous lui devons ; guidé, retenu ou activé par le premier élément : le moral.

C'est ainsi que, de plus en plus, l'individualité se forme, se précise, montant toujours de degré en degré vers l'Infini, s'augmentant en s'élevant.

Voilà bien l'image de l'échelle de Jacob, non plus limitée à la terre, à l'homme seul, mais agrandie, plongeant et plus haut et plus bas, s'enfonçant dans la nuit obscure, au plus profond du mystérieux domaine de la création, des origines de notre être ; à l'autre extrémité s'élevant au delà de toute imagination dans le lumineux empire du Beau, du Vrai, du Bien absolu.

La doctrine évolutionniste que nous venons d'exposer offre toutes les garanties de probabilité, je dirai même, de certitude, autant, bien entendu, qu'il est humainement possible de l'assurer. Elle se déduit d'un raisonnement rigoureux et, ce qui lui donne une grande force, elle s'appuie, elle se base sur des données ayant le double avantage d'appartenir non seulement à la Philosophie, mais encore à la Science. Sur ces deux remparts elle n'a rien à craindre, elle peut braver la contradiction. Nous l'avons, du reste, prévue dès notre Préface. N'y avons-nous pas dit que la Philosophie, science de méditation, de raisonnement, en tire toute son existence ? Lorsque celui-ci est d'une logique impeccable, il doit prévaloir, être adopté en principe ; surtout lorsque, comme dans le cas présent, il ne peut être confirmé, corroboré par l'expérience directe. Ne fait-on pas de même en astronomie ? N'avons-nous pas vu que, là aussi, lorsqu'on ne peut avoir recours ni aux instruments, ni à aucune expérimentation matérielle, on est obligé de s'incliner, comme de juste, devant le raisonnement ?

Or nous ne faisons pas autrement et nous demandons une tolérance égale, une justice égale ; non une faible complaisance. Ou notre théorie est logique et il faut l'adopter, ou la rejeter si elle est fausse.

Ne sommes-nous pas, au contraire, dans la vérité, la logique absolues, en faisant commencer le principe spirituel en même temps que la matière, pour lequel celle-ci a été créée, d'où elle tire toute sa raison d'être ? Ce principe y est déjà présent sous forme d'énergie. La science l'affirme ; nous y puisons notre documentation, elle en tire toute sa valeur.

Nous voilà d'accord avec la Science, nous n'avançons donc rien d'hypothétique. Le reste est du domaine de la Philosophie. Elle nous apprend, nous l'avons

démontré, que l'évolution dans le sens du progrès est une loi de Nature, inévitable, invincible ; c'est-à-dire : irrésistible. Quoi de plus naturel, de plus évident alors que d'admettre ce principe immatériel : énergie, s'acheminant par des incarnations successives, toujours plus avancées, où il s'élabore, se développe, absolument comme nous nous développons par l'exercice de nos facultés, s'acheminant jusqu'aux autres règnes pour finalement aboutir à l'Humanité ?

Notre existence ne résume-t-elle pas succinctement toutes les phases que nous venons de décrire ?

D'abord le premier terme, inorganique, de la conception, semblable au minéral ; puis, naissance des organes : vie végétative, inconsciente, comme le végétal, à laquelle succède, avant et même encore après la naissance, pendant le temps de la première enfance, une vie purement animale, se transformant, se développant pour atteindre à l'humanité.

Le temps de cette élaboration, par rapport à l'extrême complication de notre organisme est relativement très court et a lieu de nous remplir d'étonnement et d'admiration. Il va toujours en diminuant dans les autres règnes, se proportionne à l'avancement de l'individu et, finalement, aboutit à la génération spontanée pour les êtres inférieurs, aux derniers degrés de l'échelle.

Mais l'enfantement corporel demandant un temps si extraordinairement limité, relativement à la beauté, à la complication du résultat, n'est qu'une phase dans la vie de l'esprit. Il n'est en rien comparable à celui de l'esprit lui-même. Là, la Nature procède tout autrement. Autant en peu de temps sait-elle mettre un instrument à la disposition de l'esprit qui s'incarne, dont l'existence éphémère, tel un papillon, ne peut, ne doit être considéré que comme une classe dans la vaste et magnifique école de l'Eternité, autant, pour la création de cet être infini, procède-t-elle par longues étapes tout aussi infinies. Ce qui démontre la haute importance de cette création et nous révèle à nous-mêmes, par cette immense durée, la grandeur de notre raison d'être, de nos hautes destinées dont la Préface entretenait déjà les lecteurs.

Il est bon, il est nécessaire de nous en pénétrer, car, étant donné les masses innombrables d'humains, comme les grains de sable, cette considération ne nous frappe guère, ne nous vient jamais à l'esprit. Au contraire, nous sommes plutôt portés à nous regarder comme bien peu de chose, en face de la toute-puissance infinie.

Ce sentiment, bien naturel, n'est vrai pourtant qu'en partie. Le Créateur, lui, n'en juge pas ainsi. On peut l'affirmer sans hésitation, en voyant le temps, les moyens mis en œuvre, nécessaires pour l'élaboration de cet élément spirituel, jouant un rôle si prépondérant dans le fonctionnement, la direction de l'Univers. Cela ne peut que nous rehausser à nos propres yeux, à relever le sentiment de notre dignité, à nous, si souvent écrasés, terrassés par le malheur, la souffrance dont nous ignorons trop le but, que nous nous réservons d'expliquer dans un chapitre spécial (La Souffrance).

Cette importance de notre être n'est donc pas amoindrie, mais, bien au

contraire, agrandie par le temps incalculable de notre processus, avant d'arriver à l'humanité. Il n'est nullement exagéré de l'évaluer à des millions d'années, si nous comptons notre immense parcours à travers les trois règnes : minéral, végétal, animal.

Cette conception, certes, est plus conforme à la grandeur divine, plus en harmonie avec la toute-puissance, la majesté de ses plans grandioses, nous amenant de si loin, pour devenir à notre tour des êtres dignes de Lui, créés à son image, oui, à son image ; quoique, avec notre pauvre courte vue, comme d'habitude, nous négligeons tout l'Univers, rien que cela, pour ne regarder que la Terre, ce petit point perdu dans l'espace, où nous voyons se dérouler la bassesse humaine. Et, encore une fois, nous nous détournons des voies de la Vérité, pour suivre une fausse piste.

Le mal n'a qu'une durée relative, cela aussi est incompris ; nous nous réservons d'en reparler dans un chapitre prochain (Le Crime). Son titre a l'air, plutôt, de nous mettre en contradiction avec ce que nous voulons démontrer : l'homme créé à l'image de Dieu. Si son choix paraît déplacé, au contraire, il est fait avec intention. Nous voulons descendre dans les plus bas fonds de l'humanité pour tâcher d'expliquer le mal, maladie temporaire, quelle que soit son acuité. Au moins, je l'espère, on ne nous accusera pas de vouloir affaiblir, éluder les discussions épineuses. Autant que possible, nous voulons éclaircir tous les points capables de maintenir le doute, d'ébranler des convictions acquises à nos théories.

Quant à nos doctrines évolutionnistes, vainement nous cherchons quelles objections valables on pourrait nous opposer.

Nous prenons l'esprit à son origine, dès le berceau, peut-on dire, et là seul où elle est possible. Nous sommes donc dans une logique impeccable. Nous suivons le cours de ses évolutions de la même manière, tout aussi impeccable. Par conséquent, nous avons le plein droit de proclamer la vérité de notre grande découverte. Nous n'avons pas à prendre au sérieux ceux qui demandent des preuves positives. Elles sont matériellement impossibles ; ils le savent aussi bien que nous. Ici on ne peut procéder que par le raisonnement ; nous défions n'importe qui de faire autrement. Nous sommes en plein dans la philosophie transcendante, nous agissons ses problèmes les plus profonds. Inutile de revenir encore, nous l'avons déjà avancé si souvent, sur la nécessité d'admettre les faits lorsqu'ils se conforment au plus strict bon sens. Nous devons nous contenter de cela, puisque nous ne pouvons faire autrement. Dans les sciences exactes, on vient de le voir, on agit de même. Si souvent on y échafaude des systèmes sur des expériences, quoique positives, mais mal interprétées ; quitte à les désavouer plus tard.

Nous ne prétendons pas à l'infaillibilité, mais, malgré tout, malgré l'absence de preuves positives, qu'il serait fou, absurde de réclamer, les nôtres, tirées d'une logique rigoureuse, offrent toutes les garanties de la vérité.

On a toujours eu l'intuition d'une filiation, encore une preuve qu'elle existe ; nous savons maintenant pourquoi, nous l'avons démontré tant de fois. Des

recherches ont été faites dans ce sens, Darwin s'y est illustré. Il nous fait descendre du singe anthropomorphe ; mais il fait de l'anthropologie comme nos ancêtres de la haute antiquité faisaient de l'astronomie. Ils représentaient la Terre portée par des éléphants, sans dire où ceux-ci s'appuyaient. Avec leurs rudiments de Science ils n'auraient pas osé, pas pu se figurer cet énorme globe roulant dans le vide. L'insondable Nature a des audaces, des hardiesses au-dessus de leurs imaginations primitives et, reconnaissons-le, au-dessus des nôtres aussi, malgré que nous en ayons découvert un certain nombre. Elle en réalise à l'infini, toujours avec la même perfection absolue.

Pour en revenir à Darwin, il agit à la manière des anciens. Il nous dit bien d'où nous descendons, mais oublie de nous expliquer la descendance du singe en question. Il reste dans le vide. Or, toujours, nous, nous remontons et forcément nous sommes amenés à nos origines : à l'énergie.

Nous ne voudrions pas être accusés de chercher une mauvaise querelle au Darwinisme. Il est très fondé, nous partageons sa manière de voir. Certes, nous pouvons très bien descendre du singe anthropomorphe ; comme, entre parenthèses, le chien peut aussi bien succéder au loup ; c'est un loup civilisé, sociable. N'y a-t-il pas, du reste, une race de chiens-loups ? Donc nous admettons volontiers cette filiation du singe se reliant à l'humanité ; c'est un des nombreux chaînons nous solidarissant avec la nature inférieure ; car, évidemment, il n'est pas le seul, la Création Infinie l'étend à tout et partout ; nous aurions tort d'interpréter le mot chaîne, autrement que comme une image. A la lettre, dans la chaîne, chaque chaînon est unique ; mais, nous le savons : la lettre tue, l'esprit vivifie, et c'est dans ce dernier sens infini qu'il s'agit de l'entendre.

Mais où Darwin est tombé dans une grave erreur, c'est qu'il n'a regardé que la filiation matérielle et, sans réflexion; elle a été admise par la Science officielle, soit dit les savants, que nous sommes loin de confondre avec la vraie Science, la Science pure.

Or, si on y avait regardé de plus près, si on s'était donné la peine de réfléchir au lieu d'accepter tout d'une pièce cette théorie, on aurait bien vite compris que la filiation matérielle, corporelle est complètement impossible, en tant que permutation d'une espèce dans une autre et voici pourquoi : A la mort, le corps disparaît. Comment cette succession, cette liaison d'une espèce à l'autre pourrait-elle s'établir ? Chaque individu, quel que soit le règne d'où il sort, ne procréé que des êtres de même nature. C'est une loi invariable, sans exception. Même les accouplements hybrides, donnant des races mélangées, ne peuvent persister. Elles retournent au bout d'un certain temps à l'une ou l'autre de leurs origines.

Filière suppose une même substance passant successivement par des formes diverses ; or, puisque cette substance, c'est-à-dire le corps, est détruite, l'opération est impossible. Cela tombe sous le sens, on est obligé, malgré tout, d'en convenir.

Il n'y a donc qu'une filiation possible, c'est celle de l'esprit. Il subsiste et peut prendre tour à tour la forme nécessaire à son développement. Ce qui demeure, maintenu par la procréation, c'est le plan matériel de toutes les espèces

innombrables dont Dieu a doté la Nature, aux fins de notre élaboration et pour lequel nous lui devons toute notre reconnaissance.

En même temps voilà encore notre thèse accrue d'une preuve très forte qui la consolide, en démontre toute la réalité.

Après avoir expliqué le mécanisme de notre évolution depuis nos genèses, nous devons en examiner le côté moral ; car, nous l'avons dit, dès qu'il s'agit d'interpréter les faits de la création, cette interprétation, non seulement doit se conformer à la logique la plus stricte, mais aussi à notre sentiment inné de la justice la plus absolue.

Si ces deux conditions sont remplies, nous sommes dans le vrai, ou dans l'erreur dans le cas contraire. Or, que peut-on rêver de plus juste que l'accession de tous les êtres, sans en excepter un seul, à toutes les qualités, à toutes les facultés d'où résultent les jouissances élevées engendrant la félicité. C'est une question de temps et d'efforts nécessaires pour notre épuration, avec le concours supérieur du plan divin, à l'aide duquel peu à peu nous y parvenons ; car il nous serait impossible, sans cela, d'y accéder. Livrés à nous-mêmes, par nos seuls moyens nous n'y atteindrions jamais. Comment peut-on acquérir ce qu'on ignore sans le secours de celui qui en est possesseur ? L'écolier pourrait-il tracer lui-même le plan de ses études dont il ne connaît pas le premier mot ? Tout autant que nous, pour ces acquisitions, a-t-il besoin d'un Maître. Dans toutes les branches de nos connaissances il en est ainsi. Un ignorant en musique, par exemple, peut-il, sans l'aide d'un maître, et d'un Maître expérimenté, choisir lui-même les œuvres nécessaires à son développement ? Non seulement, pour le choix des œuvres, ce Maître est-il indispensable, mais cela ne suffit pas, s'il le laissait ensuite livré à lui-même. Il faut continuer à le guider, redresser ses fautes, lui inculquer le sentiment de l'art, enfin toutes les multiples qualités qui font le vrai musicien.

Eh bien, ce que nous venons de dire pour un cas particulier est l'image exacte de notre situation en général devant la Création où, là aussi, non seulement le plan de notre existence est tracé d'avance, mais où, pour son exécution, nous avons besoin, de façon permanente, d'un guide. Quoique invisible il est là, il veille. Cette invisibilité, d'ailleurs, a sa haute raison d'être, elle nous laisse notre indépendance relative, notre initiative. Elles seraient entravées par sa présence visible ; nous nous abandonnerions complètement pour recourir à cet aide précieux. Nous devons savoir prendre nos résolutions. Ainsi on acquiert la volonté, l'énergie, l'expérience, tout enfin ce qui est nécessaire à notre développement. Quant aux influences occultes qui y ont participé, il est avantageux pour nous de les ignorer.

Nous reviendrons encore sur la question du plan de notre existence tracé d'avance, où tant d'esprits superficiels pourraient voir des tendances au fatalisme, ce qui serait essentiellement faux. Ce sera traité dans le chapitre VIII (La Réincarnation). Ici, on le comprendra, nous ne pouvons nous y arrêter trop longtemps, nous devons nous maintenir dans notre sujet autant que possible, malgré nous n'y parvenant pas toujours, à cause de la multiplicité des questions.

Revenons donc à notre système de la filiation, nécessaire pour nous amener au degré capable d'accéder à l'humanité. Comme il satisfait pleinement la raison et le sentiment de la Justice, rien ne s'oppose donc à son adoption. Il prouve souverainement aussi notre spiritualité, celle de toute la Nature, ainsi que l'existence de Dieu, résolvant les deux problèmes les plus importants, les plus élevés de la Création, sur lesquels depuis de si longs siècles planent le doute, l'obscurité, raffermissant, rassérénant nos esprits chancelants.

En effet, car on ne saurait trop insister, quand il s'agit des questions d'où dépendent tout l'avenir de notre être, pour inspirer la pleine confiance dans nos destinées, nos belles destinées ; en effet, nous venons de voir que la filiation matérielle est impossible. Le corps disparaît, tombe en poussière : comment avec lui, pour lui, cette filiation pourrait-elle être établie ? Vouloir l'admettre quand même serait pure folie, un défi au bon sens.

En outre, nous le savons, nous l'avons déjà dit, dans les races, chacune d'elles est enfermée dans une cloison étanche ; puisque, même les mélanges qu'on a tentés ne peuvent se maintenir, ils retournent à leurs origines. La Nature nous renseigne donc pleinement sur ce sujet. Il n'y a pas de filiation matérielle entre les races. La voie leur est tracée, elles n'en sortent pas, ne peuvent dévier, ou temporairement seulement.

C'est donc ailleurs qu'il faut chercher la raison de ces innombrables variétés d'espèces. Car tout dans la Nature a sa raison d'être ; c'est à nous à la découvrir et, quand on l'a trouvée, tout devient clair, lumineux.

Puisque filiation il y a, c'est absolument certain, elle ne peut donc s'appliquer qu'à un être persistant, d'essence indestructible, passant progressivement, successivement d'un état dans un autre. Et voilà comment seulement elle est possible, cette filiation.

Pour nous résumer, cette question est donc résolue ; notre existence spirituelle, celle de tout ce qui existe au-dessous de nous, sans quoi nous n'aurions pas pu arriver à notre état actuel, en ressort avec une évidence impeccable.

Quant à l'existence de notre Divin Maître, elle n'en ressort pas moins infailliblement :

Comment ce plan magnifique, si savamment gradué pour arriver à cette extraordinaire constitution de l'esprit, avec tous ses attributs moraux et intellectuels qui dépasse de si haut notre faible imagination, pour laquelle nous ne prodiguerons jamais assez d'admiration, comment ce plan grandiose aurait-il pu s'établir tout seul ? Y a-t-il dans toutes les espèces innombrables, y compris l'homme, même le plus génial, un seul être capable d'accomplir un prodige si surhumain ; ce terme y est vraiment applicable.

Il y a donc fallu un être en dehors de tout ce qui est, Infini lui-même, pour être capable de doter si admirablement ses créatures ; possédant, avec la toute-puissance, la science infinie, seule en état de créer, d'établir ce plan transcendant, embrassant toute notre génération, depuis le premier degré le plus infime ; ne nous quittant jamais, aussi grand, aussi haut que nous soyons.

Comment ne pas reconnaître après cela l'existence de l'Etre suprême ! Dieu ? Nous lui devons tout, à Lui toute notre reconnaissance, toute notre admiration !

Examinons maintenant ce plan grandiose sous une autre face, nous en ferons ressortir encore avec toute l'évidence, non seulement l'existence, mais encore la direction d'un Etre Souverain dont la conduite nous est toujours nécessaire, aussi bien pour nous faire entrer dans ses voies, celles du progrès indéfini, que pour nous y maintenir ; redressant nos fautes, nous relevant de nos chutes par l'administration du remède moral approprié, soit dans cette existence, soit dans le cours des autres ; car, nous venons de le démontrer, toujours un guide nous est indispensable pour nous conduire à travers les multiples incidents d'ici-bas et au delà.

Remontons aux époques reculées des temps préhistoriques, à la formation de notre Humanité dont, vivant dans un milieu si différent, si éloigné de ceux-ci, on se fait difficilement une idée nette.

Vers la fin de l'Ere tertiaire, à l'époque dénommée l'Acheuléen supérieur, la température, de modérée qu'elle était, s'abaissa terriblement. Les glaciers localisés dans les hautes montagnes descendent rapidement dans les plaines sur d'énormes étendues.

Ses habitants, acclimatés à une température douce, par suite de l'irruption de ce grand froid, couraient de grands dangers, auxquels ils n'ont pu résister qu'en se réfugiant dans les cavernes, préparées bien longtemps d'avance par la Nature, alors qu'on était loin d'en soupçonner le but.

A ce sujet tirons l'extrait suivant d'un ouvrage d'un éminent savant belge (A. Rutot (membre de l'Académie royale de Belgique), Les Grandes Mutations intellectuelles de l'Humanité, 2e partie : Où allons-nous ? (p. 90).) :

« L'approfondissement lent et méthodique des vallées, en même temps que la corrosion des calcaires fissurés par l'action dissolvante des pluies, le résultat de cette double action a été l'assèchement progressif des canaux souterrains destinés à conduire les eaux d'infiltration des hauts plateaux vers le fond des vallées. C'est cet assèchement des canaux d'écoulement qui déversaient les eaux sous forme de sources, qui les a transformés en cavernes. »

Eh bien, nous le savons d'avance, pour les négateurs de parti pris, ils s'y maintiendront, ils ne voient là que l'effet d'un hasard. Ces canaux asséchés, transformés en cavernes, ils se refuseront d'y voir le résultat préconçu d'un avenir longuement prévu. Ils se sont transformés ainsi, parce que cela devait se faire et voilà tout. Libre à eux de l'interpréter ainsi. S'ils s'en contentent, ils ne sont pas bien exigeants ; ou plutôt, ils se contentent de tout, même à l'encontre de la plus élémentaire logique, pour ne pas démordre de leurs idées arrêtées.

Nous, nous sommes plus difficiles ; jamais, ni là, ni ailleurs, nous n'admettrons des solutions au rebours du bon sens. D'ailleurs, ce n'est pas pour eux que nous écrivons, ils sont butés. Nous nous adressons aux esprits de bonne foi ; avec nous, comme nous ils concluront, en rattachant, au contraire, cet effet intelligent à

une cause intelligente et non au pur, au stupide hasard incapable de raisonner, conséquemment de prévoir,

Il y a donc eu là direction acheminée vers un but qui devait se réaliser beaucoup plus tard. Impossible, si l'on veut rester dans la logique, de l'interpréter autrement.

Sans ces cavernes toutes prêtes pour recevoir l'Humanité naissante, elle eût péri infailliblement. En outre, ces grands froids auxquels elle n'était pas habituée l'obligèrent à se couvrir. D'où naissance de l'industrie du vêtement et de toutes celles dont elle est la conséquence. Ainsi la Nature, à notre insu, sous la direction d'une force occulte, intelligente, travaille perpétuellement, à la réalisation de buts trop lointains, trop élevés pour que nous puissions en pénétrer les causes. Le plus sage, par conséquent, lorsque ces buts nous échappent, n'est-il pas de se soumettre avec confiance, d'en attendre la réalisation qui nous éclaire sur les voies suivies, nous les font comprendre ; au lieu de nous révolter contre des lois que, dans notre ignorance, nous considérons comme barbares, pleines, au contraire, de parfaite sagesse ?

Après avoir retenu un fait intéressant, la collective humaine, où se révèle cette direction supérieure, intelligente, prenons-en quelques autres concernant les sciences, les arts. Nous avons l'embarras du choix. Toujours, avec la même force, la même évidence on sera obligé de conclure de la même manière : soit à l'existence d'un Etre suprême réglant tout, conduisant tout vers le progrès, élevant tout jusqu'à Lui.

Dans les Sciences, arrêtons-nous à l'électricité. Nous sommes à la fin du XVIIIe siècle. Galvani, et, avec lui, le monde savant se préoccupent vivement des contractions musculaires de la grenouille en présence de l'électricité. Ces recherches portent le nom de son initiateur : le galvanisme.

Elles ont conduit un autre de ses compatriotes non moins illustre, en perpétuel contact avec lui, à faire une découverte qui devait bouleverser le monde, en révélant une force, par un procédé d'une application toute nouvelle, absolument insoupçonnée jusque-là. Nous voulons parler de Volta et de sa célèbre et extraordinaire invention de la pile.

Laissons de côté la question scientifique pour la ramener au point de vue philosophique, le seul dont nous avons à nous occuper ici. Si Volta, au lieu de naître et de professer en Italie, non loin de Galvani, eût vu le jour ailleurs et avant celui-ci, ou beaucoup plus tard, lorsque le bruit de ses célèbres expériences se fût éteint depuis longtemps et, par conséquent, n'aurait plus pu attirer l'attention de Volta, jamais nous n'aurions connu la pile, ni les admirables découvertes qui en ont découlé.

Mais, pourrait-on objecter, un autre l'aurait fait à sa place. Cette pensée est absolument fautive, puisque personne, en dehors de lui, n'y a songé, n'a fait même la moindre tentative dans le même genre. Il n'y avait donc vraiment que lui, et lui seul, qui en était capable. C'est absolument exact, sans contredit.

Prenons un autre exemple, dans l'art musical : le grand Beethoven. Si, au lieu de naître en Allemagne où, à cette époque, cet art était en pleine floraison, plus

avancé que partout ailleurs, s'il fût né ailleurs, ou avant Haydn et Mozart, les illustres créateurs du genre symphonique dont il procède, jamais il n'aurait pu créer les œuvres immortelles qui ont fait faire un si grand pas à l'art, en nous révélant des beautés hors de toute comparaison avec ce qui existait jusque-là.

La même objection faite au sujet de Volta amènerait la même réponse. Il n'y avait que lui qui en était capable, puisque les autres musiciens de son époque avaient la même latitude, ils n'auraient pu le tenter, ils en étaient incapables.

Et nous pourrions multiplier les exemples à l'infini. Dans toutes les branches de nos connaissances, au moment propice, lorsqu'elles arrivent à un degré où tous les effets utiles de l'état où ils se trouvent ont été épuisés, d'où pourrait naître la stagnation, si rien de nouveau se présentait, à ce moment surgit l'homme nécessaire, leur donnant un nouvel essor, faisant des découvertes amenant un progrès qui s'ajoute à l'acquis. Car, qu'on s'en pénètre bien, aucun homme, si génial soit-il, ne peut à lui seul créer le vaste ensemble, je ne dirai pas d'une branche de la Science ou d'un art, mais même d'une de ses innombrables ramifications. Partout et toujours nous avons besoin les uns des autres ; nous ne pouvons que greffer sur la culture de nos prédécesseurs. La solidarité n'est pas seulement matérielle, comme dans la filiation, elle s'étend jusqu'au domaine moral et intellectuel. Toujours la chaîne infinie nous reliant les uns aux autres dans tous les sens. Revenons à cette constatation de l'homme nécessaire surgissant au moment propice, s'il n'en découlait pas avec toute la clarté possible la preuve d'une direction supérieure, indépendante de nous, fournissant non seulement l'homme, mais encore tous les moyens mis à sa disposition, nous ne savons plus comment entraîner la conviction. Tout raisonnement, aussi lumineux soit-il, deviendrait inutile ; on serait conduit à renoncer à toute pensée, elle ne mériterait plus aucun effort.

Nos doctes négateurs, les soi-disant esprits forts, comme toujours, envers et contre tout, n'y voudront voir qu'un effet du hasard, comme ils s'autorisaient, les pauvres, de l'automatisme des œuvres de la Nature pour nier le Créateur, ne se disent pas, dans leur fol orgueil, qu'avec leur frêle science, celui-ci n'aurait pas pu engendrer les forces nécessaires pour créer le Monde, encore moins tous les mondes, tous les immenses soleils, toutes les constellations, tout l'Univers. Certes, il y fallait bien autre chose ; au moins de cela seront-ils bien forcés de convenir. Des moyens plus grands, plus puissants, au-dessus, en dehors de nos pauvres petites conceptions, aboutissant à l'automatisme, s'imposaient donc.

Seul l'Etre d'une science, d'une puissance infinies pouvait être capable de le réaliser, de créer ce merveilleux agencement où, à l'aide de forces, invisibles pour nous, mettant en action des lois d'une sagesse impénétrable, il a réalisé cet extraordinaire ensemble d'une beauté incomparable qui constitue l'Univers infini, se maintenant, se procréant toujours automatiquement.

A moins qu'ils eussent voulu, pour être convaincus, voir besogner notre Divin Maître comme le dernier des manoeuvres, se ravalant à ce rôle inférieur.

Ils raisonnent de même pour nier toute intervention, toute direction supérieure dans la succession des êtres prédestinés au progrès humain, ou dans les

phénomènes sismiques préparant longtemps d'avance un état nécessaire à l'habitation terrestre, comme nous l'avons démontré à propos des cavernes creusées pendant une longue période tertiaire où les habitants trouvèrent un refuge contre le froid.

Comme tout cela se fait automatiquement aussi, ils refusent d'en attribuer l'effet à une cause supérieure. Encore une fois, pour en être convaincus, voudraient-ils voir le Créateur leur expédier quelque émissaire ou venir lui-même leur expliquer les raisons de sa manière d'agir ? Et voilà à quelles absurdités on aboutit quand on extravague !

Pourtant elle s'y lit si clairement cette manière d'agir ; mais ils ne veulent ou ne savent l'y voir. C'est le pur hasard. Ils s'y maintiennent, s'y cramponnent. Ce hasard est bien extraordinaire, bien clairvoyant, mène les choses juste à point, au moment voulu. Cette interprétation obtuse, illogique, nous bouleverse plus, nous laisse autrement sceptique que celle si claire, qui coule de source : soit de voir une direction intelligente dans un effet intelligent, absolument comme nous le faisons pour nos affaires où nous traiterions d'insensés les raisonneurs de l'espèce ci-dessus. Là où nous constaterions des résultats intelligents, nous ne manquerions pas de les attribuer à une cause intelligente ; nous n'avons nul besoin pour cela de voir leur auteur ; nous ne pouvons pas le nier, quand même nous ne le connaîtrions pas. Ce serait pure folie. Tous là-dessus nous sommes d'accord ; mais, dès qu'il s'agit de la Nature, l'accord cesse, nos contradicteurs admettent les explications les plus fantaisistes, les plus bouffonnes.

Le Hasard : j'ouvre le Dictionnaire Littré ; ce terme y est expliqué ainsi : « Événement imprévu tout à fait fortuit, non lié à une cause. »

Eh bien, est-ce le cas des catégories que nous venons d'énumérer ? L'événement, au contraire, s'y lie à une cause absolument prévue, il n'est donc pas fortuit ; c'en est tout juste l'opposé. Ou alors, changeons l'acception des mots, ne disons plus : hasard aveugle, mais hasard intelligent, prévoyant.

Aveugle, ce n'est pas le hasard seulement, mais encore, le parti pris où s'obstinent tant de gens, qui, plutôt que de reconnaître des erreurs dont les conséquences sont si funestes, ferment leur entendement à la rayonnante Vérité.

Continuons notre exploration du plan divin ; regardons une autre de ses faces, nous y trouverons la même sagesse parfaite, là où tant de jugements superficiels ne voient que désordre, exécution vicieuse, sans logique.

Nous voulons reparler de l'invisibilité des esprits. Nous l'avons déjà traitée ; mais la complexité des sujets, se touchant par tant de côtés, se rattachant les uns aux autres, nous oblige à les laisser inachevés, quitte à les reprendre plus loin, nous forçant malgré nous à des répétitions.

Cette invisibilité est parfaitement justifiée. Là aussi nos sceptiques s'en autorisent pour nier l'existence de l'esprit. Si elle était réelle, disent-ils, Dieu, pour nous convaincre, aurait dû la rendre visible, dans l'intérêt même de sa cause ; car, notons-le, ils lui font la leçon, ils sont plus forts. Pour un peu, ils lui apprendraient comment Il aurait dû faire. L'élève se substitue au Maître, veut le diriger. Ils ne nous font voir, dans toute sa naïveté, que leur profonde ignorance, combien ils

sont loin encore de comprendre la Création, son plan, sur lequel, sans réflexion, ils tranchent en quelques mots.

Eh bien, au lieu de la donner, on va leur faire la leçon, leur démontrer la parfaite sagesse de cette invisibilité, déjà expliquée en partie plus haut.

Nous l'avons dit, nous le répétons, cette invisibilité est nécessaire ; elle contribue à notre développement. Il serait entravé si nous pouvions constater la présence des esprits, de nos conseillers. Au lieu de nous donner la peine de réfléchir, de travailler, nous nous abandonnerions à une inaction commode pour recourir à leur aide, nous leur laisserions notre tâche, nous nous fierions sur eux pour l'accomplir. Absolument comme le ferait l'élève, s'il voyait son maître toujours présent près de lui ; ce qui l'engagerait à lui demander de se substituer à lui pour exécuter le devoir qui lui est imposé en vue de son progrès. Le but serait manqué, il en retirerait de la commodité, évidemment, mais non l'essentiel : le mérite, le profit.

Il vaut donc mieux, il est infiniment plus sage, plus utile que les choses soient ordonnées comme elles le sont et non selon la courte vue de nos négateurs. Avant de juger ils devraient ne pas oublier le principal : c'est d'approfondir les problèmes dont, à cause de cet oubli, la haute portée leur échappe toujours.

Il y a encore une autre raison péremptoire, tout aussi sage, en faveur de cette invisibilité. Si nous pouvions voir les esprits, nous serions perpétuellement distraits de nos travaux par leur énorme mouvement, à côté duquel celui de nos villes les plus surpeuplées est bien peu de chose.

Encore un côté de cette question qu'on a négligé, comme tant d'autres où, faute d'un examen approfondi, nous raisonnons, ou plutôt nous déraisonnons avec une naïveté, une légèreté enfantines.

Est-ce à dire, lorsqu'il y a nécessité, que la Nature ne pourrait faire autrement ? Elle n'est jamais à court de moyens, car elle est toute-puissante, ne peut être prise au dépourvu. Là où il le faut, les manifestations se produisent pour nous frapper individuellement ou collectivement, soit par la vision, par l'audition des coups frappés, la sensation, les attouchements, le rêve, dont il sera question plus loin, etc.

Les faits abondent dans tous les genres ; un grand nombre se trouve consignés dans d'excellents recueils présentant toutes les garanties de véracité. Nous en avons cité quelques-uns au commencement de ce travail. Mais, en général, nous l'avons fait ressortir, il ne faut pas que nous puissions avoir directement rapport avec le monde extra-terrestre, cette nécessité s'impose. Les déviations sont très rares, tout à fait exceptionnelles, ne se motivent que par des raisons impérieuses, dans des conditions spéciales.

Après la cause de l'invisibilité, donnons celle de la fluidité des esprits. Leur constitution est telle qu'elle devait l'être, elle ne pouvait être autrement ; comme du reste tout ce qui existe, car tout est parfait dans la Nature. Du moins pour celui qui sait l'y voir et, puisque la perfection absolue ne peut se manifester que d'une seule manière, absolue aussi, tout le plan divin est intangible, irrévocable, imperfectible sous toutes ses formes innombrables, infinies, donnant plutôt au

penseur superficiel l'idée toute contraire, celle de l'imperfection, ce qui est absolument faux. Tout est à sa vraie place, remplit le but auquel il est désigné avec une admirable justesse, une perfection sans limites. Seuls ceux qui le proclament sont dans le vrai. Impossible de nier la profondeur, la toute-puissance, le génie transcendant des conceptions de la Nature ; les plus prévenus sont, quand même, obligés de s'incliner. Elle fournit la matière aux spéculations les plus hardies de nos savants, de nos artistes, sans jamais pouvoir en atteindre les limites, sans jamais rencontrer dans son œuvre immense ni défauts, ni contradictions ; au contraire, une concordance, une harmonie forçant l'étonnement, l'admiration des esprits les plus positifs. Par conséquent, en interprétant ses lois morales, en en recherchant les raisons sans parti pris, on y retrouve cette même beauté, cette même harmonie. Elles ne peuvent non plus être en contradiction avec la logique absolue, avec notre sentiment inné de la Justice parfaite. On est forcé de conclure ainsi ; l'inverse nous mettrait en opposition avec ce que nous constatons, ne peut que nous maintenir dans une voie fausse.

Même les anomalies, les imperfections dont on pourrait se prévaloir pour nier cette perfection, malgré leur existence, ne l'infirmement point ; car ces dérogations étant voulues dans un but déterminé, remplissent leur destination de façon absolue. Elles sont donc parfaites, ne détruisent nullement l'harmonie de l'ensemble. Absolument comme dans nos machines où, pour la nécessité du travail à accomplir, on rencontre des organes, de formes bizarrement tronquées, inharmoniques. Et pourtant c'est juste, car ainsi ils s'adaptent parfaitement à leur but, auquel leur régularité, au contraire, s'opposerait. Leur plan, au lieu d'y nuire, nous donne une plus haute idée du génie de son inventeur. A l'égard de la Création, le même raisonnement s'impose ; là aussi tout concourt à sa perfection, à sa grandeur.

Revenons maintenant à la constitution de notre esprit, démontrons-en la profonde raison. Elle ne pouvait être que fluidique. Si elle était solide, comme corporellement nous le sommes, d'abord nous resterions soumis aux mêmes vicissitudes ; ensuite, comment aurions-nous pu pénétrer les obstacles matériels ; comment encore pourrions-nous parcourir l'Univers ? A jamais il nous resterait inconnu ; comme, à cause de la difficulté de nous transporter d'un lieu dans un autre, vu notre état corporel, nous ignorons la plus grande partie de la Terre. Or qu'est-ce que notre petit globe à côté de l'Infini et de ses magnificences ?

Le dommage serait autrement plus grand, et pour notre avancement et pour notre instruction, par la privation de la contemplation de tant de beautés !

A moins d'admettre, encore une supposition absurde, que Dieu a créé toutes ces inimaginables merveilles pour n'être jamais vues.

Que dirait-on d'un artiste produisant les plus purs chefs-d'œuvre, pour les enfouir, se privant et de la satisfaction d'être admiré, apprécié et nous privant des jouissances qu'ils pourraient nous procurer ?

A bon droit nous le considérerions indigne de son génie. Pour juger de la nature, sans tomber dans l'aberration, pouvons-nous tenir un raisonnement

différent ?

Donc, pour accéder à l'Univers, pour la contemplation de ses beautés, d'où, pour nous, découle le bonheur, lorsqu'on a atteint le degré capable de les comprendre, il y fallait approprier l'état nous en donnant le moyen ; soit la plus grande légèreté, la pénétration, la facilité, la rapidité de nos déplacements, nous permettant dans l'incommensurable Infini de le traverser avec la rapidité de l'éclair et même au delà, presque instantanément, quelle que soit l'énormité de la distance. Dans les mêmes conditions, surchargé de ce pauvre corps si lourd, si gênant, nous serions complètement entravés. Il nous faudrait plusieurs années, et encore nous n'y arriverions pas. L'Infini nous serait à tout jamais fermé.

Il fallait donc que notre constitution spirituelle, le seul état nous en permettant l'accès, fût conçu tel qu'il est. Voici enfin motivées l'invisibilité, la fluidité de l'esprit. Les deux raisons sur lesquelles on s'appuyait pour le nier sont précisément celles qui, après examen, militent le plus fortement en faveur de son existence. Toujours on arrive au même résultat, lorsqu'on scrute impartialement le plan de la Création.

Tout y est conçu pour nous procurer le bonheur ; non par la dispensation de tous les biens, moraux et intellectuels bien entendu, sans effort. Il ne pourrait nous le donner ; on n'apprécie que ce que l'on a acquis par soi-même ; cela seul peut nous rendre heureux. Ainsi s'explique la nécessité de la souffrance, comme le moyen de notre élaboration, nous forçant à nous assouplir. Autrement nous resterions toujours dans le même état, sans jamais chercher à le modifier. Nous nous y complairions. L'aiguillon de la douleur est pour le moral ce qu'est l'exercice pour l'intelligence. Elle aussi on la met souvent à la torture pour l'avancer. Considérée ainsi, la souffrance n'a plus ce caractère de cruauté ; c'est aussi un véritable exercice d'où nous retirons toujours un profit. N'étant pas immédiat, nous n'en jugeons pas ainsi ; il n'en existe pas moins, on aurait tort de le nier à cause de cela. Nos études suivent aussi une marche semblable. Nos progrès non plus n'y peuvent se constater d'un jour à l'autre. Ce serait d'ailleurs trop commode et, s'il n'y avait que si peu de difficultés à vaincre, nous n'apprécierions pas le résultat. Pour l'évaluer, il faut le temps nécessaire pour s'en rendre compte.

Or quand il s'agit de la conquête de l'Infini, bien supérieure à celle de nos connaissances finies, celles du moins d'ici-bas, notre jugement doit s'agrandir, s'élever dans des proportions incomparables. Ce n'est plus sur un espace limité de temps qu'il doit porter, mais bien au delà d'une existence à l'autre. Comparez-les dans le vaste ensemble, jetez-y votre regard, vous verrez le chemin accompli. On saisira l'efficacité de la douleur au lieu de la maudire, sauf quelques rares exceptions chez les natures élevées qui la comprennent. Au lieu de la maudire, comme on le fait généralement, au moment où on y passe, on la bénit, on l'accepte.

Tout concourt en vue de ce bonheur qui, comme on le voit, ne peut être de ce monde, car c'est le lieu où on travaille à son progrès. On n'en peut jouir que quand il est acquis. Mais regardons le plan divin par une autre de ses faces.

Pourquoi nous a-t-on donné cette difficulté, cette lenteur de la marche, pendant

que tant d'êtres qui nous sont si inférieurs, tels les oiseaux, les insectes, etc., ont l'avantage de posséder des moyens de locomotion incomparablement supérieurs ?

— Et cela est-ce juste, est-ce logique, dira-t-on ?

— Oui, faut-il répondre.

D'abord, nous l'avons déjà fait valoir, à cette insuffisance de nos moyens nous devons tant de belles découvertes : chemins de fer, navigation sur l'eau, dans l'air, etc. Il en est donc résulté pour nous un grand développement d'intelligence. Mais elle a encore une raison bien plus haute que nous ne voyons pas, parce qu'elle concerne l'au-delà, tandis que nous avons pour habitude de tout rapporter à cette courte et pauvre existence, d'après laquelle nous jugeons tout. Faussement ou incomplètement, par conséquent.

Eh bien, cette lenteur, cette difficulté de la marche, nous a été donnée aussi pour mieux apprécier, à l'état d'esprit, la rapidité, l'aisance de nos déplacements, dépassant infiniment celles des êtres terrestres qui nous faisaient envie. La comparaison entre l'état misérable dans notre corporéité et celui-ci est encore une source de bonheur. Nous pouvons nous griser d'espace, d'Infini. Grâce à la privation momentanée de cette magnifique prérogative, nous l'apprécions à sa juste valeur ; jamais nous ne l'aurions pu sans cela, si nous en avions toujours eu la possession.

Continuons l'exploration du plan divin, car il est nécessaire de ne rien négliger pour arriver à la manifestation de la Vérité ; de ne rien laisser dans l'ombre d'où surgirait le doute, ébranlant les convictions qui ne seront jamais trop fortifiées. De tant de côtés dans la Nature se dressent des points d'interrogation ! Il est urgent d'en donner la solution, de ne pas y laisser planer le sentiment de l'imperfection, de l'injustice provenant d'un examen superficiel, et on ne peut nous accuser, nous l'espérons, pour la commodité de la discussion, de chercher à les éluder. Ce procédé, nous en avons trop la conscience, serait préjudiciable à notre cause. Il n'y faut laisser entrer la moindre fissure d'un doute quelconque ; elle s'augmenterait et peu à peu envahirait, disjoindrait le tout, n'en laissant rien debout.

Aussi bien nous sommes absolument tranquilles sur ce sujet, car de quelque côté qu'on se tourne, on ne rencontre qu'une perfection, une justice absolues. Certainement, et on ne pourrait nous en faire un reproche, il nous est impossible de tout prévoir, car le sujet est inépuisable, mais nous croyons en avoir déjà solutionné un certain nombre de questions de manière satisfaisante, nous l'espérons. Nous continuerons ainsi jusqu'à la fin du volume. Si le lecteur s'aperçoit de quelque omission, qu'il n'en accuse pas la faiblesse de notre dialectique, ces omissions sont involontaires, en les raisonnant logiquement il y trouvera toujours une solution harmoniquement juste et même, nous allons plus loin, s'il n'y réussissait pas, que cela ne l'émeuve pas, il peut faire confiance à l'admirable Nature, elle n'est en défaut nulle part. Partout se manifeste la grandeur, la perfection du Créateur. Son œuvre si souvent dépasse notre pauvre compréhension ; raison de plus pour être circonspect dans nos jugements, de ne

pas y voir une imperfection, mais de maintenir notre confiance ; puisque ce que nous pouvons en apprécier satisfait pleinement et notre raison et le sentiment. Ce qui les surpasse ne peut donc pas y être contraire. Encore une fois c'est l'évidence même.

Et donnons-en une nouvelle preuve.

Là où aux yeux de tant de gens à courte vue semblent éclater l'injustice, l'arbitraire divins, le vrai penseur est transporté d'admiration ; il y découvre, au contraire, la beauté, la justice à la base de toute la création dans ses diversions infinies.

Pourquoi, dit-on, cette inégalité intellectuelle et morale parmi les hommes ? Les uns naissent, parés des plus belles facultés artistiques, scientifiques, etc., leur assurant le plus brillant avenir, la vie la plus heureuse ; les autres, disgraciés physiquement, moralement ou intellectuellement, leur prédisant une existence pleine de douloureuses déceptions.

Où voyez-vous là la Justice de la création dont à chaque page vous ne manquez pas de chanter les louanges ?

Est-ce juste, cet enfant qui vient de naître, de lui donner un caractère, une individualité capable de toutes les horreurs, de toutes les infamies, pouvant le mener aux derniers degrés de l'humanité, l'exposant au mépris de ses semblables, à de terribles châtiments, pendant qu'à un autre, gratifié des plus beaux dons, la vie ne sera qu'un long sourire, un beau rêve constamment réalisé ?

Ni l'un, ni l'autre demandaient à venir. Pourquoi cette différence de traitement ? n'est-ce pas d'une révoltante injustice ?

— Tout doux, répondrons-nous. Calmez vos indignations nées d'un bon sentiment, mais d'un jugement moins bon. C'est, comme toujours, d'après une vue incomplète du plan de la Nature que vous le rendez ; tout aussi incomplet, forcément.

Pour se prononcer il faut monter plus haut, savoir embrasser l'ensemble de cette grande question ; autrement on ne peut qu'errer, se maintenir, quoique de bonne foi, je le veux bien, dans une voie fautive. Pas plus qu'on ne peut juger un grand ouvrage sur quelques lignes de la préface, on ne peut asseoir son opinion sur la différence des individualités en s'en tenant à leur naissance seulement, en ne partant que de là.

La question est complexe ; pour la solutionner, il faut la regarder sous toutes ses faces, ce que nous nous réservons de faire au chapitre VIII. (La Réincarnation.) Ici nous ne traiterons que de l'Inégalité intellectuelle, sa justesse en ressortira lumineusement, nous en sommes certains.

Cette inégalité, provenant de causes dont nous rendrons compte, sera expliquée plus loin, nous venons de le dire. Elle a sa haute raison d'être. En la considérant sous son vrai jour, elle nous donne la preuve irréfutable d'où découle le but de l'existence, des desseins providentiels à notre égard : soit le progrès.

Si tous les hommes étaient égaux intellectuellement, ils ne progresseraient jamais, ils resteraient éternellement au même niveau. Pour s'instruire, on ne le peut qu'à la condition d'avoir pour guide un Maître d'un savoir supérieur au nôtre ; et plus ce savoir est élevé, plus il nous élève vers lui. Que pourrait-il nous apprendre si entre lui et nous il n'y avait pas inégalité ? Le dommage pour notre instruction est en rapport inverse avec le degré de notre savoir réciproque. Plus leur inégalité est grande et plus nous profitons.

Ce que nous venons d'exposer pour le cas particulier de notre instruction, individuellement, s'applique rigoureusement, s'impose encore plus fortement quand, en grand, il s'agit de l'humanité entière, de son avancement moral et intellectuel. Encore plus là l'inégalité des facultés est-elle urgente entre tous ses membres. Il y faut toute cette innombrable hiérarchie intelligente, telle que l'admirable plan divin l'a réglée.

En haut, au sommet, les génies, rarement reconnus, rarement traités selon leur mérite, lançant dans le monde les grandes idées nouvelles engendrant le progrès dans les multiples voies de nos connaissances. La façon dont nous les traitons prouve encore la nécessité de cette gradation intellectuelle ; car si, entre eux et la masse, elle n'existait pas, la distance serait trop grande, ils resteraient toujours incompris, leur mission serait inutile, sans profit aucun pour le genre humain, auquel ces hautes spéculations ne peuvent s'infiltrer que peu à peu. Elles sont comme une lumière trop éblouissante qui aveugle au lieu d'éclairer. Tel le rayonnement solaire, insupportable pour la faiblesse de notre organe visuel. Il lui faut aussi l'intermédiaire de verres appropriés qui tamisent, modèrent l'ardeur de ce rayonnement, pour nous permettre de le recevoir sans dommage pour la vue.

De même l'intelligence des masses n'est pas en état de recevoir directement une lumière intellectuelle trop brillante. Leurs cerveaux s'y briseraient ; au lieu d'engendrer le bien, il en résulterait du mal : la folie. Il faut donc là aussi un grand nombre d'intelligences intermédiaires pour tamiser, pour rendre accessibles, pour imposer ces nouvelles lumières ; car, quand le moment d'un progrès quelconque est arrivé, rien n'y peut faire obstacle. Il s'introduit malgré tout, envers et contre tout.

A côté du novateur génial, immédiatement au-dessous de lui, il y a donc de belles intelligences capables de s'enthousiasmer, de mesurer la portée de ces idées nouvelles, d'employer les moyens nécessaires pour les introduire dans le monde, pour son plus grand profit ; car, il faut le reconnaître, sans eux, livré à lui-même, le génie, se complaisant dans ses méditations, dans ses abstractions, n'y arriverait pas. Il n'a pas le sens pratique, ni non plus le temps, absorbé par ses travaux, de s'occuper des menus détails de la propagande qui l'en distrairaient. Il est bon que d'autres le fassent à sa place.

Cette petite minorité intellectuelle est donc nécessaire pour ne pas laisser périr, se noyer dans l'indifférence l'idée première. Peu à peu le noyau s'agrandit, les clameurs s'apaisent, les résistances s'amollissent et, après avoir été combattu, renié, après avoir traîné une vie misérable, le plus souvent après sa mort, le pauvre initiateur est proclamé génie. On lui élève une statue. Et, on peut l'affirmer sûrement, c'est la mesure de sa valeur : plus il était bafoué, plus il

dépassait son siècle.

Donc, on le voit maintenant, cette inégalité intellectuelle s'impose en vue du bien général, du progrès. Loin d'être une preuve de l'arbitraire divin, elle est absolument justifiée. L'égalité, au contraire, entre tous les hommes serait injuste, nous réduirait au degré des animaux qui eux, à cause de cela, restent toujours au même niveau. Là seul où, pour nous, l'égalité existe, c'est dans le résultat. A effort égal, résultat égal. Et c'est la vraie Justice ! Mais comme chacun agit avec son tempérament, ses facultés propres, comme jamais il n'y a deux êtres absolument identiques, le résultat non plus n'est jamais pareil ; d'où naît cette différence d'aptitudes, de tendances, de goûts nécessaires à l'ensemble des variétés infinies des connaissances humaines. Toujours se trouvent des hommes portés vers l'une ou l'autre de ces branches, quelles que soient leur originalité, leur étrangeté. Ainsi nous nous complétons les uns par les autres. Cette inégalité prévue dans le plan divin est donc absolument précieuse pour notre bien, pour l'avancement général.

Déjà, quand il s'agissait de notre immortalité, nous avons démontré l'inconséquence de nos vœux désirant la borner à cette terre. Notre calcul a fait voir de quelle terrible façon elle se serait réalisée et ce qui en serait résulté. Même inconséquence lorsque nous accusons le Créateur d'injustice, à cause de l'inégalité de nos aptitudes intellectuelles et morales. Là aussi on voit où cela nous aurait conduit si, d'après notre courte vue, tous les hommes eussent été égaux, tels que les animaux le sont où, dans chaque race, dans chaque espèce le caractère de leurs individualités se différencie si peu.

Que cela nous rende donc plus circonspects ! Au lieu de trancher en quelques mots des jugements superficiels sur la grande œuvre de la Nature, tâchons de la pénétrer et, si nous ne le pouvons pas toujours, le plus sage, le plus raisonnable, comme nous ne cessons pas de le répéter, c'est, malgré tout, de lui conserver notre confiance. Ses vœux si vastes sont tant au-dessus de notre portée dans bien des cas ; le mieux, le plus sage est donc de nous réserver devant l'incompréhensible. Ne le faisons-nous pas vis-à-vis de nos semblables ?

Qu'un grand mathématicien pose un problème au-dessus de notre portée ; parce qu'il est insoluble pour nous, allons-nous en déduire qu'il est absurde, qu'il est faux ? Ce raisonnement seul le serait. Au contraire, nous en tirerions une toute autre conclusion. Nous considérerions ce savant d'autant plus grand qu'il a pu formuler des données supérieures à nos intelligences, et plus elles nous seraient inaccessibles, plus nous admirerions son génie.

Or, en comparaison de la grande Nature, malgré tout, est-il bien petit. Les vérités qu'il nous révèle, il n'a fait que les découvrir, elles existaient ; car nous ne créons pas, nous utilisons les lois, les forces, les produits mis généreusement à notre disposition. Et nous-mêmes, en écrivant, nous ne faisons pas autre chose. Nos pensées, jetées sur ce papier, si nous ne les avons pas trouvées, elles n'en auraient pas moins existé, elles eussent été inexistantes pour nous seulement. Tout procède de la Création, elle contient tout, elle renferme tout.

Par conséquent, cette confiance accordée à ce mathématicien dont, pour la clarté de notre argumentation, nous avons choisi l'exemple, cette confiance,

accordée malgré notre incompréhension, elle se justifie encore plus envers la nature. En la demandant, nous n'exagérons rien, nous sommes dans le vrai.

Pour terminer ce long chapitre, nous ne pouvons mieux le faire que par cette déclaration :

Tout est juste, tout est bien et ne pouvait être autrement que cela est. Nous allons, pour conclure, en donner la preuve.

Etant donnée l'existence de Dieu, sur laquelle, il nous semble, après tout ce qui vient d'être dit, il ne peut plus y avoir pas même l'ombre d'un doute, le Créateur n'avait le choix qu'entre deux voies :

1° Ou rester toujours seul ;

2° Ou créer et créer infiniment.

La première n'a, pour ainsi dire, nul besoin d'être envisagée. Personne ne pourrait supposer la Divinité, dotée de toutes les perfections, d'un pouvoir illimité, se complaire égoïstement dans sa solitude. Ce rôle serait indigne de Lui. Nous ne l'admettrions même pas pour nos hommes de génie, nous l'avons proclamé plus haut ; à plus forte raison ne pourrions-nous le faire quand il s'agit du Génie Suprême, au-dessus de tous, notre suprême Inspirateur. Il ne restait donc que la seconde voie, la seule conforme à sa grandeur, à sa bonté parfaite ; celle de créer, propre à son Génie ; à tout génie d'ailleurs. L'humain aussi, toute proportion gardée, ses créations à aucun degré ne pouvant entrer en comparaison avec celles de la Nature.

En créant, étant donnée sa bonté infinie, Il ne pouvait le faire qu'en accordant à ses créatures que le bonheur le plus grand possible soit illimité. Or, pour en jouir, il faut l'apprécier, et on ne le peut qu'en l'ayant acquis par l'effort. Plus il est difficile à conquérir et plus nous y attachons de prix. De là nos luttes, nos épreuves, nos souffrances qu'il est plus juste de considérer comme des exercices d'assouplissement. Ce n'est que cela d'ailleurs ; l'affirmation est exacte ; car plus nous avançons, plus elles s'amoindrissent, nous n'avons plus besoin d'une pression aussi forte pour nous maintenir dans la volonté divine, nous nous y plions plus volontairement.

La nécessité de la souffrance apparaît donc clairement, et si d'emblée nous avons été créés exempts de toute lutte, de toute souffrance, heureux en un mot, comme encore une fois, comme toujours notre courte vue nous entraîne à émettre des idées fausses, des vœux irréalisables, absolument impossibles, nous n'aurions, au contraire, joui d'aucun bonheur ; car nous n'aurions ni lutté, ni souffert pour le conquérir, nous ne l'apprécierions pas. Nous ne serions pas les fils de nos œuvres ; telle la jeunesse dorée naissant, vivant dans le bien-être, dans l'abondance ; pouvant, sans peine aucune, se procurer toutes les jouissances, toutes les satisfactions, n'y attachant, par conséquent, aucun prix, à tel point qu'elle finit par être blasée, saturée ; gâchant souvent un patrimoine acquis par tant de luttes, d'efforts ; et, à force de dégoût, de satiété, gâtée par le sort, finissant parfois par le suicide.

Telle aussi serait notre situation, si nous avons été parfaits d'emblée. Cette

perfection il nous serait impossible de l'apprécier ; car nous la posséderions tous, comme nous possédons la faculté de respirer, de manger, de digérer, toutes celles enfin qu'on nous a dispensées pour les besoins de notre existence et dont nous ne pouvons nous attribuer aucun mérite, étant même commune à tous les êtres, jusqu'aux plus inférieurs pourvus d'organes dans les autres règnes.

Le mérite, le talent, le savoir, ces belles découvertes acquises au prix de tant de travaux, de tant de recherches, tout cela serait inexistant, inapprécié. Toutes ces hautes valeurs si estimées à juste titre, le génie même, ne mériteraient plus aucune considération ; jusqu'aux termes qui les expriment, ils seraient à supprimer. Possédant tout, nous n'aurions rien à désirer, rien à rechercher. Conséquemment nous vivrions dans un ennui éternel.

Voilà ce qui serait résulté d'un état de perfection immédiate. Ne vaut-elle pas mille fois mieux, cette vie, avec ses tourments, ses luttes, ses souffrances, passagères du reste, que cette horrible, cette atroce souffrance éternelle, démoralisante de l'ennui, à côté duquel tous les supplices imaginés par le génie de Dante sont peu de chose ?

C'est à bon droit que nous pourrions nous plaindre alors de l'imprévoyance divine. Pour sortir de cet effroyable supplice infligé à l'Univers entier, nous accepterions tout, plutôt que de nous y maintenir. Mais, pourrait-on nous objecter, le Créateur, absolument parfait, n'ayant rien à désirer, rien à acquérir, souffre donc à perpétuité de cet état d'ennui.

Erreur absolue. Il assume la direction de l'Univers. Cette noble et grande tâche dont Lui seul est capable nous semble, et à tout le monde, évidemment, largement suffisante pour ne jamais éprouver ce mal.

Heureusement la Providence, dans sa haute sagesse, au lieu de nous laisser le choix, a, pour notre plus grand bien, imposé sa Volonté. Nos criaileries restent impuissantes, heureusement encore pour nous. D'ailleurs elles ne dureront pas. A mesure que nous avançons, plus nous devenons capables de pénétrer le magnifique plan divin, de le comprendre, et plus nous sommes transportés d'admiration et de reconnaissance.

Ce que nous aurions voulu, selon le jugement de notre pauvre petit entendement, est précisément le contraire de ce qui pouvait assurer notre bonheur, lequel, pour être durable, doit être illimité. Autrement, quelque grand soit-il, s'il venait à s'arrêter, il finirait par engendrer le terrible ennui pour l'éternité. Toujours nous devons, nous devons rechercher l'agrandissement de notre être, son développement. Ainsi seulement le bonheur peut se perpétuer.

Ne l'expérimentons-nous pas déjà ici-bas ? Les plus belles œuvres, celles qui nous procurent les plus hautes jouissances, finissent par provoquer la satiété si on ne se tient qu'à elles. La stabilité en tout, pour tout fait naître l'ennui. La Nature impose le mouvement, la variété, aussi bien pour la nourriture matérielle que pour celle morale ou intellectuelle de notre être. Ce mouvement, ce besoin de varier l'aliment intellectuel se justifie encore par une autre raison d'une haute sagesse. S'ils n'existaient pas, le moment viendrait où tout s'arrêterait. Nous n'aurions plus rien à faire, toute activité serait suspendue, la vie n'aurait plus aucun but, aucune

raison d'être.

Pourtant le jour viendra où la Terre, se modifiant sans cesse, deviendra impropre à l'habitation des humains. Aucune crainte ne doit s'éprouver à ce sujet, la Création ne s'arrêtera pas pour cela. D'autres terres sont toujours en voie de formation. Non seulement elles pourront recevoir les habitants de notre planète devenue impropre, mais ces nouveaux réceptacles d'énergie continueront leur élaboration à travers les règnes, de la même manière que sur la Terre, comme nous l'avons démontré plus haut.

Pour rentrer dans notre question, quel que soit le nombre toujours grandissant des esprits élevés, leur valeur n'en est pas diminuée ; car cette supériorité étant due à l'effort, elle ne perd donc rien de son prix. Son niveau, en outre, n'est jamais absolu. Toujours, puisqu'il n'y a jamais deux êtres semblables, il y a quelque différence, quelque inégalité. Telle qualité, moins développée chez l'un, est compensée par une autre où il le dépasse.

Nous disions que la seule voie ouverte au Créateur est celle qu'il a choisie ; soit, non seulement de créer, mais de créer infiniment. En effet, il ne peut ni ne doit s'arrêter, ce serait absolument injuste. Cela priverait un nombre illimité d'êtres de l'accession à l'existence, par conséquent de la conquête par gradation au bonheur. C'est d'ailleurs une éventualité qui se réfute d'elle-même. Eternellement la Création est en travail de production ; elle n'a jamais commencé ; autrement l'injustice inadmissible d'un arrêt après notre venue serait aussi flagrante avant nous et pour la même raison. Elle aurait aussi privé un nombre illimité d'êtres du droit à l'existence. De plus en plus on comprend, lorsqu'on se donne la peine d'approfondir l'idée de Dieu et de la Création, que ni l'un ni l'autre ne puissent avoir un commencement ; ce qui spécialement paraissait le plus inaccessible, le plus impossible à expliquer.

Donc, soit pour notre immortalité, pour notre inégalité intellectuelle et morale ou pour nos souffrances, nous aurions voulu voir se réaliser la première sur la terre ; sur le deuxième point et sur le troisième nos critiques sont tout aussi aveugles. Nous voyons maintenant ce qui en serait résulté, le dommage dont pour l'éternité nous aurions à pâtir. Aussi, même au risque de nous voir reprocher nos répétitions, nous nous y sentons obligés ; il est absolument nécessaire d'insister quand il s'agit de redresser, de détruire des erreurs plusieurs fois séculaires, si solidement ancrées et si contraires à la marche du progrès. Sur un sujet de cette importance, aucun effort dans ce sens est de trop, et, lorsque nous demandons de nous en remettre avec confiance au Tout-Puissant sur les points dépassant notre compréhension, ce n'est pas pour revenir à la foi aveugle où l'on défend de raisonner, mais pour une cause évidente : notre incompréhension momentanée pour résoudre ces questions. Nous disons momentanée, car petit à petit même les choses les plus obscures s'éclairciront.

Encore une fois, finissons sur cette affirmation, renouvelons-la dans toute sa rigoureuse exactitude :

Tout est juste, tout est bien et ne peut être, autrement que cela est.

CHAPITRE V

LA PRIERE

La Prière est l'élévation de notre âme vers Dieu.

Cet acte est né d'un sentiment très naturel, très juste. Il a pour effet de nous reconforter, de nous soutenir, d'entretenir notre foi, notre courage. Nous nous tournons vers le Seigneur, dispensateur de tous les biens, comme l'enfant le fait vers ses parents. Nous sommes véritablement les enfants de Dieu.

La prière faite en commun a une action encore plus considérable. Elle a toujours été pratiquée ainsi, même dans les temps les plus antiques et jusque chez les peuplades les plus sauvages. De tout temps on a éprouvé le besoin de se prosterner devant la puissance qui courbe tout sous sa loi, de l'implorer. La forme seule diffère ; elle est subséquente à la conception humaine de cette puissance. Les primitifs, ne pouvant s'élever assez haut, l'incarnent dans les forces matérielles. Ils adorent le soleil, le feu, ou se taillent dans le bois des idoles grossières représentant un des éléments de la nature : le vent, l'eau ; parfois quelques animaux, comme le bœuf, en grande vénération chez les Egyptiens, à cause des nombreux services dont ils lui étaient redevables.

Même les païens, quoique plus supérieurs, nous ayant légué des travaux d'une grande valeur, témoignages d'une civilisation déjà avancée, néanmoins pratiquaient le polythéisme, c'est-à-dire l'adoration des forces naturelles représentées par des divinités symbolisées par des statues. On leur élevait des temples dans lesquels un culte spécial était consacré à chaque divinité.

Dans ces temples, tel que nous le faisons aujourd'hui, les foules s'assemblaient pour la prière en commun. Jamais on n'effacera de l'âme humaine ce besoin de monter vers une force supérieure. Il existe même chez les animaux avancés. Leur adoration se porte vers l'homme ; un triste Dieu, souvent, qui abuse de sa force, de son ascendant que la Nature lui a dispensé. Mais, sous quelque forme que ce soit, la prière, soit individuelle, soit collective, jaillit spontanément du cœur humain et, puisqu'elle y est innée, que nous tenons tout de la Nature, cette manifestation est donc juste.

Ce qui l'est moins, c'est la forme sous laquelle elle se produit. Nous lui en avons conservé une, différant peu de celle des anciennes théogonies, conservant des restes de leurs origines, renfermant des naïvetés qui témoignent encore de la grande ignorance où nous sommes à l'égard de la Divinité et de son œuvre : la prière, comme tout ce qui touche à l'expression extérieure du culte, étant le reflet de nos conceptions sur ce sujet.

Nous devons au judaïsme la grande révélation d'un Dieu unique, d'une importance si capitale pour l'humanité ; car, comme nous le disons dans notre Préface, la société est assise sur ses idées religieuses ; toute sa constitution, son organisation en dépendent. Aussi sa transformation, en comparaison de l'antiquité, est-elle complète ; mais, si, depuis des siècles, l'idée vraie d'un Dieu

unique est dominante, on s'en est contenté. La question considérée comme insoluble, inaccessible à nos sens limités, est restée à peu près stagnante, et forcément avec elle tout ce qui en découlait.

Ainsi la prière a conservé ce caractère enfantin, n'a pas pu se mettre à sa hauteur véritable quand elle s'adresse au Créateur. Nous lui demandons tant de choses impossibles à accorder, parce qu'elles seraient contraires à notre avancement. Dans notre courte vue, nous ne considérons que la vie terrestre ; nos demandes sont formulées pour la réalisation de nos désirs, la réussite de nos petites affaires d'ici-bas ; à tel point que, dans certains pays, on voit des individus, avant de commettre un méfait, même un crime, s'agenouiller devant la statue de quelque saint ou saints pour implorer son aide. N'est-ce pas la preuve manifeste de la fausse idée qu'on se fait de la prière ? Et, à des degrés divers, on est dans la même erreur ; car, l'exemple précédent, nous n'avons nullement l'intention de le généraliser, personne évidemment ne nous en attribuera la pensée, mais intentionnellement nous l'avons choisi comme type, pour montrer jusqu'où peuvent aboutir nos vues bornées, allant jusqu'à invoquer le Seigneur à propos de tout, pourvu que nous y trouvions un avantage immédiat. Nos véritables besoins, ceux dont la vie est le but, étant trop lointains, méconnus bien souvent, n'entrant guère dans nos préoccupations.

Si la conception divine était mieux comprise, mieux enseignée, car les foules, n'ayant ni les capacités, ni le temps de s'occuper de cette question transcendante, ne peuvent que suivre les directions dans lesquelles elles sont élevées ; si cette direction était plus en conformité avec la grandeur, la perfection divines, la raison de notre existence s'en trouverait éclairée, elle nous révélerait nos destinées, nos hautes destinées, comme nous le disions en commençant, et nous ne nous abaisserions plus, jusque dans nos prières, à exprimer des idées si contraires à nous-mêmes, à notre avenir illimité dont le séjour temporaire sur cette Terre n'est qu'une phase de courte durée par rapport à l'Eternité.

Nous en venons à demander les choses les plus puérides, comme si l'éternelle bonté pouvait nous faire défaut, comme si elle avait besoin d'être rappelée à ses devoirs. Par exemple : « Donne-nous notre pain quotidien ». N'est-ce pas de la plus grande naïveté ? Celui dont Racine disait :

« Aux petits des oiseaux il donne la pâture. » Celui qui sur la terre a répandu à foison le blé, les fruits savoureux, tous les aliments enfin nécessaires à notre existence, à celle de tous les êtres, pourrait-il nous oublier ? Le supposer, ne serait-ce qu'un instant, est une aberration complète. Néanmoins elle s'exprime quotidiennement par tant d'humains.

Que dirait-on de celui inculquant à nos enfants la pensée de demander à leurs parents de ne pas oublier de leur donner la nourriture quotidienne ? A bon droit ceux-ci se révolteraient, répondraient à cette insolence qu'ils n'ont pas besoin d'être éclairés sur leurs devoirs ; ils les connaissent.

Eh bien ! ce que nous n'oserions pas nous permettre à leur égard, nous le faisons envers l'Eternel, et pourtant, quelle distance entre la bonté divine parfaite et celle des parents même les plus dévoués ! On peut nous opposer que tant de

gens manquant du pain quotidien, et nous-mêmes pouvant y être exposés, cette demande est toute naturelle.

Nous y répondrons : 1° que, dans une société mieux organisée, ce lamentable état de choses ne devrait jamais se produire. Il en est la condamnation la plus sanglante ; 2° la Société n'est pas seule coupable. L'individu y a sa part de responsabilité. Sa misère, si souvent provient de ses propres vices : la paresse, la débauche, etc. Si par leur fait il en souffre, c'est encore le meilleur moyen de se corriger ; cette pression lui est nécessaire, comme sous d'autres formes elle l'est à nous tous pour notre développement. Ce n'est donc pas la Providence qui est à inculper. La Terre fournit largement de quoi nourrir tous les siens, la Nature n'est pas en défaut ; c'est à nous à savoir l'utiliser, à nous, organiser pour satisfaire aux besoins de tous. Nous devons y arriver par nos efforts, par notre initiative. Là où la Nature en est chargée, pour les êtres inférieurs, ils ne manquent de rien. Ils trouvent tout ce qui leur est nécessaire.

Nous pourrions relever dans la prière bien d'autres points encore où éclate notre inconséquence. Cet acte de nous humilier devant le Créateur, évidemment ne peut que Lui être agréable, mais nous le faisons dans des termes si incorrects, si offensants que cela produirait un effet tout contraire, n'étaient données sa bonté, son indulgence infinies.

Avec plus de réflexion, avec une compréhension plus haute de Dieu, nous saurions qu'il suffit d'élever notre pensée, pour ainsi dire sans paroles, pour nous rapprocher de Lui. Qu'avons-nous à demander qu'il ne sache, qu'il ne puisse satisfaire ! On nous accorde au-delà de tous nos désirs, de toute notre ambition. Les plus puissants de la terre, les plus favorisés du sort, de la fortune, aucun monarque, aucun personnage, si haut placé soit-il, pouvant nous gratifier de leurs faveurs, nous combler de biens, ne sont dans la possibilité de nous en donner qui puissent les égaler, entrer en comparaison avec ceux que nous accorde le Créateur ; car ils ont un prix inestimable ; Lui seul peut nous les dispenser. Nous parlons des biens moraux et intellectuels qui font la beauté, l'ornement de l'esprit. La seule richesse que nous emportons. Le rang, la fortune, tous les biens matériels d'ici-bas, nous les abandonnons à la mort. Qu'au dernier moment on nous emmène avec tout le faste, toutes les pompes ou avec la simplicité du pauvre, dans l'au-delà, tout cela se nivelle. Ce qui compte seul, ce n'est ni le rang social qu'on a occupé, ni la situation, mais le vrai mérite, et tel, regardant de haut ses proches moins favorisés, se trouve bien inférieur à eux dans le monde spirituel, commandé par eux, obligé de leur obéir, grâce à l'ascendant inhérent à leur supériorité morale et intellectuelle.

C'est à cette situation que s'applique la parole évangélique suivante : « Quiconque s'élève sera abaissé, quiconque s'abaisse sera élevé ». C'est dans ce sens seul qu'il faut l'entendre, non à la lettre. S'élever moralement, intellectuellement ne peut entraîner l'abaissement. Bien au contraire, cela nous maintient non seulement à notre niveau, mais nous fait monter au-delà. Autrement ces paroles auraient un sens menaçant, profondément injuste, à bon droit nous décourageraient de tout effort. Il ne s'agit évidemment que des grandeurs usurpées, imméritées. Celles-là seront abaissées.

De même, quiconque s'abaisse ne peut s'appliquer à, ceux dont la conduite est dégradante, mais au modeste, s'ignorant, s'effaçant devant tant de médiocrités vaniteuses, de beaucoup au-dessous d'eux. Celui-là vraiment mérite, au jour venu, d'être élevé au-dessus de celles-ci.

Le plus nécessaire, le plus important à développer, à acquérir est donc ce qui s'emporte, ce qui constitue notre esprit: sa dualité morale et intellectuelle. Et, peut-on ajouter, nos maîtres prédestinés à ce double rôle, plus spécialement celui de notre développement intellectuel, aux parents est plutôt réservé le côté moral de notre avancement ; ainsi qu'eux, nos maîtres, disons-nous, occupent un rang très élevé, même le plus élevé dans la société. Malheureusement, il faut le reconnaître, leurs précieux services ne sont guère suffisamment appréciés. Comme tout vrai mérite, le leur n'est pas estimé à sa vraie hauteur. Souvent ils traînent une vie misérable, à côté de tant de gens inférieurs qui les éclaboussent de leur ostentation.

Ainsi que pour la prière, nous sommes dans les mêmes erreurs touchant d'autres points de la forme extérieure du culte. Ce n'est plus l'homme fait à l'image de Dieu, pensée si profondément vraie, malgré les apparences contraires (nous y reviendrons dans le chapitre XII, le Crime, nous l'avons déjà dit, car nous ne pouvons pas tout traiter en même temps), mais c'est tout le contraire, Dieu fait à l'image de l'homme.

Sans réflexion, souvent par habitude seulement, nous nous soumettons en masse aux usages les plus bizarres, les plus saugrenus ; avec les meilleures intentions, certainement, mais dont, vis-à-vis les uns des autres, nous ne voudrions à aucun prix admettre la nécessité. Bien mieux, on les regarderait comme absolument dénués de bon sens ; celui qui les observerait serait considéré avec raison ayant perdu tout jugement sain.

Nous voulons parler de l'alimentation. Dans tous les cultes, cette question occupe une grande place sous les aspects les plus variés ; car, remarquons-le, au fond, la base de toutes les religions est à peu près identique, elles ne se différencient, presque complètement, que par leurs rites. Or, chose extraordinaire, c'est ce côté absolument accessoire, de moindre importance, tout de convention, sur lequel il n'y aurait presque pas lieu de contester, qui, au contraire, crée toutes les divisions, jusqu'aux haines religieuses les plus vivaces, les plus sanglantes. Quand il serait si juste de se maintenir d'accord, malgré cette profonde variété des formes, grâce au fond commun de toutes les croyances, reposant sur la même idée ! Ainsi on néglige l'essentiel d'où devrait naître la paix religieuse pour se diviser, se disputer sur des détails sans importance.

Revenons à l'alimentation :

Que penserait-on d'une personne disant à quelqu'un : « Je fais dépendre votre amitié de ce que vous mangez. « Convenons de votre menu pour certains jours ; si vous y manquez, votre transgression je la regarderai comme un acte d'inimitié ; je vous retire ma sympathie, mon dévouement » ?

A bon droit ce langage serait considéré comme celui d'un fou. Une amitié de cette espèce, on n'y tiendrait pas ; au contraire, on gagnerait à s'en priver. Avec

raison on ne la ferait pas reposer sur de tels enfantillages ; elle se prouve par des actes d'une valeur tout autre, une valeur morale.

Comment, vis-à-vis de l'Eternel, de tels usages sont-ils admissibles ? Leur raison d'être se justifie encore moins. Quelle importance peuvent-ils avoir à ses yeux ? Lui, l'être moral par excellence ; ce sont de tout autres efforts qu'il attend de nous. Efforts moraux et intellectuels.

Et ne nous relevons-nous pas nous-mêmes, en relevant notre façon de rendre grâce au Créateur, qu'il faut surtout adorer en esprit ? Que peut lui faire la manière dont nous nous alimentons ? C'est chose complètement accessoire que la nourriture du corps. Elle n'a rien à voir avec notre progrès moral et intellectuel, et c'est là le point important, le seul.

Nous connaissons les objections, elles se font si souvent. On dit :

Vous vous méprenez absolument sur les pratiques du culte touchant à l'alimentation, soit en s'en privant partiellement ou totalement de certains jours. Ce sont des actes de contrition faits en vue du pardon, de la remise des péchés..

Autant de mots, autant d'erreurs ! Le péché ! Voilà un terme à transformer ! Nous en reparlerons. Là-dessus, comme sur presque toutes les autres questions concernant notre individualité et ses défaillances, nous avons absolument à redresser notre jugement. Ce sera long, affaire de temps, car ce jugement erroné est enraciné dans l'âme humaine depuis des siècles. Comme tant d'autres penseurs, d'écrivains, nous y travaillons de tout notre pouvoir et, peu à peu, l'édifice d'erreurs croulera pour le plus grand profit de l'humanité, où tant de natures d'élite se détournent de toute pensée religieuse à cause de cette incompatibilité entre cette religiosité, faut-il dire, car ce n'est pas de la vraie religion, et la grande idée qu'ils se font de la Divinité. Certainement c'est un tort d'englober le fond avec la forme et de rejeter ceci à cause de cela ; mais la nature humaine, à quelques rares exceptions près, est ainsi faite. Elle ne distingue pas, elle considère l'ensemble et quand elle y rencontre de graves défauts, de grandes incorrections, elle supprime le tout, au lieu d'en conserver la partie saine.

C'est ainsi que tant de choses utiles, nécessaires même, ont été perdues ou reniées, parce qu'à côté de vérités certaines elles renfermaient des erreurs, des hérésies.

Ainsi on agit souvent dans le domaine religieux. Parce qu'on y rencontre des pratiques, des doctrines qui révoltent notre bon sens, en bloc on rejette le tout ; ne se disant pas que, néanmoins, le fond mérite notre respect, le droit d'être sauvegardé.

Ce fond il s'agit de le mettre en valeur, d'en faire sortir toute la beauté, la Vérité lumineuse, de la faire rayonner, de l'expurger de toutes les erreurs, de toutes les futilités qui le ruinent ; de l'harmoniser avec la grandeur, la majesté du plan divin ; par l'élagation de tout ce qui y est en contradiction avec le bon sens, l'instinct de la justice absolue.

C'est alors que tous ces esprits éminents l'accepteront sans réserve, apporteront leur aide précieuse à sa propagation qui sera d'autant plus efficace

qu'elle viendra d'en haut, de l'élite intellectuelle. Au moral la lumière se comporte comme au physique ; leur action est identique ; plus elle vient d'en haut, plus elle se propage ; plus elle se tient basse, moins elle se répand.

Mettez une lumière à terre, elle éclaire peu ; plus vous l'élevez et plus elle rayonne, plus son pouvoir lumineux grandit; pourtant il a ses limites, car en l'élevant trop, haut, hors de notre portée, elle n'éclaire plus du tout.

De même les vérités morales et intellectuelles, pour exercer leur action, doivent tomber de haut. Elles aussi, pour nos faibles cerveaux, doivent se limiter. Lorsqu'elles sont trop hautes, au-delà de notre portée, elles restent sans effet ; nous ne pouvons plus les percevoir. Toujours la concordance des lois dans tous les domaines : le matériel, le moral et l'intellectuel. Elles y sont similaires. Nous tenions à le constater une fois de plus pour bien établir que nous ne bâtissons rien en l'air et pour les besoins de notre cause. Nous nous appuyons, au contraire, sur des réalités.

Il est donc de toute nécessité que le mouvement parte des rangs supérieurs de l'humanité. Bien entendu, nous entendons la supériorité morale et intellectuelle et non celle de la fortune ou de la situation où règne si souvent tant d'infériorité. Ce mouvement, par son prestige, gagnera rapidement les masses, les éclairera, transformera l'humanité si divisée encore, pour les unir, ces masses, les relier vraiment par un seul et même idéal, et ce sera la vraie religion, tel que ce terme doit s'entendre, c'est-à-dire ce qui relie.

A nous, à tous les précurseurs d'y gagner cette élite, en tâchant d'éclairer tant de points restés obscurs ; d'éliminer, d'autre part, comme nous l'avons dit, tout ce qui est contraire à la saine logique, en contradiction avec elle ; de manière à former un ensemble homogène, satisfaisant et notre raison et notre sens de la justice, en harmonie avec la grandeur, la perfection de l'admirable plan de la Création ; car, nous ne saurions trop insister là-dessus, pour que cette rénovation se réalise, elle doit être dirigée et conduite dans sa voie par une élite supérieure.

Revenons au sujet principal de notre chapitre. Cette digression, dont certainement on ne contestera pas l'utilité, nous en a momentanément écarté. Revenons donc à la prière et citons-en une autre où, encore une fois, éclate notre profonde ignorance, allant jusqu'à la naïveté, sur tout ce qui touche à la question de l'Etre suprême. Il s'agit du Dies irae, la colère (?) de Dieu.

De nouveau nous y abaissons sa perfection absolue en lui prêtant nos sentiments, nos imperfections, nos faiblesses. Encore une fois, nous le créons à notre image, au lieu de le maintenir, de l'élever au-dessus de toutes les contingences humaines. Lui, la perfection absolue, ne peut avoir des faiblesses. La colère de Dieu. Ces deux mots jurent d'être réunis. Réfléchissons sur ce sentiment si contraire à l'idée que l'on doit se faire de la perfection divine.

La colère c'est l'emportement au-delà des limites permises. Elle nous fait perdre la raison. Ce n'est plus une indignation motivée, souvent juste, mais son exagération ; le plus fréquemment hors de toute proportion avec la blessure subie, réelle ou imaginaire. La pondération sait garder le calme, maintenir son autorité, sa force vis-à-vis de son adversaire et arrive ainsi à le dominer

complètement. La colère est presque toujours un aveu d'impuissance. Le proverbe ne dit-il pas : « Tu te fâches, Jupiter, donc tu as tort ».

Comment alors peut-on en admettre la possibilité à l'égard de Dieu et, ce qui est plus fort encore, en faire le sujet d'une prière ?

En outre, puisqu'on le croit capable de s'emporter, les causes de cet emportement se présentent perpétuellement, non seulement sur notre monde, mais sur tous les autres, où les actes de ses créatures, en regard de sa perfection, doivent provoquer son indignation. Il ne cesse donc jamais d'être en colère. Ce qui serait peu rassurant, étant donnée sa toute-puissance, pour ses faibles créatures et, du même coup, lui enlèverait tout son prestige, toute sa grandeur, le rendrait indigne, pire encore, incapable de remplir sa haute mission. Cela le mettrait au-dessous d'un bon Maître qui, lui, quoique tant de fois supérieur à son élève, ne s'impatiente pas de ses fautes, met toute sa patiente bonté à son service pour le corriger, lui faire comprendre ce qu'il ne pouvait saisir. S'il se mettait en colère il n'y réussirait pas, se ferait encore déconsidérer par son élève. Et qu'est-ce qu'une difficulté de cette espèce à vaincre ? Bien peu de chose à côté de la conquête de l'Infini ; on y est autrement exposé à faillir !

Comment la Providence n'aurait-elle pas pour nous au moins autant d'indulgence qu'un Maître qualifié, connaissant la difficulté de la tâche imposée à son élève, en aurait pour lui ?

On le voit, cette idée de la colère divine est absolument inadmissible.

Pourtant, m'objectera-t-on, nous sommes exposés à la souffrance et, si nous n'en tenons pas compte, à chaque transgression elle augmente. Comment ne pas voir là un effet de cette colère, une punition ? N'agissons-nous pas ainsi avec nos enfants ? Lorsqu'ils l'ont mérité, ne les punit-on pas ? S'ils récidivent, nous aggravons la punition, notre colère augmente.

Puis, nous dira-t-on encore, puisque d'après vos théories nous tenons tout de la nature, autrement dit du Créateur, cette colère donc existe, sans quoi nous n'en pourrions être possédés ; elle a donc sa source en Lui, Le mer, se refuser à l'admettre, comme vous le faites, vous met en contradiction avec vous-même, ruine complètement votre doctrine sur ce sujet.

Nous allons examiner ces objections l'une après l'autre, nous ne cherchons pas à les éluder ; au contraire, nous les provoquons, car, on voudra bien le reconnaître, rien ne nous obligeait de les exposer, nous aurions pu les passer sous silence pour notre commodité. Mais, nécessairement, sur ces questions, où il y a tant à dire, nous devons procéder par ordre.

La punition, la colère, le péché ! Sur ces termes on est dans une profonde erreur ; il importe de la redresser, nous espérons y réussir. Nous y consacrons des chapitres spéciaux (La Souffrance, le Crime), nous tâcherons de convaincre nos lecteurs, de les amener à nos vues sur ces sujets si primordiaux ; de démontrer que, malgré l'existence de ces imperfections, elles ne nuisent à aucun degré à la grandeur, à la perfection absolue du Créateur. Il s'agit de savoir les interpréter, de les mettre en harmonie avec le magnifique plan divin. Il ne se juge pas en quelques mots ; c'est sous ses aspects infinis qu'on doit l'envisager. En les

rattachant les uns aux autres, on en fait ressortir toute la beauté, toute la sagesse, toute la justice absolues ; nous y consacrerons tous nos efforts ; mais d'abord, pour clore ce chapitre, pour nous maintenir sur son sujet, revenons à la prière.

Nous avons dit, en le commençant, que celle faite en commun a une action encore plus considérable. Là-dessus il s'agit de s'entendre ; car ce n'est pas dans le sens où cela se comprend généralement que nous avons voulu l'interpréter. Là aussi on est dans une profonde erreur ; car, nous ne saurions trop le répéter, si cette grande révélation d'un Dieu unique, d'une si haute portée pour l'humanité, existe depuis des siècles, la façon de le concevoir n'a guère varié. Par la raison que cela dépassait complètement notre faible entendement, on n'a jamais cherché à approfondir la question, et les idées les plus fausses se sont maintenues. Nous l'avons déjà fait ressortir constamment au cours de nos dissertations, démontrant la puérité de nos conceptions, faisant de la Divinité, pas même un être à notre image, mais bien au-dessous ; lui prêtant nos faiblesses, nos passions, les mauvaises, s'entend, car on ne doit pas en être exempt. Sans passions l'homme n'est qu'un cadavre vivant, qu'on me permette cette figure. Celles du beau, du bien nous élèvent, nous vivifient.

De cet amas d'erreurs ne pouvait donc sortir, comme de presque toutes nos manifestations touchant la Divinité, qu'une manière fausse de l'adorer, relevant plutôt de l'idolâtrie que d'une foi raisonnée, en harmonie avec la grandeur du sujet. Il est temps d'y arriver, d'épurer, de rejeter tout ce qui y est contraire, rapetissant pour l'Être suprême ; lui attribuant, dans les pratiques des cultes, une manière d'être qui le dégrade, qu'à aucun prix nous n'accepterions pour nous.

Ainsi, pour la prière en commun, nous avons dans l'idée que de cette manière, faite en masse, nous arriverons mieux à fléchir la Volonté du Seigneur. Si vraiment cela se pouvait, cela ne ferait que nuire à sa sagesse parfaite. Ou ce qu'il veut est juste et alors il doit le maintenir, ou cela ne l'est pas et nous avons raison contre Lui. Dans ce cas, en nous cédant, il en sort diminué. Puis, ce qu'il a fait une fois peut se renouveler indéfiniment, soit sur notre monde, soit sur les autres où ses créatures, aussi bien qu'ici-bas, sont évidemment tentées d'obtenir des faveurs immédiates, la levée des épreuves, sans considérer ni leur nécessité, ni le bien ultérieur qui doit en résulter.

Dans ces conditions, que deviendrait le plan divin dont l'unité de direction, de conduite sont absolument indispensables ?

De perpétuels tiraillements, des bouleversements complets en résulteraient. Nous, toutes les humanités seraient continuellement désorientées, déroutées dans leurs marches en avant. Il n'y aurait plus enfin aucune logique, aucune suite dans le mouvement de l'Univers. Et voilà à quelles conséquences on serait réduit si, vraiment, la prière en commun devait avoir de semblables effets.

Que dirait-on d'un Maître transformant le plan des études, chaque fois qu'un groupe d'élèves, le trouvant trop compliqué, viendrait le lui demander ?

Ceux-ci, sauf quelques rares exceptions, en présence du succès de leurs démarches, ne voyant que leur intérêt immédiat, celui de se donner le moins de peine possible, renouvelleraient souvent leurs demandes. Comme conséquence :

un résultat absolument négatif.

Or, s'il faut de l'unité dans un plan d'études, auquel de perpétuelles modifications porteraient un si grand préjudice, combien, plus encore, cette unité est-elle nécessaire dans le plan autrement grandiose de la conduite de l'Univers. Aucun parallèle n'est possible.

A quoi sert alors la prière, pourrait-on nous demander, s'il n'en résulte aucun bien, si les desseins providentiels sont inchangeables ?

Certes, il en résulte un bien, un grand bien même pour nous, mais pas celui qu'on s'imagine. La Providence, on comprend maintenant pourquoi, n'en tire rien pour Lui ; sa grandeur, ses vues parfaites sont immuables, comme tout ce qui est parfait ; mais nous, par suite d'une conception plus haute, plus agrandie de son individualité, nous sommes plus pénétrés, plus fermement convaincus, et alors la prière, soit individuelle, surtout en commun, a un effet autrement réconfortant que toutes les actions de grâces faites machinalement, du bout des lèvres, où la conviction a une si petite part. Nous y puisons, avec connaissance de cause, la force de continuer la lutte souvent si pénible, où nous risquerions d'être terrassés sans ce réconfort.

N'en est-il pas de même des élèves vis-à-vis de leur Maître, dont nous venons de citer l'exemple ?

Plus ils se font de lui une haute idée et plus ils ont confiance dans sa direction. S'ils vont le voir, c'est pour lui marquer leur respect, non pour lui demander un ridicule changement de programme et, lorsqu'il y aura souvent de grandes difficultés à vaincre, leur pensée se reportera vers lui. Ils y trouveront la force de persévérer, de continuer leurs efforts. Et voilà le profit qu'ils tireront de leurs visites. Il sera bon de les renouveler souvent. Faites dans cet esprit, elles les préserveront du découragement.

Voilà, certes, un résultat plus grand, plus fécond, que celui obtenu par des sollicitations intempestives, ne pouvant amener, avec le désordre dans les idées dont nous avons parlé plus haut, qu'un ramollissement, un relâchement individuel et collectif. La vie, qu'on se le dise bien, est un exercice d'énergie. Plus on la maintient, plus on se grandit.

Et, pour nous résumer, convenons que la prière ne doit, ne peut être interprétée qu'ainsi. C'est un acte de foi, de reconnaissance dont le seul résultat ne peut consister qu'en celui de nous soutenir, de maintenir notre courage au milieu des âpres luttes de la vie. Lorsque nous le sentons fléchir, notre pensée, en s'élevant vers le Seigneur, se réconforte ; nous reprenons le combat avec une nouvelle ardeur. Quant à la forme de cette exaltation de notre âme, elle importe peu, qu'elle s'exprime avec ou sans paroles ; Dieu surtout doit être adoré en esprit.

Attribuer à la prière le pouvoir de faire fléchir la Volonté suprême, surtout lorsqu'on l'implore en masse, va à l'encontre de tout raisonnement logique. Les plans dans la marche des événements étant parfaits, aussi bien dans les détails que dans l'ensemble, ne peuvent être modifiés, quelque pénibles qu'en soient les conséquences ; toute modification leur serait nuisible, détruirait leur perfection.

L'effet moral de la prière en commun, lorsque, par une conception plus haute de la Divinité, nos convictions s'en trouveront agrandies, raffermies, sera de nous apporter, par cette communion de nos sentiments, une édification plus grande, plus soutenue que par une action isolée ; mais, suivant les circonstances, l'une et l'autre ont leur raison d'être, nous sont nécessaires.

Intentionnellement, nous ne formulons aucun texte de prière. C'est un acte individuel ayant pour but, nous l'avons dit, de nous retremper, de maintenir notre courage au milieu de nos luttes dont les difficultés souvent, nous abattent, mais il n'en peut modifier le cours ; elles ne peuvent céder que lorsque le résultat voulu est obtenu. Ce traitement moral est identique à celui imposé par le médecin. Lui aussi, au physique, nous administre le même, aussi désagréable qu'il soit au malade, tant qu'il y a nécessité.

Ce contact, par conséquent, avec le Maître Suprême, notre véritable médecin moral, chacun peut le faire selon son tempérament, sa mentalité ; ce qui est bien préférable à des formules toutes faites, dites mécaniquement.

Quant à la prière en commun, il en sera reparlé au chapitre suivant (Les Religions).

CHAPITRE VI

LES RELIGIONS

Comme de tout cet ouvrage se dégage une pensée profondément religieuse, on ne nous accusera pas de vouloir détruire les croyances dont, depuis son avènement, l'humanité a fait sa nourriture morale.

Elles ont souvent changé déjà de forme, s'adaptant au degré de notre avancement, nous apportant la preuve que cette stabilité, cette intangibilité dont chaque religion se prévaut encore aujourd'hui, malgré ces preuves contraires, au point de condamner, de persécuter ceux, même les mieux intentionnés, qui voudraient les voir se transformer, se mettre à la hauteur de leur époque, où, grâce aux progrès de la Science, tant de faits sont venus se mettre en opposition avec les vieilles croyances, cette stabilité, disons-nous, au lieu de leur être profitable, leur a porté le plus grand préjudice.

Que de gens, ne demandant qu'à croire, nous l'avons déjà dit, rejettent toute idée de religion à cause de l'incompatibilité d'un grand nombre de ces doctrines, avec la logique, la justice, la grandeur qui se dégage du plan de la Création, et par conséquent, de son Créateur !

Nous-mêmes longtemps nous avons passé par ces phases douloureuses du doute, avant de pouvoir nous reposer avec confiance sur des données plus hautes, plus vraies, en conformité absolue avec le bon sens le plus rigoureux, avec notre sentiment inné de la justice parfaite ; conciliant la souffrance, les inégalités, les injustices apparentes avec la notion d'un Etre souverainement bon

et juste. Aussi, une fois cette notion acquise, en est-il résulté une conviction inébranlable, malgré les plus cruelles déceptions, les plus lourdes épreuves. Lorsqu'on est animé d'une telle foi, d'une telle certitude touchant notre avenir dans l'au-delà, on se sent capable de braver la vie et ses rigueurs, on est trempé pour demeurer jusqu'au bout, fidèle au poste, fidèle à ses convictions.

Une philosophie donnant de tels résultats, sachant triompher des maux présents, non pas seulement des maux passés, comme le disait La Rochefoucauld, condamnant par ces paroles l'insuffisance des religions établies, une telle philosophie, disons-nous, ne peut être que celle de l'avenir.

Elle constitue un ensemble parfaitement homogène ne renfermant de contradiction dans aucune de ses parties ; conciliant la souffrance, les inégalités, les injustices apparentes sur lesquelles nous basons sommairement des jugements superficiels, les conciliant avec la bonté, la justice divines et, d'ailleurs, étant donnée l'existence du Créateur, impossible à concevoir sans ces attributs essentiels, seule une philosophie en concordance avec ses attributs d'une part et, d'autre part, avec les inégalités qui nous choquent, seule cette philosophie est acceptable, aussi bien par les esprits les plus avancés que par les masses.

Lorsqu'elle se sera généralisée, on peut certainement prévoir une profonde modification dans les rapports entre les individus, et, ce qui importe encore plus, entre les nations ; car la paix, la vraie paix ne peut régner sur la terre que sur des fondements moraux absolument justes, reconnaissant les mêmes droits à toutes les collectivités, excluant, par conséquent, toute idée de domination brutale par la force.

Ces temps sont encore bien loin. Malgré tout, malgré les événements présents, en contradiction absolue avec ces prévisions, on y atteindra, car, tout utopique qu'elles paraissent, elles se réaliseront ; la marche des choses nous y conduira inévitablement. Elles sont dans le plan divin, le bon sens l'indique ; car, là-dessus, pas plus que les autres, nous avons des révélations particulières, mais le bien, l'ordre étant le but final de la Création, on en peut augurer de même pour les choses d'ici-bas, où tout s'achemine toujours vers le progrès, vers un ordre plus élevé. Il n'y a pour s'en rendre compte qu'à jeter le regard en arrière, on est forcé de le reconnaître.

Certes, on aura encore à traverser bien des bouleversements avant de jouir de cette harmonie ; mais, en cela comme en tout, guidés par des forces extérieures, aidés par elles, nos efforts doivent y contribuer, sans quoi nous n'en jouirions pas, nous ne l'apprécierions pas à sa vraie valeur. Mais ce magnifique avenir n'est réalisable qu'à l'aide d'un idéal plus avancé, plus haut, réunissant l'humanité en un seul faisceau, malgré la différence des idiomes, des tendances, de mentalité. Tous nous avons les mêmes origines, les mêmes destinées. L'inégalité du degré de notre avancement, loin d'être un sujet de domination, d'exploitation de nos frères moins avancés, au contraire, doit être, doit devenir une raison de les aider, de les protéger ; bien entendu, non dans le sens abusif où ce terme de « protection » est appliqué. Nous y entendons plutôt celle de nos intérêts, aux dépens du protégé, même au prix de son sang. Ce méfait, plutôt ce crime, nous le voilons jésuitiquement par ce joli euphémisme : nous appelons cela « civiliser »

nos frères inférieurs.

Tant que de telles barbaries existeront, nous ne pourrons compter sur des temps plus heureux ; aussi est-il de l'intérêt de tous de les amener par un idéal plus élevé, par la transformation de nos conceptions religieuses plus en harmonie avec le plan de la création, avec la volonté divine devant laquelle toutes ses créatures, sans en excepter aucune, ont les mêmes droits, les mêmes destinées, malgré les innombrables variétés de leurs manières d'être.

Cette modification de nos idées religieuses étant donc absolument nécessaire, ne craignons pas d'attaquer les points de doctrine contre lesquels notre bon sens, notre sentiment de la justice se révoltent le plus, qui sont la cause, le plus souvent, du rejet global de l'ensemble.

Cette révolte nous l'éprouvons surtout pour la doctrine de l'Enfer. Comment la Providence peut-elle infliger les plus effroyables supplices et, circonstance aggravante, à perpétuité, éternellement, pour des fautes essentiellement temporaires, quelles que soient leur bassesse !

Notre justice, malgré sa faiblesse, admet les circonstances atténuantes, tient compte de nombreux détails accessoires : le tempérament, l'éducation, l'influence du milieu, des entraînements malheureux auxquels on n'a pas su résister, sans lesquels la faute ne se serait pas produite peut-être. En un mot, on considère tous les facteurs qui ont poussé l'accusé dans l'abîme. On cherche à atténuer sa faute, à proportionner autant que possible le châtement à la responsabilité relative et non absolue du criminel.

Comment pourrait-on concevoir la Justice divine au-dessous de la nôtre, édictant des peines hors de toute proportion avec la faute commise, ne tenant pas compte, comme nous le faisons, de tant de questions accessoires, auxquelles il faut surtout encore ajouter celle du tempérament, du caractère qu'on apporte en naissant, dont on n'est pas responsable, ou, du moins, dont la responsabilité n'est que limitée, comme nous le démontrerons au chapitre VIII (La Réincarnation), cette responsabilité, à bon droit, remontant au Créateur pour la plus grande partie.

N'y a-t-il pas là de quoi révolter les esprits même les plus obtus ? Encore une fois, ne représente-t-on pas ainsi la Divinité moralement au-dessous de ses créatures, et la diminution de sa haute individualité est, dans ce cas, plus préjudiciable encore à la cause de la religion que lorsqu'il ne s'agissait que des pratiques extérieures du culte, dont nous avons démontré le caractère mesquin, enfantin ; au moins cette diminution ne l'atteignait pas au moral au même degré.

Ne nous étonnons donc pas de voir tant de gens, surtout parmi l'élite, se détourner de doctrines aboutissant à de tels résultats. Depuis longtemps d'ailleurs le bon sens en a fait justice. Les peines éternelles suffisaient au temps de l'humanité dans l'enfance, pour la contenir tant bien que mal, plutôt mal. Aujourd'hui c'est un épouvantail qui n'agit plus. L'énormité du châtement a produit un effet semblable à celui du poison absorbé à trop haute dose. Son action est annihilée. Toujours les extrêmes se touchent.

Nous connaissons les objections sur ces questions si controversées depuis longtemps. Ces antiennes, on nous les a souvent servies.

L'homme, en naissant, nous dit-on, a deux voies tracées devant lui : celles du bien et du mal. Libre à lui de choisir l'une ou l'autre. Tant pis si son choix est mauvais ; il en subira les conséquences.

Oui, bonnes gens, tapies dans votre bien-être, votre aisance, si férues contre le vice... des autres. Peut-être dans les mêmes conditions, nées avec les mêmes penchants, dans un milieu moralement et matériellement semblable, peut-être auriez-vous fait pire, seriez-vous tombées plus bas que celui que vous poursuivez de vos anathèmes. Cela vous ne vous le dites pas. Votre réprobation, quoique justifiée, aurait besoin d'un examen sérieux ; il y faudrait apporter des tempéraments.

Une autre chose encore que vous ne vous dites pas, c'est que tous nous pouvons être exposés au danger de voir naître dans notre milieu un être déshonorant notre nom, lui imprimant une tache ineffaçable. Quels que soient le rang, la situation, personne n'en est exempt.

Que cela nous rende donc moins implacables, plus indulgents pour les êtres atteints de ces effroyables maladies morales. Ce qui n'exclut nullement une juste répression. La Société a le droit, le devoir, de se sauvegarder, de se préserver ; mais elle en a un autre, encore plus impérieux, d'un intérêt général, celui d'une organisation meilleure, plus humaine, permettant à chacun de pouvoir vivre de son travail, au lieu de voir s'absorber les richesses, la puissance, entre les mains de quelques-uns ; ce qui, nécessairement, a pour conséquence de réduire à la nécessité, d'affamer ceux de l'autre côté de l'échelle ; de provoquer, avec l'envie, la soif des jouissances malsaines, entraînant aux pires résolutions. Tout le monde n'a pas l'âme suffisamment trempée pour, au milieu de la misère, des privations, savoir résister héroïquement, n'être même pas effleuré par de mauvaises suggestions. Le coupable seul n'est pas à incriminer, la Société a sa part de responsabilité. Une meilleure éducation, surtout une foi plus haute, plus sensée, plus humaine seront de meilleurs préservatifs.

Les théologiens apercevant le tort fait à la religion par cette inhumaine doctrine des peines éternelles, pour l'atténuer, la corriger, nous ont gratifiés du purgatoire ; remède qui presque ne vaut guère mieux que le mal. Autant dire qu'en quittant cette terre, quels qu'aient été nos efforts vers le bien, personne ne peut espérer atteindre à ce bonheur tant promis, tant convoité ; car, malgré nos meilleures intentions, qu'est-ce qui peut être assuré de n'avoir jamais « péché » ? Tous donc nous sommes mûrs pour le purgatoire, pour y rester, combien de temps, combien de siècles ? Chi lo sa. (Qui le sait.)

Mais ce que l'on sait pertinemment, c'est que ce correctif n'a rien d'encourageant. Après avoir souffert, peiné ici-bas, tenté l'impossible pour se rapprocher de l'idéal, après avoir résisté, autant qu'il est humainement possible, à toutes les tentations, s'être privé des jouissances les plus anodines, de peur d'être en état de péché, malgré ces efforts, malgré l'élévation de nos désirs, nous ne serons pas heureux, nous irons en Purgatoire. Après nous être privés volontairement de tout bonheur terrestre, nous ne connaissons pas non plus le bonheur là-haut. Avouons que c'est bien amer et, par surcroît, peu édifiant.

L'enfer, le purgatoire, ces doctrines ont fait leur temps. Elles ne peuvent que diminuer la grande idée de la Divinité, de sa bonté, de ses perfections illimitées. Si vraiment, comme les religions nous l'enseignent, le bonheur n'est le partage que des êtres parfaits, personne ne serait digne d'en jouir ; car, en regard de la perfection divine absolue, à laquelle il est complètement impossible d'atteindre jamais, quoique nous fassions, nous sommes tous, nous resterons toujours imparfaits. Par conséquent, selon nos docteurs en théologie, eux-mêmes y compris, voués sans rémission à l'une de ces deux alternatives si peu enviées : l'Enfer ou le Purgatoire. Le Paradis dont, au milieu de tout cela, on nous promet la possibilité de sa conquête, en réalité ne serait, dans ces conditions, qu'un mirage, un trompe-l'œil. Jamais on n'y pourrait accéder.

C'est bien le cas de citer ces deux beaux vers d'Alfred de Musset :

Vous les voulez trop purs les saints que vous faites, Quand leur bonheur arrive, ils en ont trop souffert.

En effet, nous ne pouvons pas sortir de notre nature humaine, imparfaite, peccable, exposée, malgré nous, à des tentations quotidiennes. Nous les subissons, nous n'en sommes pas les auteurs, et cela diminue considérablement notre responsabilité ; par conséquent, la punition, si punition il y a (nous en parlerons plus loin, au chapitre du Crime), est disproportionnée à la faute, elle est donc injuste. Et voilà les idées que nos conducteurs spirituels inculquent aux masses !

Aussi portent-elles inévitablement leurs fruits : le scepticisme, l'irréligion. Ne nous étonnons donc pas de voir tant d'esprits supérieurs se refuser d'accepter de telles conceptions, se révolter contre elles et les masses se désintéresser de ces enseignements qui ne leur apportent aucune consolation dans la douleur, aucun encouragement, aucun soutien dans les dures luttes de la vie.

Que ces données, malgré tout, puissent encore suffire à bon nombre de gens, surtout à ceux dont la vie ici-bas se coule sans heurt, sans difficultés, du moins avec peu de trouble, car le calme complet n'existe pas, pour personne, cet état de quiétude sur les choses de la religion, spécialement de la part de ces favorisés du sort, n'a rien de surprenant. Ils acceptent tout, disant avec saint Augustin : Credo quia absurdum, ou plutôt, ils ne se le disent même pas ; ils ne se donnent pas la peine de réfléchir. Ayant ce qu'il leur faut, ils se contentent de ce qui est, ils s'en tiennent là. Ils n'ont aucune raison de protester, de chercher plus loin. Peut-être leur quiétude cesserait-elle, céderait-elle bien vite devant un changement de circonstances ? Probablement alors trouveraient-ils que, selon l'adage populaire, « tout n'est pas pour le mieux dans le meilleur des mondes » et viendraient-ils recourir à des remèdes moraux plus efficaces.

D'ailleurs, pour longtemps encore, par habitude, étant donné l'état actuel de la mentalité humaine, les choses peuvent demeurer ainsi. Il en est de la nourriture morale et intellectuelle comme de celle du corps. Chacun s'assimile celle qui lui convient. Ce qui nourrit les uns, serait indigeste pour d'autres. A ceux-là il faut une nourriture plus ou moins grossière, là où, au contraire, ceux-ci ne peuvent s'assimiler qu'une alimentation plus délicate. De même ce qui moralement peut

contenter les uns, est absolument inacceptable pour des natures élevées, voyant plus haut, plus juste, rejetant tout ce qui diminue la grandeur de la Création, du Créateur ; tout ce qui y est contraire. Ainsi on arrivera à cette épuration nécessaire pour engendrer l'unité des croyances admise par tous, depuis les plus élevés jusqu'aux derniers rangs de l'échelle sociale, d'où résultera l'union des hommes, des nations, la fraternité, la vraie et non celle qui n'est que de la grandiloquence, faisant les frais de tant de beaux discours dits du bout des lèvres, mais cachant les plus effroyables desseins, même perpétrés en leur nom.

Les croyances étant unes, les divisions cesseront. Ce n'est encore, hélas ! qu'un beau rêve, mais il se réalisera dans la suite des temps. Les observateurs perspicaces, au milieu des tristes divisions qui affligent notre monde, néanmoins en aperçoivent nettement les prodromes.

Ces deux doctrines de l'Enfer et du Purgatoire sont donc absolument à élaguer. Les religions nous enseignent le pardon des injures. Elles vont plus loin encore ; elles disent de tendre la joue gauche, lorsque la droite est frappée ; ce qui, évidemment, n'est qu'à prendre au figuré, encore une fois pas à la lettre, car cela supprimerait tout droit de défense au profit des violents, aux dépens des natures douces ; ce sont plutôt des conseils de mansuétude poussés à la limite extrême. Cela ne peut s'entendre qu'ainsi.

Mais quelle inconséquence ! D'une part, on nous incite au pardon, on le considère, et avec raison, comme une des plus nobles prérogatives du cœur d'autre part, on nous représente ce Dieu d'une bonté illimitée, poursuivant sans merci de sa haine, de sa vengeance, ses pauvres créatures dont la plus grande faute consiste dans leur faiblesse, excusable, bien compréhensible en présence des difficultés de la vie ; méritant, par conséquent, plus d'indulgence que nos dissensions mutuelles, si peu de chose à côté de cela.

Il s'agirait pourtant de s'entendre. Ou la Providence est infiniment bonne, ou, en commun avec nous, elle partage nos défaillances, nos infirmités morales. Qu'il commence par nous pardonner nos offenses envers lui, s'il veut que nous en fassions autant entre nous ; autrement, le jour de notre comparution devant le soi-disant tribunal céleste, nous aurons le droit de lui opposer que nous n'avons pas besoin d'être meilleurs que Lui. Qu'il commence par nous donner l'exemple, nous tâcherons de le suivre autant que possible, car, étant infiniment moins parfaits que lui, nous ne pouvons nous y engager de manière absolue. Qu'il ne nous impose pas ce dont Lui uniquement est capable, ou alors il fallait nous créer plus parfaits. Ce langage, le seul vraiment humain, serait d'une justesse irréfutable.

Que de pauvres malheureux, animés d'un véritable esprit religieux, mais ayant la vue trop courte pour interpréter eux-mêmes la doctrine sacrée, se laissant guider par leurs directeurs spirituels, qui trop souvent abusent de leur autorité, terrorisés, hantés par la frayeur des peines éternelles, ne savent plus comment faire pour pouvoir s'y dérober ! Leurs faibles cerveaux font des efforts désespérés pour ne pas tomber en état de péché, ce péché si mal compris, si mal expliqué. Ils en voient partout, cela leur ôte toute liberté ; ils en arrivent à l'état dépeint par Molière :

« Cachez ce sein que je ne saurais voir ». Tout leur porte ombrage, tout est sujet à des critiques amères, et comme, malgré tout, ils ne peuvent pas dépouiller la nature humaine, cet excès de bigoterie les rendant insupportables, chacun s'éloigne d'eux. Ils deviennent acariâtres, intolérants ; leurs efforts de piété produisent l'effet absolument contraire de celui qu'ils en attendaient.

Non, l'homme ne peut pas tenter l'impossible ! Nous ne pouvons agir que selon notre caractère, la nature que nous apportons en naissant. Une philosophie plus douce, plus véritablement humaine le reconnaît. Elle ne jette l'anathème à personne. Elle est la religion de l'avenir. Certes elle ne supprime ni l'effort, ni la responsabilité, mais les proportionne au degré de l'avancement individuel. Elle ne nous prive pas de notre liberté, et avec elle, à cause de cette suppression, de toute franchise, de toute gaîté si nécessaire à la vie.

Tenter d'aller au-delà des forces humaines ne peut que nous nuire au lieu de nous profiter. Ce serait un fardeau écrasant que perpétuellement nous porterions avec nous, nous rendrait sombres, tristes, entraverait nos facultés, notre mission ici-bas. Ce n'est pas par ce moyen que l'humanité se relèvera ! Il faut approprier la religion à un idéal accessible à tous, à tous les degrés ; tel que chez nous le fait le bon maître. A chacun il ne demande que le possible, complimentant autant le petit débutant pour ses faibles essais, qu'un élève avancé pour la beauté de son travail. On ne peut sortir de sa voie, ni agir autrement que d'après les circonstances dont nous subissons le cours. Pascal l'a exprimé dans cette belle pensée :

« Qui veut faire l'ange, fait la bête. »

Laissez donc l'homme évoluer en toute liberté, il n'en sera que meilleur et, par réflexe, comme les ondes liquides, cette amélioration se propageant de l'un à l'autre finira par englober toute l'humanité.

Qu'il s'agisse de nos peines dont, par l'exagération des enseignements religieux, nous venons de démontrer tout le tort causé aux saines doctrines, les mêmes erreurs, tout aussi nuisibles, sont professées lorsqu'il s'agit de notre bonheur.

Celui qu'on nous promet n'est bon qu'à renforcer notre égoïsme, cette plaie, la pire de toutes, dont les conséquences féroces engendrent tous les maux dont nous sommes si cruellement atteints.

Pour mériter le bonheur, on nous engage à nous maintenir toujours dans la ligne droite. Certes, le conseil est excellent, il part d'un bon naturel ; mais ce bonheur, toute âme élevée, tous ceux qui réfléchissent, ne s'en contentent pas pour eux seuls, ne l'accepteraient à aucun prix. Jamais ils ne pourraient se sentir heureux, reconnaissant qu'à côté d'eux des millions d'êtres sont perpétuellement voués aux plus atroces souffrances.

D'une part, on nous recommande la pitié, la charité pour les malheureux d'ici-bas, et d'autre part, rentrés dans le royaume céleste, sans souci de ceux qui y subissent les peines les plus cruelles, nous devons les oublier, ne plus y penser. C'est précisément dans le lieu où la charité peut le mieux s'exercer, où elle devrait s'imposer avec le plus de rigueur, où la pratique de toutes les vertus doit être la

loi, c'est précisément là où on n'aurait plus à s'en préoccuper ! Pourvu que nous soyons heureux et c'est tout. Qu'importe le reste !

Eh bien non ! mille fois non ! Encore une fois, ce bonheur nous n'en voulons pas, nous le répudions. Nous voulons garder un cœur compatissant et non desséché, insensible aux souffrances d'autrui.

Là aussi, nous le savons, on a apporté un correctif, on s'est aperçu du préjudice moral causé par ce bonheur égoïste. On nous dit : en entrant dans le royaume des cieux, vous perdez le souvenir des choses de la terre.

Cette croyance, empruntée à la mythologie d'où elle dérive, ce passage d'une sorte de fleuve Léthé, au lieu de l'amoindrir aggrave plutôt le tort subi par la religion. Encore une fois, le remède est pire que le mal. Comment, nous ne pouvons être heureux qu'à la condition d'oublier tous les êtres tant aimés, auxquels nous avons donné tout notre dévouement, nos pensées les plus sincères ! Au lieu de nous retrouver réunis par les liens de l'affection, ce qui ne peut qu'agrandir notre bonheur, là où nous sommes délivrés de tous les soucis terrestres, de l'esclavage de ce corps gênant, source de tant de maux, c'est à ce moment de la plus belle phase de notre existence, où les conditions de notre réunion étaient le plus facilement réalisables, à ce moment nous serons dispersés, selon que nous aurons bien ou mal agi !

Grand merci, ce bonheur je n'en veux pas, il me répugne ! J'aime mieux rester avec les miens, les consoler, les soutenir dans leur malheur, le partager si cela peut les soulager.

Allons plus loin encore. Admettons même la réunion complète de tous les nôtres, en y joignant encore nos amis.

Quand même, cela ne nous satisferait pas. Quand on étudie la création de près, lorsqu'on y voit si clairement la solidarité de tous les êtres à tous les degrés, depuis l'animalité la plus primitive, et même en deçà, jusqu'aux individualités les plus hautes, les plus lumineuses, on comprend que la fraternité universelle, étendue au-delà de notre monde, allant sans exception à tout ce qui est dans ce vaste Univers, on comprend que cette fraternité n'est pas un vain mot, une fleur de rhétorique, destinée simplement à embellir nos discours, mais une réalité bien vivante. Cet amour que le Créateur a, visiblement pour l'observateur sagace, répandu sur toute la Nature, nous devons le partager. Rien, aucun être ne doit nous être indifférent. Conséquemment, non seulement nous n'avons pas le droit de faire souffrir, d'opprimer notre prochain, mais, dans la mesure du possible, nous lui devons aide et protection. Or, si un seul être, quel qu'il soit, quelles que soient ses fautes, l'énormité de ses crimes, au milieu du bonheur universel, dut en être excepté, souffrir éternellement, exhiler ses cris de détresse sans qu'on y puisse porter remède, sans espérance de ne pouvoir jamais accéder à ce bonheur, souffrant, souffrant toujours sans aucun palliatif possible, cette pensée nous bouleverserait profondément, gênerait, ruinerait complètement notre félicité.

Où la Providence nous a créés pour nous rendre heureux et nous en donner les moyens, quelles que soient notre ignorance, la profondeur de notre chute (entre parenthèses, on ne choisit pas, on ne peut rétrograder, c'est impossible ; cela sera

démontré plus loin, au chapitre du crime, on en a déjà quelque notion préliminaire par tout ce qui précède) ; si, pour revenir à la question, la Providence était incapable de nous acheminer tous vers l'acquisition graduée de la perfection d'où doit résulter le bonheur, n'y aurait-il qu'un seul être d'excepté, cette incapacité ruinerait complètement son œuvre, la dégraderait, la diminuerait. Il ne serait plus tout-puissant. Puis ce qui, est arrivé une fois peut se renouveler. Au lieu d'un seul, des légions d'êtres pourraient être exposés aux mêmes dangers. Nous aussi ; car, malgré notre suprême indulgence pour nous-mêmes, nous sommes tous, selon les enseignements doctrinaux et, plus encore, en regard de la perfection divine absolue, tous nous sommes d'abominables pécheurs.

A ce propos nous nous rappelons la spirituelle boutade de Petit Senn, philosophe genevois : « Un commerce lucratif serait d'acheter les hommes ce qu'ils valent et de les revendre ce qu'ils s'estiment. »

Même en écartant cette dernière hypothèse, un seul être, éternellement martyrisé, suffit pour dégrader complètement la figure immense de la Divinité. Elle la mettrait à des centaines de pieds au-dessous d'un bon Maître. Il sait toujours, par sa science pédagogique, obtenir des résultats favorables, proportionnels aux moyens de son disciple et encore, pour y arriver, n'a-t-il pour cela que quelques courtes années scolaires. Le Maître divin, par contre, a la ressource de l'éternité et il serait incapable d'y réussir !

Cette supposition est absolument incompatible, chacun en conviendra, elle est en complète contradiction avec l'idée de sa perfection illimitée, abaisserait son savoir infini, le rendrait inférieur au nôtre, à celui du maître.

N'en ressort-il pas évidemment que tous, sans exception, nous arriverons, dans la suite des temps, à nous épurer, quel que soit notre déséquilibre ? Et cette perspective est autrement réconfortante, autrement capable de nous soutenir dans le dur combat de la vie que cette doctrine dégradante des peines éternelles, d'un effet si décourageant ; au point que, sentant notre imperfection, notre impossibilité d'atteindre au degré imposé par la religion, nous devenons incapables de tout effort, nous nous laissons aller complètement.

Ce n'est pas à coups de fouet qu'on doit nous faire marcher, notre dignité s'y révolterait. Tout bon éducateur, tout véritable éducateur a d'autres procédés. Il cherchera plutôt à nous ennoblir par sa douceur persuasive, s'adressant à nos bons sentiments, à notre raison. Il répugnera à la manière brutale, grossière, aux coups. Il ne veut pas régner par la terreur qui avilit.

Nous sera-t-il permis à l'égard de la Providence de tenir le même raisonnement et de voir répandue dans l'humanité plutôt l'idée bienfaisante de la bonté divine, malgré les apparences contraires, malgré nos souffrances, faussement considérées comme une expiation, tel qu'on le verra plus loin, au lieu de ces malfaisantes doctrines de l'enfer, du purgatoire, des peines éternelles causant des angoisses effroyables à tant de malheureux simples d'esprit ?

Notre progrès est assuré, c'est d'une certitude absolue, les moyens de le réaliser existent pour nous tous, sans en excepter personne, aussi bas que l'on puisse être. La Providence, dans sa toute-puissance, sait toujours nous amener

de façon irrésistible, nous avons dit irrésistible, au but voulu. Dans notre courte vue nous ne savons pas toujours l'apercevoir, il n'en existe pas moins. Cette façon de comprendre les lois divines est autrement rassurante, en même temps qu'elle nous ennoblit, nous révélant nos destinées, nos hautes destinées, comme nous le disions en commençant, sur lesquelles on ne saurait trop appeler l'attention générale, d'un effet si grandement moralisateur.

Si d'ailleurs cette échelle de Jacob n'existait pas pour tous, si son ascension était impossible, ne serait-ce qu'à un seul être, la responsabilité divine serait gravement engagée, elle serait en faute ; le plus coupable ne serait pas la créature, mais son Créateur. C'est plutôt lui qui, dans ce cas, mériterait les peines éternelles. Il n'avait pas le droit, étant donnée sa toute-puissance, d'en abuser, d'en faire un si mauvais usage, de créer un être voué au malheur éternel, du moment qu'il est incapable de lui donner des moyens de relèvement. Il aurait dû le prévoir ; son omniscience, sa prévoyance ne peuvent, ne doivent jamais être en défaut. Il est déchu de son rang. De tout ce qui précède ressort clairement la justesse de nos théories. Le dernier alinéa l'accentue encore. En n'excluant personne à l'accession au bonheur, nous sommes dans la vérité complète, sans contradiction possible. Ou tous nous y accédons, ou personne. Cela seul est compatible avec l'existence d'un Dieu absolument juste, absolument parfait. Toute autre considération mène au gâchis, au trouble dans notre façon de comprendre les lois universelles.

Savoir personne exclu de son avancement est hautement rassurant, non seulement pour nous-mêmes, mais pour tous les nôtres. Si vraiment les peines éternelles étaient conçues dans le plan divin ; si, par impossible, nous l'admettions, la pensée qu'un des nôtres pût y être exposé nous torturerait notre vie durant, nous ferait maudire l'existence. Nous avons déjà assez de sujets pénibles, inutile d'y ajouter celui-là. Heureusement il n'est pas fondé ! Il pouvait avoir sa raison d'être à l'époque d'une humanité encore barbare, n'agissant que par la menace, sous la contrainte, ne pouvant être contenue, quoique bien imparfaitement, que par la terreur du châtement, Dieu merci, ces temps sont passés ! Malgré les apparences, malgré l'état social encore bien imparfait dont nous pâtissons tous, les mœurs néanmoins se sont adoucies. Il suffit de jeter un regard en arrière : les vols, les assassinats se pratiquaient couramment, ouvertement dans toutes les classes de la société. Nous ne pouvons pas prétendre, malheureusement, d'en être exempts, mais c'est plus dissimulé, et cette dissimulation, comme dit le proverbe, est déjà «un hommage rendu à la vertu ». Puis, pour être juste, si la criminalité n'a pas disparu, si nous ne jouissons pas encore de ce bienfait, elle s'est pourtant considérablement amoindrie relativement au passé et, l'adoucissement de nos mœurs est un fait réel, auquel il est nécessaire d'adapter des conceptions religieuses plus en harmonie avec notre époque. Elle aura des résultats vraiment féconds, activera la transformation sociale si nécessaire, car, cette acceptation, cette soumission volontaire, avec connaissance de cause, à nos inévitables tribulations, ne peut que nous ennoblir, là où, par contre, la contrainte, la terreur ne peuvent que nous dégrader. La violence par réaction appelle la violence, comme la guerre appelle la guerre.

Aussi, au lieu de la « résignation », terme employé en religion, préférons-nous celui d'acceptation. Le premier suppose la soumission aveugle, irraisonnée, celle de la bête qui se laisse égorger sans résistance, sans savoir pourquoi. L'animal, incapable de raisonnement, subit passivement sa peine, mais notre cas est bien différent ; nous avons le droit de connaître la raison de la souffrance imposée ; notre esprit en l'ignorant toujours, personne, aussi haut placé soit-il, n'ayant le droit de nous faire souffrir, notre esprit, disons-nous, finirait par se révolter, et cette peine, à laquelle il est impossible de se dérober, dans de telles conditions ne porterait aucun fruit. Nous serions comme le mauvais écolier, obligé d'exécuter sa tâche inévitable, le faisant de mauvais gré, par conséquent sans profit, ou plutôt avec peu de profit ; beaucoup moins, dans tous les cas, que s'il y avait apporté toute sa bonne volonté. Nous, de même, malgré tout, l'existence, dans une certaine mesure, nous est toujours profitable, nous y laissons quelque impureté. L'observateur superficiel ne s'en aperçoit pas ; il ne voit que les fautes commises ; il ne sait pas se rendre compte que tout effort, aussi incomplet qu'il soit, amène néanmoins quelque résultat ; par conséquent, malgré les apparences contraires, la gravité des fautes, il n'y a pas d'existence inutile. La Nature ne fait rien en vain.

Tout dépend de la manière dont nous comprenons la vie. Selon la direction par laquelle nous la guidons, selon les enseignements dont nous nous inspirons, elle nous profite plus ou moins. Bien entendu, il s'agit du profit moral et intellectuel, les seuls éléments constitutifs de notre individualité ; ceux qui demeurent, qui doivent le plus nous intéresser à développer, à agrandir.

L'acceptation consciente, plutôt que la résignation aveugle y contribuera puissamment. Ce dernier terme, d'ailleurs, n'est pas le seul appelé à se modifier. Tout le langage humain suivra la même voie. Il dépend essentiellement de nos idées, surtout de nos idées religieuses. Il a déjà évolué, se transformant perpétuellement, et continuera son évolution, toujours dans le sens de nos principes philosophiques.

Et ce transformisme, il ne sera pas le seul à le subir. Les arts, qui sont la plus haute expression de nos sentiments, suivront cette destinée commune à tout le travail humain.

Les grands drames où se dépeignent les plus poignants désespoirs, les plus déchirantes douleurs, feront place, lorsque des théories plus élevées touchant nos destinées seront acceptées, feront place à des œuvres théâtrales d'une tout autre tenue ; car alors il n'y aura plus sujet, quelle que soit la cruauté de la situation imaginée par son auteur, à ces explosions émouvantes, à ces affolements désespérés. Ils seront dominés, malgré tout, par la confiance dans des directions supérieures. On n'entendra plus ces déclamations contre un Dieu cruel, ces invocations au Dieu juste. Ces effets deviendront désuets, ne seront plus de mise.

Et ce que nous disons pour les œuvres théâtrales se réalisera dans tous les domaines de l'art : la littérature, la poésie, la musique, la peinture, la sculpture, etc.

Est-ce à dire qu'elles dégèneront dans la platitude ? au lieu de ces fortes

émotions des drames actuels, que nous n'éprouverons que de l'ennui ? Loin de là. Chanter la grandeur, la beauté de l'Univers, il y a là, il nous semble, ample matière aux plus grandes, aux plus nobles manifestations de l'art. Les grands génies, animés d'une conviction sincère, déjà s'en sont inspirés et nous ont laissé des œuvres immortelles d'une profondeur saisissante. Et la matière est loin d'être épuisée, elle est inépuisable, infinie. Nos futurs génies sauront l'exploiter aussi brillamment, mais dans de nouvelles formes, plus élevées encore, s'inspirant d'un idéal plus haut, plus vaste. L'art ne peut s'éteindre, ce serait le pire des désastres. Il est nécessaire à la civilisation, il embellit la vie et l'on peut juger de l'état de l'avancement d'un peuple sur celui de son art, le reflet de sa mentalité, de son caractère. Sa culture ne sera jamais trop intensifiée. A tort tant de gens le considèrent comme un luxe superflu. Son abandon, son arrêt seraient l'arrêt de mort d'une nation. Dès le plus jeune âge il faut l'inculquer pour former des générations avides d'idéal, du beau, contribuant à notre épuration dans tous les sens. Et c'est là son rôle exclusif d'une si grande importance ; par contre, les Sciences, tout en nous révélant la grandeur, la beauté des lois de la Nature, ce qui les fait confiner de très près aux arts, ne consistant pas, par conséquent, uniquement dans de froides déductions positives, ayant aussi leurs apôtres inspirés, les sciences, néanmoins, par leurs découvertes, leurs applications, contribuent plutôt à notre amélioration matérielle, en nous apportant plus de bien-être.

Leur terminologie également a évolué et cela se continuera à mesure que leur domaine, s'agrandira, que de nouvelles découvertes détruiront des théories erronées. Les religions, faussement considérées comme intangibles, en réalité sont des sciences philosophiques, sujettes, comme les autres, à des transformations, à des découvertes détruisant des principes également erronés. Nos prévisions concernant la modification de leurs termes sont donc absolument logiques, se justifient parfaitement.

Cette intangibilité des religions, au milieu du mouvement perpétuel de toutes nos connaissances, se base, nous le savons, sur la doctrine de la révélation. Elle est de source divine, dit-on, et, par conséquent, elle est immuable, elle ne peut changer. Y porter la main est sacrilège.

Encore une fausse interprétation à détruire. Oui, sur le caractère divin de la révélation, nous sommes pleinement d'accord. Jamais, sans cela, livrés à nous-mêmes, nous serions en possession de ces deux admirables doctrines qui dominent le monde, plus que cela, l'Univers de leur rayonnante, de leur lumineuse Vérité : celles de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme.

Mais, après avoir rendu un hommage qui ne sera jamais trop grand à ces deux fondements essentiels de la Nature sur lesquels reposent l'Infini, le vaste ensemble de la Création, tâchons de nous rendre compte du véritable caractère de la « révélation ».

En religion nous lui devons des choses absolument inconnues, impossibles d'être conçues par nos faibles cerveaux sans un secours supérieur, spirituel, donc divin. Mais il en est de même pour toutes nos connaissances. Sans ces révélations, d'un ordre élevé, dont la masse est complètement incapable, nous

serions restés bien misérables, nous ne serions pas en possession de toutes les beautés artistiques et scientifiques qui sont l'ornement de l'humanité dont elle tire de si grandes jouissances intellectuelles et morales. Nous en serions bien loin, ou plutôt, nous ne les aurions jamais connues. Ce sont donc aussi de véritables révélations, d'un autre ordre ; voilà tout.

A cause de cela, parce qu'elles aussi ont un caractère essentiellement divin, l'immortel Beethoven n'a-t-il pas dit : « Je sens que Dieu est plus près de moi dans mon art que des autres » ? A cause de cela faut-il arrêter tout mouvement, tout progrès ?

Ne sentons-nous pas, au contraire, la nécessité de continuer à travailler ? Nous nous exposerions, en nous l'interdisant, à cause des origines supérieures de ces révélations, en nous refusant d'y ajouter quoi que ce soit, de les améliorer même, s'il y avait lieu, nous nous exposerions au danger de voir se perdre toutes ces précieuses acquisitions ; car l'immobilité, la stagnation, ce serait leur mort amenée petit à petit, tandis que le mouvement c'est la vie, c'est toujours l'augmentation de nos connaissances. Cela se passe ainsi dans le domaine matériel : nous y voyons les plus beaux monuments historiques dans leur immobilité se lézarder peu à peu, puis tomber en ruines pour finir par disparaître. Si, à mesure que ces lézardes se produisaient, on les avait réparées, à temps, ils seraient encore debout.

De même, par notre intransigeance, nous risquons de voir se lézarder le beau temple de la Foi, de le voir tomber en ruines, si nous n'en réparons pas les fissures, si nous ne le maintenons pas à la hauteur des tendances de notre époque, et ce serait un désastre autrement grand que l'écroulement des monuments antiques, car ce serait un écroulement moral. Oui, ces révélations dans le domaine religieux sont d'ordre divin, nous en convenons parfaitement, mais il faut tenir compte de l'époque à laquelle elles ont été données. On s'adressait à des peuples primitifs ; il fallait les mettre à la mesure de leur niveau intellectuel. Des vérités trop hautes eussent été incomprises. Le plus souvent on leur parlait avec des paraboles, des images ; comme nous le faisons pour nos enfants ; leur première instruction se fait aussi dans des livres d'images. Malheureusement, ces paraboles dont le sens, si souvent, est caché, nos casuistes en font sortir ce qu'ils veulent et à leur profit, Il n'y a pas que le maquis de la jurisprudence, il y a aussi celui de la théologie. Contre ces interprétations intéressées les Ecritures, dans leur sage prévoyance, nous mettent en garde, en disant : « l'Esprit vivifie, la lettre tue ».

Mais le temps des paraboles, des images est passé. Nous vivons une autre époque, nous sommes mûrs pour un langage clair. Notre siècle plus positif, les sciences y ont grandement, contribué pour notre bien, pour notre avancement, notre siècle peut supporter des vérités plus hautes, plus profondes. En les propageant nous ne faisons que continuer l'œuvre de Jésus, car, comme il le disait : « Il ne s'agit pas de détruire la loi et les prophètes ». Ces intentions nous animent également ; loin de détruire, nous tâchons d'améliorer, de développer les idées fondamentales présentées sous des formes naïves à un peuple enfant. Nous les préservons d'une ruine certaine, ce qui, immanquablement, ne peut qu'arriver, si nous persistons dans nos erreurs, dans notre fausse interprétation

des admirables lois de la Nature d'une perfection, d'une justice absolues, avec lesquelles nos croyances doivent s'harmoniser complètement.

Que cela puisse porter le trouble dans certaines âmes vivant dans une parfaite quiétude, nous le regrettons sincèrement, mais il s'agit de l'intérêt supérieur de l'humanité. D'ailleurs elles peuvent se tranquilliser, aucune atteinte n'est portée à leur foi ; au contraire, elle est agrandie, épurée, et cela doit plutôt les réjouir. Personne, au reste, ne cherche à les violenter ; comme les autres, elles y viendront, c'est affaire de temps. Si, dans cette existence, cela ne se fait pas, cela s'accomplira dans d'autres, lorsqu'elles se seront débarrassées de leurs erreurs. Nous avons l'Eternité pour nous, par conséquent, tous nous sommes assurés d'arriver, de parvenir à nous perfectionner.

L'expiation, autre erreur à détruire. L'expiation, le châtement : de graves questions à traiter, à considérer tout différemment qu'on ne l'a fait jusqu'à présent. Là-dessus nous devons complètement réformer notre jugement.

Châtier, expier nos fautes, suppose la chute. Or, nous l'avons déjà mentionné, on ne choisit pas parce qu'on ne peut rétrograder. Dans la suite des temps, après avoir parcouru le cycle dont nous avons parlé, partant des règnes inférieurs pour monter jusqu'à l'humanité, par nos efforts parvenus à un certain degré plus ou moins épure, en naissant nous repartons de là pour continuer notre évolution. Elle ne peut s'accomplir qu'avec nos qualités et nos défauts résultant de nos vies antérieures et, par conséquent, en raison de nos facultés, de nos moyens,, nous serons plus ou moins exposés à nous tromper, à céder ou non aux tentations de la vie. Les conséquences, évidemment, en peuvent être plus ou moins graves pour nous, entraîner des suites préjudiciables à nos prochains, mais pour celui qui a fauté, ce n'est pas un recul, on ne peut agir qu'avec ses facultés. Impossible d'aller au-delà. Ce n'est donc pas une chute, mais une imperfection à corriger.

Les conséquences découlant de la faute commise, pour son auteur, peuvent nécessairement entraîner une répression d'une gravité proportionnée, capable même d'aller jusqu'à la mort ; car, naturellement, la Société a le devoir de se sauvegarder, elle agit dans la plénitude de son droit. C'est ainsi que cette répression doit être comprise et non comme une vengeance. Ce serait excéder ce droit et gardons l'espoir, avec le progrès de nos mœurs, de ne plus avoir besoin de cet atroce moyen extrême ; mais, tel quel, si cela n'agit pas ou peu sur les natures absolument perverses, si cela ne les préserve pas toujours, et nous non plus d'elles, sur d'autres, son action ne manque pas d'une certaine efficacité. Ne dit-on pas avec raison : « La crainte du gendarme est le commencement de la sagesse » ; conséquemment, cette crainte contribue dans bien des cas à retenir le coupable, elle a donc pour résultat de l'améliorer quelque peu et de le préserver dans l'avenir. C'est toujours un léger progrès accompli, en favorisant d'autres dans la suite des temps.

Et tous y arriveront, même les plus endurcis, car on a l'éternité de l'effort, le résultat est donc infaillible. Et, pour appuyer notre théorie, nous allons citer cet exemple : Nous nous trouvons dans l'île anglaise de Jersey, pendant une exécution capitale. Selon les lois anglaises le coupable allait être pendu. Au moment d'être lancé dans le vide, le malheureux s'écria : God save my spiril !

(Dieu sauve mon âme !)

Au moment suprême, les plus cyniques, les plus bravaches, malgré tout, éprouvent le frisson. Ils se retournent quand même vers un principe supérieur. Aux yeux humains ce mouvement leur paraît tardif, sans résultat. Toujours ils ne voient que le moment présent ; leur jugeaient s'arrête là. Le penseur, le croyant va plus loin. Ce frisson, cette émotion suivent le coupable dans l'au-delà. Leur résultat ne peut que lui être bienfaisant, l'inciter à prendre d'autres résolutions, à tâcher dans une prochaine existence à mieux résister aux mauvaises tentations. S'il n'y réussit pas, il recommencera, jusqu'à ce qu'il y parvienne. Le premier triomphe suffit ; car, au moral comme dans le domaine intellectuel, ce qu'on a fait une fois, on est certain de le refaire. Ainsi peu à peu les mauvaises tendances s'affaiblissent, finissent par se perdre complètement et, conformément aux lois de l'équilibre en mécanique, ce que l'on perd d'un côté on le gagne de l'autre. Tout phénomène, inévitablement, a ses conséquences.

De même, au moral, en affaiblissant un défaut, on acquiert la qualité qui y est opposée, car tout effort, là aussi, ne peut se produire en vain, le résultat est proportionnel et parallèle à cet effort, c'est-à-dire dans la même direction.

N'est-ce pas autrement consolant que de supposer des milliards d'individus voués à l'horreur des peines éternelles ? C'est aussi d'une justice absolue. Tous ces malheureux dévoyés, venus au monde avec leurs tares qui, d'avance, les exposaient à tous les méfaits, à tous les malheurs, ne demandaient pas à naître. La responsabilité de leur venue remonte plus haut. Ce ne sont pas eux les plus coupables. Cette interrogation : pourquoi la Providence les a-t-il créés ainsi ? demande une autre solution, conforme avec la justice absolue, avec la toute-puissance divine. En la donnant on agrandit notre idéal. Le contraire l'abaisse et, par conséquent, nous aussi, nous décourage ; car rien ne nous garantit que nos fautes n'entraîneront pas moins de rigueur, malgré nos tendances habituelles de les juger avec tant d'indulgence. Le jugement dernier pourrait bien avoir d'autres poids et mesures.

Le châtement, l'expiation, prennent ainsi une tout autre figure. Il sera plus exact et plus vrai de les considérer, non comme tels, mais comme les conséquences de nos actes. Ainsi ils n'ont rien d'irréparable. Les fautes proviennent de notre faiblesse morale et intellectuelle. Qu'on nous donne les moyens de les réparer, de nous corriger, nous ne demandons pas mieux ; car cette bonne volonté, malgré les apparences sur lesquelles nous jugeons si faussement, si superficiellement, elle est à peu près générale.

Parce que d'emblée nos efforts ne donnent pas le résultat complet, il n'en faut pas conclure à leur inutilité. Ce serait vraiment trop commode. Ils ne vaudraient même pas la peine d'être tentés s'il n'y avait aucune difficulté à vaincre ; au contraire, plus elle est grande et plus nous apprécions le but. Il n'y a qu'à persévérer dans la mesure du possible ; à chaque jour suffit sa peine, comme dit la sagesse populaire ; il ne s'agit pas d'un bond d'escalader le ciel. Nous en serions d'ailleurs incapables ; maintenons-nous dans les limites humaines, sans agitation, avec calme. Tous les moyens nous sont donnés à tous sans exception. La Providence y pourvoira. Nous avons le temps, l'Eternité pour nous, c'est notre

grand levier.

Nos maîtres agissent ainsi avec leurs élèves. Leurs fautes, non plus, ils ne les considèrent comme irrémédiables, comme des péchés irréparables demandant une expiation, un châtement. Evidemment, elles ont leurs conséquences ; c'est d'obliger l'élève à recommencer sa tâche jusqu'à ce qu'il soit arrivé au but voulu par son maître. Cette obligation, sans doute, est désagréable, mais elle ne peut s'éviter, elle est la conséquence de la faiblesse intellectuelle de l'élève ; ce n'est donc pas une punition, mais une nécessité découlant de son état mental dont il n'est pas l'auteur, mais passible d'être amélioré par ses efforts.

C'est ainsi qu'il faut considérer nos défaillances ; elles entraînent aussi des conséquences fâcheuses, nécessaires à notre amendement, mais certainement celles-ci ne sont ni des expiations, ni des châtements.

Seule cette manière de voir est parfaitement logique, fera accorder aux autres un peu de cette indulgence dont nous sommes si prodigues envers nous-mêmes.

Pour nous résumer, au lieu de : résignation, disons : acceptation et, en place d'expiation, de châtement, employons le terme de : conséquence. Nous savons pertinemment que cela ne changera rien à la vie ; cela ne nous empêchera pas de souffrir. Il serait fou de croire qu'un changement de termes puisse amener un résultat analogue dans les voies divines. Elles sont parfaites, donc immuables, et c'est très heureux, car toute modification nous serait éminemment préjudiciable. Néanmoins la façon dont nous les comprenons, ces termes, est de très grande importance, elle influe sur nos actes, sur notre pensée ; en un mot elle nous guide durant tout le cours de notre existence ; elle est donc primordiale. Aussi ne saurait-on trop insister sur ces transformations si urgentes, autant que sur les autres dont il a été question, d'où dépendent notre avancement ; d'où logiquement découle l'indulgence pour les défauts d'autrui, tant prêchée par les religions, si peu observée, mais dont clairement on aperçoit maintenant les raisons qui toujours étaient à peu près ignorées.

Un autre terme nécessaire de changer est celui de : charité. Il est humiliant, il suppose l'aumône. Il est blessant pour la dignité humaine, l'abaisse, la met en état d'infériorité vis-à-vis du bienfaiteur. Nous voudrions le voir transformer en celui de : solidarité. Il laisse intacte notre dignité, il ne la froisse pas ; car, en effet, c'est un véritable acte de solidarité dont l'accomplissement est un devoir, une obligation étroite. Cette solidarité qui relie toute la Nature existe jusque dans la mécanique céleste où les astres dans leur mouvement dépendent les uns des autres. Elle s'impose à nous au moral où tous les êtres aussi se relient solidairement. Cela ressort clairement de tout ce qui a été dit ; ce n'est plus simplement une figure, une adjuration idéale, mais une réalité. Là aussi cela ne change rien à l'acte, mais c'est encore par la pensée qui s'y attache que la bienfaisance prend sa signification. Ne dit-on pas avec raison : la façon de donner en fait tout le mérite. Bien entendu cela, n'exclut pas la reconnaissance de l'obligé, mais le sauvegarde de tout abaissement, On voit donc encore une fois l'importance des termes employés.

Disons quelques mots du panthéisme dont les principes sont inadmissibles,

parce que contraires à la logique.

Ils confondent l'effet avec la cause, réunissent à tel point l'un dans l'autre qu'on ne les distingue plus ; ils s'absorbent mutuellement.

Le panthéiste voit Dieu partout dans son œuvre, non comme nous le faisons, mais jamais il ne les sépare ; de sorte que tout ce qui existe dans l'Univers contient une portion de la Divinité ; elle se subdivise à l'infini. Cette conception est absolument inacceptable pour notre intelligence, elle repose sur une base fautive.

Que toute la Création soit animée du souffle de son créateur, c'est absolument exact ; mais les deux ne peuvent se confondre, ils restent distincts. Absolument comme chez nous. L'œuvre et son auteur non plus ne forment pas corps ; il serait absurde de le prétendre. Evidemment, ils restent séparés, tout en étant solidaires ; car celui-ci porte le cachet forcément de celui-là. C'est toujours notre ignorance en matière psychologique qui nous conduit à ces raisonnements au rebours du sens commun.

Nous ne les accepterions pas pour nous, mais dès qu'il s'agit de l'au-delà, nous bâtissons des systèmes dont la moindre réflexion ferait promptement justice ; car nulle part l'œuvre ne peut se confondre, se fusionner avec l'auteur, c'est une proposition incompatible. Elle reflète, cette œuvre, le caractère, l'individualité, les aspirations de son auteur, au point de pouvoir le juger d'après cela, mais c'est tout.

Quant à cette propriété qui lui est inhérente, elle permet d'expliquer, de faire comprendre une question considérée comme absolument insoluble : celle de l'ubiquité divine. En effet, puisque toute la création porte le cachet, la pensée de son auteur, Il est, par conséquent, présent Lui-même partout, et c'est le seul côté vrai du panthéisme ; mais, à cause de cela, il s'est égaré dans des conclusions fausses.

Nous-mêmes nous participons plus ou moins de cette ubiquité, suivant le degré de notre avancement. La pensée de l'auteur n'est-elle pas présente partout où son œuvre est connue ? N'en sommes-nous pas pénétrés, non seulement de son vivant, mais encore après sa mort ?

Un tableau de Rubens, une symphonie de Beethoven nous rendent présents ces génies. Il n'est pas nécessaire pour cela qu'ils soient là ; et, à un degré moindre, en rapport avec son avancement, tout être, toute chose même, est plus ou moins possédé de cette ubiquité par le souvenir qu'ils laissent. Ainsi peut se comprendre celle de la Providence ; autrement, notre faible intelligence limitée ne pourrait se la représenter, quoiqu'il soit parfaitement admissible, étant donnée sa toute-puissance dont nous ne pouvons nous faire qu'une idée approximative seulement, de supposer sa présence réelle partout, néanmoins ne se confondant pas avec ses créatures.

Mais ce qui ruine irrémédiablement cette conception, plus que tout ce que nous venons de dire, c'est le sentiment de notre individualité. Le panthéiste le dénie à la Divinité. Il confond la Création et le Créateur, l'un s'absorbant dans l'autre. Comment alors aurait-il pu nous le donner, ne le possédant pas Lui-même ?

Or, en vertu de notre axiome irréfutable, hors de conteste, l'effet, la Créature, participe de la même nature que la cause, l'Incréé, le Créateur. Celui-ci donc, non seulement possède ce sentiment au plus haut degré, mais, en outre, ne peut se confondre avec son œuvre.

En même temps ce raisonnement fortifie, établit, et la réalité de l'existence d'un Etre au-dessus de nous et celle de son individualité distincte de la nôtre.

Quant au matérialisme, dans cette succincte revue des religions, nous pourrions le passer sous silence, cet ouvrage, du commencement à la fin, le combat. Cette absence de religion, cette négation la confirme plutôt, car si cette doctrine avait sa raison d'être, depuis le temps que tant de bouches autorisées la proclament, depuis longtemps elle serait adoptée universellement et sans conteste. Or, c'est tout le contraire, et, comme le disait si bien l'illustre La Bruyère : « Il n'y aura jamais une nation d'athées ».

C'est fort heureux, cet état exceptionnel, si réduit, de ses partisans ; car le positivisme c'est la doctrine du désespoir, du découragement. Il assombrit la vie, si nécessaire d'être soutenue au milieu de tant de difficultés de toute sorte. Il ne nous apporte aucun remède, aucun soulagement ; au contraire, il empoisonne, ne nous laisse que de l'amertume. Pour se maintenir, malgré la désolation de ses principes, il faut une âme bien solidement trempée. Heureusement, comme nous l'avons prouvé, on ne descend pas, on ne peut déchoir. Malgré tout, l'individu apportant en naissant de bons instincts sera préservé de la funeste influence du positivisme ; tant il est vrai que nous sommes surtout guidés par nos qualités propres. Le régime seul de nos croyances ne suffit pas pour nous amender, si nos penchants ne s'y prêtent pas. Un païen dans l'antiquité, malgré la faiblesse des renseignements mythologiques, peut avoir mieux valu qu'un de nos contemporains tout imbu d'une conception supérieure.

Comme chez nous, le Maître seul ne suffit pas, quelle que soit l'excellence de ses principes ; il y faut la collaboration de l'élève. Dont on ne doit pas tirer la conclusion pourtant que le choix des moyens est sans importance, puisque, de toute manière, le résultat dépend de l'individu. Nullement. Ce choix, au contraire, a une grande influence ; il nous conduit plus ou moins bien, plus ou moins vite.

Au moral il en est de même ; nous agissons selon nos idées, notre avancement en dépend. Aussi, les principes d'après lesquels nous agissons ont-ils une importance supérieure. Ils nous soutiennent ou nous découragent. Dans le premier cas, nos épreuves bien supportées nous profitent, nous font progresser ; dans le deuxième cas, elles nous révoltent et ne nous apportent que peu de profit ou aucun.

Et qu'est-ce qui peut mieux nous préserver que des convictions sincères ? Tous nos efforts doivent donc être dirigés dans le but, non seulement de maintenir les croyances qui nous apportent la consolation, le réconfort moral, mais de les perfectionner, de les mettre à la hauteur de notre époque ; sinon nous risquerions, nous insistons là-dessus, de les voir périr.

Nous devons agrandir l'idée de la Divinité, la débarrasser de toutes les futilités qui l'amoindrissent, la rendent inacceptable aux intelligences élevées,

clairvoyantes, préférant, et nous étions de ceux-là, nier tout, verser dans le positivisme, plutôt que d'admettre un Etre, soi-disant supérieur, mais en réalité inférieur à nous, à cause de la façon dont on le représentait.

Notre langage ne nous est pas dicté par un manque de respect à nos vieilles croyances. Loin de là. La forme sous laquelle elles existent a sa raison d'être, elle était adaptée à l'époque à laquelle elle correspond et, de même que toutes les couches géologiques sont nécessaires à la constitution de notre globe, depuis les inférieures jusqu'aux supérieures, celles-là servant de base à celles-ci, de même tous les concepts religieux, des plus antiques aux plus modernes, forment, pour ainsi dire, les couches archéologiques de notre constitution morale, puisque les unes procèdent des autres en s'y juxtaposant.

Nous ne les considérons pas avec dérision, pas plus que nos manifestations dans les domaines scientifique et artistique des temps passés. Nous leur devons ce que nous sommes ; sans elles, malgré leurs erreurs, leurs naïvetés, nous n'y serions pas arrivés à ce point de perfection relative, car ils continueront de progresser, de se transformer.

De même, malgré ses imperfections déjà signalées et celles dont nous continuons de parler, il serait injuste de méconnaître les grands services rendus à l'humanité par la religion qui, depuis de longs siècles, l'abrite sous son ombre bienfaisante. Elle a suscité les plus beaux dévouements, des actes sublimes de renonciation ; elle a inspiré les plus grands génies. Ses temples magnifiques consacrés au culte du Seigneur réunissent un grand nombre de fidèles dans une communion de pensées ; mais le jour viendra où ces fidèles pourront se réunir aussi, pendant la belle saison, dans quelque site pittoresque, le vrai temple de la Nature, pour entendre la parole d'un conférencier, les initiant à des vérités plus élevées, plus conformes aux aspirations nouvelles sur le plan divin ; car, ne l'oublions pas, la religion, comme toutes nos acquisitions, doit s'étudier de la même manière. Elle aussi est soumise à la loi inéluctable du progrès, de la transformation. Ce qui reste seul, ce qui est immuable, c'est le fonds, la croyance à une direction infaillible, toute-puissante ; mais il importe de l'agrandir, de l'étudier pour en faire sortir, sans contradiction possible, la justice absolue.

C'est alors que dans ces grandes réunions, ces assemblées populaires où toutes ces questions philosophiques seront approfondies, un plus complet accord s'établira, la communion sera plus haute, plus reconfortante et l'effet de la prière en commun plus salubre. Chacun en retournant chez lui reprendra sa tâche, souvent si dure, avec plus de courage. Quant à cette prière en commun, dont dans le chapitre précédent nous avons promis de reparler, n'en pouvant alors envisager que certains côtés concernant plutôt le chapitre présent, cette prière, non plus, nous ne voulons ni ne pouvons même en donner un texte précis. Premièrement, parce que nous sommes ennemis de ces récitations mécaniques où le sentiment a si peu de prise ; secondement, parce qu'elle dépendra de la matière traitée. C'est une improvisation dont, en toute liberté, on doit laisser le choix au conférencier.

Nous disons intentionnellement : le conférencier ; car les choses de la religion ne resteront pas toujours dans leur état actuel, ne seront pas toujours l'apanage

exclusif d'une caste privilégiée. Elles aussi se laïciseront et, comme le disait si bien feu notre ami Charles Fauvety, philosophe doublé d'un excellent écrivain, nous arriverons à la Religion laïque.

Ces temps sont encore bien lointains, si éloignés encore qu'aux yeux d'une grande majorité ils semblent irréalisables, comme une utopie, un rêve généreux. Pourtant ils viendront, non seulement nous l'espérons, mais c'est une certitude. De plus en plus, le véritable observateur se rend compte de ces nouvelles tendances, de ce besoin l'un agrandissement de la Foi, ayant forcément pour conséquence de nous éloigner des vieilles conceptions qui ont fait leur temps.

Comprenant mieux l'œuvre de la Création, ayant une connaissance plus rationnelle de nos destinées, de nos hautes destinées, nous saurons mieux nous diriger. Notre dignité, notre conscience s'élèveront ; notre individualité s'augmentera, marchera d'un pas plus rapide, plus ferme vers le progrès moral ; car si du côté intellectuel on aperçoit un magnifique épanouissement, le côté moral, au contraire, est dans un lamentable état. Il y a déséquilibre entre ces deux facteurs essentiels ; il est cause de toutes les grandes catastrophes qui nous affligent, nous accablent.

Ainsi, par la perspective de cette transformation, se justifie, dans notre Préface, la phrase où nous reconnaissons l'utilité, la nécessité même du prêtre ; mais ajoutons-nous, jusqu'à nouvel ordre, c'est-à-dire jusqu'au moment où chacun pourra se suffire au moral, saura, en connaissance de cause, comprendre sa vie, l'accepter telle que la Providence la lui dispense ; en un mot sera son propre prêtre.

Cette perspective si désirable, si désirée par tous les cœurs généreux, aucun pouvoir humain, si haut placé soit-il, quel que soit son prestige moral ou spirituel, ne pourra l'empêcher d'aboutir, car forcément nous y serons conduits, elle est dans les voies divines.

CHAPITRE VII

LA SOUFFRANCE

De quelque côté qu'on l'envisage, elle a sa haute raison d'être. Même la médecine reconnaît son utilité. Elle préservé le malade, le retient contre ses imprudences, aide à consolider son état pour l'amélioration duquel les remèdes seuls seraient insuffisants. La Science l'admet incontestablement.

Mais considérons-la seulement au point de vue philosophique auquel cet ouvrage est consacré :

Elle est la confirmation complète de notre théorie du progrès ; elle en ressort avec une évidence lumineuse. Si la souffrance n'avait aucun but, pourquoi nous l'imposerait-on ? La Nature ne fait rien en vain. Jusque dans les plus petits détails elle agit toujours avec une profonde sagesse. Les observations scientifiques nous

pénètrent d'admiration pour ses lois si harmoniques, d'une logique parfaite. Chaque nouvelle découverte le confirme, nous en convainc toujours davantage. Comment alors, par quel illogisme, dont, du reste, on est si coutumier quand avec notre aveugle ignorance nous jugeons la Nature, comment alors admettre un fait si capital, comme l'est la souffrance, pour nous, certainement, le plus capital de tous, infligée à la malheureuse humanité, sans raison, pour le plaisir de nous faire souffrir ? Impossible d'un tel raisonnement de tirer d'autres conséquences.

Et si, à la manière des positivistes, tout est matière, ce plaisir même la Nature ne pourrait l'éprouver. Elle serait incapable de sentir et, en vertu de cet axiome, je me demande par quel prodige elle aurait pu nous communiquer le sentiment, ne le possédant pas elle-même. Encore un non-sens à relever à l'actif du matérialisme. Impossible aussi de l'attribuer à la cruauté, sentiment dont également la matière est incapable et, par un juste retour de raisonnement, on pourrait nous objecter, à nous, protagonistes des éléments spirituel et divin, attribuant toutes nos facultés à la Nature, parce qu'elle-même les possède à un degré infini, sans quoi elle n'aurait pu nous en doter, on peut, dans ce cas, nous objecter qu'étant capable de cruauté, la Nature, ou plutôt son créateur, en doit être possédée aussi ; il est donc loin d'être parfait. Nous n'avons rien à renier de nos théories, mais ces controverses démontrent l'importance de cette question si mal comprise et combien elle a besoin d'être élucidée, d'être mise en harmonie avec la doctrine de la perfection divine, de sa bonté illimitée, nullement atteinte par la raison de la souffrance de ses créatures. Elle n'est imposée ni par cruauté, ni, non plus, par un abus arbitraire de la toute-puissance du Maître souverain. Ces deux façons de la considérer sont absolument fausses ; cela tombe même sous le sens et, pour se maintenir dans la logique, en concordance avec les lois de la création où, dans tous les domaines éclatent leur haute prévoyance, émanation, par conséquent, d'une source de bonté, pour s'y maintenir, il faut donc chercher une solution rationnelle, montrant là, aussi bien que partout ailleurs, cette concordance de toutes les lois, y compris la souffrance.

Seule cette solution, satisfaisant à ces conditions, est la vraie ; toute autre ne peut être que fausse, que mauvaise.

Nous connaissons celle enseignée par l'orthodoxie. Elle a pu être suffisante aux temps primitifs où on acceptait de toutes pièces les doctrines des ecclésiastes qu'on ne pouvait, qu'on n'osait même pas discuter, sous peine de damnation. Ces temps sont passés, cela ne nous contente plus. Il nous faut plus de clarté, plus de logique, sous peine, sans cela, de voir sombrer tout l'édifice de la religion ; car tel qu'on nous expliquait la souffrance, elle abaissait sur cette question, comme sur tant d'autres, la Divinité, impossible à concevoir sans la perfection absolue de tous les attributs.

Avec Goëthe, écrivons-nous : « de la lumière, toujours plus de lumière ! » Notre foi aussi en a grand besoin ; elle veut être mieux éclairée. Les esprits d'élite alors seront heureux de l'accepter, car, tout comme les autres, ils ne demandent pas mieux que de croire. Malgré toutes les dénégations, le cœur humain se révolte contre les désolations du matérialisme, il cherche un refuge ailleurs. Qu'on le lui donne, mieux éclairé, mieux aéré, il s'y abritera avec confiance et, question

importante, sur laquelle nous revenons avec insistance, ces nouvelles doctrines, acceptées par les intelligences supérieures, conduites par elles, pénétreront promptement les masses, car c'est de là que le mouvement doit se répandre. La lumière doit partir d'en haut.

L'orthodoxie nous dit : La souffrance c'est la punition de nos péchés, l'expiation de nos fautes. Dieu agit envers nous, comme nous envers nos enfants. Lorsqu'ils ont mal agi nous les punissons les cas sont exactement les mêmes.

Ainsi donc ce n'est pas assez de l'horrible perspective du purgatoire ou de l'enfer ; déjà ici-bas nous commençons à expier. Autant dire que nous, pauvres êtres faillibles, forcément exposés, par conséquent, à errer, nous n'avons été créés que pour souffrir, et, circonstance aggravante, pendant que nos parents, en nous punissant, le font non par inhumanité, par abus de pouvoir, mais dans le but de nous améliorer, de nous corriger de nos défauts, cette punition d'ailleurs ne dure pas, nous reprenons nos rapports affectueux ; la Providence, au contraire, après nous avoir fait souffrir ici-bas, ne pardonne pas, elle continue dans l'au-delà. Ces souffrances étaient donc infligées sans but, sans tenir compte d'aucun résultat, puisqu'elles ne cessent pas.

Nos parents, par conséquent, se montreraient donc meilleurs et plus sages que le Créateur. Et voilà l'image qu'on fait de lui ! Impossible de l'admettre. Plutôt la négation absolue que de telles hypothèses, elles nous révolteraient avec plus de raison.

Une autre objection, plus importante encore, ruinant complètement cette idée enfantine et si fausse de la punition, de l'expiation :

Un enfant naît aveugle, muet ou possédant d'autre ? infirmités. Qu'a-t-il fait pour cela ? Il n'a jamais péché, au sens orthodoxe, pourtant il est puni par anticipation. Est-ce là de la justice ? Allons plus loin encore pour démontrer la fausseté de nos conceptions. Les animaux, mêmes, quoique plus rarement, peuvent aussi être atteints dès leur naissance, ou ultérieurement. Nous avons connu, dans une ferme, un jeune poussin dont une patte, ayant été écrasée, était remplacée par un bout de bois. Il marchait ainsi comme avec une béquille.

Est-ce aussi une expiation ? Nous nous sommes souvent creusé la cervelle pour savoir quel péché pouvait bien avoir commis ce pauvre petit innocent.

On nous répond à ce sujet, car les casuistes ne sont jamais embarrassés ; reste à savoir si nous ne le sommes pas par leurs théories ; ils nous disent :

« C'est le mystère ; les voies de Dieu sont impénétrables. Inclinez-vous, acceptez, ne cherchez pas à comprendre. C'est péché de vouloir percer l'incompréhensible. »

Certes nous admettons dans quelques-unes de ces parties le mystère, non au total. Il n'existe pas que là. Nous sommes limités en tout. Les arts, les sciences ont aussi des secrets inaccessibles, leurs mystères que nos faibles intelligences n'ont pas encore pu percer. Nous disons : pas encore, car, petit à petit, nous continuerons nos découvertes, et bien des choses, considérées comme incompréhensibles, nous seront révélées.

De même en philosophie, beaucoup d'obscurités, peu-à peu se dissiperont, et n'est-il pas absolument juste qu'on se détourne de ceux dont la science est insuffisante pour nous éclairer, pour aller vers ceux capables de nous instruire, de nous sortir d'une ignorance nuisible à notre avancement, maintenant des doutes pénibles sur tant de questions vitales ?

Au moins, puisque nous sommes entourés de tant de mystère, les plus positifs sont bien obligés de le reconnaître, qu'on ne nous donne pas sur les faits connus des explications illogiques, faussant notre jugement, entravant ainsi le progrès de nos connaissances !

Les sciences aussi ont passé par ces mêmes phases d'obscurantisme ; elles n'ont avancé à pas de géant que lorsque les phénomènes de la nature ont été mieux compris, mieux observés. N'attribuait-on pas l'ascension de l'eau dans un corps de pompe à l'horreur du vuide, comme on disait dans le langage du temps ? Quelques savants plus perspicaces, comprenant que la matière ne pouvait éprouver de l'horreur, partant de ce raisonnement juste, ont pu découvrir les véritables causes de cette ascension. Depuis lors on s'est mis à étudier plus exactement; cette découverte a mis sur la voie de toutes les autres dont la Science s'est enrichie pour notre plus grand profit, améliorant grandement les conditions matérielles de notre existence.

C'est ainsi que nous devons procéder pour améliorer ses conditions morales, d'une importance incomparablement plus grande, et ne pas nous en tenir perpétuellement aux enseignements vétustés, inacceptables, pour le degré de maturité de l'humanité actuelle. Cette nouvelle orientation, comme dans les Sciences et dans les arts où, non plus, elle s'est faite sans rencontrer de vives résistances, de même dans le domaine religieux portera ses fruits bienfaisants.

La souffrance ne doit donc pas se considérer comme une punition, encore moins, ainsi que nous venons de le démontrer, comme l'expiation de nos péchés. C'est un exercice d'assouplissement moral, nécessaire pour nous faire progresser. Sans elle, sans ce stimulant, nous n'y parviendrions jamais. Nous nous complairions dans notre état présent, nous ne chercherions pas à en sortir ; nous ne ferions aucun effort pour cela.

Les lois régissant la matière ayant leurs correspondantes dans les domaines moral et intellectuel, car tout dans la nature est solidaire, nous l'avons expliqué plus haut, la loi de l'inertie de la matière se retrouve aussi au spirituel. Pour la dominer, le procédé ne peut être qu'identique partout. Cette inertie, cette immobilité, les physiciens le reconnaissent, est une force. Elle ne peut se vaincre qu'à l'aide d'une force supérieure et extérieure à elle, la sollicitant, l'obligeant à se déplacer.

Au moral cela se passe de même. Sans la pression extérieure, celle de la souffrance ou des événements, suivant le cas, nous ne nous transformerions pas. Si nous n'étions pas obligés par cette force extérieure de nous modérer, de faire violence à nos penchants naturels, capables de nous abandonner à tous les excès auxquels ils nous pousseraient, nous ne résisterions pas, nous ne bougerions pas, nous garderions tous nos défauts au même degré où nous les

apportons en naissant.

La souffrance n'est donc ni une expiation, ni une punition, mais un bienfait, une nécessité, le remède dont l'action curative agit au moral, comme celui du médecin l'exerce au physique. Il nous fait souvent souffrir aussi, nous occasionne des malaises, des maux que nous n'aurions pas éprouvé sans cela, mais, évidemment, ils sont préférables à la conservation de la maladie. Ces inconvénients, d'ailleurs, sont passagers ; en les acceptant on se débarrasse du mal, on en sort régénéré.

Personne ne songera à accuser le médecin de dureté, de cruauté ; ce serait complètement déraisonnable. Au contraire, on le considérera comme un bienfaiteur, on lui témoignera de la reconnaissance pour ses bons soins. Les souffrances, souvent bien cruelles, occasionnées par la médication avaient leur raison d'être, elles étaient infligées dans un but utile.

Nos défauts exactement, au moral, sont ce que nos maladies sont au physique. Celles-ci procèdent d'un vice organique de notre constitution matérielle, ceux-là proviennent d'un vice inhérent à notre constitution morale. Dans les deux cas, il y faut appliquer le remède, matériel dans le premier, moral dans le second. Et, dans celui-ci, le seul possible est celui qui s'y applique si exactement. Qu'il vienne celui capable de nous en indiquer un autre ! Je le mets au défi.

Notre corps y est admirablement adapté, avec une perfection au-delà de toute imagination, comme l'est toute la création. C'est le frein qui règle toute notre vie. Il régularise, modère ou réprime complètement nos impulsions ; il nous oblige irrésistiblement de suivre la voie tracée par sa constitution, en y ajoutant un autre facteur d'une grande importance aussi : celui des circonstances, des événements. C'est sous la dépendance de cette double direction que nous sommes obligés de conformer notre conduite. Impossible de s'y soustraire ; toute transgression nous exposerait à de graves préjudices et même, en nous y risquant, nous ne pourrions ni la continuer longtemps, ni la renouveler souvent ; nous serions obligés de rentrer dans la voie imposée.

Ainsi donc cette direction se trace d'une façon bien nette et d'après un plan différent, dépendant de l'individualité, conçu selon le but à atteindre. On voit maintenant combien elle est fautive, l'opinion attribuant tous nos événements, les circonstances à la fatalité. La direction, une direction intelligente est de toute évidence ; en même temps elle nous donne la preuve d'une intelligence supérieure, prévoyant longtemps d'avance les résultats, embrassant l'Univers entier et chaque être en particulier, conduisant tout et tous à ses fins. Cette prévoyance, un seul Etre est capable de l'assumer : Dieu ! Jamais nous ne lui témoignerons trop d'admiration, trop de reconnaissance. Nous lui devons tout ce que nous sommes, tout ce que nous serons. Sans lui la Nature ne peut s'imaginer. Sa bonté, sa puissance, son omniscience illimitées se manifestent non seulement dans son œuvre, mais par la parfaite sagesse, la justice impeccable dont elle est conduite dans l'immense étendue de ce vaste Univers où rien n'est oublié ; où tout, chaque chose, chaque être, se trouve à sa vraie place, pourvu de tout le nécessaire pour remplir sa destination.

Les plus positifs, les plus intransigeants, malgré toutes leurs dénégations, sont bien forcés d'en convenir. Que cela dépasse notre faible intelligence, si bornée, c'est certain ; mais, puisque cela est, puisque rien que sur notre petite terre, grain de sable dans l'Univers, et, avec elle, toute la masse innombrable des planètes, ayant, comme nous, leurs produits, leurs créatures, tout y est pourvu, dirigé vers un but assigné, supposant, par conséquent, une intelligence supérieure, sans comparaison avec la nôtre, au-dessus même de celle de l'Univers entier, impossible de ne pas en convenir, forcément on aboutit à un Etre tout-puissant dominant toute la création, à Dieu.

Ce raisonnement est d'une exactitude absolue ; on ne peut conclure autrement. Nous n'en tiendrions pas un autre à notre sujet. L'élève entrant dans une école, ne peut suivre ses études que d'après un plan tracé par le maître ; lui-même en serait incapable. Pourrait-on y voir l'effet de la fatalité ? Ce serait absolument faux. Cette direction imposée à l'élève ne peut s'attribuer qu'à une intelligence supérieure à la sienne. C'est d'une évidence qui se prouve d'elle-même. Comment alors, par une aberration de raisonnement, pourrait-on nier cette direction, là où, par sa haute importance, sans comparaison avec celle d'un Maître vis-à-vis de ses élèves, s'exerçant sur l'Univers entier dans tous les domaines, elle s'accuse, au contraire, avec une telle force.

Nous n'avons donc qu'une chose à faire : à nous soumettre, dans notre intérêt, à nous laisser conduire par cette sagesse supérieure dont toutes les dispensations ont notre bien en vue. Ainsi la souffrance peut seule se justifier, elle se concilie donc parfaitement avec la bonté divine ; elle l'agrandit même aux yeux des esprits clairvoyants, puisqu'elle est imposée pour notre amélioration morale, comme celle du médecin l'est pour notre amélioration physique. C'est donc bien une acceptation, terme que nous voudrions voir remplacer celui de « résignation », nous abaissant au niveau de la bête conduite à l'abattoir.

Regardons la souffrance sous cet autre aspect. Encore une fois on se persuadera combien est fausse la manière enfantine de la comprendre, d'y voir un châtiment pour expier nos péchés.

Généralement les belles natures, ceux qui viennent accomplir ici de hautes missions, sont les plus éprouvées. Leur vie est un long martyrologe. A côté de cela nous voyons les êtres les plus ordinaires, de beaucoup au-dessous de ceux-là, intellectuellement et moralement, jouir d'une existence heureuse et tranquille, favorisés par le sort, réussissant à souhait dans leurs entreprises où, si souvent, le résultat n'a été obtenu que grâce au machiavélisme, à la fourberie de leurs combinaisons, triomphant de l'honnêteté, de la simplicité de la partie adverse.

Est-ce la récompense pour leur mérite et, pour ceux-là, d'une si haute valeur, la punition de leurs fautes ?

Cela ne tombe-t-il pas sous le sens que cette explication ne peut s'admettre ? Ou alors, que devient la justice divine, qu'en fait-on ?

Non, elle existe, elle n'est pas faussée, elle est toujours parfaite, admirable. Seule notre pauvre intelligence est faussée, elle ne sait pas regarder en face les problèmes qui continuellement se dressent devant nous ; elle en donne les

explications les plus fantaisistes, les plus puérides, abaissant la magnifique nature à son niveau, au lieu de s'élever jusqu'à elle.

L'homme de valeur dont le rayonnement de son intelligence répand les bienfaits sur notre monde, y souffre pour beaucoup de raisons. D'abord il est incompris, combattu par la routine, méconnu, traité de fou. Il subit la brutalité, l'indélicatesse d'une société si inférieure à lui. Il entend les propos les plus saugrenus qui le blessent, le froissent dans ses sentiments les plus nobles, les plus élevés, sans même pouvoir se permettre la moindre objection. Il est isolé, à peu près seul, étant trop au-dessus de la moyenne, incapable de le comprendre. Dans ces conditions, évidemment, la fortune, cette altesse après laquelle tant de gens courent follement, comme les moucheron qui se brûlent les ailes à la lueur de la flamme, la fortune, disons-nous, ne les favorise pas, ces novateurs. Généralement ils mènent une vie précaire, ils sont éclaboussés par le luxe insolent de tant de médiocrités qui se considèrent bien au-dessus d'eux.

Néanmoins ils n'ont pas reculé. Avant d'entrer dans la vie ils savaient ce qui les attendait, à quoi ils seraient exposés. Ils ont accepté par dévouement ; l'acceptation, ils la subissent avec résignation. Intentionnellement nous accolons ces deux termes, dont nous avons combattu le second à cause de la fausse idée dégradante qu'elle impliquait ; mais lorsque cette résignation est subie avec connaissance de cause, acceptée, elle est anoblissante, c'est de l'acceptation.

Tous ces beaux génies auxquels nous devons tant de grandes œuvres dont la valeur a enrichi notre domaine moral et intellectuel, voilà les vrais saints ! La canonisation officielle ne leur est pas échue, ils n'en ont pas besoin. Ils ont souffert pour le plus grand bien de l'humanité, ils se sont sacrifiés pour nous faire avancer, ils nous ont légué leurs précieuses pensées. Voilà les vrais titres à la sainteté !

Cette souffrance s'explique donc aisément. Il n'y a là évidemment aucune punition, au contraire elle honore, elle agrandit à nos yeux les êtres capables de la subir pour la cause du progrès universel. Ils sont comme les bons élèves à l'école, acceptant des tâches dont les autres sont incapables, travaillant dans le but d'acquiescer, de progresser, pendant que leurs camarades, en grande majorité, ne pensent qu'à se distraire, à s'amuser, à échapper à l'étude si lourde, si ennuyeuse à leurs yeux.

Les rares privilégiés, au contraire, dans ces amusements futiles, ne trouvent aucun intérêt, ils y préfèrent leurs chères études ; c'est là leur vraie satisfaction. Ce sentiment, il est vrai, à l'école, comme à celle de la vie, peu de gens l'éprouvent ; aussi cette tâche de missionnaire, dans les arts, les sciences ou en philosophie, ne peut être dévolue qu'à des êtres supérieurs ; les autres y échoueraient complètement, elle est au-dessus de leur force. Aussi est-ce remarquable d'observer combien le choix, parmi tant de milliards d'êtres, tombe toujours juste.

Est-ce encore l'effet du hasard, messieurs les positivistes ? A tout le monde, animé du plus vulgaire bon sens, ce choix supérieurement intelligent, car il s'agissait de distinguer parmi des myriades d'êtres le seul auquel on devait, on

pouvait s'arrêter. Ce choix, disons-nous, prouve une direction, une intelligence infiniment supérieure à nous tous réunis. Il fallait trouver celui dont non seulement l'intelligence, mais le caractère, le moral étaient à la hauteur des nécessités de sa mission. Il était là, remplissant toutes les qualités requises et juste au moment voulu. Aveugles, obtus, ceux qui ne peuvent ou plutôt ne veulent y voir l'effet d'une direction parfaite, supérieurement intelligente, indépendante et en dehors de tous les êtres qui peuplent l'Univers, soit : Dieu !

Pour en revenir à la souffrance, en l'envisageant comme nous le faisons et, ajoutons-nous, c'est la seule solution possible, conforme au bon sens, elle prend un tout autre caractère. N'étant plus une punition, comme nos vues bornées le supposaient, mais un véritable exercice d'assouplissement moral, en vue de notre perfectionnement, tel que le travail intellectuel imposé pour le développement de l'intelligence, cette souffrance dont le but utile est évident, n'est donc pas l'effet d'une cruauté, d'un abus de pouvoir, mais, au contraire, celui d'une nécessité, d'un stimulant qui nous pousse, nous oblige de suivre la direction dans laquelle, sans cela, nous ne nous serions pas engagés. C'est, en un mot, un véritable traitement moral dont la dispensation ne venant pas de nous, au contraire, malgré nous, ne peut donc être attribuée qu'à une force en dehors, supérieure à nous, mais à une force bien, faisante, puisqu'elle s'exerce dans une bonne intention malgré les apparences contraires ; elle est donc parfaitement conciliable avec la bonté divine.

Mais, objectera-t-on, puisque, selon votre, théorie, plausible en effet, la souffrance est nécessaire à notre avancement, pourquoi, d'emblée, ne nous a-t-on pas créés parfaits ? Nous n'aurions pas eu besoin de subir de si cruelles douleurs physiques et morales ; car, de quelque façon qu'on l'explique, malgré tout, ces tortures auraient dû nous être épargnées.

En effet, répondrons-nous, la Providence avait le choix entre deux moyens :

1° Celui par lequel nous passons ;

2° Etant donnée sa toute-puissance, il pouvait, le Créateur, nous dispenser de souffrir en nous créant, comme on l'objecte, immédiatement dans l'état de perfection.

Eh bien, en procédant comme il l'a fait, il a agi avec la plus haute sagesse ; d'ailleurs elle éclate partout. Il ne pourrait évidemment en être autrement, étant lui-même absolument parfait, et ce n'est pas sans raison que nous terminions le chapitre IV (Le plan divin, sa sagesse) par cette affirmation incontestablement vraie :

Tout est juste, tout est bien et ne peut être autrement que cela est.

Nous allons le prouver en complétant ce que nous avons déjà dit sur ce sujet dans le chapitre que nous venons de citer.

La plus grande catastrophe qui aurait pu nous atteindre eût été, selon le jugement superficiel de nos contempteurs, cet état immédiat de perfection dont ils font un si grand grief au Créateur de ne pas l'avoir établi d'emblée.

Nous avons déjà parlé de l'atroce supplice de l'ennui à perpétuité engendré par

cette perfection, ne nous laissant rien à désirer, rien à tenter ; nous réduisant, en un mot, à l'immobilité aussi bien moralement qu'intellectuellement ; car, possédant tout, ne pouvant nous surpasser d'aucune façon, dans aucune des multiples branches de nos connaissances, tout effort serait inutile, stérile même. Nous vivrions dans une perpétuelle oisiveté, une écœurante mollesse, une sorte de léthargie, de véritable mort de l'esprit, cet élément, au contraire, si vivant, si extraordinairement mobile. Une création parfaite correspondrait, pour ainsi dire, à un véritable néant. Tant il est vrai qu'en tout et partout les extrêmes se touchent ; par leurs deux pôles contraires ils aboutissent fatalement aux mêmes résultats.

Poussons plus loin les conséquences de cet état de perfection absolue, on verra où cela nous aurait menés et, aisément, on se convaincra combien tout ce qui est, est parfait, quel immense, quel inestimable service nous a rendu le Créateur en établissant le plan de la création sur ses bases admirables et quelle profonde reconnaissance nous devons lui en témoigner.

Non seulement l'ennui éternel nous aurait torturés, dans les conditions d'existence dont nous venons de parler, mais on n'aurait pu y apporter aucun correctif, aucun soulagement ; car, chose encore pire, plus grave encore, nous n'aurions même pas pu être heureux, posséder ce bonheur auquel nous aspirons si ardemment, l'objet de tous nos désirs, de tous nos efforts.

Comment peut-on jouir du bonheur, si on est incapable de l'apprécier ? Dans ce cas il est absolument inexistant. Plus on a lutté, plus est grande la difficulté de l'atteindre et plus on jouit de sa possession. On peut même affirmer avec la plus grande exactitude que la somme du bonheur est proportionnelle à celle de l'effort dépensé ; conséquemment, puisque, ici-bas, nous sommes souvent éprouvés par de grandes douleurs, il n'est pas exagéré de prévoir, prématurément de ce fait, de grandes joies. Ainsi donc se réalise cette promesse de bonheur dans la vie future. Cette belle révélation, enseignée par la religion, manquait de précision, n'ayant pas de base positive ; elle était plutôt considérée jusqu'à présent comme un rêve, un baume destiné à panser nos plaies ; c'est ainsi qu'on la considérait ; l'accomplissement de cette promesse dans l'Au-delà était présenté trop vaguement pour inspirer confiance. A l'aide de notre raisonnement et de ce qui va en suivre, le vague disparaît, le rêve devient réalité.

Et d'abord si le bonheur n'existait pas, nous n'en aurions pas la prescience, en vertu de cette théorie que nous ne cesserons pas d'appliquer :

Nous tenons tout de la Nature, elle ne peut nous donner ce qu'elle ne possède pas elle-même.

Poussons maintenant avant dans nos démonstrations ; nous allons voir quelles eussent été les conséquences, pour échapper à la souffrance, d'un état de perfection immédiate.

Les terres, les planètes et toutes les magnificences dont elles sont comblées ont évidemment leur raison d'être. Il serait souverainement absurde de supposer le contraire, de n'assigner aucun but à tant de merveilleuses créations ; dans ce cas, elles ne vaudraient pas la peine d'exister. Impossible d'admettre tant d'art, de beauté, de science transcendante dépensée en pure perte. Ce serait le comble de

l'absurde. Ce but, au reste, nous le connaissons, nous en avons déjà parlé. Tous ces innombrables mondes répandus sur la route du ciel, comme les grains de sable sur la route de notre Terre, servent, nous le savons, à l'élaboration de leurs habitants, de leurs produits. Or, si nous étions parfaits, nous n'aurions pas besoin de nous élaborer ; conséquemment, tout cela, toutes ces beautés n'ayant aucune raison, aucune nécessité, n'existeraient pas. L'univers serait absolument vide. Nous y serions étalés dans notre immobilité, n'ayant jamais rien vu, ne connaissant rien de la toute puissance, de la beauté des conceptions de la Nature, car ses manifestations n'avaient aucune raison, aucune occasion de se produire. Ni soleils, ni planètes, ni végétation, ni animaux, ces futurs candidats à l'humanité et, redisons-le en passant, n'est-ce pas là une preuve puissante en faveur de notre théorie du transformisme, toute différente de celle de Darwin, qui ne l'a considérée qu'au point de vue purement matériel, sans tenir compte de l'élément spirituel ; à cause de cela tombant dans de grandes erreurs.

Toutes les industries, pour rentrer dans notre sujet, où nos facultés se sont si magnifiquement révélées, non plus nous ne les aurions connues. Nous n'en aurions pas eu besoin, car, étant parfaits, nous ne nous serions jamais incarnés, nous n'aurions pas eu la nécessité de les créer ; partant, les sciences, les arts, inspirés par le spectacle des beautés de la création, tout cela serait inexistant. Que nous resterait-il pour occuper nos loisirs pendant l'Eternité ?

En même temps, toutes ces déductions ne sont-elles pas la plus belle confirmation de notre théorie du progrès ? Elle en ressort avec une précision incontestable, et, puisque nous devons progresser indéfiniment, elle nous donne, en outre, une nouvelle et forte preuve de l'existence de la Divinité et de notre âme. Son but, sa raison d'être ayant le progrès pour cause, nous amène forcément et logiquement à concevoir nos débuts partant de très bas, au-dessous de l'humanité, de l'animalité même, dont aussi, par cette loi de l'évolution universelle, on comprend et la raison d'être et l'ascension irrésistible vers des degrés supérieurs pour arriver jusqu'à l'humanité. Et, en descendant plus bas encore, au-dessous de l'animalité, comme nous l'avons fait, passant par le végétal jusqu'au minéral, règne inorganique uniquement composé de matière et d'énergie, en plaçant dans cette énergie, partie spirituelle de la matière ayant déjà sa dualité, le point de départ de notre âme, de l'élément spirituel dont nous sommes animés, nous avons pleinement le droit de considérer ce principe comme une grande découverte philosophique, expliquant, éclairant la question de nos origines, enveloppée d'un mystère complet, considérée comme insoluble.

Cette solution seule est conforme à la justice parfaite sur laquelle tout le plan de l'Univers se base ; elle est en conformité complète avec la conception de la justice divine absolue. Tous nous avons la même origine, le même point de départ. Nous ne nous diversifions que peu à peu et surtout en partant de l'humanité. La différence des sources de l'animalité d'où nous sortons et celle de nos existences qui s'y rapportent engendrent cette variété infinie de caractères, de tendances. Elle existe déjà chez les animaux, mais de façon moins accusée.

Ces aptitudes diverses sont à l'origine de toutes nos connaissances, le berceau où elles ont pris naissance. En plein épanouissement maintenant, elles ont

commencé par des tâtonnements enfantins, des interprétations fausses, des erreurs dont peu à peu elles se sont dégagées. L'épuration se continue, nous ne sommes pas au bout, surtout dans le domaine moral, où nous avons tant de choses à corriger, à transformer. Il est bien en retard sur celui de l'intelligence, mais fatalement il progressera, finira par s'équilibrer avec le savoir et sous l'impulsion de cette dualité morale et intellectuelle, les deux grandes forces constitutives de l'âme, le monde marchera d'un pas plus assuré vers l'idéal qui lui est assigné.

Pas plus que nous-mêmes, notre savoir ne pouvait nous être donné à l'état parfait. Il fallait le conquérir pour pouvoir en jouir. Ses racines informes plongent dans les profondeurs de l'humanité depuis son avènement ; fécondé par le travail, il s'en est assimilé la substance pour nous donner ses beaux fruits ; absolument comme la plante. Ses racines, informes aussi, ne nous donnent aucune idée de la beauté, de la saveur de ses fruits, de l'arôme de ses fleurs ; mais elles lui sont nécessaires ; sans elles ils n'auraient pas pu s'épanouir. En plongeant profondément dans la terre, en s'en assimilant les sucs, cet épanouissement a pu s'accomplir.

Il en est ainsi de tout. Nous-mêmes, nos multiples connaissances, chaque chose, chaque être sort de très bas, commence dans le lointain des siècles, dans un état informe, par la racine de son existence et progresse toujours, monte toujours, en s'assimilant les sucs du bien et du savoir. Mais n'oublions pas nos origines : quel que soit le progrès accompli, nous plongeons à nos débuts dans les profondeurs de la création primitive. Tout à l'origine est informe, comme nous l'avons été nous-mêmes. Que cela nous rende donc indulgents pour les autres ; cette indulgence, nous, de même, nous en avons, nous en avons encore et toujours besoin !

Pour nous résumer, après cette longue dissertation, on voit maintenant clairement combien eût été désastreuse une perfection immédiate que, dans notre courte vue, nous aurions voulu posséder tout de suite, pour échapper à la souffrance. Au contraire, au lieu de nous donner le bonheur, il en résulterait du malheur ; nous nous exposions à cette souffrance que nous cherchions à éviter, en l'aggravant, car elle eût été perpétuelle.

D'ailleurs tout ce qui est ne peut exister qu'avec son contraste : la lumière a son ombre ; la science a l'ignorance à l'autre pôle ; la joie a la tristesse ; la souffrance a le bonheur, etc. Toujours, d'une part, au berceau, la racine informe ; de l'autre côté, l'épanouissement illimité, lumineux. Partout la réalité est au-dessus et au-dessous de ce que l'imagination la plus hardie est capable de concevoir.

N'est-il pas juste alors, reconnaissant que le bonheur, pour l'apprécier, doit être conquis, n'est-il pas juste d'accepter la souffrance ? Elle devient une nécessité, puisque, sans elle, l'élément contraire, le bonheur, nous ne pourrions le posséder ; nous n'aurions pu nous en faire aucune idée, pas plus que de la lumière sans l'obscurité du bien sans le mal et vice-versa, comme de toutes les manifestations créées par la Nature. Sans ces contrastes, les unes comme les autres seraient inappréciables et, par conséquent, inexistantes.

Comme on ne saurait jamais trop insister sur cette question de si haute importance, de si grande conséquence sur notre manière de comprendre la vie, pour faire ressortir encore plus l'exactitude absolue de notre raisonnement, employons un moyen banal, citons en exemple des faits qui nous frappent quotidiennement : le froid et le chaud, le beau et le mauvais temps. Sans ces contrastes, si ceci existait sans cela, nous n'aurions aucune idée ni du chaud, ni du froid ; ni du beau, ni du mauvais temps. Dans le domaine matériel, ces exemples, nous nous bornons à ces deux-ci, nous pourrions les multiplier à l'infini, ils ont leurs correspondants au moral.

La souffrance est donc d'une nécessité inéluctable, absolument évidente. Elle a un double but : celui de stimuler nos efforts, de nous empêcher de rétrograder et, chose plus importante encore, de nous permettre d'apprécier le bonheur, par conséquent d'être heureux par les jouissances morales et intellectuelles acquises par la lutte ; estimées, à cause de cela, à leur valeur réelle.

De toutes ces considérations ne pourrait résulter l'indifférence pour nos souffrances et pour celles d'autrui, comme on pourrait le craindre. Nullement. Il nous est pénible de souffrir et, avec raison, nous faisons tout pour l'éviter ; de même nous gardons un cœur compatissant pour les peines d'autrui, nous ne demandons qu'à les adoucir. Mais acceptation n'implique pas l'insensibilité ni l'impassibilité. Lorsque de plein gré nous acceptons une douloureuse opération chirurgicale, reconnue nécessaire, cela ne nous dispense pas de souffrir cruellement ; nous avons plein droit de nous plaindre, de gémir, aussi soumis que nous soyons. On ne peut nous demander l'impossible, nous ne pouvons sortir des conditions humaines. La douleur sera toujours une souffrance ; elle resterait sans effet, d'ailleurs, si ses atteintes ne nous touchaient pas ; mais, mieux on la supporte, moins elle dure et plus son action est bienfaisante moralement.

Nous désapprouvons complètement ceux qui la provoquent ou l'augmentent dans un faux zèle religieux. Sachons simplement accepter ce qu'on nous dispense, c'est largement suffisant. Aller au-delà est manquer de mesure pour un résultat bien contestable. Ceux qui s'y adonnent, souvent sont incapables de bien remplir leur tâche quotidienne. Inutile, par conséquent, de l'augmenter, cela dénote une parfaite inconscience de leur propre valeur. Ils font comme l'écolier surchargeant son devoir au lieu de s'appliquer sur celui donné par son maître, amplement suffisant pour ses moyens. Il prouve aussi combien il s'ignore lui-même et, en s'écartant d'une sage direction, là où il aurait profité en la suivant, il se nuit plutôt.

Bien des souffrances aussi ne sont imputables qu'à nous-mêmes. Nos emportements, nos agitations, nos exagérations des événements dont nous sommes atteints contribuent pour une grande part à des maux qu'avec plus de modération, de calme nous aurions pu nous éviter. Le corps est notre instrument, notre outil, il subit le contre-coup de tous nos excès ; plus nous le tourmentons et, fatalement, plus nous en subissons les conséquences. Voyez l'ouvrier : l'un conserve ses outils en bon état et exécute un excellent travail, car il est pondéré, ne s'agite pas. L'autre travaille fiévreusement, en s'emportant. Il brutalise ses outils, ne les fait pas durer comme le premier, les abîme en peu de temps ; en

outre, son travail est d'un rendement médiocre. Dans l'intérêt de notre santé, de notre bien-être, nous n'avons qu'à faire comme le premier ouvrier, nous en retirerons beaucoup de bien. Autres souffrances dont nous sommes redevables à notre civilisation et, ce que nous allons dire, ne sera probablement pas du goût de l'honorable corporation de la cordonnerie. Que de maux la chaussure nous fait endurer ! L'usage de couvrir nos pieds nous est plus funeste qu'utile. Les inconvénients sont nombreux à énumérer ; la coquetterie y a une grande part de responsabilité. Que de dames s'emprisonnent les pieds dans une chaussure trop étroite, s'imposent des souffrances qui souvent les exposent à de graves inconvénients physiologiques ! Du reste que ne s'imposent-elles pas pour la satisfaction de leur petite vanité ! La Nature pourtant les a admirablement dotées ; pourquoi cela ne leur suffit-il pas ?

Et, pour rentrer dans le sérieux du sujet, l'humidité des pieds pouvant occasionner des maladies, soit des blessures provoquées en marchant sur un objet dur ou tranchant, tout cela serait évité si nous allions les pieds nus. Ni le froid, ni l'humidité, ni aucun des inconvénients dont nous venons de parler ne seraient à craindre. L'admirable Nature y aurait pourvu ; elle aurait armé cet organe d'une semelle dont la dureté, l'imperméabilité défieraient toutes les intempéries, ainsi que les cuirs les plus épais dus à l'ingéniosité, à l'habileté de nos cordonniers.

Nous sommes ainsi faits, nous nous lamentons sur nos maux et, gratuitement, sans nécessité, nous y en ajoutons d'autres. Les premiers sont-ils donc insuffisants ?

Leur poids nous pourrions l'atténuer, si notre moral voulait bien s'y prêter. Que de choses pour lesquelles nous nous créons des tourments, d'une importance bien minime pourtant ! Elles nous causent des souffrances auxquelles des natures mieux trempées, plaçant plus haut leur idéal, restent absolument hors d'atteints ; ces menus détails leur sont indifférents. Sachons nous intéresser à ce qui en est vraiment digne ; apprenons à laisser couler la vie, gardons toute notre énergie, tout notre courage pour les événements graves, afin de nous maintenir à leur hauteur. Une foi, une foi bien raisonnée, d'où naissent des convictions solides, nous y aidera puissamment. En formant notre caractère, en affermissant le moral, en même temps le physique s'en ressentira. Il est à remarquer qu'en général les gens difficiles se font un tempérament peu accommodant. La moindre chose les incommode, les éprouve, là où d'autres, plus pondérés moralement, supportent des difficultés, des épreuves dont ils triomphent sans en être atteints dans leur santé. Le sage avance dans la vie d'un pas ferme. Il vieillit sans s'en apercevoir, exempt d'infirmités, n'ayant à supporter que le poids inévitable des années. Faisons comme lui.

Expliquons, pour nous maintenir dans le sujet de notre chapitre, la folie où, à tort, tant de gens voient la déchéance intellectuelle. Elle l'a pour effet, c'est incontestable, mais elle doit s'attribuer à des causes toutes différentes de celles auxquelles on la croit redevable. On nous l'oppose pour battre en brèche notre doctrine, qui n'admet pas cette déchéance de l'esprit. La folie ne la prouve pas, se baser là-dessus ne prouve qu'une chose : l'incompréhension de cet état. Au point

de vue matérialiste, c'est évidemment la seule explication possible, mais le spiritualisme ne s'arrête pas à cette misérable enveloppe; il voit plus loin, il monte plus haut. L'âme incorporée, malgré cette terrible situation, n'a rien perdu de ses facultés ; si elle pouvait se libérer, immédiatement elle les retrouverait, car elle ne peut déchoir, perdre ses acquisitions. Elles demeurent pour se développer au contraire. Ce qu'elle a perdu c'est la possibilité de les manifester. Le trouble corporel, celui de son cerveau surtout, l'organe de la manifestation de la pensée, s'y oppose ; de là le désordre de ses idées.

Mettez un grand génie, un Beethoven, devant un piano complètement désaccordé, dont le diapason des notes chevaucherait les unes au-dessus ou au-dessous des autres, sans égard à leur véritable tonalité. Que voulez-vous qu'il puisse produire devant un tel désordre ? Et si, malgré cela, il était forcé de se servir d'un pareil instrument, ce serait une cacophonie épouvantable, une véritable folie. Où est la cause ? Est-elle dans l'instrument ou dans l'instrumentiste ? Celui-ci, évidemment, n'a rien perdu, il lui manque seulement le moyen de le prouver.

On le voit, en appréciant les faits au point de vue spiritualiste, le seul vrai, le seul qui les explique rationnellement, notre thèse demeure inattaquable. Non, ni moralement, ni intellectuellement nous ne pouvons déchoir. L'esprit apporte en naissant ses facultés ; la façon de les exercer en dépend, elle est régie par elles, elles constituent son individualité ; il lui est impossible d'en sortir. Ce que nous considérons comme des péchés sont des fautes inhérentes à cette individualité. Tout ce qu'il peut faire, c'est de tâcher de s'en tirer le mieux possible. Jamais d'un être né avec des instincts bas vous en ferez un homme de bien. Le progrès ne se fait qu'à la longue, à travers la pluralité des existences. Si nous pouvions y arriver immédiatement, ce serait trop commode, il ne mériterait aucun effort, il n'aurait aucune valeur. Mais tous, dans la longue, l'imposante suite des siècles, nous y arrivons, on nous en donne les moyens, et c'est là où est la vraie Justice.

Ce n'est pas l'approbation de nos fautes qu'on pourrait se targuer de tirer de notre raisonnement, loin de là. Au contraire, nous devons faire tous nos efforts pour nous élever ; cet ouvrage tout entier est écrit dans ce but ; ce n'est donc pas de l'approbation, mais de l'indulgence dont il est nécessaire de s'armer dans le jugement de nos semblables. Faisons comme le bon Maître. Il juge chaque élève selon ses moyens. Il emploiera toutes les ressources de son expérience pour les faire progresser tous ; néanmoins jamais d'un esprit médiocre il ne pourra faire un homme de valeur. Toujours celui-là, malgré lui, malgré ses efforts, sera exposé à se tromper, à commettre des erreurs, là où celui-ci s'en tirera avec la plus complète aisance, sans faire la moindre faute.

A l'école de la vie, cela se passe pareillement. Là où, dans des circonstances semblables, les uns tombent au dernier degré de la honte, les autres révèlent les plus nobles sentiments les facultés les plus élevées. Nous obéissons à nos tendances, ce qui ne détruit nullement ni le mérite, ni le démérite ; mais les uns sont déjà arrivés à un degré où les autres arriveront à leur tour, après des luttes, des efforts. Tous, sans exception, nous montons, nous progressons. Excelsior ! excelsior !

Le Suicide. — Lorsque la vie sera mieux comprise, lorsque, sur ce sujet, on aura des idées plus nettes, plus précises, et c'est à cette tâche que nous nous dévouons, certainement le nombre des suicidés décroîtra notablement pour finir probablement par s'éteindre peu à peu complètement. Le malheureux, excédé par le poids de ses souffrances physiques et morales, les unes généralement engendrant les autres, croit s'y soustraire en se supprimant. L'erreur est profonde. Nous allons le prouver en nous maintenant, bien entendu, sur le terrain spiritualiste, le seul expliquant logiquement les phénomènes de l'existence ; le matérialisme faussant complètement nos idées sur cette question, comme sur toutes les autres.

Nous avons expliqué la raison de la souffrance : c'est le remède nécessaire pour notre perfectionnement moral, pour l'épuration de sa constitution ; au même titre que les études, souvent très arides, sont nécessaires pour notre progression intellectuelle, pour corriger la faiblesse de cet élément, constituant avec le moral la dualité qui nous donne le sentiment du moi, de notre individualité. La souffrance, en réalité, est pour le moral un exercice d'assouplissement, comme l'est l'étude pour notre intelligence.

Son plan ne pouvant être établi par nous-mêmes, nous en serions incapables, n'ayant aucune notion de ce qui est nécessaire pour acquérir ce que nous ignorons, ce plan ne peut donc être imposé que par un Maître. Lui seul est qualifié, et pour ce qu'il s'agit de nous inculquer, et pour la voie à prendre pour y arriver.

Au physique, le médecin agit de même. Le plan du traitement lui est entièrement subordonné. Aussi pénible, aussi désagréable qu'il soit au malade, dans son intérêt même, dans l'intérêt de sa guérison, il ne peut le modifier. Si, pour cette raison, le malade renonce à le continuer, il ne peut que se faire beaucoup de tort. Le mal empirera, il souffrira davantage et, malgré tout, sera forcé de recourir de nouveau aux services de son docteur. Celui-ci, en présence de l'aggravation de l'état de son malade, sera obligé de prescrire un traitement plus énergique, encore plus pénible ; de sorte qu'au lieu d'avoir réussi à diminuer ses souffrances, comme il le voulait, le patient les a augmentées et en est réduit à les voir prolongées beaucoup plus longtemps que si d'emblée il s'était soumis au premier traitement.

Au moral, c'est absolument identique. La souffrance est le traitement imposé par une direction supérieure en vue de l'amélioration d'un vice de sa constitution. Encore moins est-il modifiable, quelque pénible qu'il soit, de quelque façon qu'il nous torture, car le plan en est absolument parfait, sans comparaison avec celui d'un maître ou d'un docteur, aussi autorisés qu'ils soient. En se supprimant, pour échapper aux souffrances de ce traitement moral, comme le supposent les positivistes, ou même, sans aller jusque-là, par suite seulement d'une défaillance qui constitue une véritable désertion, d'une obsession à laquelle on finit par succomber, se présument à bout de ses forces, en agissant ainsi on ne supprime nullement la nécessité de ce traitement, car le mal moral subsiste, il y faudra de nouveau recourir avec aggravation. Il n'est que momentanément suspendu, mais aux souffrances à endurer, il s'ajoutera celles d'une nouvelle incarnation, d'une vie

à recommencer, d'une mort ; toutes choses qu'on aurait parfaitement évité, si on avait maintenu son courage à la hauteur de la lutte, aussi cruelle qu'elle fût.

Néanmoins ce manque de courage n'est pas considéré comme un péché mortel, méritant, comme on nous l'enseigne à tort, les peines éternelles. Ni le suicide, ni les autres écarts, quelle que soit leur gravité, ne peuvent entraîner des châtimens si disproportionnés à la faute d'un moment ; c'est une absurdité qui n'a presque pas besoin d'être démontrée, nous en avons déjà fait justice plus d'une fois. Elle est en désaccord complet avec la conception de la bonté, de l'indulgence divines ; mais indulgence n'est pas faiblesse, le rude chemin de la vie nous le prouve bien. Il y faut tout notre courage, une énergique persévérance. Nos manques ne sont jamais irrémédiables, nous pouvons recommencer nos efforts ; la mansuétude divine est sans bornes et cette pensée est plus consolante, plus encourageante pour le malheureux prêt à succomber ; elle le soutient et, plus d'une fois, empêchera d'en arriver à des extrémités dont maintenant on connaît plus clairement les conséquences. Elles se résument ainsi :

Le suicide ne corrige rien ; au lieu de supprimer la souffrance, il l'aggrave. C'est à l'aide d'une philosophie plus douce, plus humaine que peut se combattre avec succès cette déplorable fuite de la tâche prescrite, la renonciation à la lutte. Ni le positivisme, ni non plus la foi aveugle, avec ses contradictions, ses illogismes, ne peuvent se flatter d'obtenir ces résultats.

Notre philosophie nous permet d'expliquer aussi le décès des enfants en bas âge, de tant de jeunesses enlevées prématurément. Ce sont probablement des compléments d'existences, brisées volontairement avant leur fin réelle. Evidemment on ne peut rien affirmer de certain, aussi nous faisons une réserve prudente en disant : probablement, car nous n'avons là-dessus aucune précision, ne connaissant ni le passé, ni l'avenir de ces esprits qui apparaissent et disparaissent comme les météores dans le ciel. Néanmoins, si ce n'est pas la seule cause de ces courtes apparitions, on peut raisonnablement l'admettre avec les autres forcément ignorées.

La Mort. — Sur ce sujet nous avons aussi bien des idées erronées. Nous ne parlons pas des positivistes ; ne voyant partout que la matière, forcément ils interprètent faussement les lois de la Nature, contre lesquelles ils sont en révolte perpétuelle ; mais les croyants même ont besoin d'être éclairés, non sur la question de la mort, puisqu'ils admettent l'immortalité, mais sur celle de notre prescience de cet événement.

Au moins, cela aurait-on pu nous l'épargner, dit-on, lorsque arrive le moment du départ, c'est déjà assez pénible, cela aurait dû suffire. Pourquoi encore y ajouter cette perpétuelle appréhension de la fin ?

Combien de fois cette plainte ne l'avons-nous pas entendu exprimer. Il est vrai, cette appréhension s'éprouve plus tôt lorsqu'on avance en âge ; elle n'effleure pas même, ou rarement, la jeunesse en pleine floraison de la vie, car, et c'est une grande grâce que la Nature nous accorde, les événements lointains ne nous impressionnent guère, nous ne les appréhendons pas. Ils sont, pour ainsi dire, presque inexistantes et, à l'âge où la sève coule à pleins bords, on est plus invité à

penser à la vie qu'à la mort. Elle sait néanmoins, cette jeunesse, que son heure viendra aussi. Eh bien, cette connaissance de la fin, dont tout le monde est possédé, ne doit pas s'interpréter comme une cruauté inutile. Nous l'avons dit souvent, nous ne saurions trop le répéter, la Nature ne peut être cruelle, on serait obligé d'en faire remonter la source à son Créateur dont la bonté est infinie, ce qui serait en contradiction avec cette façon de voir.

Tout ce qui est, toutes les lois admirables dirigeant l'Univers sont parfaites et ne peuvent être autrement qu'elles ne sont. Cette loi de la prescience de notre fin a sa haute raison d'être, sa nécessité. Si, comme les animaux, nous ne la possédions pas, nous vivrions comme eux. Déjà, malgré cela, l'humanité se livre à tant d'écarts, mais ce serait bien pire encore. Etant donné notre liberté, quoique relative, mais si supérieure à celle des animaux, aucun frein ne nous arrêterait, nous nous abandonnerions à tous les excès, et notre progrès, dont la vie est le but, serait complètement manqué.

La meilleure preuve de la nécessité de la prescience de la mort réside dans l'ignorance où sont les animaux à cet égard. Elle leur serait inutile, ils ne peuvent pas s'élever assez haut pour atteindre à cette connaissance ; aussi leur est-elle épargnée, ce qui dénote bien qu'en nous la donnant, ce n'est pas un effet de cruauté, mais de nécessité. L'animal s'éteint sans appréhension, tranquillement. L'ignorance de sa fin ne peut pas, comme à nous, l'entraîner aux excès, car sa liberté est très limitée. Il se maintient dans sa sphère, sans autre tendance que la satisfaction de ses besoins. Il ne sort jamais de sa voie, il ne le pourrait pas. Nous, au contraire, dont les besoins sont si étendus, sans comparaison avec les siens, il serait éminemment dangereux pour nous, pour nos proches, de nous trouver dans des conditions identiques.

En outre, cette loi à laquelle nous sommes assujettis a un autre avantage plus précieux encore, en nous obligeant de nous préoccuper de nos destinées, de nous forcer à penser à l'Au-delà que, sans cela, nous perdriions absolument de vue ; nous nous plongerions complètement dans les jouissances matérielles. Et, malgré tout, qu'ils le veuillent ou non, même les plus endurcis sont mis en face de ce grand point d'interrogation. Ils ont beau s'y refuser, se draper dans leur superbe, leur dédain, il se pose à eux sans relâche, les forçant de rentrer en eux-mêmes, sinon convaincus, du moins très ébranlés ; car on n'est jamais complètement positiviste ou athée. Le problème reste debout malgré toutes les dénégations ; la solution matérialiste est incapable de le résoudre, elle ne satisfait même pas ses partisans, malgré leurs affirmations. Au fond d'eux-mêmes ils en sont convaincus, mais leur orgueil se refuse à l'avouer.

On voit donc combien il est nécessaire que, malgré toutes nos préoccupations terrestres, nous soyons ramenés à cette grave question, que nous ne puissions nous en détacher, ce qui certainement ne manquerait pas de se produire, si elle ne nous enveloppait pas toute la vie durant. Que cette pensée, même aux plus convaincus, puisse causer de l'inquiétude, non par l'incertitude de la solution, mais pour les souffrances auxquelles on peut s'attendre, c'est indéniable ; mais, pour cela, comme pour toutes les circonstances de la vie, il faut s'armer de courage, et les souffrances de la fin, si angoissantes pour l'entourage, il est

permis de supposer qu'elles sont moindres pour l'agonisant dont toutes les sensations sont grandement amorties. Pendant le cours de notre existence, en pleine maturité, avec la complète possession de nous-mêmes, certainement nous devons en éprouver de plus grandes.

Quoi qu'il en soit, pour les croyants comme pour les sceptiques, les derniers moments sont pénibles et, quelles que soient nos convictions, la séparation est douloureuse, surtout aux âmes sensibles. C'est une véritable disparition.

En vertu de la loi des contrastes, la Nature ne pouvait nous donner le bonheur suprême sans cette douleur suprême. En nous imposant ceci, elle nous doit cela. L'un ne pouvait exister sans l'autre qui, à cause de cela, le fait pleinement ressortir, nous donnant en même temps la preuve, la réalité de la survie, sans laquelle ce bonheur n'existerait pas. Heureux ceux qui sont soutenus par leurs convictions dans ces heures tragiques ! Toutes nos douleurs, quelle que soit leur profondeur, sont passagères. Elles s'effacent devant la grandeur du résultat : l'Eternité, le plus beau, le plus inestimable cadeau dont le Créateur pouvait nous gratifier ; surtout et seulement dans les conditions où une saine philosophie nous permet de l'envisager, soit le bonheur réalisé par la jouissance de perfections morales et intellectuelles toujours grandissant. Autrement, avec la perspective des souffrances éternelles ou même temporaires, après celles déjà subies ici, cette Eternité ne serait pas un cadeau, mais une malédiction dont nous pourrions, à bon droit, faire des reproches amers au Créateur, pour nous avoir gratifié d'une telle horreur.

Et, pour nous résumer, nous voyons combien la douleur, la souffrance sont conciliables avec la bonté, la justice éternelles. Ce ne sont ni une expiation, ni un châtement, mais une nécessité d'où résulte notre bonheur spirituel, sans lesquelles il nous eût été impossible de nous en faire une idée, par conséquent de le goûter.

Disons-nous que l'existence, quelque longue qu'elle soit est un point imperceptible dans l'Eternité. Nous nous démenons le plus possible pour la rendre heureuse, douce, et c'est notre droit, mais elle n'est qu'un moyen, ce n'est pas le but.

CHAPITRE VIII

LA RÉINCARNATION. ---- PLURALITÉ DES EXISTENCES

« Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père. »

« Nul ne peut entrer dans le royaume des cieux s'il ne naît de nouveau. »

C'est dans ce langage parabolique, sous cette forme imagée, qu'à l'humanité en enfance se fît la révélation des existences successives.

Nous la possédons d'instinct et nous nous sommes appuyés souvent sur ces intuitions instinctives pour en tirer les preuves de leur réalité ; car, tenant tout de

la nature, si la réincarnation n'était qu'une illusion, ce sentiment, elle n'aurait pas pu nous l'inspirer, surtout de façon si durable. Donc, puisqu'il existe en nous, qu'il s'y maintient, il est évident d'en conclure à l'existence de ce principe.

Mais cette preuve n'est pas la seule. Elles abondent, et l'on verra, en les donnant, que, de cette manière seulement, le plan de l'Univers s'explique lumineusement, reste conforme à la justice absolue. Autrement, en n'admettant qu'une seule existence, tout se brouille, devient insoluble. C'est l'arbitraire, l'injustice, l'incohérence dans les lois de la Nature, dans son mode d'action. Or, toutes nos observations, toutes les découvertes dans les domaines scientifique et artistique donnent le démenti le plus absolu à de telles hypothèses ; nous y constatons la beauté, la profonde logique, l'harmonie de leurs lois, auxquelles les plus obtus, les plus obstinés, malgré tout, sont obligés de rendre hommage, nous pénétrons, sans en excepter personne, d'admiration. Comment une telle perfection pourrait-elle se concilier, d'autre part, avec ce désordre moral et intellectuel dont nous venons de parler ?

Où l'ordre réside partout, ou il est nulle part. Impossible de raisonner autrement, surtout quand il s'agit de cet immense Univers où l'esprit de suite, et dans le plan et dans sa conduite, s'imposent de façon absolue, bien autrement que dans la direction de nos affaires, peu de chose à côté de cela, où, malgré tout, elle est nécessaire aussi. Il faut donc mettre d'accord toutes les parties du système général. Cet accord, du reste, existe et, au lieu de nous en tenir perpétuellement à nos mesquines et injustes critiques, prouvant non pas l'imperfection de la Nature, ce qui est impossible, mais celle de notre pauvre petite intelligence, au lieu de cela, c'est à nous de rechercher, de découvrir cette parfaite concordance, cette magnifique, cette majestueuse unité du plan divin ; cela ne peut que nous être grandement profitable, nous reconforter, nous tranquilliser, au milieu des plus cruels tourments, malgré tout, sur notre existence, sur son but, ses destinées, ses hautes destinées.

Si nous n'avons qu'une seule existence, où nous avons à nous défendre contre tant de tentations, à lutter contre tant de difficultés, renaissant, d'une part, lorsque ailleurs nous en avons dompté d'autres, pourvus dès la naissance d'un tempérament qui, plus ou moins, nous expose à des défaillances dont personne n'est exempt, aussi élevé soit-il, malgré tous nos efforts, toute notre bonne volonté ; ne pouvant même pas, à cause de la brièveté de notre frêle existence, redresser, corriger nos fautes, nous n'en avons pas le temps, comment, au milieu de ces contingences, de ces tiraillements en sens divers, dominé par les événements, par notre caractère ; comment, étant données toutes ces circonstances atténuantes, peut-on admettre cette effroyable perspective d'une punition à perpétuité ou même temporaire, d'une durée inconnue, pouvant donc se prolonger pendant des siècles, pour des fautes temporaires, souvent inévitables pour des êtres faibles et cela, de la part d'un Etre souverainement bon ? Première incohérence.

Ensuite s'il suffisait, pour conquérir l'Eternité, d'une seule existence, si peu de chose en face de cette insondable Infini, moins qu'une seconde dans l'immense étendue du temps, car aucune comparaison n'est possible entre ces deux

éléments, où celui-ci s'absorbe complètement dans celui-là ; si donc une seule existence était suffisante pour cette conquête de l'Eternité, cela ne vaudrait pas la peine d'être tenté, ce serait trop commode, sans valeur. Nous n'en voudrions même pas ; cette soi-disant perfection se réduirait à trop peu de chose. Nous aimons mieux être ce que nous sommes, avec nos qualités et nos défauts et, pour perspective, une ascension toujours plus haute vers plus de progrès, plus de bonheur. Si tout devait s'arrêter à notre état actuel, ce serait déplorable et vraiment bien peu en concordance avec la grandeur, la majesté de l'Infini.

Fort heureusement, il n'en est pas ainsi ; nos jugements étroits sont l'effet de l'étroitesse de notre existence ; nous considérons la Nature à travers cette lunette microscopique. Il faut nous habituer à la regarder en face, à l'analyser telle qu'elle est, non comme nous nous la figurons, avec nos raisonnements mesquins. Ce n'est que peu à peu qu'on se perfectionne, qu'on se met en harmonie avec le plan grandiose de notre bon Maître divin, qu'on se rapproche de lui. Ses vues nous sont incompréhensibles dans notre état actuel, nous en sommes encore trop loin ; mais nous avons le temps pour nous. Cette distance peu à peu se réduira. En nous élevant nous aurons des révélations morales et intellectuelles, encore impénétrables parce qu'elles sont incomprises.

Cela se passe aussi chez nous. Plus nous avançons, mieux nous comprenons nos maîtres ; mais il y faut le temps nécessaire, à cause de l'importance du bagage intellectuel à acquérir. S'il se réduisait à peu de chose, ce serait bien vite fait, ou plutôt l'étude ne vaudrait même pas la peine d'être entreprise, ce serait trop peu important. Au contraire, plus il y a à acquérir, plus c'est intéressant et plus cela mérite l'effort, à cause de la valeur de ces connaissances, et cela demandera des années et des maîtres toujours plus avancés, en rapport avec la matière à enseigner. De même, pour nos guides spirituels, car chacun nous avons le nôtre, nous l'avons démontré plus haut, leur action nous est plus que nécessaire, elle est indispensable. Ils nous inspirent, nous préservent dans la mesure du possible ; car nul être, aussi élevé qu'il soit, ne peut rien en dehors de la volonté providentielle qui dirige tout, préside à tout. Leur action s'exerce à notre insu, tel que cela doit être ; car, si nous en avons conscience, nous y aurions perpétuellement recours ; cela entraverait notre liberté, notre initiative. Nos guides dépendent de notre élévation, de notre mission ici-bas. Plus celle-ci est haute et plus nos conducteurs sont en raison de notre tâche à accomplir. Ils sont proportionnés au degré de notre avancement.

A l'école, pour atteindre notre but, nous aurons plusieurs classes à parcourir, comme il y a « plusieurs demeures dans la maison de mon Père » pour arriver au résultat prédestiné, ainsi que nous le disions en commençant ce chapitre par cette citation évangélique ; ce qui signifie clairement : plusieurs existences, chacune d'elles, comparativement à l'Eternité, étant comme les classes par rapport à une seule vie.

Mais la seconde citation est encore plus catégorique : « Nul ne peut entrer dans le royaume des cieux, s'il ne naît de nouveau ». Evidemment il en faut saisir le sens et non s'en tenir au texte littéral ; car : « la lettre tue, l'esprit vivifie ». Entrer dans le royaume des cieux ne désigne pas un endroit spécial réservé aux élus.

Après notre mort, tous forcément nous habitons les cieux, autrement dit l'espace. Le « royaume des cieux » doit s'entendre au figuré, par la possession de la félicité céleste. Elle est en nous et ne peut se situer nulle part. Partout où nous allons, nous emmenons avec nous notre bonheur ou notre malheur, comme, d'ailleurs, ici aussi. Ce bonheur est relatif à notre degré d'avancement, il progresse avec nous. Le malheur, causé par le remords de nos fautes, tant que nous ne l'éprouvons pas, nous n'en souffrons pas, pas plus là-haut qu'ici-bas. Le malheur, par contre, s'amointrit en raison de nos bonnes intentions, surtout de nos bonnes résolutions et, comme nous l'avons déjà dit, le malheur étant le contraste du bonheur, par la loi de l'équilibre des forces, existant au moral comme au physique, à mesure que les souffrances diminuent, elles se remplacent par plus de bonheur.

Au sujet de notre existence extra-terrestre, sur laquelle nous avons aussi tant d'idées fausses, par suite des erreurs inculquées par les enseignements doctrinaires et parce que cette question a été si peu étudiée, si peu approfondie jusqu'à présent, faute, on doit le reconnaître, de moyens d'investigation, à ce sujet, disons-nous, nous nous figurons volontiers qu'entrés dans le royaume des cieux, nos yeux se dessillent complètement, nous reconnaissons nos torts, la vérité nous illumine. Il est bien loin d'en être ainsi. On se méprend absolument sur la source de nos passions, bonnes ou mauvaises, on les attribue faussement au corps. Que le tempérament influence l'esprit, qu'il puisse le gêner ou lui permettre de se manifester librement, c'est incontestable. Nous l'avons déjà dit, le corps est notre outil, notre instrument ; comme celui du virtuose, il est plus ou moins apte à transmettre nos impressions, mais leur siège n'est pas en lui, ce n'est qu'un objet muet, passif ; il est dans son animateur, son âme le fait vibrer, comme vibrent les cordes de l'instrument sous les doigts de l'instrumentiste ; sans lui il est incapable d'aucun sentiment.

De même, les passions dont notre corps est animé ne résident pas en lui, comme on est porté à le croire superficiellement, ce n'est qu'une fausse apparence. Lorsqu'à la mort son animateur s'en retire, il emporte avec lui, complètement, tout ce qui constituait son caractère. Le fait a été souvent remarqué, soit dans les expériences spirites d'incarnation, ou dans les phénomènes spontanés dont nous sommes frappés individuellement. Il est remarquable combien la personnalité persiste jusque dans les plus petits détails ; c'est par ce moyen qu'elle se fait reconnaître indubitablement. L'exactitude est frappante, on s'en rend un compte beaucoup plus exact, évidemment, quand nous sommes personnellement saisis que par le moyen d'un intermédiaire, d'un médium à incarnations.

De sorte que l'esprit rendu à la liberté reste absolument comme il était ici-bas, avec la seule différence que, ne traînant plus après lui le fardeau de son corps, il jouit de toutes les prérogatives attachées à son état.

Nous ne pouvons résister, pour confirmer notre opinion, au désir d'extraire les remarquables paroles contenues dans l'excellent ouvrage du Maître J.-H. Fabre (Souvenirs entomologiques, tome IX, p.), au sujet du savant genevois Jacques Bernouilli, un des plus grands mathématiciens du commencement du siècle

dernier :

« L'illustre géomètre qui découvrit les propriétés de la spirale logarithmique la fit graver sur sa tombe avec sa pareille engendrée par le déroulement d'un fil. Il y ajouta ces paroles profondes : Eadem mutata resurgo, je ressuscite identique à moi-même. Ce témoignage d'un maître es sciences positives est précieux. Ce n'est plus celui d'un soi-disant rêveur. D'ailleurs le vrai savant est plus humble. Ce sont toujours les demi-savants, les demi-lumières de la médiocrité qui pontifient. »

Ainsi donc, voilà une haute autorité, difficile à renier par ces Messieurs ; un génie qui s'est illustré dans tout ce qu'il y a de plus positif, dans les sciences, les mathématiques. Qu'on ne vienne donc plus nous jeter à la traverse l'opposition irréductible entre les sciences et la métaphysique. C'est faux, archi-faux ! Notre exemple est typique, intentionnellement nous l'avons choisi.

Nous sommes donc en illustre compagnie pour affirmer cette grande vérité : celle de la perpétuité totale de notre caractère après la mort. D'ailleurs, c'est juste qu'il en soit ainsi. S'il suffisait de la désincarnation pour jouir subitement de toutes les connaissances supérieures, mettant au même niveau tous les êtres bien ou malfaisants, ce serait inutile, ici-bas, de se sacrifier pour suivre la voie droite, puisque indistinctement tous nous aurions le même sort. Non, à chacun selon son mérite, sa valeur.

Et puis, conformément aux enseignements religieux, d'une part le mécréant est plongé dans les ténèbres de l'enfer, et, d'autre part, on s'imagine qu'il suffit d'être à l'état d'esprit pour posséder toutes les lumières. Comment concilier ces deux thèses absolument contradictoires ? Encore une incohérence !

D'ailleurs, ni l'une ni l'autre ne sont exactes. Là-haut, nous l'avons déjà dit, et il est nécessaire d'insister là-dessus, notre savoir est proportionnel à notre avancement, et comme une seule existence, vu sa brièveté, est insuffisante pour acquérir davantage, nous serions voués à perpétuité, s'il n'y avait que celle-là, à ignorer les grandes lois universelles, créatrices, directrices de l'Infini. Notre science resterait bien petite, relative à celle de la Nature ; jamais nous ne jouirions du bonheur de la pénétrer.

Il faut donc recommencer nos classes, « naître de nouveau », entrer dans une classe supérieure, évidemment, à celle où nous avons passé ; car on ne recule pas, c'est impossible. Nous possédons l'instinct de la réincarnation ; mais, n'étant guidé par nulle étude, nul travail sur ce sujet si important, si primordial, nous nous laissons aller à toutes les suggestions les plus fantaisistes, les plus fausses ; car l'instinct seul ne suffit pas pour nous guider en matière de philosophie. Il y est nécessaire aussi, comme dans les sciences et surtout dans les arts, car il établit le fait ; mais il faut l'éclairer par la réflexion, par des investigations raisonnées. Ainsi cette réincarnation, on l'admet, mais on croit qu'elle se fait sans ordre, sans but, au hasard. On se la représente, pouvant rentrer dans le corps d'un animal quelconque. A quoi servirait une telle réincarnation ? Ce serait rétrograder, donc injuste ; car, après avoir fait de grands efforts, souffert de grandes tortures pour s'élever, on reculerait. A perpétuité nous serions obligés de recommencer sans résultat aucun. Autant rester ce que nous sommes. Cette perspective n'aurait rien d'encourageant, ou plutôt nous découragerait de tout effort. Et nous aurions raison ! Ce serait logique. Comment un tel plan est-il admissible pour la Nature,

basée entièrement sur la justice absolue, dont les lois sont admirablement harmoniques ? Encore une fois, c'est la mettre au-dessous de notre niveau. Nous imposerions-nous, imposerions-nous à nos enfants un travail ardu, pourtant bien peu de chose à côté de celui dont la nature nous charge ? le ferions-nous, sachant d'avance que cela n'a aucun but, car ce serait toujours à recommencer ? Ce tonneau des Danaïdes, à bon droit, nous n'y toucherions pas. Et voilà ce qu'on suppose si on admettait la réincarnation à rebours ! Encore une incohérence !

Non, nous ne pouvons rétrograder. Fort heureusement, et ce n'est que juste. Ce que par notre travail, par nos souffrances nous avons acquis nous appartient. C'est un capital inaliénable, il nous reste fermement. C'est notre plein droit. Et nous n'avancions rien en l'air, nous nous basons sur des réalités. Ainsi, pour nous appuyer sur un exemple positif, ici-bas même nous pouvons nous rendre compte exactement du fait de la possession de nos acquisitions intellectuelles et morales et de l'impossibilité de les perdre. Tout ce que nous avons appris nous demeure, nous le gardons. Le manque d'exercice peut le voiler momentanément, mais nous le retrouverons facilement en nous y remettant. L'âge, non plus, ne diminue pas notre savoir ; au contraire, il s'y ajoute l'expérience. Ce n'est pas la perte de nos facultés qu'il nous fait éprouver, mais le moyen de les mettre en œuvre, car notre corps, notre instrument étant fatigué, s'usant, ne nous obéit plus ; comme nous l'avons démontré pour la folie, qui, non plus, n'est une diminution de notre être, mais celle de nos organes physiques. Voilà donc bien établie, appuyée par des faits exacts, la possession de nos facultés, sans possibilité de les perdre.

Du même coup, le principe de notre progrès indéfini se trouve pleinement confirmé par la réincarnation ; car personne ne pourrait prétendre que ce n'est pas sa raison d'être ; à moins de supposer, chose complètement inadmissible, qu'elle n'a aucun but. Puisque donc réincarnation il y a ; que, d'autre part, nous gardons la possession totale de nos acquisitions, conséquemment nous ne pouvons retourner en arrière, à l'état d'animal. Chaque nouvelle existence constitue une augmentation d'individualité, jusqu'au moment où nous nous élevons assez haut pour ne plus avoir besoin de nous incarner pour progresser, notre amour du beau et du bien étant assez grand pour ne plus avoir besoin de cette pression. Nous sortons de l'humanité ; nous en sommes arrivés à être au-dessus d'elle. Evidemment cela demande de longs siècles d'efforts et des séjours, après ceux passés sur la Terre, dans des planètes plus épurées, plus avancées, où la vie est moins pénible, plus belle ; où le contact avec le monde spirituel est plus aisé, plus fréquent. Et voilà une perspective autrement moralisante et encourageante, plus conforme à la grandeur du plan divin, à sa justice absolue que l'horreur des peines éternelles, décourageante, avilissante, plus propre à nous jeter dans tous les excès, à cause même de son exagération ; n'ayant aucune certitude d'y pouvoir échapper, malgré tous nos efforts même, car qui pourrait se flatter d'être sûr de ne pas les avoir méritées ?

Heureusement la miséricorde divine n'en juge pas ainsi ; ce serait d'ailleurs profondément injuste. Un tel châtiment, quelle que soit la grandeur de la faute, serait, non seulement immérité, mais, disons-le, d'une révoltante absurdité ; car, en somme, tous nous sommes de création divine. Du moment que d'emblée on

ne pouvait nous donner la perfection, nous en avons démontré, péremptoirement, nous osons l'espérer, les hautes raisons, il fallait donc nous fournir la possibilité d'y arriver peu à peu, ou alors, dans le cas contraire, ne pas nous créer. Cette miséricorde, non seulement est juste, mais elle nous est due, en raison de notre faiblesse originelle que notre Créateur, mieux que tout autre, est en état de connaître, puisque nous sommes son œuvre.

Et si nous revenons sur ces questions avec tant d'insistance, c'est que la façon de comprendre les lois est de la plus haute importance, a pour nous les plus grandes conséquences dans notre manière de faire ; car nous agissons d'après cela, pouvant nous entraîner, de bonne foi même, aux pires actions, aux plus cruels sévices. C'est ainsi qu'en considérant la souffrance, la douleur comme un châtement, une expiation, on en était arrivé, dans l'antiquité, croyant être agréable aux Dieux, aux dieux cruels, comme on se les représentait dans les invocations des civilisations grecques et latines, on en était arrivé aux sacrifices humains.

Même les générations en possession de la révélation d'un Dieu unique, souverainement juste et bon, restant, malgré cela, imbues des idées fausses sur la souffrance, en raison de cette erreur, n'ont pas pu se débarrasser de la barbarie des châtements cruels. On leur doit les horreurs de l'Inquisition, les supplices, les bûchers ; toujours pour apaiser la colère divine, pour être agréable, non plus aux dieux antiques, mais au Dieu unique. Les Inquisiteurs, toutefois, se gardaient bien de se les appliquer à eux-mêmes ; leur zèle religieux se bornait à les réserver aux autres.

Jusque dans les phénomènes de la Nature, aussi mal compris que ses lois morales, on voyait naïvement les manifestations de cette colère. Ainsi on interprétait les tremblements de terre, les orages surtout, car ils sont plus fréquents. A leur approche, à chaque coup de tonnerre, les bonnes gens tremblaient, se signaient. Et voilà les conséquences dégradantes, les abominations résultant de telles conceptions. ; voilà où elles conduisent !

Heureusement, malgré les apparences contraires, malgré le tumulte des malheureuses querelles internationales au moins sur ce point nos mœurs se sont adoucies. On ne nous brûle plus, on ne nous arrache plus les ongles, on ne nous enduit plus de substances inflammables auxquelles on met le feu, etc., etc., pour la question religieuse, elle est remplacée par une autre plus basse, plus vile. On s'entretue aujourd'hui pour une question d'intérêt.

Malgré tout, l'avancement d'un peuple se mesure à sa conception religieuse, aux idées qui y ont cours et, sous ce rapport, en jetant un coup d'œil en arrière, on ne peut méconnaître le progrès, une atténuation du fanatisme. Faut-il l'attribuer à l'indifférence ? les masses se sont-elle attiédies sur ces matières ? C'est possible, en partie du moins ; néanmoins il n'y a pas que cela, il y a aussi des tendances vers des conceptions plus élevées, plus humaines d'où, forcément, naissent un adoucissement moral.

Pour nous ramener au sujet de ce chapitre, à la réincarnation, il sort donc clairement de tout ce qui vient d'être dit que :

1° Elle ne peut être que progressive, la rétrogradation étant impossible.

Conséquemment nous ne redevenons pas animal.

2° Aucune faute n'est irréparable, étant la conséquence du caractère que nous apportons en naissant, lequel résulte des existences antérieures. Nos incarnations successives nous donnent le moyen et de réparer nos défaillances et de nous améliorer. Du même coup se trouve détruit de fond en comble l'horrible doctrine de l'Enfer, la démoralisante perspective des inhumaines tortures éternelles.

3° S'il n'y avait qu'une seule existence, nous serions à tout jamais voués à ignorer les grandes lois, les beautés de la Nature. Le Créateur aurait donc produit toutes ces merveilles extraordinaires pour être toujours inappréciées, ce qui est contre toute logique ; car nous savons par expérience que les productions de nos hommes de génie n'auraient aucune raison d'être si elles ne pouvaient être comprises. A plus forte raison celles de la Nature, à une distance incommensurable des nôtres, sont-elles dans le même cas. Et s'il résulte déjà pour nous tant de bonheur en devenant capables de goûter les œuvres de nos Maîtres, l'admiration de celles du plus grand des Maîtres doit nous le procurer à un degré infiniment, incomparablement plus grand. Impossible de supposer que nous n'y parviendrions jamais. Impossible, de même, d'y atteindre dans notre pauvre courte existence, dont il faut défalquer l'enfance et la vieillesse. Il nous resterait donc une moyenne de quarante ans maximum, bien insuffisante, chacun le comprendra, pour pénétrer l'Infini, bien peu de chose dans ces conditions. Par conséquent, la pluralité des existences s'impose avec une logique, une netteté impeccables.

Ainsi s'expliquent bien clairement tant de choses considérées comme insolubles : l'inégalité morale et intellectuelle ; la diversité de nos conditions d'existence, nécessitée par notre individualité dont elles dépendent, imposées en vue de notre progrès.

Tout le plan divin repose sur cette migration perpétuelle, ascensionnelle de tous les êtres, de toute chose, avec un point de départ semblable pour tous. Voilà la justice complète, absolue !

Notre raisonnement nous amène encore à une digression, pour ajouter une autre raison à celles justifiant l'impossibilité de notre perfection immédiate. Si Dieu nous eût créés ainsi, à côté de tous les inconvénients déjà cités, en voici encore un autre nécessaire de faire ressortir. Nous aurions tous été absolument semblables. Voit-on l'épouvantable monotonie d'une telle Eternité passée dans ces conditions ? Mêmes tendances, mêmes pensées, mêmes caractères chez tous les êtres dans l'Univers entier, au point de ne connaître, encore moins de reconnaître personne, même pas soi-même. Toute individualité disparaîtrait. Ce serait, encore une fois, par cette désolante égalité complète, absolue, une véritable mort de l'esprit ; car, ce qui fait le sentiment de notre perpétuité, ce qui nous le donne, c'est celui de la persistance du moi, de notre individualité ; sans elle nous n'aurions pas conscience de notre survie. Que nous importerait-elle si, par l'absorption de notre personnalité, suivant une des thèses panthéistes, nous n'en pouvions goûter !

Au contraire, cette variété illimitée de toute la création lui donne tout son attrait, tout son intérêt. Evidemment il en résulte souvent des désagréments, des frottements entre individus, comme entre les nations, des incompatibilités. Mais elles ne sont irréductibles tant de fois que par notre faute, parce que nous ne savons ou ne voulons pas les subir. A de rares exceptions près, où cette irréductibilité se justifie, nous aurions pu, par conséquent dû la supporter. En somme, malgré ces inconvénients, la loi des contrastes existant forcément en tout, chaque médaille ayant son envers, cette diversité, on le voit maintenant, a sa haute raison d'être, même déjà ici-bas où l'égalité absolue, complète, engendrerait la platitude, la monotonie, et encore ne serait-elle que temporaire, mais que serait-ce s'il fallait le supporter éternellement !

Ainsi donc la tolérance n'est plus une vertu théologique propre à quelques rares individus épris d'idéal, tant recommandée par les religions, si peu, si difficilement pratiquée. Elle devient une nécessité universelle, en raison même de la loi de la diversité. Cette loi, au lieu d'être une cause de haine, de division entre individus, entre nations, entre races et religions, causant les plus effroyables catastrophes, doit nous inciter, au contraire, à nous supporter mutuellement, à nous tendre fraternellement la main, puisque cette diversité est inéluctable pour notre plus grand bien même. Dans de telles dispositions, avec ces données, inévitablement, dans l'avenir, les angles s'arrondiront, les aspérités s'émousseront.

Ainsi donc, quand de près on étudie les lois divines, sous quelque aspect qu'on les envisage, on en découvre toute la beauté, toute la perfection. D'ailleurs il n'en pourrait être autrement, il faut qu'il en soit ainsi, car la moindre faiblesse leur enlèverait cette perfection absolue.

Par cette voie détournée, encore une fois, rentrons dans notre sujet :

Seule la réincarnation explique tous les mystères, les anomalies, les inégalités, tout ce qui, en un mot, donne à nos existences, comparativement les unes aux autres, les apparences de l'injustice, de l'arbitraire.

Prenons d'abord le point culminant de l'humanité : le génie. Comment, en une seule existence, cette éminente faculté pourrait-elle se réaliser ? Elle s'apporte en naissant, ce serait donc une génération spontanée, mettant les êtres les plus élevés de notre planète au niveau, pas même des animaux, mais des insectes les plus inférieurs, les seuls qui, dans ce règne, s'engendrent ainsi.

Est-ce possible, est-ce admissible ? La nature met des siècles pour transformer le carbone en diamant et le Génie, ce diamant de l'intelligence, d'une qualité incomparablement plus précieuse, sans comparaison possible, serait créé au petit bonheur, par le jeu du hasard, avec autant d'aisance que la matière la plus vile ! Cela ne soutient, même pas un instant, l'ombre d'un examen ; ce serait contraire à toute logique, ne mériterait aucune attention sérieuse.

Non, comme tout ce qui est précieux, le génie, ce merveilleux produit de la nature, demande une longue, bien longue suite de temps, pendant lequel, lentement, par des efforts continus il s'élabore, pour arriver à ce haut degré de perfection. Et cela seul est logique, admissible. En outre, l'existence du génie est une preuve frappante de la vérité de notre théorie affirmant l'impossibilité de

perdre nos acquisitions, de rétrograder. Comment pourrait-on arriver à un tel résultat, si nous étions exposés à reculer ? Le génie, au contraire, nous montre la raison des existences successives, soit le progrès, par l'accumulation des efforts.

Or qui dit : longue suite de temps et d'efforts, dit une longue période d'incarnations, une seule ne suffisant pas pour obtenir ce résultat. C'est surtout dans l'existence charnelle qu'on progresse. Elle est nécessaire à notre assouplissement ; à l'état d'esprit la vie étant plus facile nous incite moins à l'effort. On peut d'ailleurs affirmer certainement, en se basant sur le raisonnement, le seul procédé possible en philosophie, n'ayant pas, au reste, d'autre moyen d'investigation sur ce sujet, on peut affirmer, disons-nous, qu'entre chaque incarnation nous restons longtemps dans l'erraticité. Elle est après nos luttes, nos douleurs passées, le repos, le délassement, comme le sont nos vacances ici-bas, soit pour l'écolier, après chaque année scolaire, ou pour le travailleur, après les préoccupations, les soucis de ses charges.

Et même, en continuant notre raisonnement, en l'approfondissant, toujours en s'appuyant sur une logique rigoureuse, il devient évident que, plus notre mission a été élevée et plus il y a d'intervalle entre les existences ; ce qui, du reste, est juste. Le droit au repos doit être proportionnel au travail accompli. De sorte qu'en partant de là, on peut se faire une idée approximative du long temps nécessaire pour parvenir au génie ; ce qui est bien éloigné de cette conception fantaisiste de sa génération spontanée. Son retour sur la terre ne s'impose même pas. Il est probable, plutôt certain, qu'il est mûr pour de plus hautes destinées, dans des planètes moralement et intellectuellement plus avancées.

Ainsi peut se concevoir non seulement le développement du génie, mais celui de tous les êtres depuis les derniers degrés de l'échelle infinie, où, chaque fois, à chaque incarnation, nous montons de quelques échelons, proportionnellement à nos efforts, aussi à l'existence qui nous est dévolue, sans jamais pouvoir descendre, quelles que soient nos fautes, interprétées avec notre jugement borné comme des chutes, n'étant en réalité que les conséquences du tempérament que nous apportons en naissant. Ce n'est donc pas une rétrogradation, pas plus que pour l'écolier, ne pouvant aller au-delà de ses facultés, ses fautes ne pourraient se considérer ainsi. Comme lui, nous n'avons qu'une chose à faire, à travailler, à lutter, dans les limites du possible, pour nous corriger, nous perfectionner petit à petit.

D'autant plus que, comme le fait le Maître à l'école, on nous impose toujours une tâche au-dessus de nos moyens, néanmoins possible, car si elle les dépassait trop nous n'y pourrions arriver. Autrement, en ne procédant pas ainsi, notre capacité resterait stationnaire. Elle ne se développerait pas, si on ne nous demandait que ce dont nous sommes aisément capables. Nous n'avons nul besoin de nous exercer sur ce que nous possédons déjà. Si nous voulons aller plus loin, il faut le dépasser ; par conséquent, tâcher d'accomplir ce dont nous étions incapables jusque-là. Evidemment nous nous exposerons à nous tromper ; mais ces fautes, ces erreurs sont préférables à la stagnation.

C'est ainsi qu'il faut les interpréter ; nous nous maintiendrons alors dans l'exacte vérité et non en les attribuant à un recul, à la dégradation. Nous nous

plaçons à un point de vue trop absolu dans nos jugements sur autrui ; nous sommes trop portés à les apprécier d'après nous-mêmes ; de là nos erreurs, car nos fautes sont essentiellement relatives, dépendantes, conséquentes de notre individualité. Cela seul est la vraie justice. Heureusement la Providence en juge ainsi ; il n'en peut être autrement, car il est la Justice absolue. La réincarnation nous en donne la preuve, puisqu'elle fournit le moyen, en recommençant, de nous corriger. Le bon maître expérimenté fait de même. Connaissant la difficulté de la tâche imposée, de l'effort demandé, les fautes auxquelles il peut s'attendre, loin de les considérer comme éternellement irréparables, ce qui serait absurde, injuste, il fournit, au contraire, à son élève le moyen de se corriger, en le laissant recommencer sa tâche autant de fois qu'il est nécessaire, jusqu'à ce qu'il ait triomphé des difficultés. Le résultat acquis, l'élève sort agrandi de l'épreuve, autrement il eût été inutile de la lui imposer.

Et nous aussi, chaque incarnation nous fait progresser, relativement, bien entendu, car là, de même, il ne faut pas juger d'après nous, mais d'après l'individu. Un être apportant à sa naissance des sentiments très bas, certainement, d'un seul coup, ne pourra pas se défaire de sa perversité ; mais si, dans une existence précédente, il a été encore pire, il y aura donc progrès. Tout comme un élève remplissant ses devoirs de fautes énormes ; si le nombre et la grossièreté de ses fautes diminuent, évidemment on ne pourra pas encore le considérer comme un bon élève, néanmoins il a progressé ; il est juste de le reconnaître.

En tout et partout c'est ainsi qu'il faut raisonner. Pour apprécier sainement les faits, pour se maintenir dans la justice, il faut se garder de l'absolu et rester dans la relativité.

Donc chaque existence a sa raison d'être, son utilité ; la supposition contraire serait aussi absurde que celle de la tâche imposée à l'élève sans profit, sans nécessité.

Nous ne la ferions pas à l'égard du Maître ; comment, par quelle aberration pourrions-nous l'admettre pour le Créateur dont les vues portent autrement loin, sont autrement grandioses, hors de toute comparaison avec celles même du Maître le plus éminent ?

Ainsi nous sommes amenés à comprendre la raison de tant d'existences, vouées dès leur début aux infirmités les plus cruelles, comme le sont les aveugles, les sourds, les sourds-muets, etc. Ils ne sont frappés ni arbitrairement, ni au hasard. C'est le remède nécessaire, appliqué à la maladie morale, comme celui du médecin ou du chirurgien, souvent bien cruel aussi, nécessaire, bienfaisant même pour obtenir la guérison d'une maladie physique.

Evidemment il est bien dur de traîner avec soi, pendant de longues années, de telles infirmités, d'y passer heure par heure, minute par minute. Malgré tout, quoique cela paraisse interminable, leur durée, par rapport à l'Eternité, est bien peu de chose et, lorsque l'épreuve est enfin terminée, non seulement on en comprend la raison, mais on la voit. Cette longue douleur on ne la regrette plus, car on en sort agrandi, amélioré.

Comprises ainsi, et seul ce raisonnement est exact, nos souffrances se supportent avec patience, sont acceptées, car nous en reconnaissons l'utilité. Elles sont imposées pour notre bien. Eclairés par le spiritualisme, nous pouvons pénétrer les lois divines, ce qui prouve que nous sommes dans le vrai. Le matérialisme, au contraire, n'explique rien, sème la révolte, le trouble, l'incohérence et, forcé de reconnaître l'harmonie des lois régissant la matière, dans les lois morales, d'une importance incomparablement plus grande, il ne voit que le désordre, la confusion, ce qui est un non-sens grossier et prouve qu'il est dans le faux.

Cette harmonie, cette profonde logique constatée dans les lois physiques ont donc leur pendant dans le domaine moral. Forcément il n'en pourrait être autrement, sans quoi il existerait une immense lacune, un trou insondable, pour ainsi dire, dans le plan de l'Univers. Or la formidable, l'inimaginable puissance capable de l'avoir engendré, de le diriger dans ses manifestations infinies, ne pourrait, sans folie, être soupçonnée d'une telle incohérence, d'une si inconcevable faiblesse. L'harmonie, comme l'ordre, sont ou partout ou nulle part, et s'ils existent dans le monde matériel, à plus forte raison doivent-ils présider aux lois morales, d'une importance autrement capitale. Cela tombe sous le sens.

Chaque existence indubitablement réalise donc un nouveau progrès et, comme le papillon sort de la chrysalide, à chaque désincarnation nos ailes s'agrandissent, s'embellissent, nous permettent de monter plus haut vers le radieux Infini ; car personne ne peut se le figurer en laideur, ce serait absurde et faux ; démenti, au reste, par ce que nous en connaissons. Il suffit de lever les yeux au ciel pour y admirer les magnificences, outre celles de la Terre.

L'Eternité ne peut exister qu'en beauté ou elle n'est pas.

L'esprit a la prescience de la réincarnation, comme nous l'avons de la mort. Pour lui aussi c'est une véritable mort et une grande affliction pour le milieu dans lequel il passait ses heures heureuses, auquel il est arraché, enlevé pour poursuivre sa destinée, mais entre ces deux existences, cet événement étant encore lointain, bien plus que pour nous celui de la mort, il lui cause encore moins d'appréhension qu'à nous celle de notre fin ; autrement, s'il n'en était pas ainsi, il ne pourrait jouir de son bonheur, il vivrait dans une inquiétude perpétuelle.

Ce n'est que, lorsque le moment de la réincarnation approche, qu'il se prépare avec plus ou moins de courage, selon son tempérament, ses idées, aussi selon la vie dans laquelle il sera engagé, dont, en outre, il a certainement la vision anticipée ; il se prépare alors à recommencer sa nouvelle existence.

Elle n'est pas au figuré, comme se plaisent à nous le dire nos poètes, le creuset où nous nous purifions, comme le métal dans celui de nos laboratoires. Nullement. C'est un véritable creuset ; nous allons le montrer en poussant nos investigations sur les faits qui se déroulent, avant, déjà et pendant le moment critique de la naissance ; au moment où notre arrivée est un sujet de joie pour la nouvelle famille où nous entrons et de tristesse pour ceux que nous quittons ; comme, par contre, car notre monde matériel est le contraste complet de celui des esprits, à notre retour là-haut, nous sommes reçus avec allégresse, pendant

que nos parents, nos amis de la terre sont en larmes.

Au moment de la conception, dès le premier début, certainement, l'esprit appelé à s'incarner doit prendre contact avec l'embryon en formation ; car ce n'est pas une petite chose que la génération. Tout, d'ailleurs, est grand dans la Nature ; nous ne savons pas le voir, nous regardons tout par le petit côté de notre toute petite existence.

Ce contact peu à peu se raffermir de plus en plus, pénètre toujours plus l'esprit qui va s'incorporer et ne se fait pas sans lui causer un trouble plus ou moins grand, selon, non seulement le tempérament de sa future enveloppe, mais encore celui de sa future mère. Ce trouble, comparable à la maladie nous amenant à notre fin, où, aussi, nous sommes atteints au point de perdre toute notion de la réalité, produit, par analogie, évidemment, les mêmes résultats sur l'esprit. Pour lui, il est atteint d'une réelle maladie, allant en s'aggravant jusqu'au moment de la naissance, véritable mort de l'esprit. Cette frêle enveloppe dans laquelle il voit le jour, c'est comme un suaire. Il y perd, momentanément, il est vrai, toutes ses facultés ; il lui est impossible de les manifester. Il y vit d'une façon purement végétative, même pas comme l'animal ; telle la plante, uniquement occupé de ses besoins matériels.

Néanmoins, car de la naissance il ne s'agit pas d'en faire un épouvantail, les premiers débuts dans la vie, quoique pénibles au point de vue spirituel, la Nature, dans sa maternelle sollicitude, y pourvoit. Autant que possible elle en atténue la dureté, car, ce petit être, n'ayant pas encore conscience de lui-même, chez lui, d'abord, toutes les sensations, y compris la souffrance, sont très amorties, peu ressenties. Ensuite, il ne faudrait pas croire que, dans ce frêle petit corps, l'esprit y est emprisonné, comme le sont les membres du bébé dans ses langes. Il jouit d'une certaine liberté, car le contact, quoique plus avancé que pendant la durée de la conception, n'est pas total. Il se complète peu à peu, à mesure du développement du corps, dont il prend la possession intégrale lorsque ce développement est achevé.

On le voit donc, ce n'est pas peu de chose que la formation de chaque être ; malgré cela, malgré tant de difficultés dont elle est entourée, cela se renouvelle à l'infini, perpétuellement dans chaque règne, sur notre monde, sur tous les mondes, dans l'Univers entier.

La Providence est bien grande, son œuvre est bien majestueuse ! Jamais nous ne nous en pénétrons assez ; cela nous donnera confiance, et dans sa sage direction sur laquelle nous pouvons nous reposer de la façon la plus absolue, avec le calme le plus complet, malgré nos douleurs, malgré nos larmes et aussi dans nos destinées, nos hautes destinées dont, ce que nous méconnaissons trop, l'existence, ou plutôt les existences sont le but.

Une autre question, dédiée à MM. les positivistes et qui se présente à nous à propos de la naissance. Chaque fois la Nature pourvoit à la nourriture du nouveau-né. Elle donne le lait à la mère et il en est ainsi dans tous les règnes, sans exception. Soit l'être humain, l'animal, la larve, etc., toujours leur nourriture est toute prête et proportionnée à leur degré de développement. Très légère au

début, puis toujours plus substantielle. Elle est tellement parfaite, si bien appropriée que toute autre alimentation ne la peut remplacer ; elle causerait la mort de la tendre créature. Et cela aussi, comme tous les phénomènes de la création, se répète à l'Infini, dans l'Infini !

Qu'en pensez-vous, Messieurs ? Vraiment la matière, puisque vous n'admettez que cela, ou le hasard, soit l'un ou l'autre ou les deux, sont prodigieusement intelligents, prévoyants aussi ; car si le lait de la Mère venait trop tôt, il serait trop substantiel pour le bébé au moment de sa naissance ; il mourrait d'indigestion. S'il venait trop tard, le bébé mourrait aussi, mais de faim. Tout cela se fait à point partout et pour tous.

Ne voyez-vous pas combien vos théories sont inadmissibles, absurdes, ne craignons pas de le dire ? Comme nous, vous le savez, la matière est incapable d'action, encore moins d'intelligence ; elle est absolument passive, inerte, n'obéissant qu'à une impulsion extérieure. Comment alors pourrait-elle accomplir de telles merveilles ? Non plus le hasard. Le jour viendra où vous serez obligés de fléchir, de vous rendre à l'évidence. Vous vous y refusez, vous voulez des preuves positives ! Le prétexte est enfantin. Au lieu de la marche imprimée à la Nature, telle que nous la constatons, êtes-vous capables de lui en donner une autre, meilleure ?

Essayez donc !

Voudriez-vous voir, avant de croire, le créateur fabriquer lui-même le lait pour l'enfant, l'œuf pour le poussin, etc., etc. ? Vos hypothèses nous mènent à l'absurde ; cela démontre leur peu de valeur.

Tout se fait automatiquement, cela vous confond, vous en tirez des déductions puériles, indignes de ceux qui s'honorent du titre de savants ; à cause de cela vous niez toute direction intelligente qui saute aux yeux. Pour nous, au contraire, cet automatisme dont nous avons déjà tant parlé au chapitre III (Dieu), ajoute encore à la grandeur du plan divin, nous en révèle la profondeur, nous pénètre d'admiration pour la Science, la Toute-Puissance illimitées de Dieu, sans lequel il est impossible de concevoir la création, où éclate tant de génie, tant de beauté ne pouvant provenir que d'une source supérieure, renfermant cette beauté, ce génie incomparables. Cela seul est logique.

Et ainsi, on nous rendra bien, nous l'espérons, cette justice, nous faisons partout. Toujours nous nous appuyons sur la logique, à la base de l'Univers. En philosophie surtout, nous l'avons fait valoir dès l'entrée de notre travail, dans nos Prolégomènes, elle fait loi. Nous n'avançons rien sans y recourir ; nous avons horreur de dogmatiser, d'imposer d'autorité nos idées, de les considérer comme absolues, parce que ce sont les nôtres. Nous les avons toujours soumises au contrôle de la raison, ne les exposant à nos lecteurs que lorsqu'elles s'y conformaient absolument. Cela nous a permis, nous pouvons le reconnaître sans être taxés d'exagération, de faire de grandes découvertes philosophiques sur des questions considérées comme insolubles ; à cause de cela n'ayant jamais été posées, ni même envisagées. Le raisonnement, sur tous ces sujets et sur tant d'autres, comme on le verra plus loin, nous a ouvert des horizons immenses,

permettant des investigations sur des terrains absolument inexplorés.

Ainsi nous avons pu faire pour expliquer ce qui se passe avant, pendant et après l'incarnation, en nous appuyant sur le raisonnement et, puisqu'il est logique, nous pouvons le considérer comme exact. On peut donc adopter notre manière de voir. Sur ces faits, jusqu'à présent, on était dans l'ignorance absolue ; les lumières du spiritualisme nous en ont donné la révélation. Autrement, pour nous, comme pour tout le monde, ils seraient restés dans l'obscurité complète ; n'ayant, on le concevra aisément, aucun autre moyen d'investigation ; ne pouvant suivre, au point de vue spirituel s'entend, l'œuvre de la conception depuis ses débuts, sur laquelle, maintenant, nous possédons des connaissances justes.

Que nos sceptiques, nous sommes souvent obligés de les prendre à parti, en matière de métaphysique, qu'ils ne reconnaissent pas, fassent fi de notre façon de procéder, ne voulant accepter que des preuves positives, ils feraient sagement de se montrer plus accommodants, moins scrupuleux lorsqu'il s'agit de nous. Nous pourrions leur opposer que presque toutes les découvertes de la Science sont dues à des raisonnements précédant les expériences ; celles-ci les confirmant seulement, prouvant combien, aussi bien dans le domaine positif qu'au moral, la logique préside à tout, est la loi souveraine. Conséquemment, il est de la bonne foi la plus élémentaire de ne pas rejeter, d'une part, ce que l'on est obligé d'admettre d'autre part, sous risque, et avec raison, d'être accusé du parti pris le plus étroit.

Comme nous, pour les faits psychologiques, c'est grâce à l'observation plus judicieuse des phénomènes physiques, à leur interprétation plus exacte, que la science a acquis son magnifique épanouissement. Nous l'avons déjà démontré à propos de l'ascension de l'eau dans un corps de pompe. Quant à l'électricité, cet élément impondérable, sur ce sujet on errait plus lamentablement encore. Ne disait-on pas, selon Thalès, philosophe grec vivant environ 600 ans avant Jésus-Christ, que l'électron, (ambre jaune) d'où dérive le terme : Electricité, était doué d'une âme, attirant, après avoir été frottés, les corps légers, « comme par un souffle » ? Ces erreurs superstitieuses se sont perpétuées jusque dans les dernières années du XVI^e siècle.

Où en serions-nous sans la perspicacité, le courage des hommes de génie osant, les premiers, braver la routine ignorante pour diriger leurs claires recherches dans les voies de la logique ?

C'est encore grâce au raisonnement que Le Verrier a pu faire sa magnifique découverte de la planète Neptune. Nous sommes donc pleinement fondés à agir de même et, en nous appuyant sur la logique, nous suivons la voie où, par une observation plus exacte des faits, comme dans les sciences, nous pouvons faire bénéficier la Philosophie de découvertes nouvelles, pour notre plus grand profit moral, plus important, bien plus nécessaire que celui dont nous sommes redevables aux sciences.

Nous continuerons donc à nous maintenir fermement sur ce terrain et à avancer nos théories déduites du raisonnement, exactes du moment qu'il est logique.

De ce qui précède il ressort clairement la préexistence de l'esprit et non sa

création au moment de l'enfantement, comme on l'a cru faussement ; de sorte que l'inégalité, la diversité des existences ne doivent plus être considérées comme une injustice, un acte arbitraire, mais la conséquence, et des vies antérieures qui s'enchaînent ainsi les unes aux autres et, suivant le caractère de chaque individualité, le cadre nécessaire à son progrès ; par conséquent, chose absolument juste.

Nous disions aussi que chaque existence est, non pas au figuré, mais au réel un véritable creuset. En effet, nous changeons complètement. Nous devenons une autre personnalité, nous nous transformons. Nous devons nous adapter à un nouveau milieu, peut-être aussi à une nouvelle nationalité, à une autre confession, encore une nouvelle raison d'être tolérants ! Le tout, escorté de la suite inévitable de nos épreuves. Littéralement, dans notre enveloppe nous subissons l'opération semblable à celle du métal cuisant dans le creuset, pour en ressortir aussi plus brillant, plus épuré.

Relativement au suicide, traité dans le chapitre précédent, maintenant on se rend mieux compte encore à quoi l'on s'expose en s'y abandonnant. En croyant se dérober à la souffrance, non seulement on n'y parvient pas, mais on l'aggrave ; car cet abandon de la tâche nécessite une nouvelle existence, avec accompagnement de toute la suite pénible dont nous venons de parler et qu'on se serait évitée si l'on n'avait pas manqué de courage. La Nature nous domine complètement, et cela doit être, car elle est parfaite ; sa raison est donc infiniment supérieure à la nôtre. Conséquemment, ce qu'elle nous impose, nous n'y pouvons échapper, pas plus qu'on ne le peut au traitement du praticien, quelle qu'en soit la dureté, lorsqu'il est reconnu indispensable. Refuser de s'y soumettre ne peut qu'entraîner des conséquences plus graves encore. Les deux cas, au physique comme au moral, sont absolument identiques et, lorsque ces théories salutaires seront répandues, certainement le suicide, peu à peu, finira par disparaître, car il ne remédie à rien, bien au contraire.

Quant au moment de la réincarnation, là-dessus le raisonnement encore nous apportera ses lumières.

Ce moment n'est pas pris au hasard ; il ne peut, non plus, être le même pour chacun. Il dépend du degré de l'avancement, du résultat de la vie précédente, de la façon dont on l'a passée. Evidemment, nous l'avons déjà dit, plus on s'élève, plus l'espace entre deux incarnations est grand. Le besoin de s'exercer s'impose moins, comme c'est le cas, ici-bas, pour nos écoliers. Moins ils sont avancés, plus l'étude leur est nécessaire et, vice-versa, l'élève avancé peut, grâce à son acquis, se permettre plus de loisirs. Il est donc logique, évident par conséquent, d'admettre une longue erraticité pour les esprits élevés.

Pareillement elle peut aussi se produire dans le cas tout opposé, chez les natures inférieures ; car toujours les extrêmes se touchent. Mais la raison en est toute différente. Elle demande une analyse détaillée.

A quel moment l'esprit se réincarne-t-il ? C'est lorsqu'il en éprouve le besoin, lorsqu'il est aiguillonné irrésistiblement par le désir d'avancer, de sortir de son état dont il éprouve une satiété invincible, au point de ressentir un ennui perpétuel, cet

ennui dont nous avons déjà parlé, ressortant d'un état de perfection qui ne nous laisserait rien à désirer.

Ce moment psychologique arrive pour tous ; la sage direction providentielle y a pourvu, l'a prévu. Autrement, si ce besoin invincible n'existait pas, nous n'avancerions jamais, nous nous contenterions de ce que nous possédons. Il y faut ajouter aussi les conseils de nos guides. Comme nos maîtres terrestres, ils nous poussent en avant, nous font entrevoir, comprendre le bien résultant d'un nouvel effort, nous rapprochant d'eux, augmentant dans l'avenir, après la nouvelle existence accomplie, notre félicité, par des jouissances plus hautes. Toutes ces conditions réunies entraînent notre décision et nous repartons pour de nouvelles luttes, de nouvelles épreuves, au bout desquelles notre capital moral et intellectuel s'est enrichi. La seule, la vraie richesse. L'autre, après laquelle notre pauvre monde s'essouffle à courir, n'est que passagère, nous ne l'emportons pas, bien souvent elle nous emporte. Par conséquent, toutes ces contingences sont sans action, tant que l'individu n'est pas sollicité par le besoin du progrès. Et pour rendre notre théorie plus tangible, encore une fois choisissons l'exemple dans ce qui se passe parmi nous. Notre travail ne nous est vraiment profitable que lorsque nous y prenons plaisir. Lorsque nos enfants témoignent d'une vocation bien caractérisée, nous les engageons dans cette voie, certains de les y voir réussir. Si, au contraire, nous leur faisons violence, en leur imposant des études contraires à leurs penchants, ils n'en récolteront que bien peu de profit ; beaucoup moins certainement que si nous les avons laissé aller à leurs études préférées.

Il en est de même pour notre réincarnation. Pour nous être utile, elle ne doit pas être imposée malgré nous ; il faut attendre l'heure favorable. Elle arrive toujours, on peut en être certain. Toutes les circonstances dont nous venons de faire la description y concourent.

Ainsi donc, puisque l'incarnation ne peut, ne doit s'imposer qu'au moment où elle sera le plus favorable, chez les êtres inférieurs, pervers, il ne se présente, en raison même de cette perversité, qu'après un long stage. Ils n'éprouvent aucun remords, aucune honte de leur état. Petit à petit seulement la lumière s'infiltré. Ils vivent dans le milieu semblable à eux-mêmes ; tout comme ici où nous recherchons la société concordant avec nos idées, nous ne nous complaisons que là. Mais peu à peu les rangs s'éclaircissent ; ils voient partir, les uns après les autres, leurs compagnons, comme nous voyons disparaître les nôtres, nos amis, et cela leur donne à réfléchir. Au retour, ces amis, dont ils faisaient leur société, ayant progressé, recherchent un milieu plus conforme à leur nouvel état. Ils ne le fréquentent plus ; ils en connaissent la cause, se sentent de plus en plus isolés. La raison commence à les pénétrer, ils finissent enfin par suivre-la destinée commune. Leur tour est arrivé, ils vont faire l'essai d'une nouvelle incarnation, où, sans encore arriver à un degré élevé, ils laissent néanmoins quelques-unes de leurs tares. A leur retour là-haut ils constatent le progrès et cela les encourage pour de nouvelles tentatives, après un intervalle moins long ; car, comme le dit la sagesse populaire : Il n'y a que les premiers pas qui coûtent. Une fois engagé on ne s'arrête plus.

On le voit maintenant pourquoi, aux deux extrémités de l'échelle, l'intervalle

entre deux incarnations peut être si long. L'un parce que le besoin en est moins grand, l'autre parce que, à cause de l'infériorité de l'esprit, il n'en est possédé qu'après une longue attente, proportionnelle à son état, à ses revirements.

Entamons maintenant, pour clore ce chapitre, une question sur laquelle aussi, faute de réflexion, on déraisonne beaucoup ; comme toujours cela arrive, lorsque, au lieu de chercher à pénétrer les lois admirables de la création, on a la petitesse de les critiquer, de les contempler.

Au moins, ainsi parlent ceux-là mêmes qui ne sont pas opposés à la réincarnation ; à ce moment, au moins, devrions-nous avoir la connaissance de nos existences passées.

Ils ne se doutent pas, ces protestataires, du grand service dont nous sommes redevables à notre ignorance, sur ce sujet, surtout, étant donnée notre mentalité présente. Cette connaissance de notre passé engendrerait, au contraire, une gêne absolument nuisible à notre avancement, nous entraverait toute notre vie. Nous allons tâcher d'en donner quelques-unes des nombreuses raisons qui existent, ne pouvant les connaître toutes, les lois de la Nature gardant toujours, à cause de leur grandeur, quelque côté impénétrable, quoique temporairement, car toujours nous avançons sur le chemin de la Vérité. Malgré tout, malgré cette ignorance partielle, le véritable observateur est forcé de reconnaître la parfaite justesse de tout ce qui est, de s'incliner avec une respectueuse admiration devant l'œuvre de la création.

Si donc nous avons connaissance de nos existences passées, voici ce qui se produirait :

Une mère voyant naître un enfant ayant encouru de graves condamnations dans le passé, s'étant dégradé dans ses vies antérieures, pourrait-elle lui prodiguer sa tendresse, ses soins dévoués ? Il serait, pour elle, plutôt un objet de honte, de mépris. Comment, dans ces conditions, cet infortuné, ayant eu le courage de recommencer une nouvelle existence, à laquelle probablement il ne se serait pas résigné si ce passé n'était pas couvert par l'ignorance de sa nouvelle famille sur ce sujet, comment, dans ces conditions, disons-nous, pourrait-il progresser ?

Non seulement sa mère, mais tous ses parents : père, frères, sœurs, etc., le renieraient, s'éloigneraient de lui. Dans son isolement, exposé aux vexations, aux reproches, aux injustices des siens, il s'aigrirait. Au lieu de s'améliorer, son dépit l'entraînerait à tous les excès ; il ne progresserait pas. Toutes les souffrances occasionnées depuis le commencement de la conception, continuées la vie durant, le seraient sans fruit, sans produire aucun bien. Serait-ce juste ?

Outre sa famille, le monde, si peu indulgent pour autrui, le mettrait au ban de la société. Toutes les portes lui seraient fermées ; forcément il se verrait obligé de retourner à ses errements anciens.

Et voilà ce qui résulterait de la connaissance de nos existences antérieures. De toute nécessité, on le voit maintenant, elle doit rester ignorée. C'est un bienfait dont nous devons être reconnaissants envers la Nature. Nous avons besoin de l'amour des nôtres, de leur sollicitude, pour diriger nos premiers pas chancelants,

pour former notre esprit, afin de nous préparer pour nos luttes futures, et cela ne peut s'accomplir que dans les excellentes conditions où nous place le créateur. Nous devons être complètement absorbés par notre tâche, suffisamment complexe, sans en être distraits, entravés par des souvenirs préexistants, sans utilité pour l'heure présente, au contraire, plutôt nuisibles.

Et nous-mêmes qui depuis longtemps avons franchi le cap difficile des premières existences, où tous nous sommes sujets forcément aux pires défaillances, aurions-nous pu arriver où nous en sommes si, au lieu de cette direction salutaire, nous eussions été soumis aux conditions auxquelles avec notre courte vue nous aurions voulu être exposés ?

Par une sage dispensation providentielle, nos pensées et une partie de nos actes restent secrets. Si on les connaissait, si on se montrait, non comme on paraît, mais tel qu'on est, les rapports sociaux seraient impossibles. Que serait-ce s'il s'y adjoignait la connaissance du passé ! Le désordre serait encore plus grand et le but de l'incarnation, soit le progrès, complètement manqué.

Que nous importe ce passé, pourvu que dans notre existence actuelle nous y apportions les qualités acquises par nos efforts antérieurs !

Ce passé, certainement, délivré de notre corps, ou même la nuit, lorsque nous en sommes partiellement libérés, nous devons le connaître ; cela ne nous gêne plus pour l'accomplissement de notre tâche terrestre.

Mais, peut-on nous objecter, et certainement cette pensée doit se présenter à tout le monde, si chacun connaissait ses vies antérieures, cela nous rendrait plus indulgents. Tous, sans exception, nous aurions des fautes à nous reprocher, non seulement présentement, mais plus encore dans le passé justifiant complètement ces paroles de Jésus : « Que celui qui est sans péché lui jette la première pierre ! »

Erreur complète ! Cet appel à l'indulgence, tant prêchée par les religions, si peu mis en pratique, ne serait pas plus écouté pour cela. Arrivés à un degré très éloigné de nos premières existences, où, nécessairement, nous avons le plus fauté, ce long terme les estomperait au point de nous les faire oublier, de les rendre presque inexistantes. Comme cela a lieu pour les défaillances des premiers temps de la vie. Plus tard elles ne comptent pas, elles s'effacent ; ce sont, comme on dit : « péchés de jeunesse ». Et nous nous drapons dans notre dignité ; absolument comme les parvenus, traitant de haut leurs anciens compagnons d'infortune, se refusant à tout commerce avec eux.

Or notre passé spirituel étant incomparablement plus grand que celui de la jeunesse de notre vie présente, sans rapprochement possible, à plus forte raison serait-il, pour ainsi dire, complètement évanoui.

C'est ainsi donc que nous ferions lors de l'irruption parmi nous d'un de ces pauvres êtres au-dessous de notre niveau. Ce serait le paria de la famille. On s'en écarterait, on le jugerait indigne de nous.

On le voit maintenant, cette ignorance du passé est plus que favorable, elle est absolument nécessaire. Nous en avons profité autrefois ; que d'autres en

bénéficient à leur tour, et c'est juste !

Est-ce à dire qu'il en sera toujours ainsi, avec notre tendance de supposer comme définitifs les faits présents ? Nullement. A mesure que les lois divines seront mieux comprises, que ces nouvelles théories seront enseignées, répandues dans la foule, le niveau moral se transformera, s'élèvera beaucoup. Loin de rejeter l'être confié à nos soins par une direction providentielle, nous accepterons alors cette mission, nous y apporterons tout notre dévouement, quelle que soit la difficulté de la tâche. Dans ces conditions, il n'y aura plus aucun inconvénient à connaître le passé du nouveau-né et, certainement, on peut prévoir le jour où cette connaissance sera donnée ; ce raisonnement est logique. (Déjà des partisans de cette doctrine, en acceptant ses conséquences, les mettant en pratique, ont eu des révélations sur leur passé.

Nous-mêmes nous en possédons et, quoique incontrôlables, nous pouvons les considérer comme absolument vraies, car elles sont confirmées par notre vie présente, elle en fournit la preuve.)

Un autre côté encore de la question à envisager, faisant ressortir, là comme partout, la sagesse des dispensations divines :

Si nous avons des clartés sur notre avant-vie, nous pourrions nous souvenir aussi des personnes qui y ont été mêlées, et la comparaison avec celles de la vie présente pourrait leur être défavorable ou non. Dans le premier cas, cela nous troublerait dans notre affection familiale, si nécessaire à notre élaboration. Nous aurions le regret de nos anciennes familles, cela nous resterait toujours présent à la mémoire, nuisant à notre rapprochement avec ceux auxquels nous étions prédestinés.

Même situation plus tard pour le mariage, pour les enfants nés de l'union, si la famille présente n'est pas à la hauteur des parents précédents ; et on voit le tort qui en résulterait et pour soi-même et pour son entourage. Tout est donc sagement ordonné et aisément on se rend compte de la nécessité d'ignorer le passé, combien cette connaissance serait nuisible à nous, aux nôtres ; les souffrances créées par une telle situation s'ajoutant à celles où nous passons.

Assez d'incompatibilités se produisent déjà. Inutile de les augmenter par les souvenirs d'un passé qui, pour notre tâche présente, ne nous est d'aucune utilité.

Une remarque à ce sujet peut se présenter : Dans quelle situation doit se trouver là-haut la personne ayant contracté plusieurs mariages, vis-à-vis de ses conjoints ?

Pour en juger il ne faut pas se placer au point de vue terrestre, complètement différent, absolument le contraire de celui de l'au-delà. Ici nous n'avons qu'une famille envers laquelle nous avons des devoirs. Là-haut, au contraire, le cercle s'élargit considérablement, sans comparaison avec celui de nos attaches terrestres et, lorsque, nous nous retrouvons dans la nombreuse société de tous les êtres avec lesquels nous avons vécu nos stades précédents, nos vues s'élargissent dans la même mesure. La mesquinerie, parfois valable, de nos appréciations terrestres disparaît, pour faire place à une sympathie plus large, plus étendue. De sorte que tous les cas particuliers disparaissent pour se

confondre dans l'affection générale.

Pour en revenir à la question du mariage, là aussi, lorsque nous nous élèverons, lorsque nous serons plus capables d'accepter les dispensations divines, parce que nous les comprendrons mieux, nous saurons toujours nous maintenir à la hauteur du devoir, rien ne nous en détournera ; par conséquent, à ce moment-là, il se peut aussi que, le souvenir des personnes mêlées à nos vies passées n'étant plus nuisible, des clartés là-dessus nous soient accordées. Tout le monde, ou à peu près, en étant d'ailleurs possédé, il y aura réciprocité, échange continu dans les procédés qui, de ce fait, s'amélioreront d'eux-mêmes.

Nous sommes encore loin d'une telle perspective, elle demande une élévation morale à laquelle nous ne sommes pas arrivés. Néanmoins, à mesure que ces nouvelles théories, si justes, si conformes au plan divin s'infiltreront, nous en approcherons. L'acceptation de notre sort, l'indulgence, la tolérance, toutes les vertus enfin dont, par une révélation supérieure, les religions nous enseignaient la pratique, considérées plutôt comme des rêves généreux dont on berçait la vie, au contraire seront reconnues nécessaires. Elles deviendront des réalités, elles seront vécues et ce sera vraiment alors le règne de Dieu sur terre.

Disons quelques mots aussi pour faire comprendre pourquoi, pendant notre incorporation, tout notre long passé s'évanouit complètement, comme, de même, le matin, à notre réveil, nous ignorons ce que nous avons fait la nuit. Cela tient à notre organisme. Toutes nos impressions, nous ne pouvons les recevoir que par son intermédiaire ; conséquemment, celles qu'il n'a pas reçues ou celles trop subtiles pour sa constitution, il ne peut nous les transmettre, elles sont absolument inexistantes pour nous. Ce qui explique, comme nous l'avons déjà démontré au chapitre i (Preuves de l'immortalité), pourquoi nous sommes dans l'impossibilité de constater les Esprits, malgré la réalité de leur existence.

Une comparaison nous le fera, pour ainsi dire, toucher du doigt. Prenons, par exemple, quelqu'un portant des lunettes. Si on ne lui donne pas celles appropriées à sa vue, ou simplement en changeant la couleur des verres, bien des faits, imperceptibles à cause de cela, resteront inappréciables, inexistant même ; car, ne les ayant pas perçus, on n'en a aucune conscience. Néanmoins ils se sont passés, nous les avons vus. Celui qui n'en a pas reçu le témoignage aura beau le nier ; il en est réduit à nous croire sur parole.

Et, pour confirmer ce que nous disions au chapitre de la souffrance, éprouvée par l'Esprit, non par le corps, la matière en étant incapable, quoiqu'on la ressente corporellement dans l'organe atteint, pour le confirmer, si un des verres de lunettes est fendu, immédiatement l'œil souffrira. Est-il malade pour cela ? Du tout, il est parfaitement sain, c'est l'organe transmetteur qui est affecté, mais il ne peut souffrir, il est matériel. Cela donne aussi une nouvelle force à nos arguments touchant la folie. Elle provient de l'organe transmetteur de la pensée. Nous ne devons pas l'interpréter comme une diminution de notre être. Malgré les apparences, il reste intact ; il n'est atteint que par réflexe. Il souffre, mais la lésion est corporelle, son corps ne peut le ressentir, il est matière.

Pour nous résumer, après les longues dissertations de ce chapitre, nous

espérons avoir démontré victorieusement, par le raisonnement, le seul moyen possible, comme nous le disions en commençant, la réalité de la pluralité des existences, clef de voûte du plan divin, expliquant sa raison d'être, sa justice parfaite, sans lesquelles il ne peut y en avoir. Retirez cette conception sur laquelle l'Univers est basé, tout devient arbitraire, confusion, injustice. Cela suffit, par conséquent, pour prouver que nous sommes dans le vrai.

De même ce qui se rapporte au but de nos existences successives et à notre ignorance sur ce sujet.

Leur but, on le reconnaît maintenant, c'est le progrès. Nous ne pouvons rétrograder, retourner à l'animalité.

Quant à l'ignorance de nos vies antécédentes, elle est absolument indispensable. Nous en connaissons à présent les hautes raisons. Nous savons qu'elle est provisoire, nécessitée par notre état moral ; mais lorsque notre compréhension des lois universelles s'élèvera, en même temps notre individualité progressera et, déjà ici-bas, cette connaissance du passé nous sera donnée, partiellement d'abord, allant toujours en augmentant, nous donnant toujours une connaissance plus complète, plus détaillée du passé.

Qu'on n'aille pas supposer que, pour cela, il faille un changement complet de notre constitution, puisque bon nombre de personnes, et nous en sommes, ont eu des révélations sur ce sujet. La Nature est toute-puissante, nous ne saurions trop le répéter; par conséquent, elle n'est jamais à court de moyens. Tout ce qui est nécessaire, elle sait nous le procurer ; soit en songe, oui en songe, quoique nous y attachions si peu d'importance, parce que personne, même parmi les spiritualistes les plus avancés, n'en a encore pu ni comprendre, ni pénétrer l'essence, sur lequel nous avons fait de si grandes découvertes, comme on le verra au chapitre spécialement consacré à ce sujet, que nous invoquons ici intentionnellement, à cause de son importance dont on ne se doute guère : un des moyens employés pour nous instruire sur des faits du présent ou du passé, lorsqu'il y a utilité, car la Nature ne fait rien en vain, à la légère, comme souvent nous y sommes portés. Elle se sert donc, soit du songe, soit de la vision, soit d'un autre genre d'avertissement. Des procédés exceptionnels, en somme, lesquels normalement, dans notre état ordinaire, n'auraient aucune prise sur nous.

Nous savons également maintenant que nos réincarnations sont espacées proportionnellement à notre avancement. Même le génie, très élevé dans la hiérarchie spirituelle, bien au-dessus du niveau général, à cause de cela le public le croit parfait, sans défauts, en quoi il se trompe, même le génie, disons-nous, non seulement vient ici-bas pour faire progresser notre monde, mais parce que cette incarnation lui est encore nécessaire, donc utile. Il tient encore par quelque côté à l'humanité. Certainement il est plus près des êtres vivants dans des mondes plus épurés, où il ne manquera pas d'aller, mais, où que ce soit, tant que cela lui sera salutaire, il s'incarnera. Jusqu'au bienheureux jour où il en sera complètement affranchi, où, radieux, il vivra dans une quiétude parfaite, n'ayant plus, ni à l'état d'esprit les appréhensions de la réincarnation, avec toutes les souffrances qui l'accompagnent, ni celles de la Mort, soit pendant son séjour terrestre, soit dans une autre planète. Quoique les souffrances s'atténuent avec le

degré d'avancement de la planète où, en raison de cet avancement, évidemment, notre corporéité est plus ou moins matérielle, par conséquent ne nous expose pas aux mêmes douleurs.

Tous nous devons y arriver. La lutte est longue, pénible, difficile ; la perspective lointaine, bien lointaine. Nous nous écrierons presque : tant mieux ! car cela nous promet de grands bonheurs, une félicité au delà de toute conception. Encore une fois si, d'emblée, nous eussions été créés parfaits, cette félicité nous serions absolument incapables de l'apprécier, par conséquent de la goûter ; car nous n'aurions pas lutté, pas souffert pour l'acquérir. Nous n'en connaîtrions pas le prix, nous n'en saurions estimer l'inappréciable valeur. En outre, car lorsqu'on étudie la Nature, on trouve toujours de nouvelles beautés, de nouvelles raisons pour admirer la profondeur, la sagesse de ses lois parfaites, si la souffrance n'existait pas, si nous ne l'avions jamais connue, nous vivrions dans un bonheur stupide, égoïste, avec une sécheresse de cœur complète. Nous ne posséderions pas les plus beaux, les plus nobles attributs de l'âme : la pitié, le dévouement, l'abnégation, l'esprit de sacrifice. Encore une raison à ajouter aux autres en faveur de l'impossibilité de notre perfection immédiate.

L'œuvre de Dieu est bien belle ! Répétons-le à satiété : Tout est juste, tout est bien et ne peut être autrement que cela est.

CHAPITRE IX

INTERVENTION DES ESPRITS

Tout ce qui précède contenant les preuves convaincantes, nous osons l'espérer, de notre immortalité, nous n'avons donc pas à revenir là-dessus, quoique la suite de notre ouvrage, d'ailleurs entièrement consacré à cette tâche, ne peut faire autrement, non seulement que de les fortifier, mais d'en fournir d'autres appuyées aussi sur la même évidence.

En outre, la réalité de notre existence spirituelle, donc celle des esprits, étant fortement établie, avec elle, d'après tout ce qui a été dit plus haut, on peut prévoir leur rôle, leur action dans la marche, la direction de l'Univers. Ce chapitre y est entièrement consacré.

Nous connaissons maintenant les profondes raisons d'où sont nées la nécessité de la souffrance et de notre imperfection ; raisons inéluctables pour notre acheminement vers un état de félicité d'où toute souffrance est bannie, parce qu'alors elle n'est plus nécessaire ; nous sommes tellement pénétrés de l'amour du beau et du bien que cette possession suffit pour nous attirer vers toujours plus de perfection.

Absolument comme un grand artiste, s'imposant par amour de l'art, n'ayant pas besoin d'autre stimulant, des exercices de grande difficulté, contre lesquels d'autres, moins avancés, se rebutteraient.

Puisque donc notre ascension ne peut être que graduelle, la nécessité d'établir un plan, une méthode nécessaire à cette opération s'imposait ; comme cela s'impose à l'élève entrant à l'école. Evidemment il aura besoin du Maître, et pour établir le plan de ses études dont, sans lui, il serait absolument incapable, et pour le guider dans sa tâche, pour le corriger, redresser ses fautes.

Nous, de même, si nous eussions été créés parfaits, nous n'aurions besoin d'aucune direction, d'aucun conseil. Nous nous suffirions à nous-mêmes. Tout cet admirable mouvement dont l'Univers est animé serait sans raison d'être. Il y régnerait l'immobilité, le silence même, car, tous ayant pensées, caractère semblables, nous n'aurions rien à dire, rien à nous communiquer que nous ne sachions d'avance.

Ce serait, cette perfection immédiate, le plus grand malheur, notre véritable condamnation à mort. De plus en plus, en étudiant la Nature, en pénétrant ses lois, on touche du doigt sa perfection, sa logique impeccable, absolue.

Il nous faut donc, à nous aussi, l'intervention d'êtres au-dessus de nous, pour établir notre tâche et pour nous y guider ; car, absolument comme pour l'élève à l'école, nous avons autant besoin de cet aide supérieur pour ceci que pour cela. Puisque, nous en connaissons maintenant le motif, cette tâche, dans le but de notre progrès, dépassant nos moyens, nous y sommes exposés à nous tromper. Nous y avons donc besoin d'un guide. Evidemment, il ne serait pas nécessaire si l'effort imposé était au niveau de notre acquis, nous serions sûrs de ne pas nous tromper. La tâche à accomplir, il aurait suffi de nous l'indiquer, puis nous pouvions rester livrés à nous-mêmes.

Cet aide, avec cette parfaite sagesse qui préside à tout dans la Nature, nous est donné de manière à ne pas entraver notre initiative, notre liberté, toutes nos facultés enfin ; pour favoriser, au contraire, leur développement.

Aussi est-il absolument discret, au point de rester inaperçu. Nous croyons agir seuls. Nous ne nous doutons aucunement d'une intervention quelconque. Et il est bon, il est nécessaire qu'il en soit ainsi, dans notre intérêt, nous venons de le dire. Néanmoins, et c'est là où cette intervention occulte apparaît clairement, lorsque nous nous écartons de la voie tracée, les événements s'arrangent, parfois même très durement, quand il le faut, pour nous y ramener. Nous appelons cela : le sort, la fatalité, le hasard.

Si on voulait bien y réfléchir, on comprendrait combien ces termes sont impropres. Est-il possible d'attribuer au hasard aveugle des événements, surgissant toujours à point nommé pour, soit nous maintenir dans le droit chemin, soit pour nous obliger d'y rentrer ? N'est-il pas plus évident, plus logique d'attribuer ces effets intelligents à une cause, une direction intelligente ? Nous raisonnerions ainsi entre nous ; il serait impossible, d'ailleurs, de faire autrement. Pourquoi, puisqu'il y a identité des deux cas, déraisonnons-nous dans le premier ?

Toujours parce que dans celui-ci nous subissons l'effet sans voir la cause. L'automatisme des procédés de la Nature nous conduit à ces interprétations erronées. Nous ferions mieux, en toute circonstance, où que ce soit, lorsqu'il y a

identité absolue des cas, de tenir un raisonnement semblable et toujours d'attribuer un effet intelligent à une cause intelligente. Cela seul est sensé, logique.

Cette cause, par sa grande supériorité, peut nous échapper. Ce n'est pas une raison pour la nier ; c'en est une, au contraire, pour l'admettre, puisqu'elle s'affirme avec plus de force.

Notre aveuglement nous porte toujours, lorsque quelque coup vient nous frapper, à en accuser la fatalité, s'abattant stupidement, sans distinguer, sur les uns comme sur les autres, le plus souvent sur les plus méritants. Nous ne parlerions pas ainsi si nous cherchions à approfondir ces dispensations. Elles ne peuvent être aveugles, encore moins stupides ; où, alors, il faudrait admettre que la création est le produit de l'ineptie, de l'idiotie. Qui oserait affirmer une telle... stupidité ! C'est vraiment là le terme qui convient.

Nous jugeons les lois morales, si peu comprises encore, si peu connues, avec notre ignorance ; mais comme celles, compréhensibles à notre intelligence, sont toujours conformes à une logique, à une justice parfaites, à plus forte raison, celles qui la dépassent doivent-elles y être soumises, puisque leur raison d'être est encore plus haute. Cela s'impose davantage, avec plus d'autorité.

C'est ainsi qu'il faut raisonner lorsque nous sommes cruellement atteints, sans en pouvoir pénétrer la raison. L'acceptation, elle ressort de toutes nos argumentations, il est nécessaire de s'y exercer, elle nous permettra de rester soumis avec une calme confiance à nos dures épreuves ; cela produira le maximum d'effets avec le minimum d'efforts.

Et maintenant, étant démontré que, non seulement pour établir le plan de notre existence, mais pour son exécution, nous avons besoin d'être guidés, entrons dans le vif de notre sujet, faisons voir cette intervention des esprits, aussi bien dans nos événements particuliers que dans ceux touchant la collectivité.

Lorsque le moment de leur éclosion est arrivé, rien n'y peut faire obstacle, aucune force humaine ne peut les empêcher. Ils éclatent avec une puissance irrésistible, tel l'éclair pendant l'orage. L'armée des invisibles s'ébranle, obéissant invinciblement aux ordres supérieurs ; car, aussi bien là-haut qu'ici, tout est dirigé, tout est soumis à cette sagesse suprême, amenant tout à des fins prévues, à une progression toujours plus haute.

Nécessairement les grands changements mondiaux, d'où doit sortir un ordre nouveau, meilleur, ne peuvent se faire sans bouleversements dont la profondeur, la durée est proportionnelle à leur importance, peut se mesurer d'après cela ; sans que nous puissions savoir avec précision où ces changements nous conduiront, le plan en étant trop haut, trop lointain et, ajoutons-le, chaque individu, chaque nation le prévoit, le commente à son seul avantage, malgré toutes les protestations d'amitié, de désintéressement.

Nous aussi, lorsque nous voulons établir une modification, soit administrative, commerciale ou simplement dans notre intérieur, ne sommes-nous pas obligés d'opérer des bouleversements, de commencer d'abord par-là ? Tout en connaissant, en ayant conçu le plan de la nouvelle organisation destinée à une

amélioration de la précédente d'où, malgré tout, elle sort, sans laquelle nous n'aurions pas pu l'imaginer. C'est ainsi que procède la Nature ; notre marche progressive, soit intellectuelle, soit morale, de même s'appuie, s'étaye sur notre acquis présent, s'y ajoute, absolument comme les couches terrestres qui se superposent les unes aux autres, les plus belles, les plus productives à leur sommet.

Nous allons surtout prendre des exemples de cet interventionnisme spirituel parmi ceux concernant les masses, sur lesquels on ne peut concevoir aucun doute. Les faits individuels, et nous en avons eu, nous en avons toujours fréquemment, nous préférons les laisser de côté le plus possible ; ils n'offrent pas le même degré aussi puissant d'authenticité, ils n'entraînent pas la même conviction. Devant les premiers, subis en masse, on est obligé de s'incliner, impossible de les nier. A moins de supposer une hallucination générale, comme le font les négateurs de parti pris, auxquels il serait plus propre d'attribuer cette hallucination, suggérée par l'étroitesse de leur entendement, préférant s'en tenir à leur pauvre petite idée fixe, contrairement à tout bon sens, plutôt que d'admettre des faits constatés par des milliers de personnes à la fois. Moi seul et c'est assez ! s'écrient-ils dans leur folle présomption.

De tout temps, même dans la plus haute antiquité, longtemps avant les révélations sur l'au-delà apportées par nos religions, on avait l'instinct de l'existence, de l'intervention des esprits. Cet instinct, par une contradiction bien digne, à la hauteur de la petitesse de notre jugement, d'une part on l'admire chez les animaux ; il les guide, leur infuse une science mille fois supérieure à celle de nos plus grands Maîtres. La chose est constatée, à notre grand étonnement, par les observateurs les plus consciencieux, les plus qualifiés.

D'autre part, avec une inconséquence qui caractérise bien notre pauvre petite mentalité, cet instinct, chez nous on le désavoue, on ne l'écoute pas ; oubliant, méconnaissant qu'étant, autant que nos frères inférieurs, des créations de la nature, comme eux, mais dans un domaine plus élevé, où notre faible science ne suffirait pas pour nous instruire, nous avons besoin d'être guidés instinctivement. L'admirable Nature y a pourvu. Elle nous dote aussi de ce savoir supérieur, indépendant, au-dessus de tout ce qu'il nous est possible d'acquérir par les seules ressources de notre intelligence. Cet instinct précieux, nécessaire, en rapport exact avec le besoin auquel il est destiné, prouve encore une fois une direction intelligente, déterminant sa qualité suivant l'individualité ; puisqu'il est inférieur chez les animaux, chez les peuplades primitives, servant surtout à satisfaire leurs besoins, à les préserver contre les dangers, les maladies ; les rendant aptes à y appliquer le remède nécessaire. Chez nous, au contraire, cet instinct suit une tout autre direction. Il s'applique plutôt à nous diriger dans les voies où, sans lui, nous n'aurions jamais pu, par notre initiative seule, avoir la prescience de nos destinées spirituelles.

Et là encore il y a lieu d'admirer la sagesse divine, de lui témoigner toute notre reconnaissance, car, grâce à cette dispensation, obligés dans les autres domaines : scientifiques, artistiques, etc., de nous en tirer par nos moyens propres, nous lui devons ce magnifique développement de nos connaissances.

Si, comme les animaux, ou les naturels primitifs, nous eussions été dotés comme eux, jamais nous ne serions arrivés à un tel épanouissement intellectuel. Nous n'aurions fait aucun effort pour cela, nous aurions agi de même, puisque, ayant tout ce qu'il nous aurait fallu par des moyens plus commodes, cet effort eût été inutile.

Nous l'avons déjà dit : l'instinct établit le fait; c'est-à-dire, comme nous l'avons démontré plus haut, qu'il nous donne l'intuition des choses que, sans lui, par notre seul savoir, nous n'aurions jamais soupçonnées, encore moins pu établir. Nos études, nos investigations nous en donnent une connaissance plus approfondie ; mais sans elles ces choses n'en existeraient pas moins. Malheureusement nous le renions cet instinct, surtout ceux que, par dérision, on appelle : des esprits forts, lorsque ce fait contrarie leurs petites idées préconçues. S'ils n'étaient nuisibles qu'à eux-mêmes, en agissant ainsi, le dommage serait moindre ; mais quelques-uns d'une haute autorité : un génie comme Faraday, des illustrations comme Chevreul, Babinet, etc., sans compter les Académies de médecine, des autres sciences, en opposant un refus systématique à l'examen des faits, ou en y mettant des conditions impossibles à leur réalisation, là où on aurait dû se contenter d'un contrôle rigoureux, prouvant outre leur parti pris, une ignorance complète et des conditions nécessaires à la production des phénomènes et de la science psychologique elle-même, toutes ces menées, par le prestige d'où elles partaient, ont causé un grand préjudice à l'effusion des doctrines salutaires fondées sur des preuves positives.

Néanmoins, d'après une parole célèbre (Emile Zola) : «La Vérité est en marche», aucune puissance humaine ne pourra l'arrêter.

Revenons maintenant, après ce nouveau détour, certainement, malgré moi, pas le dernier, au fait montrant la force de l'instinct, donnant, dans la haute antiquité, avant toute révélation sur ce sujet, le pressentiment de l'existence et de l'intervention des esprits :

Les philosophes de la fameuse école d'Alexandrie les évoquaient. Plotin, un de ses membres, au moment de sa mort, prononça ses remarquables paroles, dignes de tous les temps : « Je fais mon dernier effort pour ramener ce qu'il y a de divin en moi à ce qu'il y a de divin dans l'Univers. »

Tant il est vrai que lorsqu'on est possédé de la Vérité, elle nous illumine tout entier.

Pour revenir à des temps plus près de nous, où cette intervention occulte se montre sans conteste, citons Jeanne d'Arc, cette simple fille des champs, sans instruction, dirigée par ce qu'elle appelait : « ses voix », soulevant la France entière, guidant les généraux les plus expérimentés, triomphant de la savante tactique de ses adversaires.

Et certainement tous les peuples, égaux tous devant la Divinité, doivent avoir dans leur histoire des faits de cette nature où éclate la protection céleste. Il serait intéressant, édifiant de les recueillir.

Mais, lorsqu'il le faut, pour la sauvegarde d'une nation ou de principes nouveaux utiles à l'humanité, ce n'est plus une seule individualité, comme Jeanne

d'Arc, mais toute une collectivité qui reçoit l'inspiration d'en haut. Nous voulons parler du protestantisme. Ici se déroulent les faits les plus remarquables. L'intervention des esprits s'y dessine de la façon la plus catégorique, la plus incontestable.

Et, remarquons-le, pour l'instruction des aveugles de parti pris, ces preuves, non seulement cette grande époque nous les fournit, mais elle nous donne aussi celles d'une direction suprême d'une sagesse parfaite, au-dessus, en dehors de nous et aussi du monde spirituel :

Dans le premier cas, celui de Jeanne d'Arc, une seule personne suffisait, car elle avait tout son pays avec elle. Dans le second cas, celui du protestantisme, cette aide unique eût été insuffisante, car il ne réunissait pas l'unanimité ; une partie du pays se liguaient contre l'autre. Il fallait donc, pour l'efficacité du résultat, une plus grande participation d'individus, afin de vaincre les résistances. En effet, c'est ce qui a eu lieu. De tous les côtés à la fois surgissent ces interventions spirituelles, poussant invinciblement à l'action les adeptes des nouvelles doctrines. Si cela ne révèle pas une direction unique, toute-puissante, soulevant, pour la défense d'une Idée des masses obéissant à cette injonction, avec l'impossibilité de s'y soustraire, si cela ne suffisait pas, nous nous demandons ce qu'il faudrait. Impossible d'apporter des preuves plus péremptoires. Aussi bien n'avons-nous qu'à continuer, sans nous préoccuper, sans tenir compte du parti pris, pire que l'aveuglement. Celui-ci on peut espérer arriver à l'éclairer ; celui-là est muré dans sa sottise, ou plutôt sa mauvaise foi, car il n'est pas entraîné par conviction, au fond de lui-même il est arrêté par un autre mobile : l'orgueil.

Continuons donc, pour les personnes de bonne foi, à retracer des faits relatifs au Protestantisme, prouvant l'action, l'intervention des Esprits sur les adeptes.

Leur liste est longue, trop longue pour le cadre de cet ouvrage où nous n'avons pas à faire l'histoire du Protestantisme. Bornons-nous à quelques citations :

Des milliers d'individus, par cette intervention occulte, sont irrésistiblement poussés à l'action, produisant les faits les plus extraordinaires, déroutant complètement notre raison et ne pouvant s'expliquer autrement que par une aide extérieure et intelligente, puisque les effets étaient de même nature, intelligents aussi.

Toute autre explication tombe dans la fantaisie, l'incohérence. Du reste, nous nous réservons d'en parler plus loin, commençons d'abord par relater, au milieu de milliers de faits, quelques-uns des plus saillants :

A la tête de l'insurrection cévenole se trouvent les deux prophètes, titres qu'ils portaient, Roland et Jean Cavalier.

Ce dernier surtout était le chef suprême. C'était le fils d'un laboureur, gardant les troupeaux, sans instruction. Néanmoins, par l'effet de son éloquence, lorsqu'il tombait en extase, il sut grouper autour de lui et entraîner quelques milliers d'hommes, frustes comme lui. Pour venir à bout de sa résistance, il a fallu lui opposer une armée de 60.000 hommes, bien équipés, pourvue d'artillerie, à laquelle, toujours guidé par son inspiration, il infligea plusieurs grandes défaites, malgré l'infériorité numérique écrasante de sa petite troupe et celle de son

armement.

Pour venir à bout de sa résistance, on dût mettre à la tête de l'armée le maréchal de Villars, un des plus grands généraux de son temps, avec lequel, à Nîmes, le traitant d'égal à égal, il eut une entrevue pour la conclusion de la paix.

Et comme nous tenons toujours à nous appuyer sur des preuves, ne voulant pas être taxé de bâtir nos principes sur des chimères, voici deux exemples, parmi tant d'innombrables, où cette intervention extra-terrestre apparaît incontestablement, préservant la petite troupe de dangers complètement ignorés d'elle.

Nous les extrayons d'un ouvrage (Théâtre sacré des Cévennes, ou Récit des diverses merveilles opérées dans cette partie du Languedoc. (Londres 1707.) devenu très rare, où les dépositions ont été recueillies juridiquement, méritant par conséquent toute confiance, auprès de protestants réfugiés à Londres.

Voici celle de Durand Fage :

Comme notre troupe était entre Ners et las Cour de Creviez, le frère Cavalier, notre chef, eut une vision. Il était assis et se leva soudainement, en nous disant ces paroles : Ah ! mon Dieu, je viens de voir en vision que le maréchal de Montrevel, qui est à Alais, vient de donner des lettres contre nous à un courrier qui va les porter à Nîmes. Qu'on se hâte ; et on trouvera le courrier habillé d'une telle manière, monté sur un tel cheval et accompagné de telles et telles personnes. Courez, hâtez-vous, vous le trouverez sur le bord du Gardon. A l'instant, trois de nos hommes montèrent à cheval, Ricard, Bouré et un autre, et ils rencontrèrent sur le bord de la rivière, dans l'endroit marqué, et l'homme et ceux qui étaient avec lui, dans toutes les circonstances que le frère Cavalier avait spécifiées. Cet homme fut amené à la troupe et on le trouva chargé des lettres du maréchal : de sorte que nous fûmes informés, par cette admirable révélation, de diverses choses dont nous fîmes ensuite un heureux usage. Le courrier fut renvoyé à pied. J'étais dans la troupe quand cela arriva, et j'atteste ce que j'ai vu. (Théâtre sacré des Cévennes, p. 115.)

Voici une autre déposition. Malgré sa longueur nous ne pouvons résister au désir de la transcrire ; elle est peut-être plus frappante encore, prouvant de façon saisissante un secours extérieur et intelligent, sans lequel cette petite troupe n'aurait pas pu résister si longtemps aux attaques d'une armée puissante, bien organisée.

Cette déclaration vient d'un témoin oculaire. Les faits merveilleux se seraient passés au mois de novembre 1703.

Il s'agit d'un nommé La Salle, un traître dénoncé par les esprits :

Comme nous étions proche du village de Fons, à deux lieues de Nîmes (septembre 1703), dans un bois où nous nous étions retirés après avoir été poursuivis pendant deux jours, il arriva que plusieurs inspirations concoururent à dire qu'il y avait dans la troupe un traître qui avait été séduit par sa femme et qui avait un dessein formé de tuer le frère Cavalier. Les inspirations le nommaient ainsi. Ce traître, nommé La Salle, avait été papiste ; mais il avait depuis

longtemps fait la fonction de bon protestant, et le frère Cavalier avait eu tant de confiance en lui qu'il en avait fait un de ses gardes et qu'il se servait de lui en diverses occasions particulières. Nos inspirations insistèrent en assez grand nombre et, entre autres, celles du frère Ravanel et la mienne. Sur ces instances, nous allâmes rapporter la chose au frère Cavalier, qui pour lors était un peu éloigné du gros de la troupe. Nous le trouvâmes pensif, car il avait eu lui-même des avertissements sur cela, comme je le dirai tout à l'heure. Il ordonna que La Salle fut saisi, ce qui fut aussitôt exécuté. D'abord cet homme se mit à crier miséricorde, sans nier le fait, demanda fortement à voir le frère Cavalier. Mais le frère Cavalier ne le voulut point voir. De sorte que La Salle ayant pleinement confessé qu'il avait été suborné pour commettre le crime dont il était accusé par les inspirations, il fut conclu qu'il aurait la tête coupée, parce que, si on l'avait passé par les armes, selon, la pratique ordinaire, le bruit des fusils aurait pu nous attirer l'ennemi qui nous cherchait et qui pouvait être proche de nous. »

Le frère Cavalier avait un double sujet de tristesse. Il se voyait privé, par un accident douloureux, d'un homme qu'il avait aimé et dont il avait été bien servi ; et, d'ailleurs, il se reprochait d'avoir en quelque façon dissimulé l'avertissement que Dieu lui avait envoyé, ou plutôt, de n'en avoir pas profité aussitôt qu'il l'aurait dû faire. Car lorsqu'il consentit à la mort du traître, il nous dit qu'il avait eu lui-même un avertissement en vision du mauvais dessein de cet homme, dans laquelle vision le dit La Salle, étant couché auprès de lui, avait voulu par trois fois le tuer d'un coup de pistolet et que chacun des trois coups avait manqué.

Dès qu'il eut été résolu de faire mourir La Salle et qu'on eut ordonné qu'il fût exhorté et consolé, selon que cela se passait en pareille occasion, je m'éloignai de l'endroit de l'exécution et je m'en allai vers le frère Cavalier qui n'avait pas voulu non plus en être témoin. Comme toute la troupe était en prières pour le criminel, le frère Cavalier, qui était assis à terre, tomba en extase et eut des agitations extraordinaires. Dans la violence des mouvements qui le soulevaient et le secouaient rudement, l'Esprit lui dit : Je t'assure, mon enfant, que si tu murmures contre mon commandement, je t'abandonnerai. Je t'avais fait connaître qu'il fallait que ce traître fût mis à mort et tu m'as résisté. Prends garde, mon enfant, car je te déclare que si tu n'obéis aux ordres que je te donne, je t'abandonnerai et je donnerai mon troupeau à conduire à d'autres qui le conduiront aussi bien que toi. Je puis bien répondre de ces paroles ; mais il y en eut beaucoup d'autres qui tendaient à la même chose. Je fus extraordinairement touché, de même que les autres qui étaient présents, de cette terrible extase du frère Cavalier (Théâtre sacré des Cévennes, p. 119-121. Déposition de Durand Fage.) »

Impossible ici de nier une influence extérieure, sans laquelle Cavalier n'eût jamais été instruit des desseins criminels de celui dont il avait fait son homme de confiance.

Mais voici une autre déposition (Théâtre sacré des Cévennes, p. 95 à 97.) démontrant cette protection occulte, non plus bornée seulement à Cavalier, mais s'étendant à toute la troupe. Elle a été faite par un membre de sa famille, témoin de l'affaire.

Nous allons la résumer aussi brièvement que possible, pour ne pas allonger démesurément ce chapitre :

Après la bataille de Gaverne, on s'était réuni au château de Rouvière. On était environ une vingtaine à table. Tout à coup Cavalier dit tout haut : « Je me sens tout contristé, un Judas m'a baisé aujourd'hui ». Parmi les convives il y en avait un qui avait été l'ami de l'illustre prédicateur Brousson, jouissant, à cause de cela, de la confiance générale, aussi parce qu'il avait déjà rendu des services. Au milieu du repas, le cousin de Cavalier, l'auteur de la déposition, reçut cette inspiration : « Je te dis, mon enfant, qu'un de ceux qui sont assis à cette table et qui a trempé la main dans le même plat avec mon serviteur, à dessein de l'empoisonner. » Une autre parente présente reçut une révélation analogue.

Immédiatement Cavalier s'abstint de manger et fit garder toutes les portes. Ensuite le frère Ravanel, entrant dans de grandes agitations, compléta ces avertissements et dit : « Je t'assure, mon enfant, qu'il y a présentement un traître assis à cette table qui a reçu une somme d'argent pour empoisonner mon serviteur et même toute la troupe, s'il lui était possible. Je te dis qu'il a promis à l'ennemi d'empoisonner le chef et qu'il s'est proposé, en entrant dans cette maison, d'empoisonner l'eau de la citerne et le seau, pour tâcher de détruire le troupeau, s'il ne peut pas faire périr le berger. »

On s'abstint de puiser de l'eau, la citerne fut gardée et on y jeta le sceau.

Dans une chambre voisine, où l'on ignorait complètement ce qui s'était passé, le frère Duplan, brigadier de la troupe, eut une révélation semblable ; précisant même la somme (500 livres ou 500 écus), ajoutant : « Je te dis qu'il a dessein présentement de jeter le poison qu'il a caché sur lui ou de le mettre dans les habits de quelqu'un de la compagnie ; mais je permettrai qu'il soit reconnu et nommé par son nom. »

Cavalier, instruit du fait, fit entrer Duplan. On avait déjà fouillé plusieurs personnes, mais à l'entrée du brigadier, toujours sous l'influence spirituelle, il alla droit au coupable, mit la main sur lui et l'apostropha ainsi : « Ne sais-tu pas, misérable, que je vois toutes choses, que je sonde les cœurs et les reins, que les plus secrètes pensées me sont découvertes ? N'appréhendes-tu pas mes jugements terribles ? Oserais-tu nier le complot que tu as fait avec les ennemis de mon peuple ? Confesse, malheureux, confesse ton crime ! »

Le misérable voulut s'excuser, mais Duplan, dans un redoublement de l'inspiration, déclara positivement que le poison était dans la tabatière et dans la manche du justaucorps du coupable où, en effet, il fut trouvé.

Le dépositaire ajoute : « J'étais présent et j'ai vu tout cela. Le poison était dans du papier ».

Le criminel ne fut pas mis à mort, sa mort n'ayant pas été ordonnée. On se contenta de le garder à vue et de le renvoyer la nuit ; puis on fit une prière générale pour remercier Dieu de la « délivrance admirable qui avait été accordée ».

Ce qui est non moins remarquable, c'est que toutes les prophéties, tous les

discours, faits sous l'influence spirituelle, étaient prononcés en français et d'une excellente tenue. Or tous ces braves gens, d'une simplicité absolue, l'ignoraient complètement ; ils ne connaissaient que leur patois.

Et, comme nous ne voulons rien affirmer sans preuves à l'appui, voici, parmi des milliers de faits dans le même genre, une déposition d'un nommé Caladon (Théâtre sacré des Cévennes, p. 42.) :

Des diverses personnes que j'ai vues dans le saisissement (je ne sais comment exprimer cela), il n'y en a point eu qui m'ait causé plus d'étonnement qu'une certaine pauvre idiote de paysanne âgée d'environ 40 ans : je la connaissais parce qu'elle avait été en service chez un de mes amis. C'était assurément la plus simple et la plus ignorante créature que nos montagnes eussent jamais produite. Quand on me dit qu'elle prêchait; mais qu'elle prêchait à merveille, je n'en crus rien du tout. Il ne pouvait pas me tomber dans l'esprit qu'elle pût seulement joindre quatre mots de français ensemble (et j'en aurais juré), ni même qu'elle eût la hardiesse de parler dans une compagnie. Cependant, j'ai été témoin plusieurs fois qu'elle s'acquittait de tout cela miraculeusement bien. Cette ânesse de Balaam avait une bouche d'or quand l'intelligence céleste la faisait parler. Jamais orateur ne s'est fait écouter comme elle... C'était un torrent d'éloquence, c'était un prodige, et ce que je dis n'a rien d'exagéré. Une autre chose fort singulière, c'est que cette prophétesse prêchait souvent et qu'elle était en quelque sorte maîtresse de ses enthousiasmes, c'est-à-dire qu'elle les obtenait quand elle les demandait.

Les personnes des deux sexes, de tout âge, jusqu'aux plus jeunes enfants, à partir même de quatre à cinq ans, quelquefois, quoique très rarement au-dessous, étaient sujettes à ces inspirations et parlaient avec une éloquence, une profondeur de beaucoup au-dessus de leur âge, de leur savoir.

Les témoignages abondent, nous n'aurions d'ailleurs pas pu l'affirmer sans cela. Il n'y a qu'à s'en rendre compte dans les ouvrages spéciaux, ceux que nous citons et beaucoup d'autres. Que si ces preuves, on ne les admettait pas, parce que les faits se sont passés hors de notre présence, il faudrait, d'après ce raisonnement, renoncer à écrire l'histoire ; car, tous les événements des temps passés, et pas seulement ceux dont nous nous occupons, nous sont rapportés de cette manière et admis sans conteste. Nous n'avons pas autre chose à faire et, à notre tour, nous pouvons, nous devons considérer comme véridiques de si nombreux témoignages concordants et de source authentique.

Parmi ceux-ci, il y en a un qui suffirait pour confirmer tous les autres, venant de l'adversaire le plus qualifié des protestants, de la bouche du maréchal de Villars lui-même, témoin oculaire. Il a écrit : (Vie du maréchal de Villars, t. I, p. 125.)

J'ai vu dans ce genre des choses que je n'aurais jamais crues, si elles ne s'étaient passées sous mes yeux : une ville entière dont toutes les femmes et les filles, sans exception, paraissent possédées du diable. Elles tremblaient et prophétisaient publiquement dans les rues.

Sortis de leur extase, les prophètes, les prophétesse ne se souvenaient plus

de rien ou de très peu de chose. Ce qui prouve bien une influence extérieure, en dehors d'eux ; car quand c'est nous qui parlons, évidemment nous savons ce que nous disons et nous nous en souvenons.

Nous allons, comme toujours, l'établir sur des preuves, nous contentant des trois dépositions suivantes :

1° Celle de Jacques Bresson (Théâtre sacré des Cévennes, p. 133.) :

Quand je demandais aux personnes plus avancées en âge si elles se souvenaient de ce que leur bouche avait prononcé, pour le répéter ou pour en faire entendre toute la substance, elles me répondaient qu'elles ne s'en souvenaient pas assez pour cela.

2° Celle de Caladon : (Id., p. 46.)

La plupart des inspirés étaient des jeunes gens et des personnes grossières : c'étaient ceux qui parlaient le mieux quand ils révélait. Les uns me disaient qu'ils ne se souvenaient de rien de ce qu'ils avaient prononcé ; les autres se souvenaient de quelque chose, mais de fort peu. »

3° Celle de Jacques Mazel : (Id., p. 146.)

« J'ai demandé à plusieurs de ceux qui venaient de parler dans l'inspiration s'ils pourraient bien dire une seconde fois ce qu'ils avaient prononcé pendant l'extase ; ils m'ont répondu qu'ils ne le pouvaient pas. »

Attribuer tous ces faits à la simulation est impossible. Une personne seule peut simuler, non des milliers à la fois, comme l'a constaté de visu le maréchal de Villars lui-même. En outre, la qualité des personnages, leur profonde simplicité en contradiction avec l'élévation de leur langage ; la prévision de choses absolument inconnues de tous, constituant de véritables révélations, tout cela réuni réduit à néant de telles suppositions, ne peut être le résultat de la simulation.

Une autre preuve de bonne foi, de la sincérité des phénomènes se trouve dans le fait que, lorsqu'ils n'étaient plus nécessaires, ils ne se produisaient plus. S'ils avaient été artificiels, on aurait pu les provoquer à volonté.

De cette privation, les adeptes en étaient très affligés ; à tel point que lorsque Cavalier fut présenté à la cour d'Angleterre, la reine Anne lui ayant demandé si Dieu continuait à le visiter, il s'émut, pencha la tête en pleurant et ne répondit pas. De nombreux cas analogues nous sont relatés dans les ouvrages de cette époque relatifs à ce sujet.

Quant à l'explication des faits, la nôtre on la connaît ; elle est la plus logique, la plus conforme au bon sens. Et si elle est la seule admissible à nos yeux, ce n'est pas par parti pris d'une opinion préconçue, mais parce que tout autre interprétation, comme nous allons le montrer, mène à l'absurde.

Nous y voyons l'intervention des esprits, agissant, aussi irrésistiblement que nous sous leur action, d'après des ordres supérieurs à eux et à nous, conformément à un plan providentiel, lorsque le moment de son exécution est arrivé.

Cette influence spirituelle est manifeste par les effets constatés. Puisqu'ils sont

intelligents, indépendants et au-dessus de ceux qui les subissent, révélateurs de choses ignorées d'eux, leur cause gît donc dans une source de même essence, soit : intelligente, indépendante et extérieure aux personnes influencées ; autrement dit : l'esprit. En vertu du principe que nous avons formulé en commençant : la cause est de même nature que l'effet.

Arrivons maintenant aux explications des faits ci-dessus, données.

1° Par la caste sacerdotale :

Elle les attribue au diable. Même le maréchal de Villars, malgré la supériorité de son rang, professait, on l'a vu, cette opinion enfantine.

Cette croyance au diable, inculquée par le clergé, aurait suffi pour ruiner toute religion, si celle en Dieu n'eût pas été si fortement ancrée dans l'âme humaine.

De nos jours elle a moins de prise, l'humanité a beaucoup perdu de sa naïveté primitive ; bien peu de gens y croient encore aujourd'hui, dans tous les cas, leur nombre a grandement diminué. Fort heureusement ! Car, avec cette fausse attribution du mal au diable, toute idée religieuse aurait bientôt disparu. Le clergé, en propageant cette grave erreur, desservait et ses propres intérêts et, ce qui est plus important, ceux de la religion pure.

Raisonnons un peu pour démontrer l'impossibilité de l'existence du diable, en nous étonnant plutôt de la nécessité d'y être obligé, tellement cette impossibilité tombe sous le sens.

Ou Dieu est tout-puissant, ou il ne l'est pas. Admettre le diable prouverait son impuissance ; car, s'il est tout-puissant, depuis longtemps il aurait détruit l'être qui est assez fort pour se jeter en travers de ses desseins, pour les contrarier, pour être capable de lui tenir tête.

Dans ce cas, que resterait-il de l'idée de Dieu ? Autant élever des temples pour adorer l'esprit du Mal, de puissance égale avec celui du Bien !

On voit où cela nous conduirait. Déjà le mal ne règne que trop en maître sur notre pauvre Terre ; mais que serait-ce si on lui élevait un culte ?

Tout cela provient de notre ignorance sur les origines du mal. Il est grandement temps d'y remédier ; de démontrer qu'il n'est pas tout-puissant, puisqu'il n'est que passager. Seul, s'il était durable, cette croyance aurait un fondement ; mais, chacun de nous, nous ne le subissons que temporairement, nos existences successives nous donnent le moyen de nous en débarrasser en nous épurant. Le mal est à l'origine du bien, comme la racine informe est à la base de la plante qui nous donne ses fleurs, ses parfums, ses fruits. Tout cela y est renfermé. Elle contient de la beauté à l'état latent ; mais elle ne peut nous les donner qu'après s'être assimilé les sucres de la Terre, grâce auxquels elle a pu se développer, s'élaborer.

De même, notre développement ne peut se faire qu'en nous assimilant peu à peu tout le suc de toutes les connaissances morales et intellectuelles nécessaires pour produire la beauté spirituelle.

Le mal est le contraste du bien. Celui-là est aussi indispensable que celui-ci. Si

le premier n'existait pas, nous serions incapables d'apprécier la haute valeur du Bien, car tout le monde en serait possédé et, n'ayant fait aucun effort pour l'acquérir, nous n'en jouirions pas, il n'aurait pas de mérite, pas plus qu'il y en a un à digérer, à marcher, à voir, etc. Nous trouverions cela tout naturel.

Toutes ces questions avaient donc grand besoin d'être étudiées, approfondies, afin de pouvoir être envisagées de leur point de vue réel, plus conforme à la vérité, au plan de la création. Et ce sera un grand bien, lorsque ces précieuses idées nouvelles, si réconfortantes, auront pénétré l'humanité. Notre ouvrage, nous l'espérons, y aura beaucoup contribué.

L'impuissance où on était de comprendre l'admirable plan divin, basé tout entier sur la Justice, la bonté, la beauté, a engendré tant d'erreurs, tant de maux, à cause surtout de l'incompréhension de la souffrance, du mal, deux phases par lesquelles, nécessairement, nous devons passer tous indistinctement, pour conquérir leurs contraires : le bonheur, le bien.

Ainsi considérée, la souffrance n'est pas une punition, un signe de la colère divine, puisque, au contraire, les esprits supérieurs sont, presque toujours, les plus éprouvés. Nous n'avons donc plus à regarder avec horreur ceux dont la faiblesse les entraîne aux pires excès ; mais, tout en nous en gardant, à tâcher de les soutenir moralement, dans les limites du possible, pendant le dur combat de la vie. Aussi peu que ce soit, ils en tireront toujours quelque profit.

De même le mal : On ne peut l'attribuer à un être aussi puissant que Dieu, inspirant nos actes. Cette absurde fiction doit faire place à une compréhension plus claire, plus en harmonie avec la beauté de l'œuvre divine. Le mal, il n'est pas autre chose qu'une élaboration incomplète de notre individualité, ayant gardé encore trop de défauts de ses existences antérieures. Mais attendons, n'arrêtons pas un jugement borné, définitif, sur l'état présent. L'œuvre n'est pas achevée. Lorsque, dans la suite d'existences, le progrès se sera fait, la transformation sera complète, l'équilibre des forces, dont nous avons déjà souvent parlé, aura, dans la balance, au plateau du bien ajouté du poids équivalent perdu dans le plateau opposé.

Toujours notre parallèle de la racine informe se muant en plante magnifique après un temps d'élaboration.

Mais ne nous arrêtons pas là, car il faut absolument détruire toutes ces funestes erreurs, et acculons le diable, puisque diable il y a, jusque dans ces derniers retranchements.

Donc, on l'a regardé comme l'inspirateur des protestants. Voilà un diable bien étrange ! Il n'est plus l'esprit du mal, puisqu'il inspire le bien à ses soi-disant adeptes ; les sauve du danger, leur révèle les traîtres.

Mais, peut-on objecter, il a agi ainsi parce que c'était son intérêt. Ceci, entre parenthèses, prouverait déjà qu'il était plus fort que Dieu, puisqu'il n'a pas pu l'en empêcher.

Que non, répondent nos casuistes, car ils ne sont jamais à court, nous ne disons pas d'arguments, mais d'arguties : La Providence l'a laissé s'empêtrer,

puisque, au bout du compte, il a été vaincu. Les Protestants ont dû capituler.

A mon tour :

Votre objection porte à faux. Il ne s'agissait pas d'une victoire militaire, mais d'implanter le protestantisme en France, de relever ses temples brûlés, de ramener la liberté de son culte. Or, grâce à la résistance de ses adeptes, inspirés par ce bienheureux diable, ils y ont pleinement réussi. C'est donc lui le maître, le plus fort !

Et voilà à quelles conclusions on serait arrivé, si on avait su approfondir jusqu'au bout les enseignements du clergé !

Quant à la version des savants, nous ne disons jamais de la Science (elle plane bien au-dessus, loin de leurs petitesesses), nous nous réservons d'y revenir au chapitre qui leur est consacré. Ils ne perdront rien pour attendre. Et nous non plus, je l'espère !

Nous avons encore d'autres faits à citer, car jamais on ne fortifiera trop les preuves de notre immortalité, de l'existence, de l'intervention des esprits dans les grands événements humains, les dirigeant d'après les ordres d'une autorité supérieure, à laquelle ils ne peuvent se soustraire, pas plus que nous à notre sort, soumis aussi à cette haute direction s'étendant sur l'Univers entier.

Comme précédemment nous choisirons des faits d'un caractère irrécusable, surtout par la qualité des témoins devant lesquels ils se sont produits.

Il s'agit de la fameuse prédiction de Cazotte, relatée par de La Harpe dans le tome Ier de ses œuvres posthumes imprimé en 1806. La scène se passa chez le duc de Nivernais et, malgré sa longueur, nous n'hésitons pas, à cause de son grand intérêt, de la reproduire textuellement :

Il me semble, dit La Harpe, que c'était hier. On se trouvait au commencement de 1788, nous étions à table chez un de nos confrères à l'Académie, grand seigneur et homme d'esprit. La compagnie était nombreuse et de tout état : gens de cour, gens de robe, gens de lettres, académiciens, etc. On avait fait bonne chère, comme de coutume. Au dessert, les vins fins ajoutaient à la gaieté de la bonne compagnie. On en était venu alors au point où tout est permis pour faire rire. Chamfort nous avait lu ses contes impies et libertins, et les grandes dames avaient écouté, sans même avoir eu recours à l'éventail. De là un déluge de plaisanteries sur la religion. L'un citait une tirade de la Pucelle ; l'autre rappelait les vers philosophiques de Diderot : tout le monde riait, tous applaudissaient aux lumières que la philosophie répandait sur toutes les classes et qui allaient bientôt opérer une révolution et amener le règne de la liberté en France. »

Un seul convive n'avait point pris part à cette joie générale, et avait même laissé tomber tout doucement quelques plaisanteries. C'était Cazotte, homme aimable et original.

Il prend la parole et du ton le plus sérieux :

« Messieurs, soyez satisfaits : vous verrez tous cette grande et sublime révolution que vous désirez tant. Vous savez que je suis un peu prophète : je

vous le répète, vous la verrez. »

On lui répond par ce refrain connu : faut pas être grand sorcier pour cela.

Soit ; mais il faut l'être un peu pour ce qui me reste à vous dire. Savez-vous ce qui arrivera à cette révolution, ce qui en arrivera pour vous tous, qui êtes ici, et ce qui en sera la suite immédiate, l'effet bien prouvé, la connaissance bien reconnue ?

— Ah ! voyons, dit Condorcet, avec son air sournois et niais ; un philosophe n'est pas fâché de rencontrer un prophète.

— Vous, Monsieur de Condorcet, vous expirerez sur le pavé d'un cachot. Vous mourrez du poison que vous aurez pris pour vous dérober au bourreau, du poison que le bonheur de ce temps-là vous obligera de porter toujours sur vous. »

Grand étonnement d'abord ; mais on se rappelle que le bon Cazotte est sujet à rêver tout éveillé, et l'on rit de plus belle.

« Monsieur Cazotte, le conte que vous nous faites là n'est pas aussi plaisant que votre Diable amoureux. Mais quel diable vous a mis en tête ce cachot, ce poison, ces bourreaux ? Qu'est-ce que cela peut avoir de commun avec la philosophie, avec le règne de la Raison ?

— C'est précisément ce que je vous dis ; c'est au nom de la philosophie, de l'humanité, de la liberté, c'est sous le règne de la Raison qu'il vous arrivera de finir ainsi, et ce sera bien le règne de la Raison, car elle aura des temples, et même il n'y aura plus dans toute la France, en ce temps-là, que des temples de la Raison.

— Par ma foi, dit Chamfort, avec le rire du sarcasme, vous ne seriez pas un des prêtres de ce temps-là.

— Je l'espère ; mais vous, Monsieur Chamfort, qui en serez un, et très digne de l'être, vous vous couperez les veines de vingt-deux coups de rasoir, et pourtant vous n'en mourrez que quelques mois après. »

On se regarde et on rit encore.

« Vous, Monsieur Vicq D'Azyr, vous ne vous ouvrirez pas les veines vous-même ; mais après vous les être fait ouvrir dix fois dans un jour, à la suite d'un accès de goutte, pour être plus sûr de votre fait, vous mourrez la nuit. Vous Monsieur de Nicollaï, vous mourrez sur l'échafaud. Vous, Monsieur Bailly, sur l'échafaud.

— Ah ! Dieu soit béni, dit Roucher, il paraît que M. Cazotte n'en veut qu'aux académiciens, il vient d'en faire une terrible exécution. Et moi, grâce au ciel...

— Vous, Monsieur Roucher, vous mourrez aussi sur l'échafaud.

— Oh ! c'est une gageure, s'écrie-t-on de toutes parts ; il a juré de nous exterminer tous.

— Non, ce n'est pas moi qui l'ai juré.

— Mais nous serons donc subjugués par les Turcs, par les Tartares ?... Encore...

— Point du tout ; je vous l'ai dit, vous serez alors gouvernés par la seule Raison. Ceux qui vous traiteront ainsi seront tous des philosophes. Ils auront à tout moment dans la bouche les mêmes phrases que vous débitez depuis une heure, répéteront toutes vos maximes, citeront, comme vous, les vers de Diderot et de la Pucelle... »

On se disait à l'oreille : Vous voyez bien qu'il est fou (car il gardait le plus grand sérieux) ; est-ce que vous ne voyez pas qu'il plaisante ? Et vous savez qu'il entre toujours du merveilleux dans ses plaisanteries.

Oui, reprit Chamfort ; mais son merveilleux n'est pas gai ; il est par trop patibulaire... Et quand cela arrivera-t-il, Monsieur Cazotte ?

— Six ans ne se passeront pas sans que tout ce que je vous prédis ne soit accompli.

— Voilà bien des miracles, dis-je ; heureusement que vous ne m'y mettez pour rien.

— Vous y serez pour un miracle, Monsieur La Harpe, et un miracle tout au moins aussi extraordinaire, répliqua Cazotte : vous deviendrez chrétien. »

Grandes exclamations dans la société.

« Ah ! reprit Chamfort, je suis rassuré : si nous ne devons périr que lorsque La Harpe sera chrétien, nous sommes immortels.

— Nous sommes bienheureuses, nous autres, femmes, dit alors Mme de Grammont, de n'être pour rien dans les révolutions. Quand je dis pour rien, ce n'est pas que nous ne nous en mêlions toujours un peu, mais il est reçu qu'on ne s'en prend jamais à nous. Notre sexe...

— Votre sexe, Madame, ne vous défendra point cette fois ; et vous aurez beau ne vous mêler de rien, vous serez traitées- comme les hommes, sans aucune différence.

— Mais qu'est-ce que vous dites donc, Monsieur Cazotte ? C'est la fin du monde que vous prêchez.

— Je n'en sais rien ; mais ce que je sais, c'est que vous, Madame la duchesse, vous serez conduite à l'échafaud, et beaucoup d'autres dames avec vous, dans la charrette du bourreau, avec les mains liées derrière le dos.

— Ah ! j'espère que, dans ce cas, j'aurais au moins un carrosse drapé de noir.

— Non, Madame : de plus grandes dames que vous iront, comme vous, en charrette, et les mains liées, comme vous.

— De plus grandes dames ?... des princesses du sang, peut-être ?

— De plus grandes dames encore. »

Ici un mouvement très sensible se fit dans la compagnie, et la figure du maître de la maison se rembrunit : on commençait à trouver que la plaisanterie était trop forte. Mme de Grammont, pour dissiper le nuage, n'insista point sur cette dernière réponse, et se contenta de dire du ton le plus léger :

« Vous verrez qu'il ne me laissera pas même un confesseur. »

— Non, Madame, vous n'en aurez point, ni personne. Le dernier supplicié qui en aura un par grâce, sera... »

Il s'arrêta ici un moment.

« Eh bien ! quel sera l'heureux mortel qui aura cette prérogative ?

— C'est la seule qui lui restera : ce sera le roi de France ! » Le maître de la maison se leva brusquement, et tout le monde avec lui ; il alla vers Cazotte et lui dit, d'un ton pénétré :

« Mon cher Cazotte, c'est assez faire durer cette plaisanterie lugubre ; vous la poussez trop loin et jusqu'à compromettre la société où vous êtes vous-même. »

Cazotte ne répondit rien et se disposait à se retirer, quand Mme de Grammont, qui voulait éviter le sérieux et ranimer la gaieté, s'avança vers lui :

« Monsieur le prophète, qui nous dites à tous notre bonne aventure, vous ne dites rien de la vôtre ? »

Cazotte resta quelque temps silencieux et les yeux baissés.

« Madame, avez-vous lu le siège de Jérusalem, dans Josèphe ?

— Oui, sans doute ; qui n'a pas lu cela ? Mais faites comme si je ne l'avais pas lu.

— Eh bien, Madame, pendant ce siège, un homme fit sept jours de suite le tour des remparts, à la vue des assiégeants et des assiégés, criant sans cesse, d'une voix sinistre et tonnante : Malheur à Jérusalem, malheur à moi-même ! Et le septième jour, au moment où il achevait sa lamentation, une pierre énorme lancée par les machines ennemies, l'atteignit et le mit en pièces.

A ces mots, Cazotte fit la révérence et sortit. »

Or toutes ses graves prédictions se sont accomplies à la lettre, y compris celle de l'in vraisemblable conversion du sceptique de La Harpe, professant dans une chaire à Lyon. L'histoire en fait foi.

Si ces nombreuses citations, malgré leur longueur, nous les avons introduites dans ce chapitre, c'est parce qu'elles apportent un appoint précieux aux théories dont cet ouvrage est le but :

Ces révélations, ces prédictions, ne pouvant être faites par les personnes elles-mêmes, puisqu'elles les ignoraient, ne sont donc forcément attribuables qu'à des intelligences qui, quoique invisibles, prennent part à ces événements, se servant des organes de leurs intermédiaires pour les communiquer à l'assistance ; prouvant ainsi la réalité des esprits, leur intervention dans nos affaires individuelles comme dans celles intéressant l'humanité entière.

En outre, constatation de la plus haute importance, il en ressort avec évidence les preuves d'une direction supérieure dont, si souvent déjà, nous avons posé le principe.

Si elle n'existait pas, si, avec notre jugement borné et parce que cette direction

est invisible, nous la niions, comme, pour la même raison, nous niions l'existence des esprits, si donc, seul, le hasard aveugle conduisait le monde, comment les événements pourraient-ils être prévus, même six ans à l'avance, ainsi que l'a fait Cazotte ? Cette prévision serait impossible. Ils éclateraient à l'improviste, sans que personne n'ait pu les soupçonner même.

Exactement comme chez nous. Lorsque, d'après un plan préconçu, nous dirigeons nos affaires, nous pouvons dire à l'avance ce qui se passera. En l'absence de toute direction, ne pouvant émaner que d'un plan préconçu, une seconde même avant qu'il éclate, nous ignorons l'événement.

Un exemple pour confirmer, pour faire toucher du doigt ce que nous avançons :

Un enfant vient de naître. Nous dressons le plan de son éducation. Pour l'initier aux langues, à 14 ans nous l'enverrons en Angleterre, l'année suivante en Allemagne. A son retour, et suivant ses dispositions, il entrera dans telle ou telle école, etc.

Nous pouvons donc, quinze ans d'avance et plus, prévoir l'avenir de cet enfant. Si ce plan n'existait pas et, par conséquent, non plus la direction qui en découle, en réservant, toutefois, des circonstances imprévisibles dépendant d'une volonté supérieure à laquelle, tous, nous sommes soumis, en l'absence, disons-nous, de ce plan et de sa direction, aurions-nous pu prédire ces événements ? Le hasard seul intervenant, une minute même avant leur éclosion, nous les aurions ignorés.

Ainsi donc peut s'expliquer comment, à notre grand étonnement, parce que la chose n'avait jamais été approfondie, comment souvent on peut prédire notre avenir. Il est préexistant. Par des procédés difficiles à expliquer à la lumière de nos sensations, mais impossibles à nier, puisqu'ils existent, cet avenir, on arrive à le percevoir. Seulement, car le contrôle en ces matières est presque impossible, il faut se défier du charlatanisme.

Donc, voilà le fait de la direction divine établi sur des preuves irréfutables et conformément à une logique rigoureuse.

Après avoir montré et prouvé l'ingérence spirituelle dans les événements, indéniable, malgré l'invisibilité de cette action, nous allons exposer des phénomènes de visibilité subis en masse, leur conférant, par conséquent, tout le caractère d'authenticité absolue.

Tel que nous l'avons fait précédemment, nous leur donnons la préférence aux phénomènes individuels qui, quoique très nombreux et tout aussi véridiques, n'offrent pas les mêmes garanties.

Voici ce qu'on lit, sous la signature du docteur Parent, témoin oculaire, dans le Dictionnaire des sciences médicales, à l'article Incube : (Malgré sa longueur, nous publions le récit in extenso).

Le premier bataillon du régiment de... dont j'étais chirurgien-major, se trouvant en garnison à Palmi, en Calabre, reçut l'ordre de partir à minuit de cette résidence pour se rendre en toute diligence à Tropea, afin de s'opposer au débarquement d'une flottille ennemie qui menaçait ces parages. C'était au mois de juin, la troupe avait à parcourir près de quarante milles de pays. Elle partit à minuit et ne parvint

à sa destination qu'à sept heures du soir, ne s'étant reposée que peu de temps, et ayant souffert considérablement de l'ardeur du soleil. Le soldat trouva, en arrivant, la soupe faite et son logement préparé. Comme le bataillon était venu du point le plus éloigné, et était arrivé le dernier, on lui assigna la plus mauvaise caserne, et huit cents hommes furent placés dans un local qui, dans les temps ordinaires, n'en aurait logé que la moitié. Ils furent entassés par terre, sur la paille, sans couvertures, et, par conséquent, ne purent se déshabiller. C'était une vieille abbaye abandonnée. Les habitants nous prévinrent que le bataillon ne pourrait rester dans ce logement, parce que toutes les nuits il y revenait des esprits, et que déjà d'autres régiments en avaient fait le malheureux essai.

Nous ne fîmes que rire de leur crédulité ; mais quelle fut notre surprise d'entendre, à minuit, des cris épouvantables retentir en même temps dans tous les coins de la caserne, et de voir tous les soldats se précipiter dehors et fuir épouvantés ?

Je les interrogeai sur le sujet de leur terreur ; et tous me répondirent que le diable habitait l'abbaye ; qu'ils l'avaient vu entrer par une ouverture de la porte de leur chambre, sous la forme d'un très gros chien à longs poils noirs qui s'était lancé sur eux, leur avait passé sur la poitrine avec la rapidité de l'éclair, et avait disparu par le côté opposé à celui par lequel il s'était introduit.

« Nous nous moquâmes de leur terreur panique et nous cherchâmes à leur prouver que ce phénomène dépendait d'une cause toute simple et toute naturelle, et n'était qu'un effet de leur imagination trompée. Nous ne pûmes ni les persuader, ni les faire rentrer dans leur caserne. Ils passèrent le reste de la nuit dispersés sur le bord de la mer et dans tous les coins de la ville. Le lendemain, j'interrogeai de nouveau les sous-officiers et les plus vieux soldats. Ils m'assurèrent qu'ils étaient inaccessibles à toute espèce de crainte, qu'ils ne croyaient ni aux esprits, ni aux revenants, et me parurent toutefois persuadés que la scène de la caserne n'était pas un effet de leur imagination, mais bien la réalité. Suivant eux, ils n'étaient pas encore endormis lorsque le chien s'était introduit, ils l'avaient bien vu et avaient manqué d'en être étouffés, au moment où il leur avait sauté sur la poitrine.

Nous séjournâmes tout le jour à Tropea, et la ville étant pleine de troupe, nous fûmes forcés de conserver le même logement ; mais nous ne pûmes y faire coucher les soldats qu'en leur promettant d'y passer la nuit avec eux.

Je m'y rendis, en effet, à onze heures et demie du soir avec le chef du bataillon. Les officiers s'étaient, par curiosité, dispersés dans chaque chambrée. Nous ne pensions guère à voir se renouveler la scène de la veille. Les soldats, rassurés par la présence de leurs sous-officiers, qui veillaient, s'étaient livrés au sommeil, lorsque vers une heure du matin, et dans toutes les chambrées à la fois, les mêmes cris de la veille se renouvelèrent, et les hommes qui avaient vu le même chien leur sauter sur la poitrine, craignant d'en être étouffés, sortirent de la caserne, pour n'y plus rentrer. Nous étions debout, bien éveillés et aux aguets pour observer ce qui arriverait et, comme il est facile de le supposer, nous ne vîmes rien paraître.

La flottille ennemie ayant repris le large, nous retournâmes le lendemain à Palmi. Nous avons, depuis cet événement, parcouru le royaume de Naples dans tous les sens et dans toutes les saisons ; nos soldats ont été souvent entassés de la même manière, et jamais ce phénomène ne s'est reproduit.

Ainsi donc voilà un fait parfaitement établi, constaté par huit cents personnes à la fois. Impossible de le mettre sur le compte de l'hallucination, d'abord parce qu'il était complètement imprévu par tout le monde, ensuite par l'effet semblable éprouvé en même temps par tous les soldats sans exception.

Si quelques-uns seulement en eussent été frappés, à la rigueur cette solution pourrait-elle s'admettre, quoique contestable encore, puisque aucune preuve ne vient l'étayer. Mais ici le cas est tout différent et doit faire rejeter absolument cette manière de voir à contresens, car il y a unanimité, sans la moindre voix discordante. Par conséquent on est obligé de se rendre à l'évidence et de conclure à la réalité du fait.

En outre, et cela la fortifie encore, c'est que d'autres régiments, s'ignorant les uns les autres, ont éprouvé les mêmes symptômes, ce qui représente quelques milliers d'attestations, suffisantes et au-delà pour authentifier le récit ; sans compter les indigènes prévenant les chefs de ce qui allait se produire, recevant, comme il convient à des esprits... soi-disant forts, ces avertissements avec des sourires incrédules, des marques de compassion pour ces pauvres d'esprit.

Mais, peut-on nous faire observer, comment se fait-il que la seconde nuit, lorsque les chefs sont restés à la caserne, ceux-ci n'aient rien vu, pendant que toute la troupe éprouvait, encore une fois, les mêmes sensations ? Cela jette quelque doute sur la réalité du phénomène. Tout au moins est-ce capable d'ébranler notre conviction.

— Pourquoi les uns, les plus simples, sont-ils impressionnés et non ceux, les plus qualifiés, pour rendre le témoignage plus probant, lui donner plus de prix ?

Nous nous réservons d'y répondre dans le chapitre suivant, en exposant notre théorie du rêve. Les faits, tels qu'ils se sont passés, en sont la confirmation la plus éclatante. Elle permet de nous rendre compte de la façon la plus précise de cette chose inexplicable et inexpiquée jusqu'à présent : le Rêve.

De même pour le chien, vu deux nuits de suite par tout le monde. Ce n'était certes pas l'âme d'un chien défunt. Tout cela sera éclairci, mis en pleine lumière.

Pour en finir, citons encore, car jamais on n'abusera en insistant sur des faits d'une si grande portée, citons les récits suivants de manifestations visibles accompagnées de coups frappés et d'autres phénomènes non moins étranges (Oscar Comettant, Histoire de cent mille pianos, p. 18, 19 et 20.) :

Cela s'est passé à Saint-Denis, à l'usine de la manufacture de pianos Pleyel.

« Il y a, dit un des veilleurs, en me parlant avec une certaine animation, des bruits mystérieux qui se font parfois entendre dans les ateliers et dans les chantiers, — il y a des nuits où les bois se plaignent comme s'ils exhalaient leur douleur d'avoir été arrachés à leur terre natale... Ce sont de véritables gémissements. D'autrefois ils font entendre des craquements d'os, comme des

morts qui sortiraient de leur sépulcre. Une fois, à l'une des fenêtres du séchoir des bois, bâtiment A, lettre L, une vitre se cassa avec un fracas que rendit plus sensible le silence de la nuit. C'était ma quatrième ronde. On était en hiver et 3 heures, venaient de sonner. Les chiens aboyèrent. (Dans leurs rondes, les veilleurs se faisaient accompagner par deux énormes chiens dressés.) Je tirai mon revolver et me précipitai vers la fenêtre. Je regardai au dehors. Rien ! Je fouillai partout dans le séchoir. Rien ! Une vitre pourtant, pensai-je, ne se casse pas toute seule.

Pour un homme qui écrit, ajouta le veilleur de nuit, il y aurait tout un livre à faire sur les impressions de voyage des veilleurs de nuit à travers les ateliers et les bois au séchage.

Abrégeons et passons à un autre témoignage :

Une fois le père Guillaume, le plus ancien des veilleurs, nous assura que non seulement les bois se plaignent, mais qu'ils parlent. C'est en tremblant au souvenir de ce qui lui arriva qu'il nous conta la conversation (un peu nuageuse, il est vrai, ajoute l'auteur. En aurait-il voulu une, dirons-nous, aussi accusée qu'entre nous ?) qu'il entendit entre des bois de différentes espèces... Je n'ai jamais entendu de pareilles conversations, mais que de choses curieuses qu'on dirait fantastiques j'ai vues dans mes rondes de nuit ! »

— Racontez-moi cela.

— Ce serait trop long. Il n'y a pas plus de quinze jours, comme je pénétrai dans l'atelier des caisses à queue au premier étage du bâtiment B, lettre S, j'ai vu une clarté qui a passé comme un éclair. Une ombre s'est projetée sur le mur et au même moment j'ai entendu, partant des caisses qui sont pourtant de bois bien sec, des roulements de petits coups, semblables à ceux que produiraient une dizaine de lapins savants jouant du tambour. Les chiens n'ont rien dit cette fois. J'ai cru à un commencement d'incendie et je me suis jeté sur la lance. Je n'ai plus rien vu, ni rien entendu. Si l'on croyait aux revenants, il y aurait de quoi avoir peur la nuit à l'usine de Saint-Denis.

Nous avons rapporté ces témoignages, d'un genre tout différent des précédents, afin de réunir les manifestations de toute sorte : l'inspiration invisible, la visibilité, les bruits, les coups frappés.

Cela nous permettra de réfuter au chapitre XI (La Science, les Savants) les objections puérides de ces Messieurs qui se refusent de voir clair. Ils nient tout, c'est plus commode, beaucoup plus commode que de discuter. La controverse, ils la fuient, ils craignent trop d'en sortir battus ; cela leur permet, en outre, de se maintenir sur leurs positions.

Pour en revenir aux deux dernières citations, elles n'émanent plus d'une nombreuse collectivité ; cela ne diminue en rien leur authenticité, car, d'abord, elles sont rapportées par un auteur que, personnellement, nous avons connu. Il était plutôt sceptique à l'endroit de ces faits ; puis, ces témoignages nous sont donnés par des hommes à l'esprit simple, sans idées préconçues, nullement initiés aux phénomènes psychiques.

Ils nous parlent naïvement des plaintes, des conversations des bois entre eux. Evidemment, les bois ne parlaient pas, c'est impossible ; la cause était ailleurs. Et ils connaissent, ces veilleurs, des faits nombreux qu'il serait « trop long », disent-ils, de rapporter.

En effet, non seulement avec ce que savent ces braves gens, mais avec les milliers, les millions de manifestations qui se passent dans le monde entier, on pourrait remplir volume sur volume.

Celles dont nous parlons sont amplement suffisantes. Néanmoins nous aurons encore occasion d'y revenir au chapitre XIII (Les animaux).

Tous ces faits incompris, mal interprétés, ont donné lieu à la croyance au diable. En les expliquant mieux, on voit que ce pauvre diable n'y est pour rien. Cette conception enfantine est à mettre au rancart avec celle du loup-garou.

Les esprits, d'où ils émanent, continuent leurs manifestations pour annoncer au monde les temps nouveaux où l'Humanité aura le bonheur de posséder une conception plus exacte des lois de la Création, surtout de ses lois morales révélant nos destinées, nos hautes destinées. Cette révélation sera le meilleur baume de nos plaies. Elle nous fera comprendre la raison de la souffrance, ce qui l'aidera à mieux la supporter ; car elle ne la supprime pas, pas plus qu'on ne peut supprimer l'étude, la peine de l'intelligence, pour la développer. Avec calme, avec confiance, d'un pas ferme on marchera alors de progrès en progrès et, le moral n'étant plus en déséquilibre avec la science, comme cela existe actuellement, ses découvertes, au lieu de les faire servir égoïstement comme moyen de domination au profit d'une seule nation, seront appliquées au bien général.

Aussi faut-il s'attendre à voir augmenter de plus en plus ces bienfaites manifestations. Elles ont existé de tout temps, mais, dans l'état primitif de l'humanité, elles ne pouvaient avoir leur portée véritable. Selon les vues providentielles, bien longtemps à l'avance, elles ne faisaient que préparer les voies. Ce n'est qu'aujourd'hui qu'on arrive à les comprendre.

En admettant de nouveau les faits taxés de superstition : les revenants, les spectres, les apparitions, etc., le passé va s'enchaîner au présent, justifiant, comme nous l'avons promis, l'épigraphe en tête du volume : ce qu'on a cru par ignorance et par superstition, on le croira par la Science et par conviction.

Ce retour aux croyances passées, en même temps, donne sa signification vraie au symbole égyptien en tête de l'ouvrage, au-dessous de l'épigraphe : le serpent qui se mord la queue ; l'éternel recommencement des choses. Ce symbole n'a pas cette seule signification ; en outre, il représente la figure des sciences hermétiques fermées, dont l'école d'Alexandrie gardait jalousement le secret.

CHAPITRE X

Le Rêve

Sur ce sujet, nous pouvons l'affirmer sans hésitation aucune, tout est nouveau. Il n'a jamais été traité, on n'en trouve de trace nulle part, ou à peine. On ignore complètement jusqu'à présent, ce que c'est que le rêve. Aucun savant, aucun physiologiste, et pour cause ceux-là, ni même les spiritualistes, n'ont pu pénétrer ce mystère ; il est resté hermétique, impénétrable. Nous avons été assez heureux d'en trouver la solution, nous pouvons dire absolument satisfaisante ; car elle répond victorieusement à toutes les objections, surtout à celles des matérialistes. Quant aux spiritualistes, nous sommes persuadés de les amener à nous, de les voir adopter nos vues, basées sur une logique rigoureuse, nous autorisant, par conséquent, de proclamer nos théories comme étant dans la vérité absolue.

Nous avons été conduits à cette importante découverte par les faits du magnétisme, d'une complète analogie avec ceux du sommeil. Cette analogie a toujours échappé et, naturellement, à cause de cela, le rêve est resté inexplicable. Comme dans beaucoup de découvertes, le plus souvent elles se basent sur des faits banaux, se passant journallement sous les yeux de chacun. Ils restent inaperçus, jusqu'à ce que quelque observateur sagace en fasse jaillir une lumière nouvelle : quelque grande invention : soit mécanique, comme Galilée en imaginant le balancier de la pendule, après avoir observé les oscillations dans une église d'un lustre qu'on venait d'allumer ; soit théorique, comme l'illustre Newton, en voyant tomber une pomme, déduisant de ce fait si commun l'importante loi de la gravitation céleste.

De même pour le rêve, nos observations nous ont permis de déduire sa théorie du magnétisme. Ses phénomènes, si communs pourtant, si universellement connus, n'avaient encore donné lieu à aucune assimilation avec ceux qui se passent pendant notre sommeil. Ils ont été pour nous un trait de lumière.

L'explication, quand on la connaîtra, paraîtra bien simple. Comme toujours, ce sont les choses les plus simples qui se trouvent le plus rarement. Elles n'excitent point l'attention, ne réveillent aucune pensée ; mais, dirons-nous, cette simplicité de la solution ne diminue pas son importance, ni ne doit donner à supposer qu'elle était à la portée de tout le monde, puisque cela n'a pas été fait. Toujours l'histoire de l'œuf de Colomb ! Sans le spiritualisme, aucune explication n'eût été possible ; le rêve serait toujours resté dans l'empire du mystère. Ce ne sera pas la seule découverte que nous lui devons. A mesure que ses lois seront mieux connues, mieux approfondies, cette étude nous révélera d'autres merveilles aussi grandes. Elle a permis à l'illustre William Crookes, dont il a déjà été question à propos de ses fameuses expériences psychologiques, d'aller très loin dans l'observation des phénomènes du monde des infiniment petits et d'imaginer des instruments d'une excessive délicatesse pour étudier, pour compter même les atomes. Après sa découverte de la matière radiante, et grâce à cela, il a inventé le radiomètre, cet instrument d'une extraordinaire subtilité. Et nous ne sommes qu'à l'aurore de cette Science nouvelle où il y a un vaste champ à explorer !

Cela nous réserve les plus grandes, les plus belles surprises, lorsqu'elle sera arrivée au niveau des autres branches de la Science universelle ayant atteint, grâce à des siècles d'étude, un haut degré d'avancement. Ces sciences, il est vrai, consistant dans l'observation des phénomènes physiques, d'ordre purement

matériel, plus faciles à expliquer, forcément se présentaient d'abord à l'esprit humain. Les lois du spiritualisme, d'essence plus subtile, nécessitant un développement intellectuel plus grand, ne pouvaient venir qu'après.

Et maintenant, avant de parler du rêve, procédons par ordre et commençons par le sommeil. Il est nécessaire d'en établir la théorie, inexistante jusqu'à présent, pour faire comprendre celle du rêve.

Qu'est-ce que le sommeil ? Tous les êtres de tous les règnes subissent son action bienfaisante, réparatrice ; mais nous ignorons par quel mécanisme la puissante nature fait courber le monde entier, et certainement tous les mondes, sous sa loi ; comme on ignore aussi pourquoi le sommeil est bienfaisant ; pourquoi il donne le repos :

La Terre a son magnétisme, un courant magnétique la parcourt tout entière. Les pôles exercent leur action sur l'aiguille aimantée de la boussole qui guide le marin comme l'aviateur, prouvant ainsi l'existence réelle de ce courant en tout lieu, partout. Tout cela est universellement connu et constaté sans contradiction possible.

Mais là ne se borne pas cette action. Elle s'exerce aussi sur toute la nature ; non, évidemment, de même manière que sur la boussole. Elle diffère et se diversifie à l'infini sur les êtres organisés, selon les races, les espèces.

Sur ceux-ci, ainsi que le fait le magnétisme qui provoque le sommeil artificiel, celui de la Terre engendre le sommeil naturel, aussi irrésistible que l'autre, avec cette différence que celui-ci, étant donnée la perfection propre à toutes les lois de la création, est subi avec une telle aisance que cette action demeure imperceptible et, à cause de cela, est ignorée ; comme le sont tant de choses dont nous ne pouvons nous faire aucune idée, par suite de cette action invisible, occulte.

Le fait n'en existe pas moins. On aura beau le nier, comme on nie la Divinité, l'existence de l'âme, toutes les grandes lois spirituelles formant les fondements essentiels de la création. Toujours parce que, dans notre économie présente, elles nous restent imperceptibles ; parce que nous nous refusons d'admettre ce que nous sommes impuissants à constater directement, ne tenant pas compte que nos sens limités n'ont pas été créés pour recevoir des impressions d'une trop grande subtilité, même celles du monde matériel, lorsqu'elles dépassent leur capacité, tel que nous l'avons démontré dès le début de cet ouvrage.

Mais, à défaut de nos sens, la Providence nous a donné une compensation : l'intelligence ; nous fournissant le moyen, à l'aide du raisonnement, de franchir la barrière corporelle et de nous élever à la hauteur des faits qui la dépassent. Qu'on ne se refuse donc pas d'y recourir, au risque de maintenir notre ignorance sur tant de choses inexplicables sans les lumières du spiritualisme et, en ce qui touche le sujet de ce chapitre, nos théories, comme on le verra, ne font que confirmer, que fortifier la réalité de l'existence des esprits et, par conséquent, de notre immortalité.

Revenons donc au sommeil et maintenons fermement, malgré les oppositions que nous prévoyons, la cause d'où il procède, soit : le magnétisme terrestre.

Pourquoi nous donne-t-il le repos complet, bien plus grand, plus bienfaisant que lorsque nous nous contentons de nous étendre sans dormir ?

Pour l'expliquer, encore nous recourons au spiritualisme, sans l'aide duquel ce serait impossible :

Nous sommes composés d'une dualité corporelle et spirituelle. Pendant le sommeil l'esprit quitte le corps ; ce qui permet son repos complet, celui de tous ses organes, et c'est ce qui, à notre réveil, nous donne cette sensation de bien-être, que, sans cela, sans le départ de l'esprit, nous ne pourrions éprouver, de façon aussi complète. Le sommeil, d'ailleurs, ne peut se produire tant que l'esprit est présent. L'un dépend absolument de l'autre ; il y a action et réaction mutuelles.

Et ce que nous disons concerne également les êtres organisés de tous les règnes.

Pour rendre plus palpable ce que nous venons de présenter, choisissons, comme nous le faisons d'habitude, un exemple parmi nos créations ; parmi celles, du moins, destinées à produire du mouvement, comme le sont nos machines à vapeur ou électriques.

Elles aussi ont besoin de cette dualité : l'élément moteur et le mécanisme, mis en mouvement par cet élément, combiné selon le genre de travail à exécuter.

Le premier ne sert qu'à animer la machine, il la fait travailler, mais ce n'est pas lui qui exécute le travail. Sa présence seule suffit ; elle est la cause indirecte et non immédiate du mouvement des organes de celle-ci ; mais l'un est solidaire de l'autre : sans cette force motrice, la machine ne bougerait pas, et sans la combinaison de ses organes, celle-là ne produirait rien.

Donc, dès que le principe animateur est en présence de l'appareil, celui-ci entre en activité. Pour le laisser se reposer il faut retirer la source du mouvement. Plus ce retrait est complet et plus le repos l'est également. Plus il est incomplet et moins, évidemment, ce repos est grand. L'un est exactement dans les mêmes proportions de l'autre.

Revenons maintenant à notre sujet : le Sommeil. D'après ce que nous venons d'exposer, certainement on a dû prévoir l'explication qui en résulte ; de toute façon cela contribuera à en faciliter la compréhension, à la rendre plus claire. Tous les êtres organisés, y compris ceux du règne végétal, produisant du mouvement, ont besoin donc d'une dualité : la force motrice et le moteur. La présence de la force fait entrer celui-ci en activité plus ou moins grande selon le travail à accomplir. Nécessairement, plus cette force reste en présence du moteur et plus il travaille. Il finirait par s'user très vite s'il ne se reposait pas. Le seul moyen, soit de ralentir son travail, soit de lui donner le repos complet, c'est de retirer partiellement ou complètement la source motrice. Et c'est ce qui se produit pendant notre sommeil. Plus il est profond, plus il est réparateur. Plus il est agité, moins le repos est grand. Pourquoi ?

Parce que, dans le premier cas, le principe animateur, grâce à ce sommeil profond, a pu se retirer plus complètement ; non tout à fait, évidemment, ce qui n'a lieu qu'à la mort. Le retrait a procuré à nos organes le repos absolu. Dans le

second cas, à cause de notre agitation, le dégagement spirituel n'étant que partiel, nos organes ne jouissant pas d'un repos aussi complet, nous éprouvons une lassitude au réveil.

Cela explique aussi pourquoi, lorsque nous nous contentons, pour nous reposer, de nous étendre, mais sans dormir, le repos est moins grand. Le foyer, l'animateur étant là, maintient une certaine activité corporelle quoique ralentie.

Et comme les êtres de tous les règnes organiques sont animés d'un principe vital, faisant fonctionner leurs organes comme nous, ils s'useraient trop vite s'ils ne dormaient pas, si ce principe ne se retirait pas le temps nécessaire de laisser se reposer leur constitution. Les arbres, les fleurs, les plantes dorment aussi bien que les animaux, que nous, et c'est une preuve de plus de la présence, dans le règne végétal comme dans les autres, d'un principe spirituel embryonnaire comme nous l'avons affirmé. Cela donne une grande force, plus d'autorité encore à notre théorie de la spiritualité de toute la nature.

Voilà donc bien établie la cause du repos que produit le sommeil. Le foyer de l'activité étant absent, l'instrument est au repos. Plus ce foyer est d'essence élevée et plus immédiate est son action.

Revenons encore à nos machines pour donner plus de corps à notre théorie :

Nous disions que l'activité est plus ou moins immédiate suivant la qualité du principe animateur. En effet, par la vapeur, il s'écoule un certain temps avant de pouvoir engendrer le mouvement, L'eau a besoin de s'échauffer pour produire la quantité nécessaire de vapeur capable d'y arriver. Avec l'électricité, au contraire, d'essence incomparablement plus subtile, l'action est immédiate. Il suffit de mettre l'appareil en communication avec le courant. Celui-ci est toujours prêt à l'action. En outre, un autre fait à considérer, parce que plus loin nous le rapporterons à nous-mêmes et à toute la nature organisée, plus la source animatrice est élevée, subtile, moins elle détériore l'appareil, moins aussi il exige de complication.

Une machine à vapeur s'use plus vite qu'une machine électrique ; en outre, elle est plus compliquée. Cette usure provient des alternatives de dilatation par la chaleur et de contraction par le froid. A ces deux causes s'ajoute encore celle de la température élevée à laquelle l'appareil est maintenu pour produire le travail. Dans la machine électrique, travaillant toujours à la même température, ces trois causes d'usure sont inexistantes. Son travail s'exerçant par attraction et répulsion est plus régulier, plus constant, plus propre aussi. La machine est moins encombrante et, par suite de la simplicité du mode d'action, bien moins compliquée.

Tous ces avantages se retrouvent dans les créations de la nature, où le degré de leur perfection dépend de celle du principe animateur.

Ce principe peut se comparer à l'électricité, en effet, y compris nous-mêmes, notre esprit, en embrassant tous les degrés de la nature organisée, l'élément vital, spirituel participe de ses qualités.

Il en a la spontanéité, l'invisibilité, il procède par vibrations infinitésimales ; franchit les plus grandes distances avec la vitesse de l'électricité, et probablement

au-delà, étant d'une qualité supérieure.

Non seulement il jouit de toutes les propriétés de cet élément subtil, mais, par suite d'une élaboration plus complète, il en acquiert d'autres, infiniment plus précieuses, que l'électricité, élément purement matériel, malgré sa subtilité ne possède pas encore.

Nous disons : pas encore ; car tout dans la nature est appelé à progresser, à monter : c'est l'aspiration universelle. Tout, à l'état latent, contient le processus de son épanouissement. Tout, peu à peu, par une lente et savante élaboration, sous une direction supérieure, est appelé à se spiritualiser, à acquérir, par conséquent, de degrés en degrés, une conscience plus haute de son moi, de son existence.

Cette conscience n'apparaît qu'avec l'instinct, rudiment de l'intelligence, donnant naissance à la volonté. Ce sont les premières lueurs du sentiment de l'individualité, n'existant pas encore dans le règne végétal, ou seulement à ses confins avec celui de l'animal. En effet, tandis que l'animal possède l'instinct de la conservation, fuyant le danger, se défendant même, ce qui prouve, comme chez nous, le sentiment de son individualité, les êtres du règne végétal subissent passivement toute action extérieure, n'ayant encore aucune volonté, et, par suite, nulle conscience de cette individualité. Appliquons maintenant à l'homme ce que nous venons de dire relativement à nos machines, où nous avons vu celles mues par l'électricité, se conserver mieux que celles actionnées par la vapeur.

Il en est de même chez nous. Plus l'esprit incarné est élevé et mieux, grâce à son rayonnement de qualité supérieure, son corps se conserve. Aussi voyons-nous les intelligences d'élite garder jusqu'au bout leurs précieuses facultés, là où d'autres, beaucoup plus jeunes, néanmoins, sont déjà usés, vieillies.

Nous comprenons aussi maintenant pourquoi les produits du règne végétal ont besoin de dormir. Nous nous les figurons inactifs, parce qu'ils ne se déplacent pas. Erreur profonde. Ils possèdent aussi un principe qui leur donne la vie, fait travailler leur constitution.

Ce principe, ainsi que l'électricité de nos machines, mis en présence de l'organisme, immédiatement le fait entrer en action. Il en est ainsi pour tous les produits animés, du plus inférieur jusqu'à nous. Et cette action immédiate de l'esprit, nous permet, dès le premier moment de notre réveil, de faire fonctionner nos organes. Sa présence seule y suffit. En effet, la vue, l'ouïe, le toucher, tous nos sens enfin, sont prêts à agir.

Aussi le sommeil, libérant l'élément spirituel, est-il absolument nécessaire à tous les êtres, cette libération seule permettant le repos de leur constitution.

La Nature le complète, en y ajoutant la nuit, l'obscurité ; le repos de l'air, de l'éther, comme nous le démontrerons en parlant du rêve.

Cette nuit, cette obscurité sont faites pour nous inviter, en entravant notre travail, à nous livrer au bienfaisant sommeil. Dans le magnétisme artificiel, de même, pour l'obtenir, le sujet doit se maintenir tranquille, sans quoi il n'y parviendrait pas. Encore une analogie entre les deux magnétismes.

Mais ce principe spirituel, qu'avec notre vue bornée nous nous acharnons à

nier, élément primordial, fondamental de la création, n'a pas pour effet seulement la mise en action immédiate des rouages corporels. Cet élément jouit encore d'autres propriétés précieuses intéressant la conception, la génération des êtres. Ne nous étonnons pas de notre profonde ignorance sur ses sujets transcendants, puisqu'en persistant dans nos négations... stupides (qu'on me permette ce qualificatif un peu brutal, le seul vrai), nous continuons de tourner le dos à la vérité, d'ignorer tant de merveilleuses beautés de la Nature, capables de nous révéler bien des mystères de la création.

Il y joue un grand rôle, un rôle prépondérant. Non seulement l'élément spirituel vivifie le corps, sans lequel celui-ci n'est qu'un instrument inerte, une loque, insignifiante; mais il préside à sa formation, à sa génération. Nous allons le préciser. Dans le chapitre VIII (La Réincarnation) nous avons déjà touché ce sujet, mais il nous était impossible de le traiter en détail, nous réservant de le compléter ici. Cette manière de faire s'impose souvent. En parlant de la vaste Nature où tout est solidaire, perpétuellement les questions chevauchent les unes sur les autres, nous obligeant de les abandonner momentanément pour y revenir ensuite. Nous allons donc reprendre cette importante question de la conception, si obscure encore, ne devenant soluble que grâce à la lumière du spiritualisme, nous démontrant toujours et partout la présence de cette dualité : l'esprit et la matière, leur action, leur réaction mutuelles animant toute la Nature, procédant, par ce moyen, à cette magnifique, cette superbe élaboration de toutes les merveilles de la création, excitant à juste titre, notre admiration sans bornes. La science, ou plutôt les savants, grâce à des instruments d'une grande perfection, ont pu observer les mystères de la génération. Ils en ont noté jour par jour, heure par heure même, les phases diverses et les ont pompeusement étalées, livrées à notre admiration. Or ce qu'il y a là d'admirable, disons-le franchement, c'est le travail de la nature, non le leur, car chacun, armé des mêmes instruments, aurait pu se livrer aux mêmes constatations. Elles ne témoignent donc d'aucune érudition spéciale, tout le monde aurait pu en faire autant avec les moyens semblables.

Où cette admiration leur eût été due, c'est au cas où ces phénomènes nous eussent été expliqués, où on les aurait pénétrés scientifiquement. Sous ce rapport l'échec est complet, l'impuissance absolue. Nous ne possédons qu'une sèche reproduction de faits, sans commentaire, tel un catalogue d'exposition.

Et pourquoi cette impuissance ? Toujours pour la même cause. Les corps constitués, académiques et autres, se refusent à reconnaître l'élément spirituel. Ils en ont décidé ainsi et n'en démordent pas. La toute-puissance de la nature, ils l'ont limitée, sans s'apercevoir d'une telle contradiction entre les limites et la toute-puissance. Telle chose est, telle autre est impossible, déclarent-ils, nous n'avons jamais pu la percevoir, donc elle est inexistante.

Pour nous qui cherchons plus loin, au contraire, nous ne pouvons, nous ne devons concevoir la toute-puissance que d'une seule façon, soit : illimitée. Jamais on ne peut lui imposer des bornes et dire : ceci est possible, cela ne l'est pas. Jamais nous ne professerons une telle hérésie. Il est plus juste, en contemplant le magnifique spectacle de la création, d'admettre, même ce que nous ne pouvons

percevoir, ce qui dépasse notre portée. Cela seul est vrai. Tout parti pris, toute négation systématique n'est que petitesse, orgueil, présomption.

Nous tenons donc fermement compte de l'élément spirituel dans le mystère de la création, et cela seul permet de l'expliquer, ce qui prouve que notre méthode, nos théories sont exactes, nous donnant le droit de nous considérer dans la vérité absolue.

Nous l'avons vu, l'élément spirituel, combiné avec les corps constitués, les mettent instantanément en action. Mais elle ne se borne pas à cela seulement. Dès le premier moment de la conception cette action vivifiante s'exerce. Aussitôt que l'élément spirituel a pris contact avec le germe informe, inconsistant, il y a collaboration. Il le fait vibrer, comme les vibrations de l'électricité se transmettent au fer doux de nos machines et l'animent par attraction et par répulsion.

Ainsi, par analogie, peut-on raisonner, comprendre le travail d'élaboration de la Création. La présence de l'élément spirituel, de ce foyer, suffit pour communiquer ses vibrations à la matière. Celle-ci, par l'effet de ces vibrations, attire ou repousse, suivant ses besoins, les éléments nécessaires à sa constitution. Peu à peu, par suite de cette nutrition, se forme l'embryon. Plus il se développe et plus la partie spirituelle s'y engage, le vivifiant toujours de plus en plus ; augmentant toujours son action dans tous les sens. Ainsi, petit à petit, se forment les organes jusqu'à l'achèvement corporel complet. A ce moment, le petit être constitué brise son enveloppe et vient au jour, comme le fruit mûr qui tombe de l'arbre ou le poussin qui sort de sa coquille.

Et, comme toute gestation, de la plus inférieure jusqu'à nous, depuis la nymphe et infiniment au-dessous, la métamorphose s'opère graduellement, dans le silence, dans le repos de la nuit complète, invisible aux yeux humains. Néanmoins ce délicat, cet extraordinaire travail s'accomplit et ne se révèle à nos regards émerveillés qu'à l'achèvement complet.

S'il ne nous était pas donné de le contempler, certainement, sans aucun doute, à cause de cette invisibilité, nous le nierions carrément. On traiterait de fou celui qui, par les seules ressources de son raisonnement, oserait proclamer un tel phénomène, si transcendant, sans que nous puissions nous en apercevoir. Et pourtant, il n'en existerait pas moins, comme aussi existent les réalités, beaucoup plus surprenantes encore, du monde spirituel, de son action, de sa présence, quoique invisible et insensible pour nous ; comme il était nécessaire que ce fût, tel que nous l'avons expliqué plus haut, dans les chapitres précédents.

Ainsi donc, sans le concours de cet élément imperceptible, insaisissable, toute création s'arrêterait. Sa présence est indispensable, elle suffit pour permettre l'épanouissement de toutes les formes de la matière, variant à l'infini selon les règnes, les espèces. Il n'en est que la cause indirecte, il ne travaille pas lui-même, pas plus que la vapeur ou l'électricité, ces deux éléments vitaux de nos machines. Leurs vibrations suffisent pour déclencher tous les rouages du moteur combinés pour produire le travail.

Ainsi on peut concevoir, par analogie, la collaboration dans l'œuvre de la création, de l'esprit et de la matière, dans toutes leurs opérations mutuelles. Celui-

là est l'élément vivifiant, celle-ci est organisée, est combinée de manière à produire, comme dans nos constructions, tous les mouvements nécessaires au fonctionnement, soit de la vie, soit de la gestation, le sujet dont nous nous occupons présentement.

Ainsi la rose, le paon, etc., dont nous parlions précédemment, arrivent à ces magnifiques résultats. Cette beauté, ce parfum, l'éblouissant chatoiement des plumes de cet animal, tous ces résultats qui, ajuste titre, nous confondent, nous plongent dans un profond étonnement, sont dus : d'une part, à la présence du principe spirituel ; d'autre part, à la combinaison moléculaire, atomique de la matière organisée, selon chaque cas spécial, de manière à produire le résultat complet, d'après un plan prévu ; comme cela a lieu pour nos machines.

Et tout cela prouve, confirme absolument l'existence divine ; car il ne peut y avoir un plan sans son créateur. Pas plus que chez nous le plan de nos machines ne pourrait exister, sans avoir été créé par nos ingénieurs. Qu'ensuite, une fois celui-ci connu et conservé, on puisse se passer de celui qui l'a conçu, c'est évident. De même pour la nature. Elle a aussi ses plans d'après lesquels elle travaille. Ils sont permanents et peuvent donc se reproduire aussi automatiquement, sans nécessiter la présence de leur auteur et, de plus que les nôtres, ils n'ont jamais eu de commencement, pas plus que leur créateur, ce qui n'implique aucunement l'idée qu'ils n'ont pas été conçus. Ce serait souverainement absurde ; la matière, tout comme l'esprit, étant incapables de faire de telles œuvres, dépassant de si haut leur capacité.

Et si nous voulons monter encore plus haut, toujours pour étayer plus fortement encore, si possible, la réalité, la présence de Dieu dans son œuvre, nous pouvons concevoir son rôle dans la Nature, comme nous avons conçu celui de l'élément spirituel dans le fonctionnement de la vie, soit pour animer le corps, soit pour le créer.

Lui aussi, le Maître Souverain, par sa présence dans la Nature, quoique distincte, autrement on tomberait dans l'absurde panthéisme, par sa présence, disons-nous, il l'anime, la vivifie tout entière. Sans lui, elle serait morte, elle s'arrêterait. Ce serait l'immobilité, la fin de l'Univers, impossible à se représenter.

Cette analogie se retrouve aussi dans la collaboration des deux éléments : esprit, matière. Séparez-les, toute production serait arrêtée. L'un est aussi indispensable à l'autre que Dieu l'est dans la nature ; mais, là aussi, malgré cette collaboration intime, l'esprit restera toujours distinct de la matière. Chacun de ces éléments garde son individualité. Il y a fusion et non-absorption. Après notre mort, le sentiment du moi persiste et plutôt, subsiste plus fortement que pendant notre incarnation, n'étant plus gênés dans nos impressions par notre enveloppe charnelle dont, grâce à Dieu, nous sommes libérés.

Voilà donc le principe de la création logiquement raisonné et, par conséquent, méritant d'être admis tel que nous l'avons formulé.

Toute matière, tout germe, aussi infime, imperceptible soit-il, par sa constitution, virtuellement contient tout son devenir, à condition toutefois d'être accolé à l'élément vivifiant, spirituel. Le germe, évidemment, est obligé de passer par

toutes les gradations successives amenant le résultat final. Lui-même, dans son premier état, serait incapable de le fournir, mais, en se développant, il acquiert de nouvelles propriétés augmentant sa puissance créatrice, ajoutant toujours au corps en formation, le complétant jusqu'à l'achèvement définitif.

Naturellement l'élément animique, quoique toujours de même essence, puisqu'il est spirituel, néanmoins diffère de qualité selon l'opération à laquelle il préside.

Exactement comme chez nous. C'est toujours, soit la vapeur, soit l'électricité le principe animateur, mais nous le proportionnons à l'effort ; nous le dosons d'après cela. Qu'il s'agisse d'un transatlantique ou d'une simple machine à coudre, nous y graduons la force motrice.

La Nature aussi gradue, proportionne la quantité et la qualité de la puissance spirituelle à l'opération. A chaque règne, à chaque espèce, à chaque individualité, quelle qu'elle soit, aussi étrange, aussi bizarre qu'on puisse se le figurer, toujours il se trouve un principe capable de l'animer de présider à sa gestation.

C'est ce concours spirituel, dans la formation de notre corporéité qui, si souvent, pendant le travail de la conception, fait éprouver à la femme des influences étranges, dépendant du caractère de l'être appelé à s'incarner et restées inexplicables jusqu'à présent, comme le sont les envies, impressionnant le frêle corps en formation, laissant parfois des traces, des stigmates au moment de la naissance ; ou des sensations extra-terrestres éprouvées par la mère, grâce à la présence auprès d'elle d'un autre être.

Souvent déjà nous avons parlé de la similitude de la solidarité des lois régissant les domaines matériel, intellectuel et moral. Cette similitude si réelle existe aussi dans les faits de la création, qu'elle soit matérielle ou intellectuelle :

L'auteur qui crée, non plus, surtout lorsqu'il s'agit d'une œuvre d'envergure, ne l'engendre pas spontanément. Il lui faut un long temps d'incubation, pendant lequel elle grandit, se développe. De nouveaux horizons s'ajoutent à ceux déjà entrevus. Lorsque l'œuvre est arrivée à maturité, son éclosion, son enfantement invinciblement se dressent devant son auteur. Il ne peut s'y soustraire, il doit se soumettre à sa production ; tel que cela se fait dans les cas semblables de tous les autres genres où, au moment de la maturité, la naissance est aussi inévitable.

Cette longue digression momentanément nous a tenu éloignés de notre sujet. Elle était nécessaire pourtant, on en conviendra. Elle nous a permis d'éclairer une question si obscure : celle de la procréation, et de démontrer la spiritualité de toute la nature, la collaboration perpétuelle des deux éléments matériel et spirituel avec, au-dessus d'eux, le Grand Maître, le Directeur Souverain de tout l'Univers, l'animant par sa présence, comme nous animons l'élément inférieur matériel.

Tout cela, il nous eût été impossible de le dire plus tôt. Il fallait d'abord, en parlant du sommeil, en expliquant les causes qui engendrent le repos corporel, démontrer la présence de l'esprit, actionnant nos organes à l'état de veille les laissant se reposer pendant son absence, et cela seul pouvait nous conduire à faire connaître la grande importance de son rôle, non seulement pour donner la vie au corps, mais pour présider à sa formation.

Nous voilà donc arrivés à point nommé pour reprendre et continuer notre sujet. En ce qui touche le sommeil, nous en avons fixé la cause : le magnétisme terrestre. Nous allons aborder maintenant l'intéressante question du rêve, sur laquelle nous ne possédons jusqu'à présent aucune lumière, aucune théorie. Nous y verrons l'identité absolue avec ce qui se passe pendant le magnétisme artificiel et, grâce à cette complète identité, nous sommes plus fondés que jamais d'attribuer notre sommeil naturel à sa cause véritable, celle que nous avons déjà si souvent mentionnée, soit : le magnétisme de la nature, celui de la Terre.

N'est-il pas logique, évident, de raisonner ainsi ? Puisqu'il y a analogie d'effet, forcément il y a analogie de cause. Et lorsque les courants magnétiques seront mieux connus, pour confirmer la réalité de notre théorie du sommeil, on pourrait, par l'application de simples aimants posés sur la tête, dans un sens contraire à celui nécessaire pour le produire, l'entraver, priver le sujet de sommeil en provoquant des courants inverses à ceux qui nous le donnent.

Cette expérience nous la proposons aux savants. Daigneront-ils la tenter ?... Nous verrons.

Maintenant l'identité entre les deux magnétismes étant bien établie, examinons ce qui se passe dans le magnétisme artificiel.

Lorsque le sujet est suffisamment endormi pour être complètement sous l'empire du magnétiseur, sa volonté, sa personnalité, pour ainsi dire, sont à peu près annihilées. Aveuglément, passivement il subit toutes les suggestions de l'opérateur, exécute irrésistiblement tout ce qu'il lui commande, tout ce qu'il lui suggère, comme le fait l'aiguille sous la direction de l'aimant.

On arrive aux résultats les plus curieux, démontrant à quel point la volonté du patient est annihilée. Nous avons réussi, pourtant avec un sceptique, faisant tout son possible pour résister, à lui faire oublier jusqu'à son nom et à lui en imposer un autre, auquel il répondait et non au sien véritable, lorsqu'on l'interpellait. Au grand étonnement de l'assistance, en grande majorité plutôt déconcertée, car il s'y trouvait des savants et des candidats à la science officielle. Ils escomptaient tout autre chose, un échec.

Nous ne sommes d'ailleurs pas les premiers à avoir fait cette expérience, nous n'y prétendons pas. Toujours on l'a obtenue avec le même succès.

Mais lorsque le magnétiseur va plus loin, lorsqu'il provoque un sommeil plus profond, on produit alors la catalepsie, l'insensibilité absolue, l'inertie du sujet. On peut le soumettre impunément à la souffrance, il ne l'éprouve pas. Pas même le sang n'apparaît si on le pique. Dans cet état d'hypnose, il est, comme nous venons de le dire, complètement inerte, tel un cadavre. Aucune pensée, aucune suggestion n'est possible. Il ne bouge plus, il reste sans mouvement. Avant de continuer, faisons un pas en arrière, reparlons encore de l'action de l'esprit sur le corps ou il est incarné ; car jamais on ne fortifiera trop, on n'étaiera trop cette théorie vraie. Ne perdons aucune occasion, ne négligeons donc aucune preuve lorsqu'elle se présente. Nous tenons essentiellement à ne pas passer pour un rêveur, mais à montrer, au contraire, que nous raisonnons d'après des réalités parfaitement tangibles.

Nous venons d'observer l'arrêt de la circulation du sang sur un sujet en état de catalepsie, lorsqu'on le pique. Pourquoi ne paraît-il pas ? Comme toujours on s'est contenté de le constater, mais on n'a pas su remonter aux causes.

Nous y voyons une magnifique confirmation du principe que nous avons émis ; aussi tenons-nous essentiellement à y porter notre attention, car il nous fournit une nouvelle preuve, et des plus fortes, que nous sommes dans la vérité.

Pourquoi cet arrêt dans la circulation du sang ? Parce que, le sujet étant profondément endormi, son esprit est absent du corps. Par cette absence, les fonctions organiques sont à peu près arrêtées et, avec elles, celles du sang. Comme nous le disions, le corps en catalepsie est presque réduit à celui d'un cadavre. Mais réveillez-le, immédiatement, le sang réapparaîtra. La présence du principe animateur, de l'esprit, en est cause ; comme aussi, à la mort, par suite de son absence complète, toutes les fonctions vitales, y compris la circulation du sang, sont arrêtées sans retour. (Pour provoquer la catalepsie, il faut un magnétiseur expérimenté, sachant réveiller son sujet, le tirer de ce sommeil profond ; sinon il courrait le risque d'y rester. La mort pourrait s'en suivre, comme cela s'est déjà produit dans l'anesthésie par le chloroforme. Le cas, il est vrai, est excessivement rare et plus fréquent dans les opérations chirurgicales par les moyens pharmaceutiques.

Nous l'avons présenté pour le mettre en regard du cas tout aussi rare de mort subite pendant le sommeil naturel d'un sujet parfaitement sain ; probablement due aussi à un engourdissement trop profond d'où on ne peut pas se tirer ; voisin de la léthargie, pouvant provoquer, comme dans la catalepsie, un accident cardiaque.

Encore une similitude entre les deux sommeils : naturel et magnétique, appuyant notre théorie de leur parfaite analogie, la fortifiant.)

Après cette nouvelle incursion dans un champ déjà exploré, revenons au rêve et à son assimilation avec les phénomènes du magnétisme artificiel :

Les faits que, dans cet état, accomplit le sujet ne sont pas le produit de sa propre volonté, ils lui sont suggérés, soit par le magnétiseur, soit par une tierce personne, à laquelle, aussi bien qu'à celui-là, il est passivement, invinciblement soumis. Sans cette suggestion extérieure, il ne bougerait pas, il dormirait ; ce serait tout.

Elle n'est possible, en outre, nous l'avons vu, que lorsque le magnétisé est plongé dans le demi-sommeil ; au-delà duquel, en état de catalepsie, il est incapable d'agir. Il ne sent, n'entend plus, conséquemment toute suggestion devient impossible. Il y faut, avons-nous dit, ce demi-sommeil. Et maintenant, grâce au spiritualisme, en dehors duquel toute compréhension de notre sujet est impossible, nous allons pouvoir formuler la théorie du rêve :

Nous ne l'éprouvons que soit au moment de nous endormir, soit à celui du réveil ou lorsqu'une cause quelconque, physique ou morale, agite notre sommeil.

Ce qui prouve que, seulement, nous ne pouvons rêver que lorsque nous sommes dans cette demi-torpeur précédant le repos complet ou le finissant.

De même pour l'agitation : Elle produit un effet semblable ; celui du demi-

sommeil. Aussi est-ce dans cet état qu'on rêve davantage. On y est soumis alors presque la nuit entière, ne pouvant parvenir au sommeil complet.

N'est-ce pas ainsi que cela se passe chez le sujet magnétisé ? Les suggestions de son opérateur, pour lui, sont ce que le rêve est pour nous. Lui aussi ne peut les subir que pendant cet état de demi-torpeur, au delà duquel il ne peut plus les recevoir.

Et notre observation est parfaitement exacte. Combien de fois ne nous est-il pas arrivé de dire à des personnes absolument inconnues de nous : aux unes, peu sujettes au rêve ; aux autres, au contraire, rêvant beaucoup, que les premiers, devaient avoir un sommeil profond ; les seconds, léger, agité. C'était toujours vrai. Impossible d'avancer des preuves plus positives, scientifiquement établies.

Oui, nous dira-t-on, mais le magnétisé est suggéré par son opérateur, tandis que nous.....

D'où vient le rêve ? cela ne nous le démontre pas. Au contraire, et c'est là où j'en voulais venir. Cela nous le démontre absolument.

Pour subir une suggestion, un tiers est nécessaire. Ce tiers existe aussi pour nous. Le suggestionneur, qu'on me permette ce néologisme, est présent, quoique invisible. C'est un esprit.

Il lui est facile, il lui est possible d'agir sur nous et pour plusieurs raisons tirées de cette similitude entre les deux magnétismes. Nous allons les exposer :

1° Tous nous avons constaté et, par conséquent, nous devons l'admettre comme acquis, qu'à l'état de demi-sommeil seulement nous rêvons ; non lorsqu'il est profond. Comme dans le magnétisme, pendant le demi-sommeil naturel, nous sommes capables d'être suggestionnés. Donc nous rêvons. Le sommeil profond correspondant à l'état cataleptique, rend toute action extérieure impossible. L'esprit étant alors presque complètement absent, les fonctions organiques sont à peu près arrêtées, ralenties à un tel degré que rien ne peut les animer ; sauf bien entendu, le retour partiel ou complet de l'incarné.

2° L'action de la suggestion est favorisée par l'obscurité. La lumière l'entrave plutôt, rend, dans tous les cas, cette action plus difficile, cause une grande gêne à son auteur invisible. Cette entrave n'existe pas pour le magnétiseur. Cela tient à l'énorme différence constitutionnelle entre les deux opérateurs : Celui-ci est incorporé. Cet état matériel s'accommode parfaitement de la pleine lumière, n'empêche aucune action, car elle s'exerce sur un être de même essence, matériel aussi.

L'autre, au contraire, l'esprit d'essence infiniment plus subtile, a besoin de conditions beaucoup plus délicates pour pouvoir agir. En outre, il ne le peut que lorsque l'incarné est suffisamment près de son corps pour impressionner celui-ci. Dans le sommeil profond, comme dans la catalepsie et pour les mêmes raisons, l'éloignement de l'esprit incorporé, son absence de ses attaches corporelles rend toute suggestion, tout rêve impossible.

Et, comme nous l'avons promis, nous allons expliquer pourquoi l'obscurité est

nécessaire. En même temps, cela établira, cela nous fera comprendre pourquoi presque toutes les manifestations spirituelles se produisent toujours plutôt la nuit qui leur est très favorable et bien plus rarement le jour et avec moins de puissance.

Qu'est-ce que la lumière ? C'est de la vibration. Conséquemment là où elle se produit, elle fait vibrer l'air, l'éther. Nous ne nous en doutons guère ; notre épaisse corporéité nous empêche de le ressentir ; comme elle contrarie toutes les sensations subtiles, dues au travail occulte de la Nature qu'à cause de cela, avec nos vues superficielles, nous sommes si prompts à nier. Elles n'en existent pas moins ; elles sont à la base de toutes les créations, même les plus massives. Leur génération a commencé ainsi, par des opérations imperceptibles, invisibles, pour nous. Tout ce qui est, tout ce qui vit, forcément a dû passer au début par cette filière occulte, depuis l'énorme éléphant jusqu'à l'être le plus microscopique. Ils n'auraient jamais vu le jour sans cela. Quant à la lumière, produit de la vibration, le fait est incontestable, reconnu expérimentalement, scientifiquement. Même au chapitre IV (Le plan divin), nous avons fait connaître le nombre de vibrations nécessaires à sa production.

Or, cette vibration imperceptible, qui ne nous entrave dans aucune de nos opérations, au contraire, est vivement ressentie par l'esprit, d'un mode d'existence absolument différent du nôtre. On peut même ajouter absolument opposé à celui-ci. Ce qui nous gêne, ne l'arrête pas et, vice versa, il est gêné là où nous ne le sommes nullement.

Toutes les subtilités, en raison de sa propre nature, l'esprit les perçoit, les ressent. Donc, pour agir sur nous, il lui faut le calme de l'air, de l'éther, résultant de l'obscurité, de la nuit, laissant les molécules de l'air en repos. Voilà pourquoi, non seulement le rêve, mais tous les phénomènes occultes : apparitions, manifestations, coups frappés, etc., se produisent plutôt la nuit que le jour. Même ceux d'ordre matériel, d'essence subtile, comme la gestation, ont besoin de cette obscurité profonde. La lumière les entraverait. La chrysalide, l'œuf, l'enfantement de tous les êtres organisés nous en fournissent la preuve.

Quant au rêve, cette suggestion est favorisée en outre par ces deux causes : 1° Notre état de demi-sommeil provenant du magnétisme naturel, faisant de nous un sujet passif ; 2° l'obscurité, le repos, l'absence de vibrations de l'air. L'esprit a besoin de ces deux conditions sans lesquelles il lui est très difficile, sinon impossible, d'agir.

Et, saisissons encore cette occasion pour admirer la profonde sagesse des lois divines. Cette impossibilité, cette difficulté pour les esprits d'agir sur nous pendant le jour, pendant notre état de veille, constitue pour nous une excellente protection contre les tentatives nuisibles des mauvais esprits dont notre ambiance terrestre pullule.

S'ils avaient les mêmes possibilités que pendant la nuit pour nous tourmenter, s'amuser à nos dépens, nous serions continuellement entravés dans nos travaux, dans nos occupations.

Car, nous l'avons déjà dit, on ne saurait trop le répéter, étant donnée notre

profonde ignorance sur les questions de l'au-delà, on se figure aisément qu'il suffit d'être désincarné pour posséder toutes les qualités, tout savoir. C'est une erreur complète. Nous emportons moralement, intellectuellement notre individualité, telle qu'elle était ici-bas. Il est d'ailleurs absolument juste qu'il en soit ainsi ; autrement, s'il suffisait de la mort pour nous mettre tous au même niveau, ce ne serait vraiment pas la peine de s'évertuer à rester dans la ligne droite, de travailler, de peiner pour s'élever moralement et intellectuellement.

A chacun selon ses efforts ; comme cela a lieu aussi sur notre Terre où on occupe le rang selon son mérite. Nous parlons, bien entendu, du rang moral et intellectuel, non du rang social. Il y correspond rarement, il est plutôt le fruit de l'intrigue, de la bassesse qui répugnent aux âmes droites. L'humanité veut bien profiter de leurs travaux, mais, dans son égoïsme, son étroitesse d'esprit, elle laisse leurs auteurs se traîner dans la médiocrité ; elle dédaigne s'occuper d'eux. Heureusement, dans l'autre monde, où tout est réglé par les lois divines absolument justes, parfaites, la hiérarchie est en raison du mérite. On y peut voir des êtres ayant, grâce à une situation usurpée imméritée, fait courber sous leur domination, leur injustice, tant de gens de valeur, on les voit, à leur tour, obligés irrésistiblement de leur obéir, de se soumettre à eux.

Ces lois protectrices, nous mettant à l'abri des entreprises des mauvais esprits, étaient donc absolument nécessaires. Puis, il ne faudrait pas partir de là pour nous croire à leur merci. Outre ces lois, nous avons encore d'autres protections, celles de nos guides, de nos anges gardiens, selon l'expression de l'Évangile. Pas plus qu'ici, les esprits malfaisants n'ont tout pouvoir pour l'exécution de leurs desseins. Rien n'est livré au hasard. Une direction supérieure, pour des raisons, souvent impénétrables pour nous, parce que nous ne pouvons, dans notre économie présente, voir en deçà ni au-delà du fait, entrave ou laisse s'accomplir l'acte coupable. De toute façon nous pouvons être tranquilles à ce sujet La police extra-terrestre, d'une autre organisation que nos pauvres préfectures, veille sur notre sécurité. Au moins celle-là est-elle garantie de la façon la plus absolue. Les écarts qui s'y produisent ne sont pas des défaillances ; elles ne doivent pas s'interpréter ainsi. Elles sont voulues, elles ont donc leur raison d'être, pour des causes, nous venons de le dire, impénétrables pour nous.

Ainsi les obsessions, reconnues par l'Église, réelles en effet, ne sont pas dues à une incurie de la surveillance extra-terrestre. Elles sont inhérentes au plan prévu, comme ici-bas les crimes. Il faut rejeter cette conception enfantine, parce qu'on admet une direction supérieure, que le mal n'a aucune empire, aucune prise. Nous avons déjà copieusement disserté là-dessus. Nous savons maintenant mieux ce que c'est que le mal. Sur ce sujet, nous devons donc avoir des idées plus larges. Il existe, en effet, il est nécessaire ; nous reconnaissons à présent pourquoi. C'est un état transitoire, et ce n'est que cela. Avant de se transformer il est à la base, au pôle opposé de celui du bien, vers lequel, dans la nature, tout est attiré, tout converge consciemment ou non. Mais, fort heureusement pour nous, on n'y arrive pas d'ambles, Nous avons pleinement démontré combien la perfection immédiate serait désastreuse.

Et, pour en revenir aux obsessions, lorsque nos doctes et nos docteurs

voudront bien daigner admettre l'existence de cet élément prépondérant : l'esprit, ils pourront opérer des guérisons de bien des gens enfermés comme déments, et n'étant pas autrement atteints que par l'obsession. Nous-mêmes, nous avons eu le bonheur d'en guérir. On ne le réussit pas toujours ; pas plus que dans les maladies physiques, lorsque leur durée est nécessaire. Nous avons au-dessus de nous une volonté souveraine, contre laquelle nous ne pouvons rien. Fort heureusement pour notre avancement spirituel !

L'action des esprits peut pourtant s'exercer aussi le jour, le chapitre IX (Intervention des Esprits) nous le démontre ; mais avec moins de force, moins de violence. Le terrain leur est moins favorable que lorsque, endormis, nous sommes complètement passifs et plus accessibles à cette action favorisée par l'obscurité. Tous, sans exception, nous y sommes soumis, tandis que, seules, des natures spéciales la ressentent le jour aussi.

Les esprits peu avancés ne se rendent même pas compte de ces conditions. Ils en sont incapables. En général, ils font comme nous, ils profitent des occasions et agissent quand ils peuvent, s'abstiennent quand cela leur est impossible, sans analyser les causes.

Quant aux rêves, il s'agit de les distinguer. Ils n'ont pas tous une signification. Lorsqu'on veut nous donner un avertissement utile, nous prémunir contre quelque danger, ce qui ne peut être que le fait d'un bon esprit : soit un parent défunt ou un de nos guides, il s'y prend de façon à lever tous nos doutes, à nous laisser l'impression de la réalité de l'avertissement et, en effet, il est rare que l'événement ne vienne pas le justifier. Ces rêves donc sont dus à une intervention, sans laquelle nous n'aurions jamais été en garde contre le fait. On arrive facilement à les distinguer ; ils ont une clarté, une précision manquant absolument aux autres, produits par des êtres frivoles, légers, cherchant seulement à s'amuser à nos dépens.

Souvent nous avons été favorisés, soit pour des tiers ou pour nous, d'avis salutaires pendant notre sommeil et, pour n'en citer qu'un qui me concerne, quoique autant que possible j'évite de parler du moi haïssable, je tiens à le rapporter, parce qu'il témoigne de la protection occulte dont nous sommes entourés :

C'était l'été, j'étais assez souffrant, la chaleur était accablante et, au bois de Boulogne, où je me trouvais, je cherchais un fourré épais pour me reposer.

Sans m'en apercevoir, je m'y endormis. Immédiatement je rêve que je suis attaqué par des bandits. Me réveillant en sursaut, je quitte la place, tenant compte de l'avertissement, l'acceptant avec reconnaissance.

Et qu'on ne l'attribue pas à un effet de ma propre imagination, comme on le fait si souvent à tort pour expliquer le rêve, car si j'avais eu la moindre méfiance, certainement cet endroit eût été le dernier où je me serais assis.

Pendant notre sommeil nous pouvons donc être impressionnés par toutes sortes de catégories d'esprits, soit bons, soit frivoles, ces derniers étant toujours aux aguets pour se divertir. Mais leur action n'offre pour nous aucun danger, car autour de nous, nos protecteurs font bonne garde et ne laisseraient pas

s'approcher des êtres nuisibles à notre sécurité. Sauf de rares exceptions, car, nous l'avons dit, les dérogations peuvent se produire si elles entrent dans le plan divin, mais elles sont excessivement rares et, comme toute exception, elles confirment la règle.

Il faut savoir se faire une idée plus exacte de la vie des esprits, sur laquelle on a encore si peu de connaissances, qu'on ignore presque totalement. Elle est le reflet de celle de notre humanité où il y a des gens de toute sorte, profitant des occasions pour satisfaire leurs penchants. Evidemment il ne pourrait en être autrement, car les esprits, ce sont les désincarnés, emportant dans l'autre monde leur caractère, leurs passions ; s'y retrouvant tels qu'ils étaient ici ; avec, en plus, des facultés inhérentes à leur état.

Par conséquent, nous ne devons pas être surpris de les voir intervenir de toutes les façons pendant notre sommeil et exercer leurs fantaisies sur nous, provoquant les rêves les plus biscornus. Ils nous paraissent souvent ainsi, parce que nous ne nous rendons pas compte que nous-mêmes, dégagés du corps, nous avons des moyens d'action plus étendus dont nous ne sommes pas en possession à l'état de veille.

Ainsi nous nous sentons marcher sur l'eau, voler dans l'espace, accomplir mille choses dont nous sommes absolument incapables pendant notre incarnation. Elles peuvent pourtant être réelles, les ayant accomplies durant notre sommeil, lorsque nous étions à l'état d'esprit. Nous nous trouvons alors dans des conditions toutes différentes de celles de notre vie terrestre, et, aussi bizarre que cela puisse nous paraître, ces actes, impossibles à l'état de veille, ont parfaitement pu se réaliser pendant notre dégagement.

N'avons-nous pas des faits semblables dans le magnétisme, d'où, encore une fois, nous pouvons tirer des exemples ? N'y voyons-nous pas, à notre grand étonnement, cette incompréhensible merveille d'un sujet endormi se transportant à de grandes distances, décrivant exactement soit un individu ou un endroit complètement inconnu de lui ?

Le plus souvent nous attirons des esprits ayant des affinités avec nous ; comme ici-bas, où on recherche la société de gens de notre qualité. Et, lorsqu'on nous dit, pour expliquer le rêve, que ce n'est que de la suggestion, puisque fréquemment, pendant notre sommeil, nous gardons les préoccupations dont nous étions agités le jour ; nous y répondrons que cette explication ne le prouve nullement. Ce qu'elle nous prouve plutôt, c'est l'ignorance où l'on est sur ce qui concerne la pensée, comme sur à peu près toutes les questions du domaine spirituel.

La pensée, à tort, on la considère comme une abstraction. Elle a sa réalité, sinon elle serait inexistante. Que son essence soit d'une subtilité absolument inimaginable pour nous, c'est indéniable ; mais enfin elle est, comme aussi l'acte qui l'a engendrée. Elle est le produit de la vibration causée par cet acte. C'en est l'émanation, comme l'action vibratoire de l'électricité, quoique invisible, produit aussi une émanation qui ne devient perceptible pour nous que par quelque effet mécanique matériel, comme l'attraction. Sans elle, sans cet effet extérieur, cette émanation n'en existerait pas moins : on ne peut engendrer quelque chose avec

rien. Il faut toujours une cause, palpable ou non pour nous, suivant la nature de l'effet, sans quoi il ne se produirait pas.

Reportons ce raisonnement à la pensée. Le mécanisme de sa production, par ce que nous venons d'exposer, deviendra plus compréhensible, nous permettra de décrire le travail mystérieux résultant de cet acte.

Lorsque nous pensons, le cerveau entre en vibration. Elle a pour effet, comme toute vibration, soit par l'électricité, le son, la couleur, etc., de dégager des ondes de même nature que la cause : électrique, sonore, lumineuse, etc. Celles provenant de la pensée sont d'une subtilité évidemment infiniment plus quintessenciée, étant produites par un agent d'essence subtile aussi : l'intelligence.

Naturellement, ces ondes nous échappent complètement, mais non à des êtres de même nature : les esprits. C'est ce qui leur permet de lire nos pensées, d'en être impressionnés, comme nous le sommes par le parfum invisible des plantes, au point de pouvoir les distinguer les yeux fermés, rien que par l'odeur.

Donc, lorsque nous avons eu une grande préoccupation la journée durant, notre cerveau en garde des traces très perceptibles pour les invisibles et il leur sera facile de nous donner des rêves dans le même sens, beaucoup plus commode que d'en créer. Voilà pourquoi ils le préféreront, pourquoi, pendant notre sommeil, ces préoccupations persistent, mais sous les formes les plus bizarres, tel qu'il plaît à l'esprit de nous les donner, car, ne l'oublions pas, nous sommes alors absolument passifs, ainsi que le sujet complètement sous la domination du magnétiseur, à sa merci.

Mais, peut-on objecter, si les rêves sont le fait des esprits, pourquoi nos protecteurs ne les empêchent-ils pas d'approcher ?

Ils ont, répondrons-nous, un certain pouvoir de protection que sûrement ils exercent, mais il n'est pas illimité. Pendant notre sommeil, dans l'infini de l'espace, peuplé par des êtres de toute sorte, nous sommes exposés, étant donnée alors notre passivité, à être soumis aux suggestions auxquelles nous ne pouvons nous dérober, sauf par le réveil ; et, peut-on ajouter, il est permis de supposer que si nos protecteurs ne s'y opposent pas, c'est qu'ils n'y voient aucun inconvénient ; parfois même ont-elles leur utilité que nous ne savons pas toujours discerner. Cette supposition est plus fondée, plus propre au caractère de cette protection que de la croire en défaut ; mais, avec notre conception enfantine du bien et du mal, vis-à-vis des esprits nous en jugeons avec la même naïveté qu'envers le Maître suprême. Nous nous figurons, venant de l'une ou de l'autre de ces sources élevées, que le mal ne peut nous atteindre. Jugement faux. Il ne vient pas de là ; le Mal, il tient à notre infériorité, à notre manque de développement. Il s'amointrit, il s'efface avec notre épuration.

Le plus souvent, avons-nous dit, nous attirons des êtres en conformité avec nos tendances, notre caractère. En effet, c'est à remarquer, nos rêves en dépendent, ils diffèrent selon les individus. Tel sera atteint par des esprits dont un autre, d'une nature plus élevée, sera exempt.

Enfin, nous sommes protégés dans la mesure du possible, du nécessaire ;

comme aussi nos parents, nos protecteurs naturels, ne peuvent empêcher, malgré cela, de façon absolue, notre contact avec des gens de toute espèce, dont, pourtant, nous pouvons nous garder ; mais non la nuit, à cause de notre passivité pendant le sommeil.

Pour enlever tout prétexte aux positivistes de dauber sur nos théories spiritualistes, nous dirons que toute cause physique : malaise, embarras gastrique, etc. est susceptible de nous faire rêver. Nous le reconnaissons parfaitement, nous l'avons même énumérée plus haut, cette cause, parmi celles capables de provoquer le rêve. Mais cela ne prouve nullement l'absence de cette intervention extérieure.

Le corps, en effet, est agité et, par suite, le sommeil aussi. Il est donc incomplet et met l'instrument, le corps, à la disposition de ceux qui le suggestionnent. La cause est physique, matérielle, non l'effet. Il est simplement favorisé par cette disposition. L'un est parfaitement distinct de l'autre.

Retirez d'ailleurs cette intervention, que reste-t-il pour expliquer le rêve ? Avec elle, tout est lumineux, logique ; sans elle, sur le terrain matérialiste, nous retombons dans l'obscurité, le chaos ; le rêve reste impénétrable. Nous devons nous contenter des absurdités qu'on nous débite : autosuggestion, hallucination individuelle ou collective, etc., etc., ou d'autres explications tout aussi fantaisistes, au rebours du sens commun, dénuées de toutes preuves. Notre théorie, au contraire, elle en a, elle s'appuie sur des faits positifs, devient claire en reconnaissant leur source de nature spirituelle, laquelle de parti pris est écartée obstinément par les matérialistes, préférant s'en tenir à leurs interprétations sans valeur.

L'étude sur le sommeil et sur le rêve, à laquelle nous venons de nous livrer, nous fournit une nouvelle preuve péremptoire de l'existence de l'âme, qu'il nous a été possible de pénétrer :

Commençons par une affirmation susceptible de faire jeter les hauts cris, de nous faire passer pour un esprit paradoxal, comme, probablement, peut-être, on l'a déjà fait, en raison de tout ce que nous avançons. Et pourtant cette affirmation, comme toutes les autres, est absolument juste. Ne nous en alarmons pas. C'est le sort commun de toutes les choses trop en avance sur leur époque, d'être accueillies ainsi. Patientons, nous avons le temps pour nous. Paradoxe aujourd'hui, Vérité demain.

Nous disons : l'œil ne voit pas, l'oreille n'entend pas, la bouche ne parle pas, et de même pour tous les sens manifestés par l'organe qui y correspond. La preuve, la voici :

Produisez, durant notre sommeil, une lumière, un bruit, parlez-nous, etc., nous ne percevons rien, pendant que dans le même temps, en rêve, nous verrons, nous entendrons nous parlerons, nous remplissons enfin toutes les fonctions vitales, malgré que nos organes n'y aient aucune part.

De même les aveugles, les sourds, les muets, tous les infirmes verront, entendront, parleront, exécuteront en dormant toutes les fonctions dont ils sont privés le jour.

Ce qui prouve avec la plus grande évidence que nos organes, considérés à tort comme la source productrice de leurs aptitudes, en réalité ne sont que des instruments dont, inconsciemment nous nous servons, soit pour transmettre à l'être intérieur les impressions extérieures, soit pour communiquer au dehors celles dont nous sommes animés.

Absolument comme la lunette de l'astronome, ou tout autre instrument à notre service. Ils nous permettent de percevoir ce que sans eux nous n'aurions pu faire, mais ils en seraient incapables par eux-mêmes, sans nous. La fonction est donc absolument distincte du fonctionnement. Il ne pourrait s'opérer sans la présence de l'opérateur.

Tous nos organes venant à faire défaut, nous serions, de ce fait, privés de toute communication avec l'extérieur, non parce que ceux-ci sont la source de nos sensations, elles sont le fait de l'être intérieur, mais parce que celui-ci, emprisonné dans le corps où il est enfermé comme dans un sac, n'a aucun moyen de les manifester.

Un sujet aveugle, magnétisé, voit à distance aussi bien qu'un clairvoyant. Il nous décrit les lieux visités pendant son sommeil magnétique. Il les voit. Ce n'est donc pas avec ses yeux.

Tout cela nous prouve irréfragablement l'existence d'un être absolument distinct de son corps, lequel a besoin d'être muni d'un organisme complet pour lui permettre de remplir sa tâche terrestre, sans lequel il serait dans l'impossibilité d'y parvenir ; et si donc une infirmité quelconque nous prive de l'exercice d'une faculté, ce n'est pas que nous l'ayons perdue, quoique le résultat équivaille à cette perte, c'est parce que nous ne pouvons la manifester.

Mais, nous objectera-t-on, car on peut toujours objecter quelque chose, les faits perçus en rêve par ces infirmes ne sont pas réels, ne nous prouvent aucunement la justesse de vos théories, puisqu'elles ne s'appuient que sur des choses imaginaires, inexistantes, où le concours des organes n'avait donc pas à intervenir.

Sont-elles aussi irréelles que vous le prétendez ? Est-ce parce que vous ne les percevez pas avec vos sens que vous raisonnez ainsi ? Comme, du reste, vous le faites pour tous les cas semblables. Vous niez de même, et pour la même raison, tout ce qui touche au spiritualisme.

Une partie de nos rêves est, en effet, fantaisiste, on doit en convenir de bonne foi, mais beaucoup d'autres contiennent des vérités, de sages conseils, des choses absolument inconnues de nous à l'état de veille. Elles ne peuvent donc provenir de nous, mais d'un tiers et, si ces visions étaient exactes, nous les avons donc perçues sans le secours de nos organes. C'est, il me semble, péremptoire.

Ce qui l'est davantage, c'est quand elles le sont de la même façon par des infirmes privés de l'organe par lequel elles auraient dû être perçues.

Et, aussi conciliants que nous tenons à être dans la discussion, malgré tout, vrais ou faux, nos rêves, où nous avons accompli tous les mouvements vitaux, se sont produits pendant le repos complet de nos organes; ce qui, pourtant, n'a rien

empêché.

Puis, nous le répétons, l'insistance est nécessaire sur des sujets si importants et si nouveaux, nous voulons bien, nous devons accorder que beaucoup de rêves, ceux donnés par des esprits légers soient sans valeur, mais nombre d'autres sont absolument vrais.

Il arrive aussi que la nuit, pendant notre dégagement, nous informons, durant leur sommeil, nos amis de choses dont nous avons la prescience à l'état d'esprit seulement, nous ou les concernant et se réalisant dans la suite, par conséquent vraies. Souvent nous en avons fait l'expérience.

On nous répond toujours par ce même refrain, qui ne signifie rien : Coïncidence. Décidément, cette coïncidence, ce hasard sont bien déroutants, leur retour fréquent leur enlève absolument ce caractère. Nos négateurs, il est vrai, n'y regardent pas de si près. Et lorsqu'ils nient la réalité des rêves, nous leur demanderons par quel prodige un sujet magnétisé, atteint de cécité, peut voir à distance. Cette fois, ce n'est plus un rêve, mais une réalité. Sûrement, on ne nous répondra pas ; il y a des cas où le silence est d'or.

Et maintenant, pour ne pas faire comme nos négateurs, nous ne garderons pas un silence, prudent, dont, d'ailleurs nous n'avons pas besoin. Au contraire, en donnant l'explication promise sur le fait, consigné dans le chapitre précédent, concernant le bataillon caserné à Tropea, dans une vieille abbaye, nous servons grandement notre cause. Nous y avons donc un intérêt tout particulier, car on y trouvera la confirmation absolue, lumineusement prouvée de la vérité de notre théorie.

Remarquons d'abord que les faits se sont produits vers minuit, lorsque, d'après le propre témoignage des soldats, « ils n'étaient pas encore complètement endormis ».

Or, n'est-ce pas parfaitement conforme à nos observations ? Nous avons dit que les rêves ne pouvaient nous être donnés qu'à l'état de demi-sommeil ; soit au moment de nous endormir, soit à celui de notre réveil. Lorsque nous dormons profondément on ne peut agir sur nous. Les faits se sont exactement passés ainsi.

La seconde nuit, à la même heure environ, et non au milieu de la nuit, remarquons-le bien, les hommes eussent été trop endormis, ils ont recommencé, et avec la même violence, malgré la présence des chefs qui, naïvement, se figuraient que cela suffisait pour tout empêcher.

Si ces MM. les gradés avaient dormi, ils y auraient passé de la même manière; mais à l'état de veille, les esprits n'avaient aucune prise sur eux. Ils n'ont rien vu, nous aurions pu le leur prédire. Nous le savons, nous en avons longuement parlé dans le cours de notre ouvrage, l'impuissance relative des esprits sur nous pendant le jour, à l'état de veille, est une nécessité, une protection ; nous n'avons pas à revenir sur les multiples raisons de ces lois si sages. Qu'on s'y reporte dans les chapitres où nous traitons ce sujet : (chap. IV, Le plan divin et IX, Intervention des esprits, sans compter les autres où il en est incidemment question).

Nous disons : impuissance relative le jour. Elle s'exerce néanmoins de façon imperceptible, cette action ; car toujours, aussi bien la nuit que le jour, les esprits nous environnent, s'occupant de nos affaires, s'y intéressant, nous inspirant à notre insu. Quelques natures privilégiées, plus élevées, sont seules capables de le ressentir. Ce contact peut même devenir très intime. Donc, en ce qui concerne les officiers supérieurs, il n'y a rien d'étonnant qu'ils n'aient rien vu et, dans leur profonde ignorance ils se drapent dans un présomptueux dédain, pour nier le phénomène ; incapables de le comprendre. Ils attribuent leur impunité à leur supériorité, les pauvres ! Mais le dernier, le plus inculte des hommes, non plus, n'eût été atteint dans des conditions analogues.

Ils ne savaient se rendre compte qu'une cause invisible, imperceptible pour eux, puisse atteindre un tel degré de violence, être ressentie à la fois par huit cents hommes robustes. Ils ne se disaient pas, ces esprits plus pleins de prétention que de savoir, que les effets les plus foudroyants, les plus violents, et surtout ceux-là, sont toujours engendrés par les causes les plus imperceptibles, même dans le domaine matériel : l'électricité, la matière radiante, etc., pour ne citer que cela. A plus forte raison, dans les cas d'une subtilité incomparablement plus grande, comme ceux dont nous parlons. Pour y croire, il aurait fallu leur servir des diables en chair et en os, armés de leurs terribles fourches. Oh ! les faibles cerveaux ! Et c'est nous qu'ils accusent de faiblesse ! Afin de calmer la terreur de leurs hommes, ils veulent les persuader, sans y réussir, qu'ils sont le jouet de leur imagination... Et voilà tout. Est-ce là le langage de gens qui se disent... savants ? Il est vraiment peu scientifique. Ils ne tiennent aucun compte d'un effet subi simultanément par huit cents hommes, outre ceux qui les ont précédés, le témoignage des habitants. Ce qui représente plusieurs milliers d'individus.

Cette énorme concordance entre gens qui s'ignorent est certes d'un caractère positif comme on en rencontre rarement, même dans les sciences exactes, dignes de fixer l'attention des Académies. Néanmoins, ces messieurs la dédaignent. A leurs yeux, tout cela n'existe pas ; ils l'ont décrété et n'en reviennent pas. Eh bien, qu'ils y restent ! Cela n'empêchera ni la terre de tourner, ni les phénomènes de persister. Ingénuement, l'article du Dictionnaire des Sciences médicales se termine par la constatation que le fait précité ne s'est jamais reproduit nulle part ; malgré les conditions identiques d'une installation tout aussi inconfortable dans d'autres casernes. Ce qui s'ajoute encore aux autres considérations, ruinant de fond en comble les inadmissibles explications de l'hallucination et devrait, au contraire, donner à réfléchir, inciter le chercheur de bonne foi à un examen approfondi de choses inexplicables par les lois de la Science positive.

Remarquons que tout cela s'est accompli la nuit, comme aussi cela a eu lieu dans les ateliers de la maison Pleyel pour les faits dont nous avons parlé. Cela confirme encore notre façon de comprendre le rêve.

Néanmoins, le jour, les phénomènes peuvent se produire aussi ; mais ils n'ont plus le même caractère, la même énergie surtout. Rarement alors ils affectent la vue ; les visions sont plus perceptibles la nuit. Pourtant, en rapportant les faits

relatifs au Protestantisme, nous voyons ses adeptes, le jour, sous la puissance des invisibles, parlant, prophétisant. Ils sont dans une sorte d'extase, c'est-à-dire sous l'empire du magnétisme, exercé sur eux par les esprits, nécessaire pour qu'ils puissent se manifester.

Encore une confirmation de notre théorie du sommeil, prouvant que nous sommes dans la vérité absolue en l'attribuant au magnétisme naturel, celui de la terre, sans lequel il ne se produirait pas, permettant les suggestions des invisibles.

Et, avant de conclure, une dernière fois revenons sur les faits concernant le bataillon caserne à Tropea :

Si ces Messieurs n'avaient pas été si ignorants sur les phénomènes du monde invisible, ils auraient pu préserver absolument leurs hommes de toute atteinte. Il aurait suffi pour cela de maintenir une vive lumière, rendant l'action occulte probablement impossible, de toute façon très atténuée. Si, au lieu d'y passer la nuit, les soldats, dans cette abbaye, y eussent dormi le jour, ils seraient restés indemnes. (Si nous y eussions couchés, nous nous serions mis à l'abri par des moyens plus puissants, évidemment n'ayant pas pu être à la disposition du médecin-major, d'ailleurs complètement inconnus de lui et pour cause.

Nous nous serions servis de ceux employés par feu notre ami, le Dr Chazarain, spiritualiste, plus même, fait rare pour un médecin, spirite convaincu.

Ce qui prouve, entre parenthèses, que les Sciences, nécessairement, n'aboutissent pas au positivisme, comme faussement on le prétend.

Il avait beaucoup étudié, le Docteur, les courants et, pour se préserver de l'action des mauvais esprits, il appliquait des aimants, soit sur la tête ou le corps, dans un sens provoquant des courants opposés à cette action, d'un effet très efficace. Nous l'avons fréquemment constaté.

Il employait aussi les couleurs, également très protectrices, choisissant celles engendrant des ondes, des vibrations par conséquent, annihilant cette mauvaise action par le moyen d'un bonnet en papier de plusieurs couleurs, choisies à cet effet, qu'on mettait surtout le soir pendant le sommeil. La soie, de même, est une excellente substance isolante.

N'avons-nous pas raison de dire que lorsque les savants viendront à résipiscence, ils feront des miracles ?

Quant au gros chien noir, décrit identiquement par tous (Etrange effet d'«hallucination » où huit cents personnes, sans s'être concertées sont d'accord!), évidemment, avons-nous déjà dit, cette vision ne doit pas s'attribuer à un animal ni non plus, bien moins encore, à une influence spirituelle de cette catégorie. C'eût été un effet intelligent au-delà de sa portée.

Les atteintes portées avec une rapidité foudroyante, ressenties en même temps par tout le monde, n'ont pu être causées que par un esprit, ou plutôt par un groupe d'esprits de même nature, en raison du grand nombre de personnes influencées. Quoiqu'un seul magnétiseur puisse en même temps exercer son action sur une certaine quantité de sujets, n'allant pourtant pas jusqu'à un

ensemble aussi grand que celui de ce bataillon. Aussi est-il plus probable, plus logique, de supposer un groupe agissant qu'un individu isolé. De même que ce chien, ils auraient pu donner la vision de n'importe quel animal, un diable même s'ils l'avaient voulu; car, pendant notre sommeil, nous sommes en état de magnétisme et, tel qu'un sujet, on peut alors nous imposer n'importe quoi ; selon le caprice de l'opérateur. Nous ne pouvons nous y dérober.

Pour terminer, résumons notre théorie. Elle est à présent solidement étayée, et par un raisonnement rigoureusement logique, et par des faits nombreux, d'un positivisme leur donnant un caractère d'authenticité, de réalité absolue :

1° Notre sommeil est dû au magnétisme terrestre, nous mettant dans les mêmes conditions qu'un sujet subissant le sommeil artificiel sous l'empire d'un magnétiseur.

2° Ces conditions identiques permettent à des tiers de nous donner des suggestions qualifiées dans le langage usuel sous le nom de : rêves. Le plus souvent nous nous en souvenons à peu près, comme le sujet magnétisé se souvient de ce qu'il accomplit dans cet état. Ce que nous avons fait pendant notre sommeil profond, nous l'ignorons au réveil ; de même le cataleptisé. Il ne se souvient non plus de rien.

3° Ces rêves, étant nous-mêmes dégagés, donc à l'état d'esprit, nous sont donnés par des êtres de même essence, soit : des esprits.

4° L'obscurité, la nuit, le repos de l'éther favorisent leur action ; ils y sont nécessaires, Aussi est-ce, en général, alors que se produisent les manifestations, soit celles du rêve ou les autres. Celles-là, on ne peut nous les donner qu'à l'état de demi-sommeil.

Donc, on le voit, puisque nos rêves sont de véritables suggestions, et ne sont que cela, il serait logique, utile au premier chef, d'en changer le nom et d'y substituer celui de: suggestion.

Comme toujours, la langue est l'expression de nos idées, sa terminologie évolue dans le sens de celles-ci. Aussi est-elle de la plus haute importance. On l'a déjà constaté à propos de l'ascension de l'eau dans un corps de pompe, interprétée par l'horreur du vuide; ou l'attraction exercée sur des corps légers par l'ambre quand on le frottait, attribuée à « un souffle, une âme » possédée par cette matière.

Le jour où, au lieu de ces erreurs superstitieuses, des esprits plus avisés ont découvert les véritables causes de ces faits, la science a marché à pas de géants. En même temps, ces deux termes qui exprimaient ces erreurs, forcément étant devenus désuets, ont été remplacés par d'autres d'une expression absolument exacte, ne faussant plus l'esprit.

Il en sera ainsi dans le domaine psychologique. Le terme : rêve, ne dit rien, n'explique rien. Substituons-y celui que nous proposons : Suggestion. Au moins, d'emblée, il nous donnera la compréhension exacte, réelle de ce phénomène, toujours resté inexplicable, considéré insoluble.

CHAPITRE XI

La Science, les Savants.

Notre opinion, nos lecteurs la connaissent, dans le cours de cet ouvrage nous l'avons fréquemment exprimée. Nous faisons une distinction complète entre la Science et ses officiants.

Le temple de la Science est un monument admirable dans lequel, si on y pénètre sans parti pris, on découvre toujours de nouvelles beautés ; des vérités inconnues nous révélant les secrets par lesquels la Nature opère ses miracles ; nous permettant, à notre tour, de les utiliser, ces secrets, pour notre plus grand bien, notre plus grand profit.

Mais si on se tient à l'entrée, se refusant d'avancer, de peur de rencontrer des choses contraires à nos sentiments, à nos idées ; si l'on se contente de cette visite superficielle, incomplète, partant de là pour juger l'ensemble imposant de cet édifice majestueux renfermant tous les mystères de l'Infini, on ne peut qu'errer sur place, tourner dans le même cercle vicieux, s'enfoncer de plus en plus dans son aveuglement, ne comprenant pas qu'il est aussi insensé de se faire une idée d'un ouvrage dont on n'a lu que la Préface, que de professer ex-cathedra avec un savoir aussi incomplet, aussi minime en regard de tout ce qui reste à connaître, à étudier. Nos savants, avec raison, repoussent la conception de l'Infaillibilité spirituelle ; mais, à leur tour, ils l'admettent pour eux et veulent nous l'imposer, nous obliger de nous incliner devant elle d'autorité. Or elle est absolument incompatible avec la Science où les faits ne doivent s'accepter qu'après examen, ce qui exclut toute Infaillibilité.

Dans le domaine religieux, au contraire, elle a au moins une apparence de raison, en vertu de ce dogme que l'oint du Seigneur reçoit de Lui ses inspirations, elles sont donc : infaillibles.

Aussi, en commençant ce chapitre, avons-nous intentionnellement qualifié les savants : d'officiants ; ils agissent comme ceux du monde religieux.

Le savant, malgré tout, malgré son aveugle intolérance est un homme de valeur, de mérite, mais il ne doit pas partir de là, ni de la juste considération dont il jouit, pour attribuer à sa parole plus que sa valeur réelle, humaine, imparfaite par conséquent. Elle n'est pas un oracle. Il est sujet à se tromper et combien d'erreurs, considérées comme des Vérités absolues, proclamées telles par de doctes Académies, sont tombées en poussière au cours d'un nouvel examen, devant lequel elles ont été obligées de s'incliner, d'accepter des théories complètement opposées à celles que l'on prétendait intangibles.

Cela devrait les rendre plus humbles, moins catégoriques dans leurs affirmations et leurs dénégations. En somme, qu'est-ce qu'un savant ? C'est un individu possédant sur une branche quelconque, dans laquelle il s'est spécialisé, des connaissances assez étendues ; mais cela ne l'autorise nullement à parler de tout, à juger des faits sur lesquels il n'a pas plus d'expérience que le premier venu

; conséquemment, son opinion n'a aucun droit de préséance sur n'importe laquelle.

En y réfléchissant bien, nous sommes tous, plus ou moins, des savants dans la branche où, par une pratique quotidienne, nous avons acquis une certaine expérience, nous donnant sur ce sujet, mais dans cette spécialité seulement, une supériorité au-dessus de la masse, la mettant dans l'obligation d'y recourir, créatrice de cette belle solidarité sociale, une des grandes lois de la création, malheureusement trop méconnue encore, ce qui engendre tant de maux.

Malgré tout, malgré cette méconnaissance, la toute-puissante Nature sait nous l'imposer, nous aurons toujours besoin les uns des autres :

Mettez le plus grand savant, si vain de sa science, dans une île déserte, il sera réduit à l'impuissance absolue, dans l'impossibilité de profiter de son savoir ; plus incapable que le dernier de ses sauvages indigènes, sachant s'en tirer mieux que lui.

Du plus haut jusqu'au bas de l'échelle nous ne pouvons nous dispenser de cette aide mutuelle, de cette collaboration urgente partout, jusque dans les autres règnes : voyons plutôt les abeilles, les fourmis, etc.

Elle s'étend chez nous encore au-delà de l'époque présente et se relie, se solidarise avec le passé. Que serions-nous sans les travaux, les études de nos prédécesseurs ? Nous leur devons une grande partie de nos acquisitions, auxquelles nous ne faisons qu'ajouter, sur lesquelles nous avons la possibilité de construire ; mais elles en forment la base, sans elles nous ne pourrions rien, on ne construit pas dans le vide.

Dans les sciences et les arts, plus encore que dans les œuvres mécaniques, il a fallu une accumulation de siècles pour produire les grands résultats dont nous bénéficions-aujourd'hui. Ne l'oublions pas. Ne regardons pas avec dédain les tâtonnements maladroits dus à l'inexpérience de ceux qui nous ont précédés. Nous leur devons ce bel épanouissement actuel, scientifique et artistique.

Nos plus grands savants, sans ce précieux appoint, jamais n'auraient pu faire, abandonnés à eux seuls, aux seules ressources de leur intelligence, quelque grande qu'elle soit, les belles découvertes qui les ont illustrés.

Ces considérations doivent nous maintenir dans une juste mesure sur notre valeur, celle de nos travaux s'appuyant toujours sur ceux du passé. Livrés à nous-mêmes, nous ne sommes que faiblesse, nous ne sommes forts que par le concours de tous, en y ajoutant encore celui dont nous sommes redevables à nos prédécesseurs.

Malheureusement, trop souvent on veut l'ignorer, pour s'attribuer à soi seul tout le mérite, et l'on part de là pour pontifier sur tout ; se croire capable de prononcer des jugements irrévocables. Et si nous parlons ainsi, ce n'est pas par esprit de prévention contre le savant dont, au contraire, nous honorons les travaux, mais nous déplorons ce parti pris aveugle, cette prévention irraisonnée contre les phénomènes d'une si haute importance, se refusant et de les admettre et d'en admettre le principe qui, au contraire, tient le rôle prépondérant dans la création,

par lequel tous ses mystères s'éclairent, s'illuminent, sans lequel tout reste obscur, confus, dans un chaos complet.

Pour être savant, on n'est pas pour cela universel, ce qui est impossible ; une sage réserve devrait donc s'imposer. Elle ne s'observe pas, et c'est très regrettable. Cela donne lieu à des écarts préjudiciables à la considération dont on entoure les hommes de Science.

Souvent il a été possible de les prendre en défaut. Nous nous contenterons de citer deux cas. Nous n'y mettons, nous le répétons, aucune malveillance, néanmoins nous nous y sentons tenus dans l'intérêt supérieur de notre cause, pour combattre les effets nuisibles résultant d'un parti pris, se refusant à tout examen sérieux sur cet important sujet.

Le premier fait nous le tenons d'un témoin oculaire. La scène se passe chez Nestor Roqueplan, auteur réputé sous le Second Empire. Dans la réunion qui se tenait chez lui, il y avait des savants. On devisait sur le spiritualisme, l'immortalité de l'âme et, naturellement, comme il sied à des académiciens, ils niaient.

Au départ, descendant l'escalier dont la rampe se terminait par une boule de cuivre, le frère de Roqueplan, esprit caustique, s'exclama : « Eh, messieurs, voyez donc ce phénomène, le soleil darde avec force sur la boule — on était en été — et c'est le côté opposé qui est chaud !

Et voilà nos savants, car jamais il ne leur est permis d'être à court, ils sont censés connaître tout, savoir tout, les voilà lancés dans les théories les plus abracadabrantes sur la vitesse de la lumière, sur sa réfraction, etc., etc. Tout cela pour prouver que le phénomène était tout naturel ; car, remarquons-le, moins ils ont connaissance d'un fait, plus ils se croient obligés d'avoir l'air de le comprendre à l'aide de quelque principe scientifique transcendant. On s'en tire toujours par une pirouette quelconque.

« Pardon, Messieurs, réplique Roqueplan, c'est beaucoup plus simple, j'ai retourné la boule ! »

Quant aux savants ! ?.....

Le procédé n'est peut-être pas très révérencieux, sûrement, il est très concluant.

Voici le deuxième cas où cette fâcheuse présomption se fait jour. Cette fois, il ne s'agit pas de spiritualisme, mais le fait n'est pas moins caractéristique et démontre la valeur essentiellement relative et nullement absolue d'une opinion, quoique académique, aussi sujette à l'erreur, que celle du pauvre vulgaire, pourtant sur une question purement scientifique où cette erreur est plus inexcusable encore, provenant d'une telle source.

L'anecdote est consignée dans un ouvrage de M. Turgan Les grandes Usines (Tome III.) Elle concerne M. Oudry, inventeur, après de longues recherches, d'un procédé de cuivrage électrochimique pour les grosses pièces de fonte, comme les candélabres à gaz des rues, exposés à l'action dissolvante de l'air.

Voici l'amusant récit plein de finesse, de M. Oudry :

J'adressai, un jour, à l'Académie des sciences, une respectueuse demande, à l'effet d'obtenir une commission d'examen et un rapport sur mon industrie. A l'appui de ma demande j'exposai dans la salle qui précède celle des séances, une grande variété de pièces en fer et en fonte, cuivrées avec épaisseur, surtout des pièces pour la marine et l'industrie ; mais j'en fus pour ma peine, car l'Académie nomma une commission sans qu'un seul de ses membres eût jeté le moindre coup d'œil sur mes spécimens. Je fus, je l'avoue, quelque peu mortifié de ma déconvenue, mais j'espérai qu'à leur sortie, quelques illustres savants daigneraient abaisser leurs regards sur ces chétifs travaux qui cependant, m'avaient déjà coûté tant de veilles, de sacrifices et d'angoisses. Il n'en fut rien.

Quelques jours après, j'eus l'honneur de recevoir dans ma très modeste usine de la rue Cuissard, la visite des honorables membres de la commission de l'Académie et de leur faire voir en détail les diverses opérations qui précèdent, accompagnent et suivent le cuivrage galvanique du fer et de la fonte.

Pendant l'examen de ses collègues, le rapporteur de cette commission, un illustre professeur, me prenant à part, me demande d'un ton très sérieux, à quoi servent mes enduits. Je le regarde avec étonnement.

Mais ces enduits, lui dis-je, c'est la base de mes opérations ; sans eux, il me serait impossible de cuivrer dans des bains saturés de sulfate de cuivre et, par conséquent, très acides ; sans ces enduits protecteurs, ces objets en fer et en fonte, que vous voyez, y seraient détruits.

— Votre explication, répliqua-t-il en souriant, est bonne pour le commun des martyrs, mais vous n'avez pas, sans doute, la prétention de me la faire prendre au sérieux ? Entre nous, cher Monsieur, je puis vous le dire, vos enduits ne servent à rien, c'est du charlatanisme, de la poudre à perlimpinpin. Vous savez comme moi qu'il suffit de métalliser avec soin, au moyen du graphite, une pièce quelconque de fer ou de fonte et de la mettre ensuite en contact dans votre bain avec un courant galvanique pour qu'elle soit bientôt recouverte d'une couche adhérente de cuivre.

De plus en plus surpris, je cherche à deviner si l'illustre académicien ne se moque pas de moi ; mais non ; c'est très sérieusement qu'il me parle ainsi. »

— Ce procédé de cuivrage, ajouta-t-il, est décrit, tout au long, dans tous les traités de physique et je m'étonne que vous paraissiez ne pas le connaître. »

— J'avoue mon ignorance, lui dis-je, en m'inclinant avec respect, mais permettez-moi de douter de l'efficacité d'un tel procédé ; au surplus, il nous est facile de l'expérimenter sur l'heure. »

« Et, de suite, sans avoir égard aux protestations de l'illustre rapporteur qui ne peut disposer du temps nécessaire à cette opération, attendu que le même jour, à midi, il y a une séance solennelle des cinq Académies, je demande deux pièces de fonte brute, de la plombagine, des brosses et des pinceaux, et me voilà frottant, astiquant ces pièces qui, bientôt, prennent un noir brillant des plus agréables à l'œil. Pendant ce temps, les autres membres de la Commission se sont rapprochés et suivent avec intérêt cette expérience. M. le rapporteur, sans pitié pour mon ignorance, explique à ces Messieurs le mauvais tour que j'ai voulu

lui jouer et la leçon qu'il va me donner. Chacun sourit, moi-même aussi et, bientôt, les pièces convenablement préparées sont soumises, dans un bain de sulfate de cuivre, au courant galvanique. Au bout de quelques minutes, M. le rapporteur soulève hors de l'eau l'une des pièces et, d'un ton triomphant, la fait voir à l'assemblée. Cette pièce, en effet, est partout recouverte d'une couche d'un très beau cuivre rosé. »

— De grâce, Monsieur, un peu de patience, lui dis-je, poursuivons l'expérience et si, dans dix minutes au plus, ce cuivre, qui maintenant brille d'un si vif éclat, n'est pas terne et brunâtre, si ses molécules ne se désagrègent pas, rien qu'en passant le doigt sur leur surface et si, sous ce cuivre, la fonte n'est pas attaquée et ne présente pas au toucher une boue noirâtre, alors je m'avoue vaincu.

L'opération continue donc, et dix minutes après, les deux pièces retirées du bain n'offrent plus à l'œil qu'un mélange informe de boue de cuivre et de fonte décomposée. »

Pour toute vengeance, je dis en souriant à M. le rapporteur, fort désappointé, que mille expériences du même genre donneraient infailliblement les mêmes résultats. Mais l'illustre professeur répond que l'opération a été mal faite et reste convaincu de l'efficacité de ses procédés. Là-dessus, Messieurs de la commission me quittent et, depuis, je n'ai jamais entendu parler du rapport, ni revu le rapporteur. En revanche, à chaque édition nouvelle de son *Traité de Physique*, il reproduit, touchant le cuivrage de la fonte et du fer avec grande épaisseur, invariablement les mêmes erreurs ; c'est-à-dire, qu'il suffit pour cuivrer avec épaisseur la fonte et le fer de les plombaginer avec soin avant de les soumettre au courant électrique dans des bains saturés de sulfate de cuivre. J'avoue que ce procédé a sur les miens un mérite incontestable, celui d'une extrême simplicité d'exécution. Chacun sait que la fonte, le fer, le zinc, etc., peuvent être cuivrés sans le secours de mes enduits, en employant les procédés qui, depuis longtemps, sont dans le domaine public; mais ils ne peuvent donner à ces métaux qu'une couche de cuivre excessivement mince et conséquemment insuffisante pour les préserver de l'oxydation. Loin d'être pour les métaux sous-jacents une garantie de durée, ce mode de cuivrage est une cause certaine, infaillible d'une destruction beaucoup plus rapide, attendu qu'il s'établit de suite à l'humidité une action galvanique entre le métal sous-jacent et le métal déposé.

Nous voilà donc pleinement édifiés sur la valeur essentiellement relative des jugements sortant des hauts lieux académiques. Dommage que cette édification n'y remonte pas. Ils sont trop élevés pour en être atteints et imperturbablement ces messieurs continuent à lancer leurs décrets sur ce qui est possible ou non.

Nous aussi nous continuons, en leur adressant cette objurgation qu'il nous est impossible de contenir : Mais vous n'avez donc jamais levé les yeux au ciel ! Le spectacle inouï de ces millions d'étoiles ne vous convainc-t-il pas, en face de cette toute-puissance créatrice, de votre faiblesse, de celle de votre pauvre bagage scientifique ? Comment, avec un si mince savoir, si insuffisant pour pénétrer les causes, pouvez vous tracer des limites à cette toute-puissance ! Ne vous sentez-vous pas trop petits pour oser vous le permettre, et ne sommes-nous pas plus que vous dans le vrai, en admettant même ce qui dépasse notre portée infime,

laquelle, malgré tout, à l'aide du raisonnement, peut concevoir ce grand inconnu, là, où ni nos sens, ni non plus vos instruments les plus délicats ont prise ?

En outre, vous, académiciens, mieux qualifiés que quiconque pour connaître la valeur des termes, comment pouvez-vous interpréter celle de « toute-puissance » autrement que par l'illimité, l'Infini ?

Conséquemment dès que vous lui posez des bornes, sans autre examen, vous êtes dans votre tort, vous vous trompez d'avance. Inutile d'aller plus loin ; toute discussion, par le fait de dispositions si obtuses est arrêtée.

Comment peut-on juger l'Univers avec de si minces connaissances qui ne nous permettent pas d'aller au-delà d'un certain degré, sauf si nous raisonnons ! Comment, sans ce raisonnement, peut-on le pénétrer ! C'est à peine si nous connaissons notre propre terre et ses magnificences ; encore moins celles contenues dans ses entrailles et, sans vouloir abuser des citations, néanmoins nous tenons à en faire quelques-unes, pour montrer cette extraordinaire fécondité de la Nature, engendrant les choses, les êtres, les plus étranges, échappant à tous nos regards, parce qu'ils existent dans les profondeurs du globe. Comment, après cela, à nous, faibles créatures, n'est-il pas insensé de dicter les lois à cette création dont la puissance nous dépasse de si haut ? Que peuvent peser, en face d'une grandeur si écrasante, les vélos académiques ? Une insignifiante poussière.

Reproduisons quelques descriptions :

Voici celle de l'illustre chimiste anglais Humphry Davy (Les Derniers jours d'un Philosophe.) du singulier animal connu sous le nom de Protée, vivant dans un lac souterrain de la caverne d'Adelsberg, en Carniole (Autriche) :

« Au premier abord on prendrait cet animal pour un lézard et il a les mouvements d'un poisson. Sa tête, la partie inférieure de son corps et sa queue lui donnent une grande ressemblance avec l'anguille, mais il n'a pas de nageoires. Ses curieux organes respiratoires ne ressemblent point aux branchies des poissons : ils offrent une structure vasculaire semblable à une houppe, laquelle entoure le cou et peut être supprimée sans que le protée meure, car il est aussi pourvu de poumons, et vit également bien dans l'eau et hors de l'eau. Ses pieds de devant ressemblent à des mains, mais ils n'ont que deux doigts. Les yeux sont deux trous excessivement petits, comme le rat-taupe. Sa chair, blanche et transparente dans son état naturel, noircit à mesure qu'elle est exposée à la lumière et finit par prendre une teinte olive. Ses organes nasaux sont assez grands, et sa bouche, bien garnie de dents, laisse présumer que c'est un animal de proie, quoique, en esclavage, on ne l'ait jamais vu manger, et qu'on l'ait conservé vivant durant des années, en changeant simplement de temps à autre l'eau des vases qui le renfermaient.

Cette grotte d'Adelsberg renferme des chambres de proportions les plus grandioses.

Beaucoup de cavernes contiennent dans leurs rivières des insectes coléoptères privés complètement de l'organe de la vue. Des études anatomiques faites en 1867 par M. Lespès professeur à la Faculté des sciences de Marseille, ont confirmé cette singularité.

En Carniole se trouve une autre grotte où se passent des phénomènes encore plus extraordinaires ; celle de Zirknitz : Elle renferme un lac composé de deux parties se superposant : l'une extérieure, l'autre souterraine. Au moment de la sécheresse, les eaux du lac supérieur se vident graduellement dans le lac inférieur et l'on aperçoit très distinctement les passages par lesquels elles se sont retirées. Les paysans alors se livrent à la culture sur le lit desséché.

Après les pluies de l'automne, les eaux reviennent, ramenant les poissons et même les canards ; et, chose curieuse, par telle ouverture ne passe que de l'eau ; par telle autre de l'eau et des poissons ; par une autre enfin l'eau et des canards.

La fameuse caverne du Mammoulh dans le Kentuchy (Amérique du Nord), une des plus vastes connues jusqu'à ce jour, contient de nombreuses merveilles dont la description nous entraînerait trop loin. Je dirai seulement qu'à travers de nombreux dédales, nécessitant l'accompagnement d'un guide, on arrive à un endroit appelé : l'Abîme sans fond. Un noir précipice d'une profondeur inimaginable. Des cornets de papiers huilés enflammés qu'on y jette, s'éteignent avant d'arriver au fond. (En Suède, à Friederickshall, existe, paraît-il, une fente dans une roche granitique, d'une profondeur telle que la chute d'une pierre ne s'y fait entendre qu'après une minute et demie à deux minutes, ce qui représente, d'après les lois physiques, 12 à 18 kilomètres ; c'est-à-dire deux fois la hauteur des montagnes les plus élevées.)

En traversant un bassin de 8 à 10 mètres, appelé Dead see (mer Morte), on accoste un large cours d'eau nommé le Styx.

Voici la pittoresque description de sa traversée contée par M. Deville :

Je monte dans la grossière barque de Caron. Mon noir nautonier pousse quelques cris et les voûtes résonnent au loin ; on dirait les gémissements des âmes en peine condamnées à ces ténèbres éternelles. Nos lumières répandent des teintes rougeâtres sur les roches qu'elles profilent d'une façon étrange, pendant que sur l'eau du Styx, tout émaillée de brillants reflets, tranche vigoureusement la silhouette du nègre. Ce spectacle étrange me jetait dans des réflexions singulières, lorsqu'un bruit épouvantable retentit soudain dans la caverne. On eût dit un immense éboulement. Ce n'était toutefois qu'une surprise de mon guide, qui montrait ses dents blanches en riant aux éclats. Tandis qu'absorbé dans mes rêveries, j'oubliais sa présence, il était descendu à terre, et, frappant à coups redoublés sur une pièce d'étoffe, il avait éveillé ce fracas d'échos qui venait interrompre en sursaut le cours de mes réflexions. »

Quittons ce terrain, ou plutôt ces souterrains plongés dans les ténèbres éternelles, pour diriger notre pensée du côté opposé, vers le ciel, en pleine lumière.

Considérons la planète Neptune dont il a déjà été question et dont nous devons la brillante découverte à l'illustre astronome Le Verrier. Son éloignement du Soleil est tel, qu'il met 300 ans selon les uns, 130 selon les autres, pour faire sa révolution autour de cet astre. Ce qui suppose, si la vitesse de sa rotation est égale à celle de la Terre, une distance minima 130 à 300 fois plus grande du Soleil, étant donné son volume environ 30 à 40 fois celui de la Terre, et dont il y a

lieu de tenir compte.

Si nous approfondissons le fait du temps mis par cette planète pour tourner autour du Soleil, en le mettant en regard avec celui nécessaire à notre globe pour accomplir la même révolution, une année correspondrait à 300 ou à 130 années de Neptune. Et si nous poussons plus loin nos méditations, en admettant que tout soit dans le même rapport entre cette planète et nous, un individu de 300 ans équivaldrait à un enfant d'un an sur la Terre. Ce serait encore un bébé au sein de sa mère. Un homme qui, chez nous, mourrait à 80 ans, sur la planète Neptune, atteindrait (80 x 300) 24.000 ans.

Et si tout, la taille et le reste, est en conséquence, on en peut juger de la différence entre un Neptunien et nous : Gulliver et Lilliput !

Tout cela est possible. Pourquoi ne le serait-ce pas ? Avons-nous le droit de dire : non ; et si nous nous sommes attardés à toutes ces citations, le lecteur, avec nous, conviendra qu'elles avaient leur utilité. Elles n'étaient pas, malgré les apparences, hors de notre sujet ; elles avaient pour raison de montrer la variété illimitée des créations de la Nature, dont nous n'avons décrit que quelques spécimens, intentionnellement choisis à ses deux extrémités.

Qu'on en finisse donc avec toutes ces dénégations, ces discussions oiseuses ! Pourquoi, cette Nature, capable de tant de prodiges, tout à coup devient-elle incapable d'en faire d'autres plus grands, encore, parce qu'avec notre sot orgueil nous ne pouvons les percevoir ? Ce que nous voyons, semble-t-il, est largement suffisant pour prouver le contraire, pour nous convaincre, par tout ce qui existe, plus encore, par tout ce que nous ne connaissons pas, que rien n'est impossible et si, d'ailleurs, la Nature en fut réduite seulement à ce que nous pouvons percevoir, elle serait peu de chose, surtout elle ne serait pas toute-puissante. Par conséquent, notre immortalité, l'existence des esprits, leur intervention, les phénomènes spirites, tout cela étant possible, est donc réel, d'une réalité vivante.

Nos négateurs haut perchés, à l'égard du magnétisme, ont déjà usé des mêmes procédés. Après s'être gaussés de la crédulité des pauvres d'esprit, ils ont été obligés de l'admettre, d'admettre le fluide magnétique, dont ils se faisaient des gorges chaudes. Ils y ont été forcés, depuis les mémorables expériences du docteur Charcot; mais, comme ils ne s'avouent jamais vaincus, ils sont infailibles, ils ont changé le nom. Ce n'est pas du magnétisme, mais... de l'hypnotisme. Et voilà leur petite vanité satisfaite !

Pourtant la conversion est incomplète. Aux expériences de Charcot se produisaient des faits complètement imprévus, de nature psychologique, trop gênants pour nos esprits forts. On les a passés sous silence, c'était plus commode.

On a agi de même aux premiers temps des expériences de l'éthérisation. Là aussi, lorsque le patient était endormi, il se produisait, à cause du dégagement de son esprit, des phénomènes de nature spirituelle, ce qui déroutait complètement nos pauvres expérimentateurs, tous, en leur qualité de savants, naturellement, contradicteurs acharnés.

Et maintenant, c'est le tour du spiritisme. Il est encore plus maltraité. Il est

indigne de tout examen. C'est du pur charlatanisme, de la prestidigitation. Tout au plus nous fait-on la grâce, à nous, pauvres esprits crédules, de nous considérer comme des hallucinés. Tous ces faits rapportés par des milliers, des millions de témoins, dont un grand nombre, subis en masse, comme nous l'avons démontré au chapitre IX (Intervention des Esprits), tout cela, du haut de la chaire, est déclaré inexistant. Nous avons « cru voir, cru entendre » ; nous sommes le jouet de notre imagination.

Louis Figuier, le vulgarisateur scientifique dont nous avons déjà parlé, dans un ouvrage (Les Mystères de la Science, tome II.) nullement concluant, quoique intéressant, nous le reconnaissons volontiers, à propos de certains phénomènes psychologiques, en donne une explication acceptée d'enthousiasme par le corps académique, ne demandant qu'à s'accrocher à cette planche de salut.

Il daigne ne pas mettre en doute notre bonne foi, mais le désir, dit-il, où nous sommes de voir les faits se produire, le temps où nous restons absorbés avant leur production, exerce sur nous une sorte d'hypnotisme, d'auto magnétisme, nous donnant l'illusion de cette production ; mais en réalité elle ne s'accomplit pas, tel que cela a lieu chez les sujets magnétisés, inconscients aussi de ce qu'ils exécutent.

Et voilà ! nous sommes des hallucinés, des inconscients. Tout ce que nous avons vu ou entendu n'est que l'effet d'un état maladif, d'une névrose.

Un certain M. Schiff, docteur à Vienne, est venu exprès à Paris pour faire à l'Académie des Sciences la démonstration des soi-disant coups frappés. Voici cette amusante théorie :

Ils proviennent, paraît-il, d'une contraction de certains muscles de la jambe. Et voilà notre fameux praticien, relevant son pantalon pour découvrir la jambe, faisant, en effet, entendre certains bruits imitant de loin les coups frappés. Nos augures, le plus sérieusement du monde, écoutaient cet oracle sans rire.

Donc les craqueurs ce sont..... les muscles. Etant dans l'hypnose, nous les contractons sans nous en douter ; ou bien, notre état d'inconscience nous fait entendre des bruits qui ne sont pas réels.

C'est ce qu'on appelle la solution scientifique ? du problème. Eh bien, ni notre fameux Schiff, ni tous les Schiffs du monde, n'empêcheront le phénomène d'être réel, d'avoir été observé par une quantité innombrable de témoins.

Quant aux tables tournantes, on nous en donne une explication ejusdem farinae. Il n'y a pas d'esprits. Fi donc ! C'est nous, par des mouvements involontaires, qui en sommes les auteurs.

Pour rester dans la vérité, en disant que ces Messieurs ont dédaigné tout examen sur ces faits, nous aurions tort de l'affirmer ; mais cet examen équivaut, par la façon dont on y a procédé, à un refus. On est parti de l'idée préconçue que ces phénomènes ne pouvaient être dus qu'à des causes matérielles et, comme nous l'avons mentionné dans notre Préface, dès le commencement de ce travail, l'échec était à prévoir, d'avance on en avait la certitude.

Aussi toutes les savantes théories étayées avec un grand luxe de termes

physico-physiologiques par nos illustrations ne concluent à rien, n'ont convaincu personne.

Et les tables tournent toujours et les coups continuent à être frappés.

Mais nous ne voulons pas verser dans le même travers et, à notre tour, user de semblable intolérance. Nous admettons parfaitement, surtout au sujet des tables tournantes, que, même de bonne foi, involontairement, on en puisse provoquer les mouvements. Pareillement, les coups frappés, à condition toutefois d'être très légers, peuvent s'imiter.

On a parfaitement raison de se défier du charlatanisme, surtout en ces matières subtiles où le contrôle est si difficile. Jamais on ne prendra trop de précautions, pourvu qu'elles ne dépassent pas les limites nuisibles où la production des phénomènes est contrecarrée. Ils ont leurs lois, tout comme ceux du monde physique, en dehors d'elles, aucune expérience n'est possible, pas plus là qu'ailleurs.

Puis, convenons-en, parce qu'on a découvert des individus en flagrant délit de fraude, est-ce une raison pour rejeter tout ? Où le charlatanisme ne s'infiltrait-il pas ? Messieurs de l'Académie, vous devez le savoir, aussi bien, mieux même que tout autre. Les journaux quotidiennement contiennent des promesses menteuses de remèdes souverains. Faut-il pour cela rejeter, nier la vraie science, la science pure, honnête ? C'est à nous de séparer l'ivraie du bon grain, de savoir distinguer entre le mensonge et la réalité ; cela seul est scientifique, digne de la science.

Lorsqu'une table massive est mise en mouvement par une seule personne, imposant les deux mains à l'une de ses extrémités, certes il ne peut y avoir là l'effet d'un mouvement involontaire. S'il était volontaire, à condition, toutefois, d'être assez fort pour pouvoir le produire, tous les assistants s'en apercevraient, à cause du grand effort nécessaire pour cela. Et si ce mouvement se produit à l'aide d'une personne trop délicate, d'un enfant même, incapables l'une ou l'autre d'un tel effort, comment l'expliquerez-vous ?

Pareillement pour les coups. Lorsqu'ils se produisent, non dans la table, mais dans d'autres parties de la pièce et avec une certaine violence, sont-ce aussi les craqueurs ? (Nous parlons, bien entendu, des muscles.)

Mais montrons-nous larges, quoique parmi ces faits il s'en trouve qui soient dignes de la plus grande attention. Laissons-les, pour mettre ces Messieurs tout à fait à leur aise, laissons-les de côté. Il y en a d'autres, absolument frappants, impossibles à expliquer par les lois physiques connues, ou alors, en y persistant, on tombe dans le non-sens, on devient ridicule. Rappelons-nous l'histoire de la boule de cuivre en bas de la rampe de l'escalier ; ou encore celle de M. Oudry, à propos de la galvanisation à grande épaisseur. Pourtant là les esprits n'étaient pas en cause ! Quand il s'agit de faits concernant les protestants ou de ceux relatifs au bataillon caserne à Tropea, comment est-il possible d'y rester indifférents, de se refuser à les examiner ? Ils méritent, au contraire, une considération toute particulière par la singularité, la haute portée de leur caractère. Mais on a peur d'en voir surgir des conséquences en opposition

complète, absolue avec les doctrines positivistes professées en haut lieu et on préfère garder les yeux clos. Si la Science ne doit pas consister en l'étude des faits de toute catégorie, je me demande à quoi elle sert.

Ou bien si on croit nous fermer la bouche à l'aide d'un argument quelconque, parce qu'il sort de bouches illustres, on se trompe grandement. Seul un raisonnement logique pourrait nous convaincre, en dehors de cela nous ne cesserons de protester. Et comment ne le ferait-on pas, quand on voit attribuer à « l'hallucination » des événements subis en masse. Ou les mots ne signifient rien, ou il faut les accepter dans leurs vrais termes. Or l'hallucination consiste, nous dit le Dictionnaire, dans la sensation imaginaire de choses qui sont sans réalité.

En général, elle provient d'idées fixes sur un même sujet ou d'un état morbide, maladif, provoquant fièvre, le délire. Or, rien de pareil ne peut s'attribuer à ces huit cents hommes, loin d'être malades, très robustes, au contraire ; nullement préoccupés d'aucun sujet, n'ayant par conséquent aucune idée fixe pouvant provoquer l'hallucination. Ignorants totalement de ce qui allait se passer, par quel miracle extraordinaire ont-ils tous éprouvé la même impression ? Huit cents hommes, « hallucinés » à la fois et identiquement ! Voilà ce qu'on veut nous faire avaler ! Cela me semble impossible et autrement plus difficile à admettre, à prouver surtout, que notre théorie si simple, toute de bon sens, d'une action occulte.

On n'y permet non plus aucune allusion pour ce qui s'est passé chez les protestants. Toujours à peu près la même interprétation dont on se ne départit pas. Cette fois ce n'est plus l'hallucination, mais l'« Illuminisme religieux ». On n'est jamais à court de termes ; au besoin faute de mieux, on en crée. Et voilà, nous devons nous en contenter.

Que les persécutions, dont la simple lecture, encore aujourd'hui, nous fait frémir d'indignation, qu'elles aient pu provoquer chez les fidèles l'enthousiasme, exaltant les facultés, leur faisant commettre des actes dont, de sang froid, ils eussent été incapables, d'accord ; nous ne demandons que cela, nous tenons à rester justes. Mais nous n'avons jamais vu, et certainement on ne le verra jamais, l'enthousiasme capable de révéler des choses absolument inconnues et de l'assistance et de celui qui les annonçait ; comme cela a eu lieu pour le frère Cavalier et consorts. Ou encore donner de l'éloquence à des êtres les plus simples, les plus bornés, dans une langue qu'ils ignoraient, ne connaissant que leur patois cévenol.

L'enthousiasme, « l'illuminisme », pour employer le langage savant, peut bien, comme nous venons de le dire, exalter les dons, tout de même cela ne peut pas aller jusque-là. L'auteur qui écrit, qui crée, est aussi un exalté, il s'enthousiasme pour son idée, cet enthousiasme l'inspire, lui ouvre des horizons impénétrables pour d'autres, mais cela ne lui donne pas, quand même, en dehors de son sujet bien entendu, le don des langues, la prévision de faits inconnus de lui. Voyons, messieurs, il y a des limites ! Restons dans le bon sens.

Et Jeanne d'Arc, encore une exaltée ! Cela suffit pour donner à cette petite gardeuse de moutons des connaissances stratégiques.

Et Cazotte, au moment où il faisait ses sombres prédictions, rien ne pouvait provoquer son exaltation. Il assistait, fait bien banal, à un bon dîner où on riait beaucoup. Certes il n'y avait pas là de quoi exciter de l'enthousiasme, plutôt de l'abandon, de la gaieté.

N'importe, pour l'Académie, tout cela peut s'étiqueter sous la même rubrique : « l'exaltation ». Elle est vraiment bien précieuse et, qu'on m'excuse d'employer une expression ne cadrant pas avec le sérieux de cet ouvrage, elle s'accommode à toutes les sauces.

On ne voit donc pas combien de tels procédés, loin de la servir, déshonorent la Science !

Non seulement les phénomènes du Spiritisme sont catégoriquement niés, mais encore on le dénigre. On l'accuse d'avoir provoqué beaucoup de cas de folie. Certes, nous ne le contestons pas, c'est exact et nous ne cherchons pas à l'éluder, à garder là-dessus le silence, dans un intérêt malentendu de la cause.

Mais ce qui est arrivé lors de l'apparition du spiritisme n'a rien d'exceptionnel. Chaque fois qu'un grand événement surgit, il produit, quand il y a prédisposition, un effet semblable.

Que des esprits, ne trouvant pas de réconfort moral suffisant dans les religions officielles, assoiffés de croyance, se soient jetés éperdument dans une doctrine plus satisfaisante pour le cœur et la raison, qu'ils aient abusé des pratiques de cette doctrine, on ne peut que le déplorer, mais cela n'infirmes en rien sa valeur.

Et puis, à côté de ces cas de folie, sur lesquels on insiste avec tant de complaisance, pour un intérêt mesquin de boutique, il y a un correctif, un puissant correctif. On oublie, mettons involontairement, soyons conciliants, de mentionner le grand nombre de personnes sauvées, au contraire, soutenues, consolées par cette bienfaisante doctrine. Si on mettait en regard des dérangements cérébraux causés par le spiritisme ceux que le désolant positivisme, votre brutal matérialisme a engendrés, enlevant tout espoir, provoquant en outre au suicide, votre liste serait infiniment plus longue, Ah ! Messieurs que vous avez perdu là une belle occasion de garder un silence prudent ! Les reproches que vous nous faites se retournent absolument contre vous.

Etant donné l'état d'esprit dénoté par le parti pris de la docte compagnie, on a tort de rechercher ses suffrages, ils sont trop connus d'avance. Même souvent, comme on l'a vu à propos de l'invention de M. Oudry, purement scientifique pourtant, le mieux est de n'y pas recourir.

Laissons les savants, n'allons pas les chercher, cela ne sert à rien. Au contraire, ils seront obligés de venir à nous. Fions-nous à la direction providentielle, à celle de nos chers invisibles. Leur action occulte saura bien, à l'heure voulue, les amener sur leur chemin de Damas par la pression des événements.

Rien, d'ailleurs, dans les Sciences, n'autorise à rejeter sans examen consciencieux, par simple parti pris, un fait quelconque, quelle que soit sa nature ; puisque leur rôle, au contraire, consiste dans l'étude, l'investigation des

phénomènes illimités de la Nature. Par conséquent en les limitant, volontairement on s'enfoncé dans l'erreur.

Fort heureusement, tous les savants ne s'en rendent pas coupables. Outre feu le docteur Chazarain, déjà mentionné plus haut, un certain nombre de ses collègues s'intéressent à l'occultisme, ils assistent à des séances. Le nombre des transfuges augmente. Nous l'avons dit, les événements, peu à peu, sont dirigés en vue d'un revirement complet. Sachons attendre, soyons confiants.

Et lorsque Brunetière annonçait la faillite de la science, il a exprimé, sous une forme inexacte une idée juste quant au fond. Ce n'est pas la science qui peut faire faillite, elle est infaillible. C'est une infaillibilité de bon aloi. Dans son vaste et magnifique ensemble, elle ne renferme que des Vérités absolues, illimitées. Nous n'avons qu'à y puiser, à tâcher de les découvrir, de les comprendre. Mais il y a la manière, il n'y faut pas apporter de parti pris, des idées préconçues, comme, malheureusement cela arrive si souvent. C'est là où est le tort, la manière fautive. Au lieu de proclamer la faillite de la science, il est plus exact de prononcer celle des savants.

Mais elle ne se perpétuera pas. Nous avons d'ailleurs avec nous, déjà, des illustrations de marque ; car, observons-le, les grands esprits sont plus modestes, plus réservés. C'est toujours la médiocrité qui tranche. Elle sera entraînée malgré elle, à la suite. La faillite ne durera pas, il y aura un concordat, une réhabilitation. L'honneur en reviendra aux savants éminents qui n'ont pas craint de braver les préjugés, les foudres officielles, tels que : William Crookes, Flammarion, l'astronome allemand Zollner, Edison et tant d'autres dont la liste s'allonge perpétuellement.

CHAPITRE XII

Le Crime. — La Victime.

L'humanité a ses fauves, tout comme l'animalité et même les autres règnes, le minéral, le végétal ont leurs substances nocives et d'autres bienfaisantes. Partout le bien et le mal se côtoient.

Par toutes nos dissertations précédentes le lecteur est initié sur les causes du mal ; il ne sera donc pas nécessaire de nous étendre longuement sur ce sujet, il a été suffisamment préparé et, probablement, ce que nous pourrions dire là-dessus est à peu près prévu.

La conception enfantine du mal, telle qu'on se l'imaginait doit disparaître. Il n'est, par conséquent, nullement attribuable à Dieu, moins encore à l'être inexistant, enfanté aux époques primitives de l'humanité, soit : Satan.

Cette personnification ne pourrait être réelle que si, comme nous l'avons déjà dit, le mal était permanent chez chacun. Or c'est tout le contraire. Son empire décroît à mesure qu'on progresse ; il est donc essentiellement passager, d'une

puissance toute relative et complètement dominé par le bien, vers lequel, consciemment ou non, toute la nature est attirée.

Si cette aspiration ne se réalisait pas, alors seulement cette naïve fiction diabolique pourrait avoir sa raison d'être ; car cela témoignerait de l'existence d'un pouvoir réel, entravant l'œuvre du bien, capable de le dominer, d'être par conséquent plus fort.

Cette conception pouvait avoir sa raison d'être aux temps où le mal était totalement incompris. Puisqu'il existe, n'en connaissant pas la cause, on le faisait remonter à la source qui était supposée l'engendrer : le diable, comme on fait remonter le bien à Dieu. On créait deux pouvoirs se combattant mutuellement. Il est temps de réagir contre ces funestes erreurs. La Création a besoin d'une direction unique ; elle s'impose de la façon la plus urgente ; sinon, en admettant cette lutte perpétuelle, ces tiraillements entre deux forces cherchant à se détruire, le dommage irréparable, depuis longtemps, n'aurait pas manqué de se produire. La destruction complète de l'Univers s'en serait suivie ; absolument comme cela résulterait d'une lutte permanente entre deux hommes ou deux nations. Ce serait leur fin réciproque.

Il faut donc complètement renoncer à des idées si fausses, si préjudiciables ; les enfouir avec tant d'autres au cimetière des erreurs ; bonnes, tout au plus, à figurer encore dans les drames ou les féeries, pour les corser de cette légende, pour faire frissonner la foule innocente ou les enfants dont ils ont conservé la naïve crédulité.

Nous voyons, au contraire, l'ordre régner partout dans la Nature ; les mêmes lois se maintenir intactes, les saisons se succéder de façon indéfectible, les astres du firmament toujours à la même place, enfin une admirable régularité présidant à tout et partout. Comment, après cela, cette lutte entre ces deux éléments : le Bien et le Mal, est-il possible de l'admettre ? Cette constatation l'exclut complètement. Il n'y a donc qu'une seule direction, une seule puissance régissant l'Univers entier, amenant tout à des fins prévues par des lois d'une perfection absolue, donc immuables comme tout ce qui est parfait. Cette direction unique, cette toute-puissance illimitée ne peut échoir qu'à un seul être possédant les qualités requises pour une telle tâche, au-dessus de toute imagination : Dieu. Forcément il ne peut être qu'unique, sans être contre balancé par aucune force. Cette régularité, cette constance de l'accomplissement de ses lois, le prouve avec une évidence complète.

Ce qui a maintenu cette croyance à un Etre prédestiné au mal, c'est sa fausse compréhension ; comme celle de la souffrance, source également de tant d'erreurs. Les voyant régner en permanence, sans chercher à en pénétrer les causes, forcément en on arrivait à cette conclusion : celle d'une puissance se complaisant à nous faire souffrir, à nous inciter à l'accomplissement de ses mauvais desseins sous toutes leurs formes.

Mais chacun de nous, nous nous dépouillons peu à peu de toutes nos faiblesses, de tous nos vices ; conséquemment nous n'en pouvons faire remonter la cause à une puissance supérieure à la nôtre ; dans ce cas, il nous serait

impossible de nous en défaire. De toute évidence, c'est donc ailleurs qu'il faut rechercher cette cause.

Elle est maintenant connue et comprise. Nous en avons longuement parlé dans le cours de cet ouvrage. La seule puissance qui nous domine, c'est celle du bien ; c'est d'elle seule, si infiniment supérieure à nous, dont il nous est impossible de nous dégager, contre laquelle nous n'avons aucun pouvoir, aucun moyen, fort heureusement, de lutter avec succès. Elle impose ses lois sous lesquelles nous sommes obligés de plier et nous mènent au but auquel nous sommes prédestinés. Ces lois, ces moyens, nous les connaissons maintenant, en grande partie s'entend : soit la pluralité des existences où à chacune d'elles, suivant nos efforts, en raison aussi du genre d'exercices auxquels, par une dispensation supérieure, nous sommes soumis, dépendant des faiblesses, des défauts dont nous avons à nous dépouiller, comme le médecin varie le remède suivant le mal physique ; selon la maladie morale, disons-nous, à traiter dans chaque incarnation celle-ci amène toujours un progrès.

Evidemment, il est facile de dauber sur tout ce que nous avançons. La raillerie est un moyen commode de se dérober à toute discussion. On va nous opposer ce que nous savons et dont on peut se dispenser, le criminel endurci jusqu'au bout gardant son cynisme. Bien souvent il n'est que de parade, mais allons même, par conciliation, jusqu'à l'admettre, à nous ranger à l'avis de nos contradicteurs. Pour nous, cela ne prouve nullement l'inutilité de cette existence, d'où ce criminel paraît sortir aussi coupable qu'il y est entré. Et encore là nous n'avons qu'une vue incomplète, nous ne pouvons juger que sur cette existence seule. Or, nous ne savons pas, l'esprit préexistant au corps, dans quelles dispositions il était avant son incarnation.

Aussi nous tenons-nous sur la réserve, ce qui est plus logique, et disons-nous : paraît sortir de cette existence ; car pour vraiment en juger avec connaissance de cause, il faudrait en outre connaître le caractère, les circonstances de sa vie, celles qui l'ont poussé au crime, sans lesquelles, peut-être, il ne serait pas tombé aussi bas.

Mais, en général, on ne raisonne pas ainsi. On ne voit que le fait, sans tenir compte des contingences. Probablement, si on n'agissait pas avec une telle légèreté, si on pouvait connaître dans tous ses détails ce qui concerne le coupable, n'arriverait-on pas à la même conclusion. Son existence ne serait pas considérée comme inutile, malgré la faute commise. Rien dans la Nature ne l'est, du reste ; nous ne pouvons pas toujours pénétrer ses moyens, ses procédés, ce n'est pas une raison pour aboutir à un tel raisonnement si fautif. Les forces qui nous mènent sont loin d'être aveugles. La direction, au contraire, en est d'une sagesse parfaite ; les événements sont prévus et ne la prennent nullement au dépourvu.

Ce qui équivaut à admettre que toute existence a sa raison d'être, comme tout ce qui existe. Nous ne voulons pas en convenir, mais nos critiques injustes, bornées, n'y peuvent rien changer. Fort heureusement, car la Création ne peut se tromper, il serait absurde de l'admettre, c'est impossible. Ce n'est que notre pauvre petite intelligence qui est en défaut. Et, au lieu de ces sottises critiques,

poussons plus loin nos investigations, ce qui, certes, est infiniment plus raisonnable plus judicieux, nous en retirerons toujours quelque nouvelle parcelle de vérité, et, pour expliquer le crime et le criminel repassons succinctement les phases que nous sommes appelés à parcourir et sur lesquelles nous nous sommes déjà étendus longuement plusieurs fois.

Nous l'avons énoncé : deux voies étaient ouvertes à la Divinité pour nous créer, ou en nous dotant de la perfection immédiate qui nous aurait affranchi de toute souffrance, ou en nous obligeant par l'effort de la conquérir graduellement.

On a vu ce qui en serait résulté, si cette perfection nous était échu d'emblée. Certes, dans ce cas, nous n'aurions pas eu à subir toutes les souffrances, toutes les vicissitudes dont nous sommes assaillis ; mais, tandis que celles-ci sont essentiellement temporaires et relativement courtes par rapport à l'Infini, nous aurions eu à supporter, et pour l'Eternité, une autre souffrance plus terrible, plus cruelle : l'Ennui, l'ennui à perpétuité !

C'eût été, pour ainsi dire, une véritable mort de l'esprit que cette perfection. Nous allons en analyser les causes :

1° Ne l'ayant pas acquise par nos efforts, nous ne l'apprécierons pas ; par conséquent nous n'en jouirons pas, il n'en résulterait pour nous aucun bonheur. Or, comme nous l'affirmons plus haut, l'Univers ne peut exister qu'en beauté ; la même conclusion s'impose au moral : L'Eternité ne peut exister que dans le bonheur. Ce qui nous amène bien loin de la croyance aux peines éternelles.

2° Au lieu de cette belle variété, de ces beautés sans nombre dont l'admirable création est peuplée, l'Univers serait absolument vide. Les mondes, et toutes les magnificences qu'ils contiennent, servant à l'élaboration universelle, n'existeraient pas ; car ils n'auraient aucune raison d'être ; il n'y aurait rien à élaborer, puisque nous serions parfaits. Ni végétation, ni fleurs, ni animaux, ni ciel, ni étoiles. Nulle beauté, source de hautes jouissances, de félicités célestes à contempler, à admirer. Partout le silence, le vide, le désert. Et voilà le triste tableau, nullement exagéré, mais réel, d'un tel état de choses.

3° Nous-mêmes, forcément, nous serions tous absolument égaux, semblables, la Divinité, selon la justice parfaite, étant tenue de maintenir cette égalité absolue pour toutes ses créatures. De sorte que nous aurions tous mêmes tendances, mêmes pensées, même caractère. Une identité absolue sous tous les rapports, sans exception parmi le nombre illimité des créatures ; sans jamais pouvoir espérer rencontrer quelque part la moindre variété. L'univers entier, en tout et partout pareil, uniquement peuplé, en l'absence des mondes inutiles, d'êtres se ressemblant tous. Telle une grande quantité de machines fabriquées sur un modèle unique, exécutant toutes un travail semblable, ne pouvant faire que cela. Et encore travailleraient-elles, tandis que nous, étant parfaits, nous n'aurions jamais rien à faire.

On voit où nous en serions réduits. A quelle platitude, quelle désespérante monotonie l'Eternel nous aurait condamnés et, en parlant de cet intolérable ennui auquel nous eussions été exposés à souffrir sans retour, nous n'exagérions pas ; bien au contraire. A une telle situation, on ne peut songer sans frémir. Impossible

d'en évaluer l'horreur; La mort eût été préférable.

Fort heureusement on ne nous a pas consultés. La Providence, connaissant notre faiblesse, a imposé son plan, afin de nous procurer le véritable bonheur, le seul possible, parce qu'étant dû à nos efforts, à notre mérite, cela nous rendait capables de l'apprécier, donc d'en jouir. Si, avec notre courte vue, on nous avait laissé le choix, plutôt que de souffrir, surtout au moment où nous y passons, pour l'éviter, nous aurions accepté n'importe quoi, sans réfléchir aux conséquences ; et, probablement, plutôt sûrement, nous aurions opté sans hésitation pour cette perfection immédiate d'où, au contraire, serait sortie pour nous le plus grand désastre. Comme l'eût été pareillement notre immortalité terrestre, si, selon nos désirs imprudents, elle se fût réalisée. Notre calcul exposé au chapitre IV (Le Plan divin) l'a pleinement démontré.

Il n'y a donc qu'un seul moyen de nous procurer le bonheur, le véritable bonheur sans mélange, où toutes nos aspirations, tous nos désirs peuvent trouver leur satisfaction, où tout espoir, au point de vue spirituel, bien entendu, est possible, pleinement réalisable et même encore au-delà, ayant l'Infini pour l'atteindre. Ce moyen unique, disons-nous, est celui mis en œuvre par la haute sagesse divine. Seulement, comme toujours les extrêmes se touchent, la Providence, malgré sa bonté infinie, pour nous donner ce véritable bonheur, est obligée de nous faire passer par la souffrance et d'agir comme si elle était malfaisante. Les apparences, en s'en tenant donc uniquement à la Terre, ce laboratoire du principe spirituel, sont en contradiction absolue avec la conception du bonheur, du bien auxquels on ne peut arriver que par une longue préparation, soit celle de la douleur. Mais, pour comprendre la Création, il faut s'élancer plus haut, ne passe borner au spectacle de notre pauvre monde où on n'aperçoit qu'une faible partie du plan général. Il n'y pas que la souffrance, elle est passagère, elle dure le temps de notre incarnation, au-delà de laquelle tout change. La vie extra-terrestre est l'extrême opposée de celle d'ici-bas. Nous y récoltons le fruit de nos efforts. Délivré de ce corps, source de tant de maux, nous pouvons jouir en pleine liberté de toutes nos acquisitions, de toutes les prérogatives précieuses inhérentes à l'état d'esprit.

Nous sommes alors comme l'écolier quittant les études après de longs et pénibles travaux, jouissant le reste de sa vie du fruit de ses efforts.

En se plaçant à un point de vue identique par rapport à l'existence, seul nous devenons capables de la juger. Autrement nous n'y parviendrions pas. Tout resterait dans le trouble ; la souffrance, si nécessaire à notre développement, s'interprète alors comme une cruauté, une barbarie de la Nature. Elle ne peut s'apprécier qu'en la considérant dans son ensemble et non partiellement. Pas plus qu'on ne le peut pour nos œuvres, tant qu'elles sont inachevées.

Parce que, sur la terre, nous sommes éprouvés, affligés, ce n'est pas une raison pour ne croire qu'à cela. Le bonheur existe, il rayonne dans toute sa splendeur, mais ce n'est pas ici qu'on le peut rencontrer ; il est ailleurs. Il faut le rechercher là où il est. Non plus on jugera de la santé générale dans un hôpital, ou de l'intelligence humaine en ne s'en tenant qu'à une visite d'une peuplade primitive.

Donc, pour nous maintenir dans les voies de la saine raison, ne séparons pas entre elles les parties de ce vaste ensemble du plan général et pour juger, soit la douleur, le mal, toutes les questions enfin intéressant notre devenir, prenons-les depuis leur début et, en traversant toutes les étapes à parcourir, montons aussi haut que possible. Par cette vue d'ensemble, nous nous ferons une idée plus exacte de ce grand cycle infini que nous avons à parcourir :

Donc, puisque la perfection immédiate, loin de nous épargner la souffrance nous eût exposé à celle, à perpétuité, de l'horrible ennui dans un Univers vide, monotone, semblable à l'Infini en tout et partout, sans vie, sans mouvement, car il est créé par le besoin et, n'en éprouvant aucun, tout mouvement serait absent, c'est donc par une autre voie, celle que nous parcourons, la seule possible, que le bonheur peut être atteint.

Nous partons donc, suivant la théorie, que nous avons eu le bonheur de découvrir, de très bas, ne possédant ni individualité, ni intelligence, ni, par conséquent, la connaissance du bien et du mal. Nous ne sommes, à nos débuts, qu'un principe absolument inconscient, incarné dans le minéral dont il maintient la cohésion par ses vibrations attractives. Il en est le principe constitutif. Et nous n'affirmons rien d'hypothétique, puisque la Science elle-même reconnaît aujourd'hui que toute substance est composée de matière et d'énergie.

Cette énergie forme donc véritablement l'élément spirituel du minéral. Quant à son pouvoir attractif, vibratoire, il n'a rien non plus d'hypothétique, car, cette énergie pouvant à juste titre, être considérée comme une sorte d'électricité, ne peut faire autrement que d'en posséder les propriétés vibratoires également attractives ou répulsives. En outre, par expérience, nous connaissons le pouvoir constituant et décomposant de l'électricité. Nous avons également attribué à ce pouvoir la formation, la constitution de tous les corps, pour la création desquels l'élément spirituel est indispensable ; tout, dans la Nature, étant constitué par cette dualité : matière, esprit.

Notre accord avec la Science est donc complet, basé sur des faits positifs, expérimentés.

D'autre part, notre système s'accorde pleinement aussi avec la philosophie, avec notre sentiment inné de la justice absolue. En nous faisant tous partir du même point, n'étant qu'un principe, sans individualité, absolument inconscient, l'égalité est complète. Impossible de rêver une justice plus intégrale ; elle se conforme à nos idées sur la conception de la Divinité, compatible avec sa perfection illimitée, l'obligeant au maintien partout, en toute circonstance, d'une justice parfaite, sans objection possible.

Nous sommes donc en droit, d'accord, aussi bien avec la science qu'avec la Philosophie, de nous considérer dans la Vérité complète.

Qu'on ne cherche pas à nous contester sur la possibilité de faire arriver un simple élément à posséder toutes les qualités constatées chez l'être humain. D'abord, elles existent conséquemment, et c'est absolument indéniable, les moyens d'y arriver sont donc existants aussi. En constatant la toute-puissance de la Nature, par la qualité, la quantité, la perfection infinies de son œuvre

prodigieuse, il serait fastidieux d'ergoter sur ce qui lui est possible ou non..

Mais la grandeur de cette œuvre est telle que, pendant que sur nos travaux nous gardons un jugement sain, dès qu'il s'agit de la Création, nous déraisonnons. Elle nous dépasse de si haut ! Nous devenons incapables de l'apprécier sainement. Il suffirait pourtant de raisonner, de nous servir de ce même bon sens avec lequel nous jugeons nos actes. On ne sait pas voir la souplesse illimitée de tout ce que produit la Nature. Cette immense, infinie variété de ses créations n'ont pourtant qu'une seule substance pour point de départ : l'Ether, dont les combinaisons sont illimitées. Tout cela, la Science le reconnaît. Comment alors peut-on dénier la possibilité à l'électricité, ou à l'élément énergie, ne différant probablement guère entre elles, de pouvoir, en s'élaborant, acquérir des facultés complètement étrangères à leur essence au point de départ.

Mais n'en est-il pas de même partout ailleurs ; aussi bien dans le domaine matériel que dans celui de l'ordre psychique ?

Comparez l'œuf et la poule ; la larve et le papillon, etc. Y a-t-il une comparaison possible entre ces deux états si absolument différents ? S'il ne nous était pas donné de constater de telles extraordinaires métamorphoses dont le point de départ et celui de l'arrivée sont complètement dissemblables, jamais nous n'y aurions cru.

Admettons donc, et ce n'est que juste, dans les autres domaines ce que nous observons quotidiennement dans les phénomènes sans nombre du monde matériel ; mais la faiblesse de nos raisonnements superficiels est cause de toutes nos déplorables erreurs.

On va encore nous objecter :

— Comment voulez-vous qu'un simple élément comme l'énergie, ou l'électricité à laquelle vous l'assimilez, puisse acquérir le sentiment de l'individualité, la conscience du bien et du mal, l'intelligence allant jusqu'au génie ; enfin toutes les attributions humaines ? Votre théorie est pure hypothèse, elle ne tient pas debout.

— Au contraire, répondrons-nous, elle est absolument fondée, seuls vos raisonnements à courte vue ne tiennent pas debout.

Evidemment si vous comparez l'électricité ou l'énergie et leurs facultés avec celles de l'homme, sans tenir compte des étapes intermédiaires, l'énorme distance entre ces deux modes, en effet, est infranchissable. Nous le reconnaissons volontiers, on ne peut faire autrement ; mais là où vous croyez triompher, vous découvrez simplement toute la pauvreté, toute la faiblesse de votre raison. D'un seul trait vous supprimez le long travail, la lente élaboration nécessaires à ce splendide résultat.

Là où la nature, en quelques mois, procède à la structure matérielle des corps, lorsqu'il s'agit de cet élément précieux, inestimable : l'esprit, elle agit tout différemment. Elle y met, certainement nous n'exagérons pas, des millions d'années, et cela ne peut que nous donner une juste idée de la haute valeur, de la qualité précieuse de notre esprit et, en même temps qu'avoir pour effet salutaire de nous relever à nos propres yeux ; nous, si prompts à nous abattre, à nous

mésestimer, en présence de tous les maux qui nous accablent, de toutes les vilenies, les défaillances qui nous écœurent. C'est donc insensiblement, graduellement, que le développement s'opère et non brusquement. Une telle supposition serait complètement absurde. On ne peut demander à un élément comme l'énergie ou l'électricité des actes dont elles sont absolument incapables. On ne peut sortir des limites du possible.

Mais cet élément, incarné dans le minéral, ne sort pas de ses moyens. Dans les divers degrés de ce règne, il peut s'élaborer, acquérir des propriétés proportionnées à la substance où il s'incarne. C'est une véritable chimie psychologique, dosée comme dans nos laboratoires, où s'amalgament les produits selon les nécessités.

Evidemment le principe animique de la pierre ou celui de l'éther, de l'ammoniaque, etc., diffèrent complètement. Dans ces derniers, il s'est considérablement modifié. De l'immobilité où il était maintenu dans la pierre, il s'est beaucoup vivifié. Mais tout cela, naturellement, a nécessité de longues périodes, d'une durée inimaginable. Le temps, d'ailleurs, ne compte pas pour la Nature, il se noie dans l'Infini, mais elle en a besoin pour ses opérations. Le temps, au reste, comme l'espace n'existent que pour nous, pour toutes les créatures ayant un commencement. Mais en regard de l'Eternité, de l'Infini, on constate que ni le temps ni l'espace n'existent. C'est la conclusion forcée.

Un temps non moins long est indispensable dans le règne végétal, pour continuer les pérégrinations de ce principe en voie de progrès. Le végétal, organisé, ayant des besoins plus étendus, contribue à ce développement, à l'acquisition de nouvelles propriétés, au point d'amener le principe vital dans le règne avoisinant celui de l'humanité.

De ce règne, l'animalité, le chapitre suivant en parlera avec tous les détails. Nous le passerons donc ici ; mais, nous voilà conduits, par cette vue sur nos origines, à notre sujet, nous mettant en mesure de pouvoir comprendre, expliquer le crime.

Nous savons maintenant à quelles causes on peut l'attribuer. Le criminel est un individu ayant gardé de ses existences animales les instincts dont il est insuffisamment débarrassé. Ils le dominent, le rendent impuissant d'y résister et, lorsque l'occasion se présente, il ne sait se défendre contre la tentation de commettre le crime.

Nous avons le droit et le devoir de nous protéger contre lui, comme nous le faisons contre n'importe quel fauve. C'est cette répression, naissant de la conséquence de son acte, qui, en même temps pour lui constitue un des moyens de s'amender.

Il n'est pas le seul ; nous dirons même qu'il n'est pas le plus radical. Pour nous il est préservatif, pour le malheureux endurci, à quelques rares exceptions près, son effet n'est que très relatif, et si, en le considérant au point de vue philosophique, celui de l'immortalité, il n'y avait pas d'autre remède que notre répression, ce serait à désespérer de voir revenir le coupable à des sentiments meilleurs.

Heureusement la Providence y pourvoit à l'aide des réincarnations. Leur effet est souverain. A ce criminel, comme à nous tous du reste, elles permettent de nous épurer, de nous dépouiller de plus en plus des restes de l'animalité par laquelle nous sommes obligés de passer. Et le criminel aura son heure. Ses existences successives, souvent bien cruelles, mais le remède moral nécessaire pour le guérir de sa maladie spirituelle seront d'une efficacité absolue. Irrésistiblement le patient y sera amené. Le jour, pour lui, viendra où ses qualités rayonneront en toute plénitude dans le monde ; tout comme pour chacun de nous. La Providence ne juge pas de la même manière que nous.

Sa justice ne s'exerce pas d'une façon aussi infantine, aussi implacable que la nôtre, disant : « Tu as tué, on te tuera »,

En somme de quoi s'agit-il ? De guérir le sujet de sa maladie morale, d'un vice dans sa constitution spirituelle, non de le tuer. Créature divine, il a un droit à l'Eternité, égal au nôtre. A cette guérison, ses existences successives s'y pourvoiront, s'adaptant exactement à cette nécessité. Elles l'amèneront à un niveau où, de malfaisant, son naturel évoluera vers le bien : le but final de nous tous. Il deviendra l'égal des bons esprits, au milieu desquels il frayera avec la considération due à son élévation.

Quant au souvenir de ses déchéances passées, qui de nous n'a pas à s'en reprocher ! Ce souvenir, pour lui, comme pour nous tous, s'effacera dans l'éloignement des milliards de siècles, ne nous laissant que la connaissance de la petitesse infime, telle la racine informe, du point de départ et de la beauté, telle la fleur épanouie, de l'arrivée ; nous transportant d'admiration et de reconnaissance envers l'Eternel. Nous regardons le criminel comme un être irrémédiablement perdu. Toujours parce que nous ne tenons aucun compte de l'élément spirituel qui, au contraire, est primordial, régit le monde. Les lois divines n'ont pas cette rigueur. Fort heureusement, sans quoi, nous tous, si faillibles de tant de manières, nous n'arriverions jamais à pouvoir progresser. Autant qu'à ce criminel, nos défaillances seraient irrémédiables, quoique nous soyons portés à une grande indulgence pour nous, à beaucoup de sévérité pour nos prochains et à croire n'avoir nous-mêmes pas autant besoin de la magnanimité céleste.

Certainement, sans excuser le criminel, pour lequel, le lecteur le croira sans peine, nous ne pouvons éprouver qu'une répulsion mitigée de compassion, comme celle que nous éprouvons pour ceux affligés de graves maladies physiques, il se commet ici-bas bien des actes ayant des conséquences équivalant au crime et pour lesquels nous montrons trop d'indulgence.

Enfin, étant donnée la nature spirituelle de tous les êtres, à tous le moyen de s'épurer est donné indistinctement. Nous disons : épurer et non racheter ses fautes, expression inexacte provenant de notre fausse conception du mal, interprétant la souffrance comme une expiation, au lieu de la considérer comme un moyen d'épuration.

Nous n'avons rien à racheter, puisque, en entrant dans la vie, nous y apportons les défauts et les qualités qui nous mènent, d'où naissent nos actes. Nous n'avons qu'à nous perfectionner ; comme l'élève à l'école. Ses erreurs sont

inhérentes à son état d'ignorance, au manque d'élaboration. Il n'a donc rien à racheter non plus. Ses études le développant, ses fautes disparaîtront d'elles-mêmes.

Ainsi se justifie complètement le sens élevé de ces paroles bibliques : « L'homme créé à l'image de Dieu ». Les esprits obtus, incapables d'en comprendre toute la profondeur, en ricanant nous y opposent le scélérat et nous demandent où nous pouvons voir là l'image de Dieu.

Si, comme eux, nous jugions la Création avec la même étroitesse d'esprit, certainement, le criminel ne reflète guère cette image, pour nous non plus d'ailleurs. Mais nous ne nous arrêtons pas au même point. Eux ne vont pas au-delà du présent, nous, nous embrassons un horizon plus étendu, impossible à concevoir sans l'élément spirituel. Il va en deçà et au-delà de cette existence. Il nous permet :

1° De nous rendre compte de l'individualité avant son incarnation ;

2° De la suivre après sa désincarnation. Et forcément nous sommes conduits à une solution conforme avec la Justice divine la plus absolue, l'égalité parfaite de tous devant les lois de la Création.

Le matérialiste ne voyant que le fait brutal, conséquemment partout n'aperçoit que désordre, injustice. Il est en perpétuelle révolte contre la Nature ; se prévalant justement du criminel, un de ses principaux arguments, pour montrer l'iniquité de la Création, vouant les uns à toutes les horreurs, les autres à de grandes joies ; malgré nos droits légitimes à une distribution égale pour tous.

La meilleure preuve que leurs théories sont fausses, c'est qu'elles conduisent à un tel résultat. Les nôtres nous maintiennent confiants, calmes. Elles s'accordent, malgré les apparences contraires, n'existant même pas pour nous; elles s'accordent complètement avec la justice divine la plus intégrale. Donc nous sommes dans le vrai, cela le prouve. Et puisque tous nous sommes appelés à nous épurer par la série des existences, nous sommes donc bien créés à l'image de Dieu, qui, Lui-même, autant que ses créatures, dans tous ses actes se maintient dans les voies de la logique, s'y soumet. Ses créations, par conséquent, ne pouvaient faire autrement que de le refléter ; tout comme nos œuvres portent l'empreinte de notre caractère, de notre génie.

Mais, pour les juger, aussi bien les œuvres divines que les nôtres, on ne le peut que lorsqu'elles sont arrivées à maturité.

La valeur d'un traitement médical ne peut se reconnaître qu'à un certain degré de son cours et non avant. Celle d'une méthode d'enseignement, de même, ne peut s'évaluer sur un élève à ses débuts. Il faut attendre des résultats plus complets. Mais là aussi, sous l'inspiration du Maître, sous sa conduite, il crée des élèves à son image.

Le Mal, on le voit plus clairement maintenant, est essentiellement relatif. On ne peut l'évaluer pour chacun avec la même mesure, car, tous nous arrivons ici-bas avec un tempérament individuel, absolument différent, donc plus ou moins enclins au bien et au mal, selon le degré de notre avancement. Le Bien, à notre origine

ne le possédant pas, nous avons à le conquérir en passant par l'animalité. Dans ce long stade où le sentiment de l'individualité se réveille, nous ne connaissons pas encore celui de la responsabilité. Il ne commence à poindre qu'en entrant au seuil de l'humanité, mais tout empreint des passions du règne précédent.

Ces passions constituent les pôles opposés de celles qui sont à l'autre extrémité. Elles en sont les racines. Comme celles des plantes, produisant ou s'assimilant les sucs de la terre, la beauté des fleurs, la saveur des fruits, ainsi que notre allégorie l'a décrit plus haut.

Nos passions bien dirigées, bien orientées engendrent le beau, l'utile. Elles ne sont néfastes que lorsqu'elles se déchaînent sans frein, sans le sentiment de la responsabilité. Tel le torrent dévastateur devenant fertilisant quand il est endigué, qu'on trace son cours

Entrés dans l'humanité, nous possédons une liberté incomparablement plus grande que dans le règne précédent. De là, naît cette inégalité intellectuelle et morale, correspondante aux efforts plus ou moins grands dont nous sommes loisisbles en raison de cette liberté.

Mais tel quel, malgré tout, plus tôt ou plus tard, nous arrivons tous à nous épurer, à nous dépouiller des tendances nuisibles et tel individu dont, à juste titre, la perversité nous faisait horreur, parviendra à notre niveau, pourra même le dépasser. Sa présence parmi nous n'aura plus rien de révoltant ; sa perversité se noie dans un passé si lointain qu'il en est pour ainsi dire inexistant. Pour nous tous, d'ailleurs, c'est pareil. Tel parent dont nous avons eu tant à nous plaindre, jetant la honte, le déshonneur sur notre nom, grâce à sa complète transformation, sera parfaitement à sa place parmi nous, accueilli avec la plus grande satisfaction.

Ainsi s'expliquent ces paroles évangéliques : « Il y a plus de joie au ciel pour un seul pécheur qui s'amende que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de repentance ».

C'est une sorte de retour de l'enfant prodigue réjouissant les siens, Autrement, prises encore une fois à la lettre, ces paroles paraîtraient injustes, faisant supposer qu'un seul être venant au bien puisse être mieux accueilli qu'un certain nombre de ses semblables n'ayant pas besoin de ce retour.

D'aucune manière, on s'en rend clairement compte à présent, la souffrance ne pouvait nous être évitée, soit en nous créant parfaits d'emblée, soit complètement inconscients. Inutile de revenir sur les terribles conséquences d'un état de perfection immédiate, elles ont été longuement détaillées à plusieurs reprises.

Une seule façon, capable de nous procurer le bonheur restait donc ; celle qui nous échoit, nous obligeant, par l'effort, par la lutte, de marcher à la conquête graduelle de tous les attributs constitutifs de l'âme, de notre individualité. Or la lutte, l'effort ne vont pas sans la nécessité d'y recourir, sans laquelle nous ne bougerions pas, nous n'acquerrions jamais rien. Cette nécessité est donc engendrée par la pression extérieure des circonstances. Si cette pression était anodine nous n'y céderions pas. Il a donc fallu nous contraindre par la douleur. Loin d'être attribuable à une cause mal intentionnée, ce qui serait de la cruauté, la

Nature nous l'inflige pour notre bien, pour notre avancement, pour nous obliger d'y travailler. C'est donc, au contraire, un acte de bonté, puisque cette douleur a un but utile.

Mais là aussi, comme pour juger tout le plan de la Création, il est absolument indispensable de tenir compte de l'élément spirituel. Le matérialiste qui le nie ne voit que le fait brutal : la souffrance, et accuse la Nature de cruauté. Accusation absurde d'abord, car la Nature étant l'ensemble de toutes les productions terrestres et autres, n'est pas une puissance morale ; elle ne peut avoir ni cruauté, ni bonté. C'est donc à Dieu lui-même qu'il devrait s'en prendre ; mais non plus il l'admet.

Nous, fort heureusement, nous allons au-delà, nous ne nous arrêtons pas à la douleur, nous en recherchons le but ; en le découvrant, nous sommes édifiés, elle s'accorde avec la parfaite bonté du Seigneur. Notre confiance reste entière au milieu même des pires souffrances, des pires déceptions, puisqu'elles ont leurs hautes raisons d'être.

Autrement, en faisant comme le positiviste, en ne considérant que le fait, en l'isolant de ses conséquences, ce jugement superficiel serait assimilable à celui d'une opération où de même, on ne verrait que cela. Dans ce cas le chirurgien, soumettant son patient aux pires tortures, ne serait qu'un bourreau. Mais il faut aller au-delà et voir les bons effets de cette douleur imposée momentanément. On sera obligé de reconnaître non la cruauté, mais la grande bonté, au contraire, du dévoué praticien.

La Providence aussi, dans sa haute sagesse, connaissant notre faiblesse ne nous impose que des douleurs temporaires. Elle ne nous demande pas un effort ininterrompu, accompli dans une seule existence d'une longueur indéfinie. Nous succomberions sous le poids d'une lutte d'une telle durée. Jamais nous ne pourrions atteindre nos destinées. Mais, au lieu de cela, on ne nous impose notre tâche que durant la brève durée d'une existence ; longue à nos yeux, parce que nous y souffrons, mais bien peu de chose par rapport à l'Infini.

Avant d'en reprendre une autre, nous avons passé dans l'erraticité un long temps de repos, pendant lequel nous nous sommes réconfortés.

Et, ainsi de suite, nos réincarnations successives, entrecoupées de longues pauses bienfaisantes dans l'au-delà, nous permettent d'arriver à la bienheureuse période où nous n'aurons plus besoin de nous incorporer.

C'est alors, après avoir passé par cette longue filière, que nous serons libérés de toute souffrance. Mais il nous fallait d'abord la connaître. Tous les bons sentiments s'y sont développés. Sans elle nous ne serions que des égoïstes.

Tout donc, dans le plan divin, est admirablement conçu pour nous permettre l'ascension indéfinie vers une perfection illimitée. Ce plan, nous lui devons cette magnifique variété de toutes les beautés de la Création, au milieu de laquelle nous évoluons, où nous puisons toutes les jouissances du cœur et de l'esprit.

Et personne n'en est exclu. Il n'en pouvait être autrement. Rien n'est trop petit ni trop grand pour le Créateur ; aucun être trop vil, ni trop élevé. En nous créant, en

même temps, à tous, sans exception, on devait les moyens de se développer. N'y aurait-il eu dans l'immense Univers qu'un seul être voué pour toujours à l'impossibilité de se perfectionner. Dieu ne serait plus tout-puissant.

Mais cela n'est pas, car nous avons l'Eternité pour nous. Fatalement nous ne pouvons faire autrement que d'arriver. Chez nous, de même, le vrai Maître, le Maître qualifié, jamais ne désespère de son élève. Toujours il trouve le moyen d'obtenir un résultat, bien entendu proportionnel aux ressources de celui-ci. Et encore n'a-t-il pour lui qu'un temps restreint de quelques années, tandis que, ayant l'Infini, à plus forte raison est-on en droit de compter sur une certitude absolue de la réussite.

Cette perspective, nullement imaginaire, mais absolument réelle est des plus encourageantes. Ne sommes-nous pas tous les Créatures de Dieu ? A ce titre, ne devons-nous pas avoir, sans en excepter personne, le moyen, la possibilité de nous élever ? Intentionnellement nous ne disons pas « relever » ce qui suppose une chute et maintiendrait notre fausse conception du mal. On ne choisit pas ; nos fautes proviennent de notre nature insuffisamment épurée ; mais elles ne sont que temporaires. Comme chez l'élève. Ses erreurs ne peuvent non plus se considérer ainsi. L'écolier, en se trompant, ne fait pas de chute. Si on le prétendait on prêterait à rire. Elles proviennent, ces erreurs, de même, d'un développement incomplet auquel des études suivies remédieront. Habitons-nous donc, en vertu de ces principes moraux, de nous regarder les uns les autres avec indulgence. Tous, plus ou moins, nous en avons le plus grand besoin. Et pour en finir avec cette question du mal, au risque de nous voir reprocher nos répétitions sur ce sujet dont la haute importance les justifie, admettons franchement avec nos contradicteurs, puisque nous déclarons tenir tout de la Nature, autrement dit du Créateur, que nos mauvaises passions, y compris et surtout le crime, nous viennent donc aussi de lui.

Cette considération ne nuit en rien à ses perfections infinies ; mais, encore une fois, il s'agit de comprendre le mal, de ne pas l'interpréter avec notre jugement borné,

Puisque nous descendons du règne précédent : l'animalité, cela a été largement démontré, ainsi que les profondes raisons de cette descendance, envisageons la source de nos passions, d'où nous les tenons et pourquoi,

Les animaux, comme tous les êtres organisés, sont soumis à la loi de l'alimentation. Ils y apportent les moyens propres à chaque espèce. Le serpent, le tigre, pour ne citer que les types les plus féroces à nos yeux, en réalité ne le sont pas. Ils n'ont nullement conscience de cette prétendue férocité. Ils tuent avec leurs armes naturelles et ne peuvent faire autrement.

Mais nous, incapables d'abstraction pour juger sainement, philosophiquement les faits, rapportant tout à nous-mêmes, nous les traitons de féroces sans nous dire que, nous aussi, nous égorgons les animaux. Les procédés seuls diffèrent. Voudrait-on les voir s'approvisionner chez le boucher du coin ? Et encore ne tuent-ils que pour se nourrir, tandis que nous, pis qu'eux, nous ne nous y limitons pas. Même encore au seuil de l'humanité, on rencontre des tribus

anthropophages ayant gardé les instincts de la bestialité d'où elles sortent à peine. Peut-on les considérer comme des assassins ?

La Providence donc, en établissant cette loi de la destruction nécessitée par nos mutations d'où résultent le progrès et l'accession à un bonheur toujours plus élevé, toujours plus complet, a dispensé ce pouvoir destructeur, l'a adapté à chaque race, à chaque espèce, selon son degré, selon ses besoins. De même à nous ; mais nous employons des moyens plus avancés, inaccessibles aux êtres inférieurs. Ce n'est donc pas chez eux de la férocité, comme, à cause de cela, nous nous le figurons étourdiment, injustement.

Elle ne devient telle que dans notre règne où, en raison d'un niveau plus élevé où nous possédons le sentiment de la responsabilité, on ne tolère plus des écarts parfaitement admissibles dans le règne précédent. Absolument comme chez nous, où l'enfance inconsciente accomplit des actes ne devenant blâmables qu'à un âge plus avancé.

Nettement, il en ressort la loi du progrès, elle en est confirmée et devient une réalité palpable, impossible à nier malgré toutes les arguties de nos détracteurs.

Toutes les passions soi-disant mauvaises dont le règne animal est possédé, sont à la base de leurs qualités correspondantes. Elles en sont le pôle opposé, rudimentaire.

Ce n'est qu'en entrant dans l'humanité que nous avons la tâche, le devoir de nous en débarrasser peu à peu, de nous épurer, de les muer dans leurs passions contraires ; car l'homme ne peut, ne doit pas vivre sans passions. C'est le stimulant nécessaire, et toutes nos épreuves, toutes nos souffrances, toutes ces pressions extérieures nous sont données dans le but de nous contraindre à cette transformation de nos penchants originels.

Ainsi la colère peu à peu, dans le cours des existences devient de la domination de soi-même ; l'égoïsme, la dureté de cœur, de la sensibilité ; la tendance au crime, du sentiment d'humanité, etc., etc. Mais on n'y arrive que petit à petit.

De même mettez un enfant au milieu des sauvages, il nous reviendra tout imprégné de leurs mœurs, dont il ne se débarrassera qu'à la longue et plus ou moins vite, selon son caractère, son énergie. Cet état en est-il attribuable à lui-même ou aux circonstances ? La réponse vient toute seule.

Toujours notre parabole de la racine informe contenant de la beauté à l'état latent, ne pouvant la produire qu'après s'être assimilé les sucs de la Terre.

Ainsi considéré, l'aspect du mal change totalement et, comme nous le faisons prévoir, la rayonnante figure divine n'en est pas amoindrie. Même pas parce que, malgré sa toute-puissance, il n'empêche le crime d'être commis.

Il procède comme le fait parmi nous le maître avisé. Ce n'est pas par crainte de voir son élève commettre des fautes qu'il le dispensera de travailler. Au contraire, ces fautes il les provoquera même, car c'est le seul moyen de le développer, de le corriger. Et, non plus, ce maître ne pourrait être accusé de dureté, puisqu'il agit dans un bon but. Ainsi peut se comprendre pourquoi tantôt le criminel réussit,

tantôt il échoue.

En outre toutes nos souffrances, nos douleurs, nos défaillances ont encore un autre but non moins élevé. Elles nous sollicitent à nous entraider, à exercer la solidarité d'où naissent les plus nobles vertus. (Je ne dis pas : la charité, terme dont nous avons déjà fait justice.) Si cet état de choses n'existait pas, si nous ne connaissions pas la douleur, nous vivrions avec une sécheresse de cœur, un égoïsme impitoyables.

De quelque côté que l'on se tourne, lorsqu'on approfondit le grand œuvre de la Création, on n'y découvre que de la beauté, on est transporté d'admiration pour le Créateur.

Revenons encore sur la question du Purgatoire, bien à sa place au chapitre du crime. Nous nous sommes réservés de la compléter ici, n'ayant pas pu la traiter précédemment dans son entier.

Nous disions que ce correctif à la doctrine atroce de l'Enfer ne valait guère mieux, et, cette pensée, on la contestait. Nous tenons à prouver l'exactitude de notre manière de voir :

Supposons notre condamné au Purgatoire. En regard de sa faute, selon nos doctrinaires, c'est déjà une grande faveur. Il y souffrira autant qu'en enfer, sans une minute de répit ; mais avec la perspective bien mince d'en sortir. Mince, en effet, car il peut y rester un temps effroyablement long. Mettons quelques millions d'années, peu de chose, malgré tout, comparativement à l'Infini et, quand le malheureux aura terminé son supplice, même s'il en sort, il sera complètement annihilé, en si piteux état qu'il sera incapable d'aucun effort. Et avant de pouvoir recommencer sa tâche, de se retrouver, combien de millions d'années faudra-t-il y adjoindre ?

Quand il y sera arrivé, étant donnée la pluralité des existences, il se réincarnera, en ayant devant lui cette perspective peu encourageante, au cas d'une récidive de sa faute, de retourner dans ce Purgatoire. Il préférera s'en tenir où il en est et, pendant qu'autour de lui l'évolution générale vers le progrès s'accomplira, il restera toujours stationnaire.

Et des millions d'êtres, dans une situation semblable, feront de même. Et ils auront raison.

Est-ce de cette manière qu'on peut espérer les voir s'amender ? Voilà ce qui résulterait pourtant d'un tel état de choses.

Nos conceptions, sous bien des égards, sont aussi enfantines que celles des peuplades primitives. Lorsqu'elles mettent en terre un des leurs, au corps elles ajoutent des victuailles, pour permettre au trépassé de se substanter dans l'au-delà.

Heureusement, la Providence ne juge pas le mal de façon aussi pitoyable et impitoyable comme nous le faisons. Pour chacun le remède moral existe, proportionné et applicable à chaque cas, de manière à ne pas entraver le but final, inéluctable : le Progrès.

Pour clore ce chapitre, parlons maintenant de la victime. C'est là où on croit nous tenir ! Combien de fois ne nous l'a-t-on pas opposée, pour combattre l'idée de la perfection divine, de sa justice parfaite.

— Qu'a-t-elle fait, cette innocente victime, pour succomber sous les coups du misérable ? Un tel fait est-il compatible avec cette justice divine tant préconisée ? Si vraiment elle existait, le Créateur aurait dû la manifester, ainsi que sa toute-puissance, en empêchant le crime.

Nous n'éluderons pas cette objection et nous y répondrons, en prouvant qu'elle ne manifeste qu'une seule chose : l'impuissance de nos raisonnements superficiels. Les attributs divins restent intacts pour le véritable observateur.

Sur ce sujet, nous discutons avec la même inconscience que sur la guerre. Là aussi ne répète-t-on pas constamment la même banalité ? Si, dit-on, Dieu existait, comment permettrait-il ce terrible cataclysme où des milliers d'innocents trouvent la mort ?

Nous l'avons déjà dit souvent, et il ne faut pas craindre de le répéter, sans le spiritualisme, à peu près tous les problèmes moraux de la vie restent inexplicables. Il s'impose et la pauvreté des solutions matérialistes nous en fournit la preuve irréfragable.

Le positiviste, n'admettant que la matière, partout ne voit que le fait brutal, ne va pas au-delà. Ainsi tout, selon cette manière de juger, ne reflète que l'injustice, la cruauté, le désordre, l'anarchie.

Le spiritualiste, au contraire, ne s'en tient pas là. Il n'isole pas le fait, il le rattache à ses conséquences et cela lui permet de s'expliquer le plan de la Nature où tout est conduit par une direction supérieure, amenant tout à des fins plus ou moins éloignées, selon leur importance.

Ainsi il comprend les grands bouleversements, comme la guerre. Ils préparent toujours une modification mondiale qui, évidemment, ne peut pas être immédiate, à cause de son ampleur. Néanmoins, elle ne peut manquer de se réaliser dans l'avenir. Sans ce bouleversement, nous serions restés stationnaires, aucun progrès ne se serait accompli.

Que ce soit douloureux, que ces sanglantes convulsions humaines nous affligent, c'est exact. Mais, nous l'avons déjà fait ressortir, ni collectivement, ni individuellement nous ne sommes déjà assez avancés pour pouvoir échapper à ces pressions violentes qui amènent un progrès. Notre égoïsme est encore trop grand. Chaque peuple, chaque individu ne voit que son seul intérêt, sans aucune considération pour celui des autres. Notre force, notre puissance n'est, à nos yeux, qu'un moyen de domination de nos semblables plus faibles.

Les grands événements sont conduits, l'histoire des peuples nous le prouve, à déplacer cette force, cette puissance, tantôt au profit des uns, tantôt des autres. Telle nation qui, dans le passé, avait un grand rôle à jouer, aujourd'hui ne tient plus le même rang, n'a plus la même influence. Ainsi la justice distributive s'exerce à travers les âges, sur tous les points du globe. Des civilisations, florissantes autrefois, sont complètement disparues, remplacées par d'autres

répondant mieux aux besoins de leur époque. Le mouvement ne s'arrête pas, d'autres convulsions y seront encore nécessaires, jusqu'à ce que les peuples, d'un consentement mutuel travailleront, non plus égoïstement, chaque nation à son seul intérêt, mais toutes dans l'intérêt général.

Et voilà le but de ces meurtrières collisions. Il en sortira la nécessité d'une collaboration mondiale. Elles l'auront imposée. Alors, mais alors seulement, la paix, la vraie paix régnera. Le recours à la violence, la terrible pression de la guerre n'aura plus sa raison d'être, car la Justice existera pour tous les peuples ; elle ne sera plus hypocritement invoquée par les plus forts, à leur seul profit.

Ainsi donc ces guerres ne sont pas l'indice de la cruauté divine. Elles tenaient à l'infériorité humaine. Elles ont servi à nous en sortir, à nous amener à un état d'où elles seront complètement bannies. La grandeur de Dieu, au lieu d'en être diminuée, au contraire, s'y révèle dans tout son éclat.

Si la Divinité, dans sa toute-puissance, eût empêché les guerres, comme il en avait le pouvoir, jamais de tels résultats n'auraient pu être atteints.

La douleur, nous le savons maintenant, étant inéluctable, aussi bien pour le progrès individuel que collectif, car il a pour but de nous pousser en avant, ce que, sans elle, nous ne ferions jamais dans notre état d'infériorité ; la douleur, disons-nous, lorsqu'il s'agissait d'un progrès général, ne pouvait donc se produire que sous une forme collective, soit : la guerre. Les symptômes de la disparition de cette affreuse plaie s'accroissent de plus en plus. A nous d'y contribuer énergiquement, de corriger les vices de nos constitutions qui préparent de si cruelles opérations.

Sur ce point, comme sur tous les autres, on le voit, la perfection immédiate nous eût été préjudiciable. Les horreurs de la guerre, née de notre méconnaissance des lois morales, nous obligeant à entrer dans les voies tracées par la Création, contribuent donc au développement du sentiment du devoir, de la responsabilité. Sans elles, sans les souffrances qu'elles provoquent, ces sentiments n'auraient jamais vu le jour. Ces horreurs avaient donc leur raison d'être, leur but utile.

En outre, elles feront apprécier le véritable prix de la paix quand nous l'aurons conquise et veiller, avec un soin jaloux, qu'on ne puisse plus la troubler.

Momentanément, nous nous sommes encore éloignés de notre question, celle de la victime. Nous y revenons après un détour sur la guerre que nous ne regrettons pas d'avoir fait. Le lecteur, nous l'espérons, partagera cette opinion.

Pour juger de la victime, de son sort, comme de toutes les grandes questions vitales dont nous sommes journellement les témoins, sans le spiritualisme, c'est complètement impossible.

Là aussi le matérialiste, ne voyant que le fait brutal, ne pouvant le rattacher à aucune cause, à aucune conséquence, comme toujours ne peut que se borner, en l'isolant, à partir de là pour attester la cruauté, la barbarie de la Nature, pour conclure à l'inexistence de Dieu, à cette anomalie.

Nous possédons, fort heureusement, des lumières qui, là comme partout

ailleurs, projettent leur clarté.

N'étant pas aveuglés par le parti pris, cette question, à l'aspect inexplicable pour la majorité des humains, peut se raisonner, tout comme les autres. Elle non plus, lorsqu'on l'envisage sous toutes ses faces, ne porte nul préjudice à la grandeur, la bonté divines.

Pour cela, évidemment, il faut procéder tout autrement que le positiviste et ne pas s'en tenir simplement au fait brutal. Il faut le rattacher à ses conséquences, ce qui est plus urgent encore ici, si nous voulons obtenir une solution satisfaisante. Aucune opinion raisonnable, sans cela, ne peut se fonder.

Or, il faut en convenir, loyalement, pour nous, comme pour tout le monde, nous ne sommes qu'incomplètement renseignés. Pour pouvoir formuler un jugement exact, complet, conforme à la vraie justice, il faudrait connaître et la préexistence de la victime avant son incarnation, et son sort après l'assassinat.

Comme là-dessus nous sommes évidemment dans l'ignorance absolue, de bonne foi, nous ne pouvons émettre aucune théorie, précise. Nous sommes dans la position d'un juge au tribunal qui aurait à juger un coupable, sans pouvoir faire aucune enquête, ne connaissant aucun des faits de la cause, pour employer le langage judiciaire. Il serait réduit à l'impuissance complète, ne pouvant rendre aucun jugement consciencieux, ne voyant que l'acte avec l'impossibilité de remonter aux causes.

Néanmoins, tout n'est pas qu'obscurité sur ce sujet pour le spiritualiste, nous avons un correctif nous permettant de maintenir notre confiance entière dans la direction supérieure. Nous y parvenons par le raisonnement, le seul procédé possible en ces matières, au moyen de la comparaison suivante :

Lorsque nous voyons une personne de haute valeur accomplir un acte qui, à nos yeux, paraît insensé ou cruel, avons nous le droit d'en juger ainsi, si nous n'en connaissons pas le motif ? Notre jugement n'en serait-il pas faussé d'avance, et n'est-il pas plus sage, dans ces conditions, de le réserver, mieux même de nous abstenir ? Le plus logique sera, au contraire, d'admettre une raison plausible chez un individu si supérieur, pour l'accomplissement de son acte, de lui garder notre confiance et de ne pas nous laisser aller à de mauvaises interprétations. Cette supposition, pleine de bon sens, seule est juste.

A l'égard de la Divinité, nous n'avons pas autre chose à faire. Si, malgré les apparences contraires, nous devons garder notre confiance à une individualité supérieure, dans l'exécution d'un acte dont la portée, nous échappe, parce que les éléments d'information nous manquent, à plus forte raison avons-nous le droit d'invoquer, beaucoup plus énergiquement encore, cette même confiance envers la Divinité, hors de toute comparaison avec n'importe quel être, quelle que soit son élévation.

Nous voyons toute la Nature réglée par des lois d'une sagesse suprême ; ne serait-il pas absurde de supposer, dans une question si grave, comme celle de la vie humaine, qu'elle soit abandonnée au hasard.

Là aussi, peut-on nous dire, Dieu, dans sa toute-puissance, aurait dû empêcher

le crime et l'innocente victime de succomber. En effet, il l'aurait pu. Mais, de même, nous ne savons pas pourquoi, tantôt le criminel réussit, tantôt il échoue. N'en connaissant pas les raisons, nous n'en pouvons juger. Tout évidemment est soumis à une direction supérieure, y compris le fait de la guerre et ceux des malfaiteurs. Si donc, à ces derniers, on en permet quelquefois l'accomplissement, comme on en permet tant d'autres qu'une force supérieure pourrait facilement entraver, c'est qu'ils sont nécessaires et au criminel et à sa victime. Mais, de bonne foi, ne possédant aucun élément de jugement, comment pourrions-nous en prononcer un ? Etant donné nos vues bornées primitives, nous nous imaginons toujours que tout ce qui vient par les voies célestes : celles de la Divinité ou des esprits doit engendrer le bien d'emblée. Il l'engendre en effet, nous en sommes instruits à présent, mais il doit passer par des phases qui l'amènent peu à peu, non immédiatement, ce qui n'est pas toujours possible, lorsque le résultat est lointain. Le plus sage, le plus vrai est donc de maintenir notre confiance justifiée par la sagesse parfaite des lois divines.

La même manière de voir s'impose pour les enfants mourant en bas âge. Certainement cela doit aussi avoir sa haute raison d'être. Mais comment pourrions-nous en juger sagement, puisque là, de même, nous manquons des éléments nécessaires pour pouvoir nous prononcer en connaissance de cause ? Est-ce une raison pour retirer notre confiance à la Direction Souveraine ? Ce serait complètement absurde.

On va encore nous dire, car les négateurs ne lâchent jamais prise ; tant bien que mal, plutôt mal, ils continuent d'ergoter, on va nous dire : Vous qui n'admettez pas la foi aveugle, vous la préconisez cette fois, parce qu'il s'agit de l'intérêt de votre cause.

Nous protestons énergiquement. La foi aveugle, le qualificatif le dit bien, enjoint la foi sans raisonner. Faisons-nous de même ? Nous renonçons à nous prononcer sur des faits dont nous ne possédons pas tous les éléments nécessaires pour former une opinion. Nous faisons de même pour toutes les choses humaines. Dans les Sciences On agit ainsi pour les cas semblables. Lorsqu'on ne peut découvrir les lois de certains phénomènes dépassant notre portée, on est bien obligé de s'abstenir. Le phénomène n'existe et n'en persiste pas moins. Personne, à cause de cela, ne sera assez fou de prétendre qu'il n'a pas sa raison d'être. Ce n'est pas non plus de la foi aveugle, mais l'aveu de l'impuissance de pénétrer certains secrets de la Nature.

Dans tous les domaines, nous sommes entourés de mystère. Cela ne peut que nous prouver la grandeur, la science infinie de la création, qu'augmenter notre admiration, notre confiance et non avoir pour effet de les diminuer. Ce serait le comble de l'ineptie !

Encore une fois, cette confiance, cette foi, n'a rien d'aveugle.

Malgré tout, malgré notre ignorance sur les points principaux que nous venons d'exposer, notamment : la préexistence, la survivance du criminel et de sa victime, grâce au spiritualisme, tenant compte de ces deux phases essentielles, nous pouvons arriver à une conclusion harmonique avec le plan divin, avec sa justice

absolue, dans lequel il ne peut y avoir aucune lacune, aucune fissure sans amoindrir notre conception de sa haute perfection. A tel point que, même si cette solution nous ne l'avions pas trouvée, cela n'altérerait pas notre confiance, au spectacle des œuvres admirables qui en portent la marque indéfectible.

Mais cette confiance est impossible, interdite au matérialiste qui ne voit que le crime et l'innocente victime, ne reliant ces effets à aucune cause, à aucune conséquence. Aussi, là comme partout, sa révolte éclate contre la brutalité, l'aveugle ineptie de la Nature : deux considérations absolument contredites, non seulement par sa beauté, sa perfection, mais encore et surtout par le sentiment inné de la justice, de la bonté, de toutes les qualités morales enfin dont on n'aurait pu nous doter, si la Nature elle-même, n'en était animée, si la source n'en existait pas.

Aussi, que nos contradicteurs ne se hâtent pas de triompher ; qu'ils ne se prévalent pas de notre solution forcément incomplète au sujet de la victime, comme d'un aveu d'impuissance ruinant tout notre édifice.

Nous pouvons envisager cette question comme précédemment nous l'avons fait pour le criminel, en nous plaçant en dehors, au-dessus des contingences terrestres, sans quoi on ne peut aboutir.

La victime, évidemment, au point de vue humain, est sacrifiée au misérable, mais en faisant intervenir l'élément spirituel, nous pouvons tenir un raisonnement tout différent ; car la vie que nous y menons est absolument dissemblable de la nôtre, par conséquent nous y envisageons les événements sous un jour tout autre. Or, l'esprit, l'individualité persistant après l'assassinat, c'est à lui que doit aller tout notre intérêt.

Rentré dans le monde des invisibles, tout en éprouvant comme c'est son droit, un juste ressentiment contre l'auteur du forfait, instruit, guidé par son entourage spirituel, peu à peu il finit par se rendre compte des raisons d'où son désastre est né et, malgré la dureté de l'épreuve, il arrive à la comprendre, à se soumettre, comme, d'ailleurs, nous devons le faire tous dans tant de circonstances non moins pénibles, quoique dissemblables.

Si, en outre, il est déjà d'un certain avancement, il saura s'élever assez haut pour garder sa sérénité morale dont, seules, les natures supérieures sont capables. Les autres, les arriérés, conservent une soif de vengeance. Ils emportent les sentiments qui animent notre humanité et dont les premiers, si rares ici-bas, sont affranchis.

En effet, notre justice est encore empreinte de toutes nos fausses idées sur le mal. Elle s'exerce plutôt comme une vengeance de la société. Elle dit : « tu as tué, on te tuera ». La justice divine n'a pas ce caractère primitif, enfantin ; cette barbarie. Elle est plus haute, plus vraie. Elle considère le mal tel que cela doit être : C'est une maladie morale toujours curable, à laquelle notre Grand Médecin spirituel sait appliquer le remède infaillible au moyen de la pluralité des existences. Elles ne rachètent pas les fautes, les défaillances, pas plus qu'un élève médiocre n'a à racheter les siennes ; mais, comme lui, il travaille pour se corriger. Les classes de celui-là correspondent aux réincarnations de celui-ci. L'un

comme l'autre les renouvelleront tant qu'il y aura nécessité. Forcément, ayant le temps, l'Eternité pour lui, le coupable, grâce aux existences appropriées à cet effet, s'amendera, atteindra le but : l'épuration.

Et ne faut-il pas qu'il en soit ainsi ? Si aucun moyen de relèvement n'existait pour lui, comme pour ses pareils, des millions d'êtres, depuis l'avènement de l'humanité, plutôt des myriades, en y ajoutant ceux de tous les mondes innombrables, éternellement seraient condamnés à garder leurs horribles tares.

Et si nous poussons plus loin, tous nos vices, car l'assassinat n'est pas le seul, quoique, à tort, notre réprobation ne s'étend qu'à celui-là, sans s'arrêter à la gravité de beaucoup d'autres d'où découlent tant de maux ; si, disons-nous, nous poussons plus loin, tous nos vices seraient irrémédiables ; car il ne peut y avoir d'exception. Ou ils sont tous curables ou aucun. C'est absolument évident et, s'il n'en était pas ainsi, le vrai, le seul coupable serait le Créateur, non des créatures auxquelles il eût été incapable de fournir les moyens de progresser, de sortir de leur infériorité originelle.

Cela le ravalerait bien au-dessous du bon Maître. Lui, au moins, sait toujours tirer parti, dans la mesure du possible, des facultés de ses disciples. Et encore n'a-t-il pas pour lui cet élément souverain : l'Eternité.

Puis, quel triste spectacle présenterait ce déchaînement sans fin de toutes ces mauvaises passions, ce désordre à perpétuité ! Or, comme nous le disions plus haut, l'Eternité ne peut exister qu'en beauté, de même elle ne peut se réaliser que dans l'harmonie, dans l'équilibre des lois morales, sans lesquelles il ne peut y avoir ni bonheur, ni joie auxquels nos destinées nous convient.

Tous les êtres, sans exception, doivent pouvoir y parvenir, par conséquent la victime n'a donc pas eu à subir une injustice, puisqu'elle jouira des avantages communs à tous. Pour elle, comme pour tout le monde, les incidents de ses vies passées, peu à peu s'effaceront, s'éteindront à mesure de leur éloignement. Elle sera d'ailleurs disposée à l'indulgence, en ayant eu besoin aussi dans ses phases antérieures non exemptes de défaillances et, vis-à-vis du criminel, c'est bien ici le cas de répéter cette exclamation de Jésus : « Que celui qui est sans péché, lui jette la première pierre » !

Est-ce à dire que la victime a été prise au hasard ? Ce serait une erreur de le supposer. Tout, ici-bas, est dirigé, a sa raison d'être, quoique nous ne sachions pas toujours la démêler. Il y a certainement une liaison entre le sort de ces deux êtres : le malfaiteur, le sacrifié. Rien non plus ne nous dit que, nécessairement, dans une existence antérieure, celui-ci se soit rendu coupable d'un attentat analogue et, à cause de cela, le subit à son tour.

La justice divine ne procède pas ainsi, elle ne s'exerce pas comme une vengeance. Elle nous donne à tous les mêmes droits, les mêmes possibilités de progresser et c'est la seule la vraie justice. Quant à nos fautes et aux préjudices qui en sont la conséquence, ils se réparent tous et toujours par ce moyen.

On le voit, en se maintenant sur le terrain spiritualiste, rien n'infirme, malgré tant d'apparences contraires, ni la grandeur, ni la perfection divines, ni celles de son œuvre. Par contre, le matérialiste, confiné dans son pauvre petit horizon borné

dont il ne peut, ni ne veut sortir, ne voit que le désordre, l'arbitraire aveugle, stupide de la Nature ; sans s'apercevoir de la fausseté, de l'absurdité de ses conclusions, souverainement contredites par la beauté, la haute intelligence de ses œuvres répandues à foison dans l'immense Univers. En niant l'élément essentiel, primordial, l'élément spirituel, en le séparant du plan divin, forcément on arrive à ce non-sens.

Seul, en en tenant compte, on peut regarder en face tous les grands, les multiples problèmes complexes de la vie et les résoudre harmoniquement avec les lois divines. La vérité de nos théories en ressort toujours plus radieuse, plus triomphante.

Lorsqu'elles auront pénétré l'humanité, une transformation sociale complète s'opérera dont il est à peine possible de mesurer la grandeur.

CHAPITRE XIII

Les Animaux

Après avoir démontré tout le long de notre ouvrage la spiritualité de la Nature entière, nous n'avons plus à discuter sur celle des animaux.

On la leur renie encore aujourd'hui. On les considère comme des petits hochets, des objets créés tout exprès pour nous, et pour nous seuls, pour satisfaire nos besoins, nos fantaisies, nos plaisirs. C'est la seule utilité qu'on leur reconnaît. Quant à les regarder pour eux-mêmes, à apprécier leur raison d'être en dehors de celle où elle nous concerne, en général on ne s'en préoccupe guère.

De là cette façon si inhumaine, si barbare avec laquelle, trop souvent, on traite ces pauvres innocents sur lesquels nous possédons un pouvoir dont on fait un si mauvais usage. Les animaux subissent invinciblement notre ascendant. Lorsqu'on en use avec bonté, jusqu'aux fauves même que nous tenons captifs, ils témoignent d'une vertu sur laquelle nous ferions bien de prendre l'exemple : la reconnaissance.

Chez nous, c'est presque toujours le contraire. La reconnaissance nous pèse. Le proverbe ne dit-il pas très justement : « Pourquoi me fais-tu du mal, je ne t'ai jamais fait que du bien ? »

L'animal est donc capable de tous les sentiments dont nous sommes animés : l'affection, le dévouement, la reconnaissance, la joie; etc., ou les passions contraires : l'antipathie, la colère, la vengeance, l'impatience, etc.

Cela suffit largement pour prouver que, comme nous, il possède un principe spirituel : une âme animale d'où émanent ces sentiments, inaccessibles à la matière, dénuée de tous ces attributs, de ces impressions qui sont l'apanage de l'esprit.

Les animaux sont des âmes à l'état d'enfance. Aussi ils en ont toute la naïveté,

toute la sincérité. Ils se montrent tels qu'ils sont. Leur spontanéité exerce sur nous, du moins sur les natures sensibles, capables de l'apprécier, tout son charme. Comme chez les enfants en bas âge, non plus ils ne savent dissimuler ; ils révèlent leur nature dans toute sa plénitude. Ce n'est que plus tard, au milieu de la corruption générale, qu'apparaît ce hideux défaut ; mais toujours, voilà, sous les plus belles protestations et plus elles sont belles, plus elles sont sujettes, à d'infimes exceptions près, à une juste méfiance.

Nous n'avons, du reste, pas à insister sur les preuves de la spiritualité des animaux. Dans les processus de l'élément, énergie, se transformant dans le règne végétal pour devenir principe vital, y continuant son élaboration, ce principe devient capable d'animer les individus du règne suivant : l'animal, de s'y incarner. Tout cela nous l'avons longuement traité. Fréquemment nous y sommes revenus et il en est ressorti incontestablement cette conclusion irréfutable : l'existence de l'âme animale ; comme nous le professons hautement.

Peu à peu on y viendra, mais cette théorie si vraie est trop nouvelle encore pour être admise d'emblée. Depuis de longs siècles, une opinion toute contraire à la nôtre est consacrée. Elle ne se déracinera qu'avec le temps ; la justesse de nos vues, sera reconnue.

N'a-t-on pas, aux époques, reculées, refusé de reconnaître à la femme la possession d'une âme. Dans ces temps antiques, et encore trop aujourd'hui, où la force brutale était prisée au-dessus de tout, l'homme, la possédant, se croyait seul favorisé d'une âme. A la femme, plus faible, considérée comme un être inférieur, on la déniait.

Heureusement, dans un concile tenu par des pères de l'Église, cette erreur a été rectifiée. On a bien voulu vous en accorder une, Mesdames. Faisons observer, sans malice, que depuis longtemps, et victorieusement, quelquefois un peu trop, elles se sont chargées de ce soin.

Et maintenant, toute proportion gardée, bien entendu, c'est le tour des êtres du règne au-dessous du nôtre, celui des candidats à l'humanité.

Là aussi nous reviendrons de notre erreur, bien plus compréhensible, plus excusable que lorsqu'il s'agissait du sexe charmant.

Ajoutons encore une autre preuve à toutes celles existant en faveur du principe animique des animaux :

Ils dorment, ils rêvent. Au chapitre X (le Rêve), ces deux phénomènes ont été longuement détaillés. Par conséquent, tout ce qui s'y rapporte concerne autant les animaux que nous. Pour procurer le repos à leurs organes, le départ du principe spirituel, par le sommeil, leur est nécessaire aussi. Chez eux, comme chez nous, cette loi ne peut subir aucune exception, de l'insecte le plus infime jusqu'aux animaux supérieurs, elle est de rigueur. Et c'est évident ; sans ce repos organique, leur durée, comme la nôtre, serait compromise aux trois quarts au moins.

Quant au rêve, l'identité des cas entre eux nous est aussi absolue. Dans cet état, de même, ils éprouvent des sensations, des impressions inexistantes en

réalité. Elles leur sont donc données par des influences extérieures, par des esprits de catégorie inférieure qui s'en amusent ; comme aussi nous le faisons avec nos animaux familiers. Tout ce qu'ils perçoivent s'opère alors sans le secours de leurs organes matériels ; par conséquent, le siège en est dans leur être intérieur, il ne peut pas être ailleurs ; ce serait impossible. Le plus élémentaire bon sens nous le dicte.

Ils ont donc aussi des yeux, des oreilles, un cerveau, etc., n'exerçant que leurs fonctions attributives, spéciales à chacun de ces organes, mais ne les possédant pas eux-mêmes ; servant simplement comme moyen de communication extérieure, nécessaires à l'être intérieur, incarné, emprisonné dans son corps. La même théorie, comme à nous, leur est applicable. Leurs yeux ne voient pas, leurs oreilles n'entendent pas, leur cerveau ne pense pas. Ce sont de simples organes de transmission soit du dehors au-dedans ou vice versa, conçus avec une admirable perfection.

Les animaux sont peu soumis au rêve. Plus on descend dans ce règne et moins, probablement, ils doivent l'éprouver, leur individualité étant encore si peu développée. N'ayant aucun commerce avec ceux-ci, d'un rang si inférieur, nous manquons d'observations sur ce sujet. Quant à nos animaux familiers, de l'ordre le plus élevé, nos rapports quotidiens, surtout avec le chien, cette bête si aimée, si digne d'être appréciée, plus proche de nous qu'on le croit, nous permettent des constatations précises.

Plus d'une fois il nous a été donné de tirer notre brave chien de son rêve. En quoi pouvait-il bien consister chez cet innocent primitif ? Mystère !

Les animaux ont encore une autre faculté précieuse : la mémoire. Elle est très développée chez eux, et tant de détails les frappent qui nous échappent, parce que trop d'occupations et de préoccupations nous assaillent. N'ayant pas une tâche aussi compliquée, ces détails ils en conservent le souvenir avec une fidélité étonnante.

Si tout cela ne constitue pas la preuve absolument indéniable de la présence d'un élément immortel, je me demande où il faut la chercher. Je voudrais bien voir par quel prodige de raisonnement, ou plutôt de déraisonnement, on peut nous démontrer la matière capable de mémoire.

Et cela, sans compter toutes les autres facultés qu'il serait aussi fou de lui attribuer. Les matérialistes, néanmoins, ne doutent de rien ; ils ne s'arrêtent pas pour si peu. Comme ces choses existent, ils ne peuvent, à leur grand regret les dénier, il les mettent sur le compte de la chimie. L'amour maternel, la mémoire, l'intelligence, etc. simples opérations chimiques. Cela nous a énormément divertis. Ces Messieurs m'ont fait passer un moment agréable et je leur en exprime tous mes remerciements. Je leur dois bien cela.

Evidemment nous sommes d'une essence incomparablement supérieure. Sur la terre nous occupons le rang le plus élevé ; notre tâche y est hors de proportion avec celle des êtres dont nous nous occupons ici ; nous les dominons complètement. Mais cette supériorité ne justifie pas notre fausse opinion à leur sujet. Nous les mésestimons trop, nous ne savons pas les évaluer à leur juste

mesure.

Sur tant de points, si on voulait bien y réfléchir, la Nature agit à leur égard, comme avec nous, par les mêmes procédés. Cette analogie, au contraire, crée entre nos deux modes d'existence une solidarité trop méconnue, que nous ne savons pas observer assez.

Ainsi, soit pour la naissance, ou l'existence pendant nos cours, elles sont soumises à des conditions semblables par bien des côtés :

Ils passent par l'enfance, s'y comportent comme nos enfants, n'ayant aucune expérience, ne pensant qu'à jouer, à se donner du mouvement. Ce mouvement, imposé par la Nature, nécessaire à la jeunesse pour la formation, le développement de leurs membres. Mais, avant d'être arrivés là, d'en être capables, ils ont reçu les soins d'une mère. Elle les a allaités, leur a prodigué son affection, avec un dévouement dont l'exemple serait salubre à quelques-unes de nos mères.

Plus tard, pendant la durée de leur existence, comme nous et suivant les conditions dans lesquelles elle se déroule, ils peuvent contracter des maladies semblables, pour un grand nombre, aux nôtres et soignées de la même façon. Ils grisonnent en vieillissant, comme nous ; traînant, de même durant cette période les infirmités dont nous sommes assaillis : la surdité, la cécité, la paralysie, etc.

Bien entendu, ce tableau ne représente que des animaux arrivés déjà à un certain degré de développement. Chez ceux d'un rang inférieur, cette analogie respective entre le règne animal et le nôtre s'amoindrit, pour disparaître presque totalement. Néanmoins, jamais complètement ; car, partout même dans le règne végétal, l'existence passe toujours par les trois phases : la jeunesse, la maturité, la vieillesse, suivies de la mort qui, en réalité, n'est qu'une transmutation.

L'erraticité où nous passons un temps plus ou moins long, selon notre degré, probablement de plus en plus long, à mesure que nous nous élevons, cette erraticité, c'est très supposable, ne doit pas être partagée par les animaux. Elle ne leur est pas nécessaire. Tout au plus peut-on l'admettre pour ceux d'un rang supérieur, ayant pris déjà une part plus active, plus utile au mouvement général ; mais elle ne doit pas être de longue durée, n'ayant pas encore atteint un développement suffisant pour goûter les beautés célestes où leur présence, à l'état spirituel, par conséquent, ne leur serait d'aucun profit. Il leur est plus avantageux de continuer leur progression dans le monde matériel où ils ne tardent pas à retourner. Néanmoins, et c'est là où éclate la parfaite justice de l'œuvre divine, ils y arriveront à leur tour. Aucun être n'en pourrait être excepté sans nuire à cette conception d'une justice absolument égale pour tous. Or, si les animaux en étaient réduits à ne pouvoir sortir de leur état, ce serait profondément injuste, ayant droit, aussi bien que nous, à un traitement égal, au lieu d'être exclus, atout jamais, de la conquête des dons qui peuvent procurer les jouissances supérieures de l'Infini.

D'ailleurs ils y sont préparés, en venant ici-bas. Leur existence y est d'une utilité, non seulement pour nous, comme dans notre égoïsme borné nous nous le figurons, mais et surtout pour eux. Rien, du reste, dans la Nature n'est inutile.

Tout y a sa profonde raison d'être, les choses comme les événements ; mais nous ne savons pas toujours la découvrir et nous nous insurgons contre. Nous savons plutôt protester, exhiler nos mécontentements, rapporter tout à notre point de vue personnel, sans aller au-delà.

Les animaux donc, en s'incarnant, viennent ici-bas dans un but utile pour eux, dans l'intérêt de leur développement, spirituel, bien entendu. Autrement leur existence, de même que la nôtre, si tout n'était que matière, serait sans utilité, sans but aucun. Cette supposition, par son absurdité, se réfute d'elle-même. Nos actes nous les exerçons toujours dans un but. Comment sera-t-il possible d'admettre que ceux de la Création, dans cet immense Univers, où ils se manifestent à l'infini, avec une telle magnificence, une telle perfection, n'aient aucune raison. Et voilà pourtant où aboutit le matérialisme ! La Nature travaillerait dans le vide, pour rien !

Déjà, plus haut, nous avons démontré l'absurdité de ces théories ; il en ressort donc clairement, si l'on veut apprécier sainement les faits, l'existence d'un principe immatériel pour le perfectionnement duquel tout ce magnifique mouvement a été créé.

Il a donc son but, il est grandiose et, au lieu de faire éclater nos protestations, nos criaileries inutiles, nous sommes amenés à l'admirer, à lui accorder notre confiance absolue, à accepter nos épreuves avec un calme complet, car nous aurons compris leur nécessité, leur but.

Les animaux, puisqu'ils viennent s'élaborer ici, n'en sont, par conséquent, pas exempts. Eux aussi ont leurs souffrances. Plus ils s'élèvent, plus ils se rapprochent de nous et plus ils y sont exposés :

La vache à laquelle on enlève le veau, exhale, la pauvre bête, ses gémissements. Le chien, notre fidèle compagnon, lorsqu'il perd son maître, en éprouve un chagrin pouvant aller, parfois, jusqu'à refuser de manger, à se laisser mourir. Et cette douleur, à des degrés divers, selon l'avancement, est éprouvée, proportionnellement à l'éveil du sentiment de l'individualité.

La petite souris, d'un rang inférieur sur l'échelle animale, au moment d'être saisie par le chat, jette son petit cri d'émotion. Celui-ci, tout fier de sa capture, l'emporte triomphalement ; mais la petite victime ne souffre plus alors, comme le spectateur pourrait se l'imaginer, elle est évanouie. .

La Nature, obligée d'imposer la douleur, le fait avec toute les atténuations possibles : Livingstone, le célèbre explorateur anglais, lorsque, dans le désert, il se trouvait sous la griffe du lion, nous raconte qu'après le premier moment d'émotion, quand il fut terrassé, il ne sentait plus rien. Il était évanoui.

Et presque toujours, au moment d'une grande catastrophe, soit individuelle ou collective, cela se passe ainsi. L'observation en a été faite. L'appréhension dure le temps d'un éclair, elle est immédiatement suivie de la perte de connaissance. C'est plutôt chez les témoins, parce qu'ils ne sont pas atteints, que cette émotion persiste. Quant aux victimes, pendant toute la durée de leur évanouissement, elle n'éprouvent nulle souffrance. Et souvent ne reviennent-elles pas à elles avant de mourir des suites de l'accident. Ainsi doit se considérer la situation de cette petite

souris, lorsqu'elle est achevée par le coup de dent du chat ; elle ne le sent pas. Même lorsque celui-là, avant ce coup extrême, comme il le fait souvent, s'amuse à jouer avec sa petite proie, celle-ci est déjà dans un état d'inconscience qui lui enlève toute sa sensibilité. Elle n'a plus, pour ainsi dire, que des mouvements automatiques.

Mais bien au-dessous de ce petit animal, car il est loin de pouvoir être classé dans les derniers rangs de son règne, chaque fois, dans les mêmes conditions, l'inconscience succède rapidement à l'émotion. Celle-ci s'amointrit avec la diminution du sentiment de l'individualité.

Ainsi donc, grâce aux ménagements apportés par les lois providentielles, la souffrance inéluctable est réduite au minimum strictement nécessaire. Et lorsque nous nous indignons sur la férocité des fauves ou des grands reptiles, sur la façon odieuse de tuer leurs victimes, il y faut mettre en regard ce palliatif de la perte de connaissance accordée par la Nature à celles-ci.

Puis, par réflexe, nous ferions bien de faire un retour sur nous-mêmes. Ces animaux féroces, malgré tout, ne tuent que pour leurs besoins, en dehors desquels ils ne font aucun carnage ; tandis que nous, si nous voulions nous juger avec la même mesure, nous reconnâtrions que, de tous les êtres, l'homme est le plus destructeur. Nous ne tuons pas que pour nos besoins alimentaires ou vestimentaires et encore, pour ces derniers, est-il souhaitable que les progrès de la Science, se rapportant à leurs industries, nous permettent de n'avoir plus recours à l'obligation de détruire les animaux pour nous vêtir. Il est souhaitable aussi, lorsque la planète s'épurera, que cet atroce carnage, nécessité pour les besoins de notre alimentation, pourra prendre fin. Notre constitution, en s'affinant, pouvant, comme il est juste de le supposer, se passer alors d'une nourriture matérielle.

Nous tuons aussi par fantaisie, pour notre plaisir. Nous organisons des parties de chasse qui sont de véritables fêtes où nous détruisons sans nécessité, sans distinguer, comme : la gracieuse gazelle, l'innocente biche, des oiseaux magnifiques dont les plumes servent de parure à la coquetterie féminine, jusqu'à même des animaux incomestibles, simplement pour s'amuser, pour le plaisir de tuer, pour montrer son adresse. Et ce n'est pas tout. Pour la satisfaction de notre gourmandise, nous les torturons. Pour nous réjouir de son chant, on crève les yeux du rossignol. La pauvre bête, se trouvant dans l'obscurité, croit être dans la nuit, à peu près le seul moment où elle chante. Après cela, en transformant légèrement une inscription étalée dans nos rues : soyons indulgents pour les animaux.

Puis, pour revenir à la souffrance, le lot également de nos frères inférieurs, l'exactitude de notre façon de la comprendre en ressort avec toute l'évidence possible. Si elle était une punition, un châtement, comme on nous l'enseigne, les animaux devraient en être totalement exemptés. Ils ne pèchent pas, ils n'ont pas le sentiment de la responsabilité. Néanmoins ils souffrent. C'est donc différemment qu'il en faut chercher la raison. C'est un véritable exercice d'assouplissement, et, chez nous, plus exposés encore à la douleur, s'y ajoute, comme conséquence, la nécessité de nous discipliner, d'endiguer nos mauvaises

passions. Nous disons : endiguer, et non : détruire, car nous devons être possédés de passions. Sans elles, lorsque, selon la parole évangélique l'on n'a « ni chaud ni froid », on est nul, incapable de tout élan, de tout généreux enthousiasme pouvant entraîner, soulever nos semblables dans les grands mouvements collectifs. Ce qu'il faut, c'est ne pas les laisser déborder, leur donner un courant favorable et, au lieu d'être funestes, les passions alors, en se transformant, deviennent des qualités éminentes, inspirant les plus beaux sacrifices, les plus grands dévouements. Et voilà pourquoi la souffrance est nécessaire. Sans elle nous garderions toutes nos tendances de la vie animale. Elle nous contraint de les dépouiller, permettant peu à peu l'épanouissement de celles qui en sont les opposées. Ainsi ce produit cette mutation de nos excès, par l'obligation de les dominer : La colère, la débauche, tous nos vices enfin contenus, à la longue dégénèrent, s'atrophient, deviennent du calme, de la sobriété, etc.

Alors on comprend pourquoi la souffrance déjà se manifeste chez les animaux. C'est un commencement d'apprentissage de la vie, dès qu'elle commence à revêtir le sentiment de l'individualité, n'existant pas encore dans le végétal, ni non plus dans le minéral.

En général les êtres inférieurs de l'animalité, le possédant faiblement, subissent peu la souffrance. La Nature pourvoit à tous leurs besoins dont ils jouissent librement, pleinement, leur procurant satisfaction complète durant leur existence. Elle n'est troublée que, soit au moment de la mort ou quand ils sont appréhendés par quelque adversaire. Mais ce trouble, comme nous l'avons fait voir, est de très courte durée.

Les animaux supérieurs sont déjà bien plus éprouvés ; mais, malgré tout, les atteintes sont proportionnées à leur degré et toujours atténuées par ce sentiment incomplet de leur moi.

N'en est-il pas de même chez nous ? Plus l'individu s'élève, plus ce sentiment s'agrandit et plus il est accessible à la douleur. Tel fait, provoquant peu ou point d'émotion à l'homme inférieur, en peut occasionner une très grande à celui déjà très développé moralement et intellectuellement. A plus forte raison, cela se passe-t-il ainsi dans le règne précédent. Mais, quand même, l'exercice limité de la souffrance y est déjà nécessaire pour y produire son effet, à longue échéance, très longue, il est vrai. Aussi, à cause de cela, la masse, avec sa légèreté habituelle de jugement, en conteste l'utilité, comme de coutume, chaque fois que les faits, par suite de cette longue durée, dépassent sa portée. Une saine philosophie en juge tout autrement. Elle sait que pour ce grand voyage vers l'Infini, d'une longueur, d'une lenteur pleine de majesté, aucun préparatif n'est négligeable, jamais cela ne se commence trop tôt.

Et l'utilité de la souffrance, déjà subie par ces innocentes créatures, dès leur début, à l'entrée de leur règne, n'échappe pas alors. Elle n'est plus considérée comme une cruauté, une barbarie, imposée sans raison. Elle ne peut plus se regarder comme une preuve de l'absurdité des lois universelles frappant à tort et à travers, sans distinguer. Comme nous, au contraire, les animaux ont leurs destinées heureuses ou malheureuses ; influant sur leur entrée dans l'humanité, la préparant.

Toujours il faut savoir en rechercher le but, ce qui vaut mieux que de critiquer perpétuellement, sans réflexion.

Alors, quand ce but est découvert, notre raison est satisfaite, on voit la Nature agissant toujours avec une suite, une logique admirables.

Reconnaissons aussi qu'elle n'impose que très peu de souffrances aux animaux. En général, tels nos enfants, leur vie s'écoule sans soucis ; à tout leur nécessaire il est pourvu.

Les animaux familiers, plutôt, sont souvent exposés à de cruelles épreuves. Elles sont non le fait de la nature, mais celui de notre dureté, de notre avidité, abusant de notre pouvoir, surtout envers ces pauvres bêtes de traction auxquelles, trop souvent, on impose un travail au-dessus de leurs forces. Heureusement, dans les grandes villes, où elles sont plus surmenées qu'à la campagne, la traction mécanique, de plus en plus tend à se substituer à celle des animaux.

Mentionnons aussi les horreurs de la vivisection dont l'utilité est très contestable, très contestée.

Complétons, dans ce chapitre consacré aux animaux, nos vues sur les théories de Darwin dont il a déjà été question plus haut. Nous en avons démontré les erreurs, parce qu'elles ne tenaient aucun compte de l'élément spirituel dont seul l'évolution est possible et non celle du corps ; puisqu'il se détruit, ne se continue pas. Quant à prétendre, comme le fait Darwin, que l'éducation peut à la longue transformer l'animal, non seulement il n'en fournit aucune preuve, mais ce serait impossible. Chaque animal réalise un type, un caractère dont il ne peut sortir. C'est une filière par où passe l'être incarné, créée tout exprès pour y acquérir, développer, certaines facultés. Elle ne peut donc être modifiable. Si cela se pouvait, elle n'atteindrait plus son but. Absolument comme nos filières, elles ont des formes, des dimensions dressées d'après un plan, dans le but de communiquer aux pièces, en y passant, leur caractère prévu. Sinon, elles ne serviraient plus à rien ; toute modification leur enlèverait cette raison d'être.

Au contraire, cette fixité des différentes espèces animales est absolument nécessaire. Elles s'adaptent admirablement à leur destination. Chaque type réalise un plan conçu avec une perfection étonnante, en vue d'une élaboration de l'être spirituel, spéciale à ce plan. Autrement dit, il y acquiert cet instinct propre à chaque espèce. Nous ignorons jusqu'à présent comment et d'où il tirait sa naissance, cet instinct, à la base de l'intelligence et dont les animaux sont si magnifiquement armés, leur donnant toutes les ressources nécessaires à l'existence et dont nous ne devenons possesseurs qu'au prix des plus grandes difficultés, des plus longues recherches.

Eh bien, cet instinct, les animaux le doivent aux conditions physiques de leur tempérament corporel. Il le dicte, il le leur impose dans toute sa plénitude, à un degré dont nous ne pouvons nous faire aucune idée ; pour deux raisons : premièrement, parce que chez nous il est moins complet ; les causes en ont été maintes fois déjà exposées, afin de nous obliger de procéder à des travaux qui développent notre intelligence ; secondement parce qu'il est souvent faussé. Nous

ne l'écoutons pas assez, nous lui faisons violence et, par suite, il se perd. Mais nous aussi, l'instinct nous le possédons. Il dépend de notre tempérament, il nous guide. Nous sentons ce qui nous est nuisible ou non ; toute transgression entraîne ses conséquences et, si nous tenions mieux compte des avertissements que nous communique l'instinct, nous nous en trouverions bien, nous nous épargnerions bien des souffrances. Non seulement matériellement, mais moralement aussi, il nous donne ses avertissements. Nos sympathies, nos antipathies en présence de personnes inconnues, nous le lui devons. Là, il est vrai, nous ne pouvons pas toujours l'écouter, de crainte de nous tromper.

L'animal, lui, ne s'y trompe pas. Son sentiment, surtout chez nos animaux familiers, est très vivace. Ils se familiarisent vite ou, au contraire, refusent tout rapprochement avec une personne. Suivant son caractère, ils le reconnaissent avec une certitude étonnante.

L'homme des champs, vivant loin des ressources de la grande ville, possède plus d'instinct que les citadins ; étant obligé d'y recourir davantage. Aussi se passe-t-il plus facilement de médecin. Pour une foule de cas, il connaît des remèdes dont l'homme des villes ignore la vertu.

Quant aux animaux, répétons-le, leur instinct est dû à leur constitution. Ils sentent, grâce à cela, au plus haut degré ce qui leur est nécessaire ; il les guide, en outre, pour savoir où et comment ils peuvent le trouver. Absolument comme le bébé allant tout droit au sein de la mère, poussé aussi par ce besoin instinctif où la raison n'a aucune part.

Et c'est en passant par cette série infinie d'espèces animales de toutes sortes, par cette filière où, à chaque étape, l'être intérieur acquiert de nouvelles facultés, grâce aux besoins propres à chaque espèce, c'est ainsi que se prépare cette variété illimitée des caractères, des individualités. De la sorte, en étant mûr pour entrer dans l'humanité, on y apporte des dispositions, des aptitudes qui, en se développant, fournissent, à un degré plus avancé, à cause de cette différence des goûts, des individus pour toutes les carrières, même les plus étranges. Et cette variété est absolument nécessaire pour constituer l'ensemble de la société où se trouvent de si multiples besoins à satisfaire. En même temps, elle crée la solidarité entre ses membres.

De tous les côtés donc, en examinant les lois divines, du plus loin qu'on tâche de les regarder, en y découvre une harmonie, un enchaînement logique qui doit nous pénétrer d'admiration, de reconnaissance.

De cette immense variété d'animaux, y compris ceux considérés comme nuisibles, guidé par une saine philosophie, celle qui tient compte de l'élément spirituel, sans lequel tout reste inexplicable, on en voit la raison d'être : cette magnifique ascension continue où s'élaborent sans solution de continuité, d'après un plan d'un si vaste ensemble, les êtres progressant vers l'humanité, doués, selon la filière parcourue, de facultés variées, nécessaires à leur état futur, prévues de longs, bien longs siècles à l'avance.

Et cela seul, cette progression, est juste. Autrement, condamner à perpétuité les animaux à leur état d'infériorité eût été de l'arbitraire, de l'injustice. Ils ont les

mêmes droits que nous à la perfectibilité ; mais, nécessairement, pour cela ils doivent aussi faire l'apprentissage de la souffrance. Elle s'explique maintenant ; d'ailleurs ils y sont peu et rarement exposés, sauf quelques exceptions dont nous avons rendu compte. C'est en entrant dans l'humanité que cette souffrance augmente pour nous obliger à nous dépouiller de nos tendances contractées dans l'animalité. Là, possesseur de plus de raison, la Providence, dans notre intérêt, ne tolère plus les écarts admis pendant notre séjour dans un état plus inconscient du règne précédent, où on n'obéissait qu'à son intérêt. Il s'y passait d'une façon toute différente : on y vivait heureux, sans souci. Tel le poisson dans l'eau, selon l'expression populaire ; ou le papillon butinant les fleurs, s'épanouissant aux beaux rayons du soleil ; ou encore comme nos animaux familiers : chien, chat, cheval, etc., chez de bons maîtres qui les choient.

A l'état d'homme, c'est loin d'être pareil. Tout change, la vie devient sérieuse, avec ses luttes, ses obligations, ses responsabilités. Et, en s'élevant, leur poids augmente. Hâtons-nous d'ajouter qu'il y a, en même temps, des compensations plus hautes, des satisfactions plus grandes, correspondant à l'importance de notre tâche ou de la mission, lorsqu'il s'agit d'esprits supérieurs.

Et les vues de ce vaste ensemble dont nous venons de tracer le tableau, au diminutif ne s'appliquent-elles pas aussi à notre courte existence, considérée isolément ?

Nous aussi, de nos enfants en bas âge, pendant leur état d'inconscience, nous tolérons bien des choses que, plus tard, on n'admet plus. De même, la première enfance, en général, est heureuse. On vit sans souci, passant le temps au jeu, loin de se douter des graves préoccupations dont on est assailli plus tard et auxquelles toute bonne éducation prépare l'enfance au plus tôt, en vue de la discipliner pour le dur combat de la vie ; quoiqu'elle n'en soupçonne absolument rien. Tel aussi agit la nature, en pliant déjà l'animalité, l'enfance du principe spirituel, à la souffrance, préludant à celle qui l'attend plus tard. Elles commencent, ces préoccupations, à l'entrée à l'école et encore, là, les premiers temps de l'instruction n'ont rien de pénible. Notre initiation commence dans les livres d'image. Mais plus tard, c'est absolument différent. Les images disparaissent et, plus on avance, plus on pâlit sur de grandes difficultés qui préparent notre rang social, dépendant de l'acquit dont nous sommes redevables à nos efforts, sous le guide du maître. Mais là, avec la même hâte, ajoutons que tout ne se réduit pas seulement à l'aridité de l'effort. Il s'accompagne aussi de satisfactions éprouvées déjà pendant le temps des études, s'augmentant lorsque, grâce à elles, on a conquis une situation enviable.

Et maintenant, montrons les animaux, que nous croyons tellement au-dessous de nous ; pour détruire cette erreur, montrons-les, accessibles comme nous aux phénomènes du magnétisme et du spiritualisme. La solidarité entre eux et nous, établie par la Nature, en ressort clairement. Elle nous relie tous. Certes la distance entre les deux règnes est grande, non infranchissable. Nous la croyons séparée par un abîme tranché et, à tort, on part de là, pour considérer, pour juger les animaux et les supposer privés de toutes les facultés de l'espèce humaine, indignes de les posséder.

C'est une grande erreur, ils les ont aussi en partage, mais à un degré moindre. Voilà tout. L'abîme est inexistant. Le vide n'est nulle part, il y a graduation. Mais avec notre courte vue nous regardons les animaux du haut de notre grandeur, de notre petitesse devrions-nous dire, sans tenir compte des stations intermédiaires. De là ce faux jugement.

D'ailleurs, en réfléchissant bien, nous devons reconnaître combien ils nous sont nécessaires. Que serions-nous sans eux ! Nous recevons d'eux plus de services que nous sommes capables de leur en rendre. Aussi cette solidarité dont nous venons de parler s'impose-t-elle.

Quant à leur sensibilité au magnétisme, nous n'avons pas besoin d'insister là-dessus, de nombreuses expériences l'ont consacrée. Néanmoins, nous nous réservons d'y revenir dans notre Appendice.

Montrons leur capacité d'être impressionnés, aussi bien que nous, par les manifestations des êtres de l'au-delà.

Un philosophe allemand (Louis Figuier, Les Mystères de la science, t. II, p. 468.), le docteur Kerner, assure que, dans le Wurtemberg et dans le voisinage de Prévorst, des troupes de bêtes se trouvaient pris de terreurs et d'agitations convulsives, en même temps que les habitants, et que cela arrivait surtout au moment même où la fameuse voyante (Mme Hauffe), dont le docteur Kerner écrit l'histoire, était atteinte, comme les habitants, de convulsions et favorisée du don de seconde vue. »

Passons sur les commentaires de l'auteur auquel j'emprunte cette citation. Leur parti pris est trop visible et, d'ailleurs, ils n'expliquent rien. (Telle l'histoire de Roque plan et de la boule de cuivre.)

(Un fait matériel, scientifiquement constaté, si on s'avisait de le nier, de le mettre en doute ou de l'expliquer par un biais ridicule, inadmissible, il n'y aurait pas assez de sarcasmes, de moqueries à notre adresse. Mais dès qu'il s'agit des phénomènes du monde invisible, pourtant constatés et, à la fois, par de nombreux témoins, ce qui leur confère toute garantie d'authenticité, ces Messieurs trouvent plus commode de nier ou de les expliquer par quelque raisonnement spécieux, ou plutôt du déraisonnement ; car, dans leur infailibilité, ils ont décidé que les esprits n'existent pas.)

Continuons notre citation :

Il (le docteur Kerner) affirme, d'ailleurs, que ces phénomènes ne sont pas limités aux pays où il les a observés. On voit, dit-il, en Ecosse et aux Hébrides, des chevaux, au milieu de l'ardeur et de la plus grande vitesse, s'arrêter tout court, lorsque le cavalier qui les monte éprouve une vision du même genre. Qu'il fasse jour ou qu'il fasse nuit, le cheval alors se refuse à passer outre, et se couvre bientôt d'une sueur abondante qui témoigne assez de tout son effroi. (Voir, dit Figuier, dans la Revue des Deux Mondes du 15 juillet 1842, un article où l'on rend compte de l'ouvrage du Dr Kerner.)

Faisons encore une autre citation :

Cette fois nous la puisons chez un auteur acquis à nos idées ; mais, ce n'est

pas ce qui nous a déterminé d'y recourir. Ce reproche serait injuste. Toutes nos citations, au contraire, ont été faites d'après des ouvrages nettement hostiles. On ne peut donc pas nous accuser de parti pris ; mais si nous avons modifié, et c'est la seule fois, notre façon d'agir, c'est parce que nous y étions obligés, nous n'avions pas le choix. Il n'y a pas d'ouvrage, dans la Science officielle, mentionnant des faits de cette nature. Prudemment elle les passe sous silence. D'ailleurs, notre citation, comme on le verra, se trouve authentiquée, non seulement par le ton de parfaite sincérité de l'auteur, mais parce qu'elle se reporte à une date fixe, donc elle peut se contrôler.

Voici ce que raconte le marquis de Mirville :

« Vous saurez que dans notre voisinage se trouve un vieux manoir qui a la plus mauvaise réputation du monde sous le rapport des esprits. De tout temps on y a vu les gens de la maison se poser en victimes de ces espiègleries surhumaines, qui, malgré d'assez longs chômages, ainsi que les bruits, les coups, les apparitions, n'y auraient jamais fait défaut complètement. Si les jeunes domestiques avaient de la peine à s'y faire, les vieux finissaient (à force de concessions sans doute) par vivre en bonne intelligence avec leurs persécuteurs invisibles. Cependant, ils se plaignaient encore, et ils n'étaient pas les seuls, car tout le pays peut se rappeler qu'en 1815, une famille anglaise, ayant loué ce château mystérieux, se vit obligée de déguerpir au bout d'un certain temps, ne pouvant plus tenir à ces vexations nocturnes. Nous-mêmes, nous nous souvenons parfaitement d'avoir entendu parler, dans notre enfance, d'un certain chevalier armé de toutes pièces dont la seule pensée nous glaçait d'épouvante et d'effroi. Tout ceci, Messieurs, serait peu digne de votre attention, sans le détail suivant que nous tenons d'une parente dont il n'est permis ni à nous, ni à aucun de ceux qui la connaissent, de suspecter un instant la parole. Elle était d'autant moins capable d'exagération, qu'elle avait toujours professé la plus complète incrédulité à l'égard de ces récits, contraires non seulement à toutes ses idées, mais encore à la paix de sa maison. Voici donc ce qu'elle nous certifiait tout dernièrement encore :

« Retournant à Paris, nous disait-elle, et ayant fait venir de la ville voisine deux bons chevaux, pour conduire notre voiture jusqu'au premier relais, nous partons très lestement de M... et dépassons bientôt les avenues du château. Tout allait pour le mieux, lorsque cette voiture, lancée au grand trot, s'arrêtant subitement au milieu d'une plaine tout à fait nue, nous occasionna une assez forte secousse. Mon mari et moi, renfermés dans le fond de la calèche, nous supposons d'abord que quelque chose s'est dérangé dans l'attelage, mais bientôt nous sommes complètement détrompés, car les coups commencent à pleuvoir sur les malheureux animaux, qui se mettent à reculer, en renâclant. Nous présumons qu'on aura envoyé des chevaux rétifs ou paresseux, et nous attendons tranquillement que force reste à la loi ; toutefois, la crise continuant, nous nous décidons à mettre la tête à la portière, pour demander au cocher ce qui lui arrive. « Eh ! Madame ce qui m'arrive ! mais vous ne voyez donc pas ce cavalier qui me barre le chemin, qui menace mes pauvres bêtes de sa lance et les empêche de passer ! » Et les coups de redoubler, et les bêtes de reculer à outrance. Puis, au

même instant : « Ah ! dit-il, Dieu soit loué, il disparaît. » Et voila que d'elles-mêmes, cette fois-ci, les pauvres bêtes détalent au grand trot, mais déjà toutes couvertes de sueur, et cherchant à fuir au plus vite, comme des animaux épouvantés. » (Des esprits et de leurs manifestations fluidiques, 3e édit.. ch. VII, p. 244, 245.)

Eh bien, voilà encore un fait sur lequel j'attends une explication, mais une explication logique, admissible de nos doctes négateurs. Peuvent-ils aussi le mettre sur le compte de « l'hallucination » ?

Les animaux y seraient donc exposés aussi ? Mais, cette coïncidence pour le cocher et ses bêtes éprouvant en même temps la même vision, ainsi que sa disparition, lui donne au contraire un caractère de réalité aussi parfait que possible. Une manifestation, tout le temps de sa durée et sa cessation immédiate, contrôlée par un homme et deux innocentes bêtes ! Surtout le contrôle de ces dernières rend le fait absolument probant, plus que celui d'un homme, fût-il même académicien, toute révérence gardée.

Evidemment, il ne pouvait y avoir concert entre les deux parties d'espèce si différente et, quel que soit le parti pris; systématique de nos négateurs, ils n'y pourraient prétendre sans ruiner complètement leurs théories. Donc, puisqu'il ne peut y avoir ni concert, ni hallucination, encore moins chez les animaux, ce que, non plus, on ne pourrait avancer sans en donner la preuve, que reste-t-il alors pour rejeter la seule explication logique, toute simple, toute naturelle : celle d'une intervention occulte ?

Mais pour cela il faudrait l'admettre. Or, à aucun prix, la Science officielle ne veut le faire. Envers et contre tout, malgré les preuves les plus convaincantes, elle niera, elle continuera à fermer les yeux. Elle reste dans son aveugle obstination, au point de désavouer ceux des siens, même les plus illustres, comme William Crookes, lorsque leur probité scientifique les engage dans les voies contraires à la prescription officielle.

On a déjà agi ainsi au moment de l'apparition du magnétisme. La même animadversion frappait les esprits indépendants osant se permettre d'étudier ses phénomènes. On a été forcé d'en revenir, comme on le sera à l'égard du spiritisme. Peut-être, pour sauver les apparences, y appliquera-t-on alors un nouveau terme, ainsi que cela a eu lieu pour le magnétisme

Si nous rapprochons les observations du Docteur Kerner du fait relaté par M. de Mirville, nous voyons des effets identiques se produire sur les animaux : témoignage d'une grande frayeur par la production d'une sueur abondante. En outre, preuve absolument convaincante, toujours les phénomènes sont aperçus en même temps et par des hommes et par les animaux. En quelque lieu, en quelque pays que ce soit, cela se passe identiquement, avec les mêmes manifestations extérieures d'une grande émotion. Tous à la fois sont frappés ; chez tous à la fois l'émotion cesse avec la disparition des faits. Impossible d'en présenter une réalité plus probante. Aussi bien que la nuit, ils se produisent le jour ; mais beaucoup plus rarement, à cause de la difficulté de leur exécution dont nous avons rendu compte.

Puisque les animaux y sont sujets aussi, nous n'avons donc avancé rien d'inadmissible en attribuant leurs rêves à cette intervention occulte, laquelle s'exerce bien plus facilement, non seulement dans l'obscurité, mais pendant le sommeil, lorsque l'être intérieur se dégage partiellement ; ce qui a lieu autant chez les animaux que chez nous. Etant sous l'empire du magnétisme naturel, celui des invisibles s'en trouve favorisé. Cette question, d'ailleurs, a été traitée dans tous ses détails au chapitre du Rêve. Aussi extraordinaire qu'ait pu paraître notre théorie toute nouvelle, du reste, il n'en existait aucune, le sommeil tout comme le rêve demeurerait inexplicable, elle se trouve, cette théorie, parfaitement confirmée par nos observations sur les faits.

Pour conclure, ne craignons pas de nous répéter pour affirmer pleinement cette vérité, nouvelle aussi, celle de l'existence de l'esprit chez les animaux. Là-dessus régnait de même l'ignorance, l'incertitude les plus absolues. Or les animaux éprouvent, quoique à un degré moindre, toutes nos impressions, celles exclusivement inhérentes à l'élément spirituel : la joie, la tristesse, l'amour, la haine, la jalousie, la peur, etc., etc.

Qu'on nous en donne une autre solution ! Qu'on nous montre ces passions provenant d'une autre source, d'une source matérielle ! J'attends, avec la certitude d'attendre, non pas longtemps, mais toujours.

CONCLUSION

Nous voilà au bout de notre tâche, notre devoir accompli. Nous ne nous sentions pas libres de nous y dérober, de garder pour nous seuls une philosophie, grâce à laquelle il nous a été possible de nous maintenir, malgré une lourde destinée entravant toujours l'essor d'importants travaux artistiques et littéraires et dont, peut-être, à l'âge où nous sommes, nous ne goûterons la satisfaction que dans l'au-delà ; ne pouvant prévoir le moment de leur publication, retardée à la suite des grands bouleversements sociaux dont le monde vient d'être le théâtre.

Ce moment aura son heure, nous n'en doutons pas. Il appartient à une direction supérieure dont nous avons fourni les preuves fréquemment dans le cours de cet ouvrage. Nous devons nous y soumettre ; nous ne pourrions nous y refuser sans méconnaître les principes dont nous nous prévalons, auxquels ce livre est consacré.

Il nous a été possible, jusqu'à un certain point, de pénétrer, de comprendre, les profondes raisons des voies par lesquelles on nous a conduits. Si, au lieu des perpétuels échecs de nos tentatives artistiques, elles eussent pleinement réussi, notre vie aurait subi un cours tout différent, auquel nos aptitudes semblaient nous prédestiner. Complètement absorbés par d'autres occupations et préoccupations, nous n'aurions pas pu nous livrer aux méditations dont cet ouvrage est le fruit. Probablement, certainement même, il n'aurait jamais vu le jour. Nos découvertes philosophiques, d'une si grande importance pour l'orientation de la vie, n'auraient pas pu se révéler.

N'y aurait-il que cette seule considération, elle est amplement suffisante pour justifier nos destinées. Ainsi donc, à l'aide de la réflexion, la haute sagesse de notre direction se révèle et, au lieu de la résignation, avec connaissance de cause on arrive à l'acceptation volontaire.

Etant donné notre tempérament, elle s'imposait à nous ; car nous ne reconnaissons à personne, moins encore à la Divinité qu'il n'est possible de concevoir que d'une bonté infinie, à personne, disons-nous, le droit de nous faire souffrir. Plutôt que de nous résigner aveuglément à ce qui nous semblait une injustice, nous nous serions supprimés pour nous y dérober ; ou, à défaut, nous nous serions laissé aller aux pires conséquences.

Heureusement, en possession d'une philosophie satisfaisant à la fois le cœur et la raison, il nous a été donné d'accepter tout avec une confiance, un calme qui, comme nous le disions à l'autre extrémité du livre, dans la Préface, nous conduiront jusqu'au bout.

Et si, malgré nous, nous avons été amené à parler de notre faible individu, ce n'est que pour montrer les bienfaits d'une philosophie, nous maintenant fidèles à ses principes au milieu des plus grandes douleurs. Tous, du reste, nous sommes ainsi conduits. Rien, personne, aucun être, si infime soit-il, n'est abandonné au hasard. La Direction universelle veille, préside à tout, par des voies dont, certes, nous ne pouvons pas toujours pénétrer la haute sagesse, tracées en vue de notre progrès spirituel, si souvent en contradiction avec nos intérêts terrestres, la principale de nos préoccupations ; lesquels, quoique loin d'être négligeables, ne sont pas le but essentiel de la vie. Si, comme nous l'avons fait, on savait, on voulait rechercher les causes de nos afflictions, de nos épreuves, on finirait par en comprendre l'utilité. Nous reconnâtrions que, dans le cours des années, elles ont servi à nous modifier, à dompter notre caractère.

Nous nous estimerions heureux si cette confiance, ressortant de l'ensemble de nos dissertations, pouvait être partagée par d'autres. Tel a été notre but, lorsque nous nous sommes imposé ce long travail. S'il n'arrive pas à convertir tout le monde, ce qui d'ailleurs n'est pas possible, chacun n'ayant pas atteint le degré de maturité nécessaire, au moins il aura sûrement pour effet d'ébranler bien des esprits et c'est déjà le commencement de la sagesse.

Elle ne s'édifiera plus sur des données vagues, contradictoires, si souvent en opposition et avec notre raison et avec les découvertes de la Science ; imposant, en effet, une résignation aveugle, nous mettant dans l'impossibilité de faire autrement. Non, cette édification résultera d'une compréhension plus saine, plus logique des lois de la Création ; surtout de celles qui nous concernent, en expliquant, motivant la souffrance, le mal sous leurs formes multiples et, cette connaissance de leurs profondes raisons d'être, jusqu'au bout, nous soutiendra dans le dur combat de la vie.

Que si on nous reproche d'avoir établi notre système sur le simple raisonnement, sans preuves à l'appui, nous répondrons que pour les grands phénomènes de la Nature, pour les expliquer, il n'y a pas d'autre moyen de faire.

Le problème de la Création ne se résout pas comme une expérience de

laboratoire où on a sous la main tous les éléments fournissant la solution. Il est autrement vaste, ne se prête pas, par conséquent, à de telles opérations. Ce qu'il faut, c'est l'examiner sous ses faces infinies, en rechercher les causes, tâcher de les relier les unes aux autres, en faire sortir, en démontrer l'harmonie de leur ensemble. Nulle expérience matérielle ne serait capable d'arriver à ce résultat ; il y échappe complètement et, forcément, le problème, comme tout problème philosophique, ne peut être résolu que par le raisonnement. S'il est rigoureusement logique, s'il satisfait entièrement notre bon sens, incontestablement nous sommes dans la Vérité.

Nous ne nous sommes donc nullement écarté des procédés de la Science. Nos plus illustres savants même, pour expliquer les phénomènes matériels de la Nature, ne se résolvant pas non plus dans un laboratoire, en étaient réduits à opérer de la même manière que nous ; surtout en astronomie, son étude ne se bornant pas uniquement aux phénomènes terrestres, mais à ceux de l'Univers ; dépassant, par conséquent leur cadre étroit.

Les Humboldt, les Kepler, les Copernic, les Lavoisier, les Newton, etc., également ont appuyé leurs théories sur le raisonnement et, quoique ne s'accompagnant de nulles preuves matérielles, grâce à son exactitude, ces théories ont été admises et considérées comme de grandes découvertes. A plus forte raison, en philosophie, sommes-nous autorisés à considérer comme vraies nos théories fondées sur la raison absolue, prédominant plus encore là que sur les autres terrains. Notre accord est donc complet avec la Science ; nos hypothèses se fondent dans les mêmes conditions ; leurs réalités, par conséquent, ne sont pas seulement le produit de notre imagination, elles sont existantes tout autant que celles de la Science, révélées et acceptées sans conteste, parce qu'elles satisfaisaient la raison.

Prenons, par exemple, notre théorie du rêve, du sommeil subi par toute la Nature organique, depuis la végétation la plus inférieure jusqu'à nous. Elle se justifie, nous en connaissons la raison. Sans l'admission du principe spirituel, jamais ces phénomènes n'eussent été explicables.

Elle nous a permis, en assimilant le sommeil à un état magnétique, de démontrer l'intervention des esprits dans nos rêves, dus à cette cause. Mais il nous a fallu pour cela connaître la réalité de cette intervention, établie dans le chapitre précédent celui du rêve.

De même pour notre théorie de la conception, s'opérant grâce à la présence de cet élément, sans lequel il ne peut y avoir de génération. Elle n'est nullement hypothétique ; absolument scientifique, au contraire. Ne voyons-nous pas le courant galvanique, dans le domaine matériel, opérant de cette façon ; transportant les molécules minérales de cuivre d'or, etc., sur les objets trempés dans un bain contenant ces matières et traversé par ce courant ? Ce résultat, incontestablement, est dû aux effets vibratoires de l'électricité, absolument imperceptibles pour nous ; sans laquelle rien ne se serait produit.

Notre assimilation est donc exacte, partout la Nature emploie les mêmes procédés, du plus bas jusqu'au plus haut de l'échelle. Toute création ne peut se

faire que par la conjonction du spirituel au matériel. Ces vues ont échappé jusqu'à présent, ce rapprochement on n'a pas su l'établir. Elles sont nouvelles, le temps de leur incubation est nécessaire, ne se fera qu'à la longue, mais on en reconnaîtra toute la justesse.

Si maintenant nous considérons le côté moral de nos théories, on ne peut faire autrement que d'en admettre l'exactitude. Car il ne suffit pas de s'appuyer uniquement sur la science, nos positivistes ne voient, ne reconnaissent que cela, n'admettent que la matière. Or, cet accord, nous l'estimons plus nécessaire encore avec les principes moraux d'une importance autrement capitale, sans lesquels aucune société, aucune civilisation ne peut subsister. Elle se passerait plus facilement du pain de la Science que de celui de la morale. Donc, pour être complet, il est urgent de s'accorder plus encore avec ceci qu'avec cela, ou, pour mieux dire, la satisfaction doit s'étendre à l'intelligence, comme au sentiment : la dualité constituant notre être, notre moi.

La Science, ou plutôt les savants, malgré tout, parce qu'ils négligent l'élément primordial de l'esprit, n'ont jamais pu réussir, fort heureusement, à implanter leur désolant scepticisme. L'humanité y reste réfractaire, elle continue, y compris nos doctes négateurs, à être tenaillée par le mystère de la vie, insoluble par les matérialistes, rayonnant de lumière, de Vérité par le spiritualisme. Ce qui dénote bien la fausseté des argumentations matérialistes ; car, si elles étaient exactes, il y a longtemps qu'elles seraient hors de discussion. Tout le monde serait convaincu, comme on l'est devant l'affirmation d'une vérité reconnue. Elle ne se discute pas. Deux et deux feront toujours quatre.

En faisant partir, comme nous l'avons avancé, notre origine, restée si mystérieuse jusqu'à présent, du principe énergie, l'élément spirituel du règne minéral, cette conception s'harmonisait complètement avec celle de la Justice divine, absolument parfaite. Elle établissait l'égalité absolue pour tous du départ.

Evidemment aucune opération de laboratoire n'aurait pu nous y amener. Ce n'était pas une raison suffisante pour ne pas l'exposer, mais elle ne pouvait s'étayer que sur le raisonnement, comme seul cela se peut pour tous les faits d'ordre moral, d'essence toute différente de ceux du monde matériel ; les dépassant, en outre, de si haut.

De même, le raisonnement nous a conduit à faire dépendre le sentiment du moi, de notre individualité, de la naissance de la dualité constitutive de l'âme : l'intelligence et le sentiment ; n'existant encore qu'à l'état embryonnaire dans le règne animal où, après un long stage dans les règnes minéral et végétal, le principe spirituel s'est élaboré, jusqu'à atteindre aux degrés de l'animalité. Là, continuant son élaboration, en traversant les filières successives de ce règne, ce sentiment de l'individualité, demeuré aussi inexplicable que celui de nos origines, continue à progresser, à s'affirmer de plus en plus, pour atteindre enfin le règne le plus élevé de cette longue et mystérieuse incubation : celui de l'humanité.

Encore une fois, il serait absurde de nous demander sur quelles preuves palpables nous nous appuyons. Néanmoins, elles sont toutes aussi existantes que pour les phénomènes physiques auxquels l'appoint des preuves matérielles

est nécessaire. Pour ceux du monde moral, elles ne peuvent être que morales : soit celles du raisonnement.

Toujours, nous le disions en commençant : cause et effet sont de même essence. En remontant de l'un à l'autre, leur nature se reconnaît.

Et, puisque, là aussi, pour expliquer la raison d'être, toujours ignorée, des animaux, de cette longue filière d'espèces infinies, nous restons dans la logique absolue, en concordance avec les lois morales de justice et d'égalité pour tous, sur lesquelles l'Univers entier se base, nous sommes donc en droit d'affirmer l'exactitude parfaite de nos doctrines. Elles nous permettent aussi de comprendre le mal, nos souffrances.

Passant par l'animalité, entrant dans le règne supérieur, nous n'y pouvons dépouiller nos tendances qui nous étaient nécessaires dans le règne précédent, qu'à la longue, par nos efforts, dans les existences successives dont le plan est dressé par une volonté supérieure, éclairée, aux fins de notre progression infinie. A chaque étape nous laissons toujours quelque impureté, nous nous élevons d'autant.

De là nos fautes et les souffrances qu'elles entraînent, nécessaires à notre amendement. Mais il n'y a pas de fautes irrémédiables. La bonté divine n'abandonne personne. Ce sentiment, au moment d'expier sa faute, souvent se manifeste, même chez les criminels les plus endurcis. Cette bonté, ils l'invoquent, ils y font appel.

Il est légitime qu'il en soit ainsi, car c'est la seule, la vraie justice. Tous nous sommes les créatures de Dieu, nous y avons des droits égaux, sans pouvoir en excepter personne.

Voilà comment, dans son grandiose ensemble, peut se comprendre l'Univers. Seul un système conciliant tout, conciliant jusqu'au crime, jusqu'à la guerre, avec la bonté infinie de Dieu, peut rallier, relier tous les esprits, et ce sera vraiment alors la religion comprise dans son sens véritable unissant toute l'humanité dans une doctrine commune, parce qu'elle donne des solutions exactes.

L'invisibilité des esprits, on en comprend non moins la haute raison d'être. Par les faits constatés dans la caserne de Tropea, et par tant de millions d'autres, on voit ce qu'il adviendrait de nous, étant donnée notre ambiance spirituelle encore si inférieure, si les mauvais esprits avaient le champ libre, si cette action n'était pas entravée par de sages lois.

De même l'invisibilité des bons esprits est nécessaire aussi, mais non pour des raisons semblables, car leur action est bienfaisante ; mais elle s'exerce à notre insu, afin de ne pas entraver notre initiative.

Partout donc, sous quelque face qu'on les examine, éclate la beauté, l'admirable harmonie des lois universelles.

Les matérialistes prétendent trancher un sujet si vaste en quelques mots ; ils nient tout. Leur point de départ étant faux, toutes leurs déductions forcément en sont entachées. D'une part, ils n'admettent que la matière et, d'autre part, ils sont obligés de reconnaître nos deux facultés indéniables : l'intelligence et le

sentiment. Comment cette matière pourrait-elle les posséder ? Elle est inerte. Elle ne peut être ni bonne, ni mauvaise, ni intelligente, ni inintelligente.

Et, inévitablement, en accusant la Nature, uniquement matérielle, selon eux, de cruauté, d'agir stupidement, aveuglément, ils émettent un énorme non-sens, à la suite duquel plusieurs dilemmes se posent :

1° Ou la nature est stupide, ou elle est intelligente. La première hypothèse se réfute d'elle-même, en face du spectacle de tant de merveilles, des lois admirables qui les régissent et dont la profonde sagesse nous remplit d'étonnement, de respect.

2° Ou elle est cruelle, ou elle est bonne. Comment, dans le premier cas, aurait-elle pu nous communiquer le sentiment de toutes les vertus : l'amour, le dévouement, le sacrifice, etc. ?

Mais, étant donnée l'importance de ces hautes questions, aucune conversation, aussi éclairée soit-elle, ne peut apporter une solution ; ce n'est pas ainsi qu'on la doit rechercher. Elle se puise dans la lecture d'ouvrages où la multiplicité de ces graves questions est traitée ; les unes après les autres avec toutes les rigueurs d'une profonde méditation. Et encore une simple lecture superficielle est-elle insuffisante ; il faut se pénétrer du texte si l'on veut se faire une conviction. Encore moins, surtout sur un tel sujet, se bâtit-elle sur une simple conversation dont on sort presque toujours aussi vide qu'on y est entré.

La Science seule ne peut nous la donner. Elle ne parle qu'à l'intelligence ; les besoins du cœur, elle ne saurait les satisfaire.

Nos religions y pourvoient, malheureusement de façon incomplète. Les doctrines du péché, de l'enfer, du purgatoire, etc., en éloignent un grand nombre d'esprits, surtout parmi l'élite. D'ailleurs, leur multiplicité prouve leur imperfection ; elle crée aussi l'intolérance, car chacun de leurs adeptes croit être dans le vrai, accuse les autres d'être dans l'erreur.

Or, en philosophie, comme dans tous les domaines qui alimentent notre esprit, seule peut être exacte la solution répondant à l'ensemble de toutes les questions, ne laissant rien dans l'ombre. Il ne peut donc y en avoir qu'une. Forcément elle amènera la concorde entre les hommes, et cet apaisement moral introduira entre les nations des rapports, des rapprochements d'où naîtront un esprit de conciliation, de paix tant désirée, mais réalisable surtout par des conceptions plus hautes, plus harmoniques avec les lois divines.

Relève la tête, ô humanité ! Tes misères sont souvent bien grandes, mais elles sont passagères. Tes chutes bien profondes, mais elles sont toujours réparables. Le désordre moral et intellectuel, ainsi que nos souffrances, n'ont qu'une durée relative. Tous nous sommes appelés à monter.

La nature entière est dominée par le Bien, tout y est attiré. C'est la force qui gouverne l'Univers, elle émane de Dieu et qu'on nous permette de conclure, nous ne saurions mieux faire, en extrayant ces deux vers d'une de nos poésies (Souvenir de Crozant.) :

« Où notre jugement n'aperçoit que désordre, « Le philosophe vrai sait

découvrir de l'ordre ».

APPENDICE

Nous ne voudrions pas terminer ce livre sans jeter un regard sur tant de singularités dont la nature est pleine, défiant notre savoir, notre bon sens, échappant à toute analyse et sur lesquelles nos investigations n'ont pu se porter, faute de moyens, d'instruments capables d'y procéder.

Elles n'en existent pas moins, toutes bizarres qu'elles nous paraissent. Qu'on nous accuse de crédulité, de naïveté, que nous importe ! Nous ne sommes pas de ceux qui nient un fait parce qu'il dépasse notre entendement. La négation est un moyen trop commode pour se dérober ; mais elle ne mène à rien, elle laisse tant de choses sans solution. Jamais nous ne serons de cette école, et lorsque nous les voyons se reproduire avec la même constance, affirmées en des lieux divers, par des personnes s'ignorant les unes les autres, elles méritent, tout étranges qu'elles soient, d'attirer l'attention la plus sérieuse, au lieu du dédain superbe de nos esprits forts.

Sans nous prononcer d'une façon définitive, elles témoignent néanmoins de ce mouvement mystérieux, de cette action, invisible pour nous, de forces occultes, soit matérielles, soit spirituelles, soit des deux à la fois, par lesquelles tout l'Univers est régi.

Nous allons citer quelques-uns de ces faits étranges. Certains d'entre eux sont de notoriété générale; d'autres, quoique de catégorie plus restreinte, sont suffisamment connus pour pouvoir entrer dans la même cadre. Encore une fois, nous n'avons à formuler aucune opinion à leur égard, nous ne le pourrions pas, du reste ! Nous nous contentons de les considérer comme authentiques, vu leur fréquence, vu leur accomplissement constaté dans des lieux divers. Quant à la théorie sur ces sujets, elle reste à trouver, du moins pour une grande partie d'entre eux.

Commençons par ce fait déconcertant universellement connu :

Lorsqu'on ampute un membre, malgré son absence, on continue à y ressentir des impressions absolument comme s'il était encore existant. Combien de fois n'avons-nous pas entendu dire à un de nos amis amputé : « Je sens le changement de temps dans ma jambe qui est au cimetière ». Et nous ne sommes pas les seuls, tout le monde connaît cet effet éprouvé par les personnes privées d'un membre, quel qu'il soit. Ce fait est d'une fréquence telle qu'il en est banal.

Nos doctes positivistes en ont donné l'explication ; ils ne sont jamais embarrassés d'ailleurs, on l'a vu à propos de la boule de cuivre. Reste à savoir si elle est admissible. Ils l'attribuent, cette sensation, sans preuves à l'appui, et pour cause, à un effet nerveux réflexe, dans les muscles restants du membre enlevé.

Eh bien, cette solution ne nous satisfait nullement ! Comment peut-on souffrir dans une partie du corps où la souffrance n'est pas le siège? Quand j'ai mal au

bras, je ne puis la ressentir que là et non ailleurs. Sans doute, elle peut rayonner, mais sans la partie où la douleur a son siège, où est sa source, d'autres parties du corps ne pourraient être affectées. Or ce siège n'existe plus ; néanmoins nous sommes éprouvés et, chose curieuse, à l'endroit même où ce membre est manquant. La solution est donc absolument fautive. Quel lien y a-t-il entre un membre dont on a subi l'ablation et notre corps ? Y aurait-il persistance à l'état fluide, survivance de ce membre ? Mystère ! L'explication reste à trouver. Celle qu'on nous présente, nous la considérons comme insuffisante.

Prenons cet autre fait. Il nous a été raconté et affirmé de la façon la plus énergique pendant notre séjour dans la Creuse, par un témoin oculaire, positiviste farouche, incrédule endurci, néanmoins convenant avec une parfaite bonne foi de la réalité de ce qu'il a vu :

« Tout le monde, nous dit-il, connaît la maladie appelée : boiterie qui sévit sur les moutons et les fait clocher. J'accueillais avec un sourire de pitié la crédulité des pauvres paysans, allant recourir à des empiriques pour obtenir la guérison du bétail, par des incantations, des formules cabalistiques que je tenais pour du pur charlatanisme. »

« Devant les affirmations répétées de ces braves gens je résolus de me rendre compte et, à cette intention, je me levai vers trois heures du matin pour assister à ce spectacle, avec l'idée plutôt de le tourner en ridicule, de confondre et l'individu exploitant la naïveté des paysans et ceux-ci eux-mêmes. Or, à mon grand étonnement, je vis les moutons cesser de boiter, à la suite des formules prononcées par l'opérant. »

« Malgré cela, nous dit-il, je n'y crois pas ; mais, si mes loisirs m'eussent permis de renouveler l'expérience une centaine de fois, j'aurais été bien obligé d'y croire ».

D'après nos renseignements particuliers le procédé n'est pas spécial à la Creuse. Il se pratique dans d'autres parties de la France et du monde, toujours, paraît-il, avec succès.

Gardons-nous, évidemment, de tout accepter à la légère, nous finirions par tomber dans la superstition, par devenir la proie du charlatanisme ; mais, non moins, gardons-nous de tout rejeter avec la même légèreté, de traiter tout ce qui nous dépasse, dont les causes sont impénétrables pour nous, de contes de bonne femme ; comme cela s'est passé à la caserne de Tropea, où les affirmations de ses habitants ont été reçues avec le même dédain officiel et néanmoins se sont réalisées exactement selon la prévision de ces simples d'esprit.

Après ce traitement appliqué à des animaux, par des procédés sans lien aucun avec ceux dont nous faisons usage, continuons notre exploration dans un autre champ, le nôtre, où le recours aux moyens les plus étranges, les plus grotesques, peut-on dire sans exagération, néanmoins, s'est opéré avec un succès complet.

Encore une fois, nous ne faisons que rapporter le récit d'une personne absolument réfractaire, hostile même à toutes ces questions, les considérant comme de l'enfantillage, de la pure folie. S'occupant de métallurgie, il n'admettait,

il ne voyait que la matière brutale.

Il était sujet à des verrues qui, malgré ses soins, repoussaient toujours. « Ecrivez à ma tante, lui conseilla quelqu'un ». Par des moyens secrets, elle avait le pouvoir de les faire disparaître. Il suffisait, pour cela, de lui adresser les noms, prénoms et date de la naissance. Mon personnage, étant données ses idées, crut à une mystification, reçut l'avis avec le mérite qu'il lui attribuait et naturellement n'en fit rien.

Mais les verrues repoussaient toujours, continuaient à le défigurer, et, lorsqu'il revit son conseiller, celui-ci lui reprocha d'avoir négligé sa recommandation, puis, comme beaucoup de bravaches qui en rabattent en cas d'urgence, il tenta l'aventure. A son grand étonnement, n'appliquant plus aucun remède, peu à peu ses verrues tombèrent. Elles ne sont jamais revenues. Je m'en suis assuré moi-même. La figure était absolument nette.

Qu'on l'attribue au hasard, ou parce que ces excroissances devaient partir toutes seules, ou d'autres explications de même genre dont on est si prodigue, en l'absence des véritables connaissances de ces faits, une chose demeure inéluctablement : l'efficacité du résultat. Il a une force, une évidence supérieure à tous ces raisonnements, ne nous donnant nulle satisfaction.

De même, il existe dans les campagnes des gens qui, selon l'expression usitée dans ces lieux, « lèvent la brûlure ». Par des moyens consistant uniquement en prières, en paroles sacramentelles dont elles seules possèdent la connaissance, elles calment, elles « lèvent » les atroces souffrances résultant de cet état. Elles ne peuvent empêcher la mort, mais on s'éteint sans souffrir. Diverses personnes, de bien des côtés, me l'ont catégoriquement affirmé ; elles l'ont constaté de visu.

Et nous pourrions multiplier sans fin l'énorme quantité de faits de tout genre où ces interventions étranges, mystérieuses, niées, ridiculisées avec tant de légèreté, ont accompli ce que nous appelons des miracles, c'est-à-dire des choses dérogeant à toutes les lois de la nature, du moins à celles que nous connaissons ; sans songer à méconnaître notre ignorance d'un nombre infiniment plus grand encore des lois universelles, surtout de celles du domaine occulte où, à cause de leur extrême subtilité, elles sont imperceptibles pour nous ; ce qui n'est pas une raison pour les nier.

Dans tous les cas, qu'on en pense ce qu'on voudra, qu'on feigne ou non de les ignorer, ces faits sont de tous les temps, de tous les lieux. On aura beau les ridiculiser, les traiter de contes de bonne femme, leur fréquence, leur persistance leur délivre, au contraire, un cachet de réalité. Evidemment au charlatanisme (où ne se glisse-t-il pas ?) dans ces matières difficiles à contrôler, on y est exposé encore plus aisément. Raison de plus pour les étudier, au lieu de les dédaigner, afin de nous préserver des embûches de la tromperie.

Et maintenant, quoiqu'il m'en coûte de parler du moi haïssable, je ne voudrais pas terminer cet Appendice sans faire connaître quelques-unes des cures que nous avons eu le bonheur de pouvoir opérer par des moyens des plus extraordinaires, humainement parlant ; paraissant ainsi à nos yeux, parce que leur solution échappe à tout examen par les lois physiques dont nous avons la

connaissance. Les faits n'en existent pas moins, ils sont donc indéniables ; mais ils s'opèrent par des forces occultes que nous subissons, quoique nous en ignorions le mécanisme, en grande partie du moins. Ce qui ne nous empêche pas, fort heureusement, de pouvoir les mettre en action ; comme, du reste, nous le faisons dans tous les domaines, même dans ceux d'ordre matériel où, également, nous utilisons bien souvent les forces de la nature sans pouvoir pénétrer le mystère de leur action.

Inutile d'ajouter que nos procédés jouissent de la défaveur complète de la médecine académique. C'était d'ailleurs absolument prévu, mais nous avons un sujet de contentement plus substantiel : celui d'avoir guéri, d'avoir réussi à soulager bien des maux.

Nous ne citerons que les cures les plus saillantes. Si nous ne possédions pas la théorie par laquelle elles peuvent s'expliquer et dont nous parlerons après, elles pourraient se qualifier de miraculeuses :

Une dame vint nous trouver. Le deuxième doigt de la main gauche se rongait par une plaie suppurante. La première phalange avait déjà complètement disparu. Il était question, le mal ayant résisté à tous les remèdes, la gangrène menaçait, d'employer les moyens héroïques de préservation, de couper le doigt, la main, et même le bras s'il y avait urgence.

C'est dans cet état désespéré qu'elle vint me visiter, prête à se soumettre à tout pour échapper aux dangers d'une amputation. Et, en effet, elle fit preuve d'un grand courage en suivant mes recommandations ; principalement celles de renoncer à tout remède et de se contenter d'envelopper le doigt malade pour le tenir à l'abri de l'air et de la poussière. Madame, lui dis-je, la Providence vous a envoyé ce mal ; dans sa toute-puissance il peut vous l'enlever de même et, cette confiance de votre part, ne peut que contribuer à faciliter le traitement où le moral a une si grande part. Toute résistance, par contre, serait nuisible.

Toutefois je ne puis rien garantir, votre cas est spécial ; j'ignore si le fluide a le pouvoir d'arrêter l'écoulement de l'humeur. Essayons néanmoins, unissons-nous dans une prière commune et si c'est dans la volonté divine de vous rétablir et par mon intermédiaire, rien n'y fera obstacle. Presque de suite elle ressentit une action, allant en augmentant, au point de la faire crier, absolument, disait la patiente, comme si on lui eût introduit un instrument dans le doigt. Très enchantés, tous deux de ce début, elle me quitta. Je lui défendis énergiquement de toucher l'eau avec le doigt malade, au risque de compromettre le traitement. Les visites, les premiers temps, furent presque quotidiennes, puis elles s'espacèrent pour ensuite nous contenter d'un traitement à distance à des heures convenues. Elle ressentait, du reste, autant d'effet que chez moi. Sur ces entrefaites, je me suis absenté pendant un mois dans l'île de Jersey, l'action ne s'est pas interrompue pour cela ; elle s'est intégralement maintenue.

A mon retour nous constatons un grand mieux. Le doigt s'asséchait, une croûte commençait à se former.

Un jour je la vis arriver désolée. « Mon Dieu, me disait-elle, mon doigt recommence à suppurer. » J'en étais tout déconcerté. Enfin elle finit par m'avouer

son imprudence : se croyant à peu près guérie, elle pensait pouvoir se permettre de laver quelques petites dentelles. Immédiatement l'humeur reparut. Elle venait de couper la communication entre elle et moi. Après mes justes reproches, nous réussîmes à la rétablir.

Enfin, au bout d'environ dix mois de soins suivis, la guérison fut complète.

Plusieurs observations remarquables ressortent de ce traitement :

1° Jamais je n'ai touché le doigt malade, je me serais bien gardé d'une telle imprudence ;

2° Même cette dame, non plus, je n'ai eu besoin de la toucher ; le contact direct n'était pas nécessaire ;

3° La distance, quelque grande qu'elle fût, n'entravait absolument rien. Toujours le fluide guérisseur arrivait à destination ;

4° Ce qui prouve la communication réelle et permanente entre la malade et moi, c'est le fait de l'avoir coupée en n'observant pas ma recommandation : celle de s'abstenir de tremper le doigt dans l'eau ;

5° Le fait le plus extraordinaire de tous ceux que nous venons d'énumérer : celui de traiter avec le membre correspondant à celui du malade, non seulement pour cette dame, mais dans tous les autres cas.

Pour cette dame, c'était le deuxième doigt de ma main gauche qui s'engageait. J'y sentais le travail occulte du fluide, opérant ensuite dans le même organe de la patiente.

Passons à un autre cas où, encore une fois, j'eus le bonheur de réussir et considéré comme incurable par la médecine.

Il s'agissait de varices très douloureuses dont souffrait une dame depuis vingt-cinq ans. Son fils alla voir une sommité, médecin en chef d'un de nos grands hôpitaux. Non seulement il la déclara incurable, mais il ne voulut pas même prescrire aucun remède ; cette dame ayant l'estomac brûlé par tout ce qu'elle avait pris pour combattre son mal.

Etant d'une grande sensibilité, elle sentit immédiatement, quoique ne la touchant pas, l'action magnétique qui, cette fois, s'opéra par les jambes où je ressentis et cette action et le mal, au point de pouvoir le décrire en détail, sans aucun renseignement préalable. A peu près comme peuvent le faire les sujets endormis ; tandis que je restais, au contraire, bien éveillé, dans mon état normal.

Je n'avais même pas besoin de voir fréquemment la malade. Le traitement se continuait à distance. Il suffisait de nous absorber dans une pensée commune et même, chose encore plus extraordinaire, cela ne s'imposait pas. Souvent je sentais le travail occulte dans les moments les plus imprévus. Comme d'ailleurs cela arrivait dans tous mes traitements. Une fois la communication établie, le travail mystérieux s'accomplissait, pour ainsi dire, à mon insu.

Bref, pour conclure, le résultat fut des plus heureux. Cette dame, maintenant, marche avec la plus grande facilité ; tandis qu'auparavant, pour monter ou descendre les escalier, ne pouvant plier les jambes, elle éprouvait de grandes

souffrances.

Néanmoins, pour nous maintenir dans la vérité absolue, les varices n'ont pas disparu, mais, n'en souffrant plus, pour cette dame elles sont comme inexistantes.

Passons sur une grande quantité de maux légers enlevés presque instantanément. Arrêtons-nous pourtant sur un de ceux-là :

Une jeune dame amie, chez qui j'étais en visite, était dans la plus grande désolation. S'étant foulé la jambe, fervente de la déesse Terpsichore, elle était empêchée d'aller à un bal.

Je vais vous enlever votre foulure, lui dis-je. Elle me regarde ébahie, absolument ignorante et de ce que j'allais faire et de toutes les questions d'occultisme, ne sachant même pas que je m'en occupais.

Comme d'habitude je ne la louchai pas, néanmoins elle sentit tout de suite une action dans sa jambe, s'écriant effrayée : « mais qu'est-ce que vous faites, vous me faites peur ! » Ne craignez rien, chère Madame, dans deux jours vous pourrez aller au bal. Enlevez votre bandage, il n'est plus nécessaire, et, si votre mal vous reprend, il vous suffira de penser à moi, il se dissipera.

Quelques jours après, je la revis. Elle a pu aller au bal. A un moment donné, ayant abusé de sa passion favorite, elle recommença à souffrir, me raconta-t-elle. Son mari lui rappela ma recommandation : de penser à moi. Cette idée ne lui était pas venue, tellement elle lui semblait extravagante. Elle fit ce qu'on lui dit et put se remettre à danser, sans éprouver aucun malaise.

Relatons encore deux faits où la communication, entre la tierce personne et moi, s'est établie à l'insu de l'un des deux :

On se trouvait dans une réunion consacrée à l'examen des phénomènes de l'occultisme. Cette fois il ne s'agit pas d'une dame. On ne pourra donc pas m'objecter, pour prouver l'effet exclusivement nerveux subi par le patient, agissant, par conséquent, plus sur le moral que sur le physique, l'extrême sensibilité du sexe féminin dont l'imagination est plus facile à frapper, là où l'homme demeure inaccessible à ces influences.

Au moment du départ, à la fin de la réunion, une des personnes présentes, médium d'un grande sensibilité, laissa tomber un objet. On prit un lourd flambeau en cuivre, à plusieurs branches, pour l'éclairer dans ses recherches, contre lequel, au moment de se relever, il se donna un coup violent à la tête. Il jeta un cri aigu et l'assistance avec lui. On le croyait contusionné au front. Qu'avez-vous ? lui demanda l'entourage— « Mais, rien », fit-il, tout étonné et tout le monde de même, « je ne ressens plus rien ».

Voici ce qui était arrivé, au moment du choc, j'en reçus immédiatement la communication, et, à l'insu de ce Monsieur, l'effet s'en dissipa de suite. Je fis connaître la raison de cette impunité, ce qui intéressa au plus haut degré.

Le deuxième cas concerne encore notre sexe. Cette fois, c'est à mon insu que je subis l'influence. Elle fut provoquée par le malade, et quoique, pas plus que pour les autres personnes, je ne sois autorisé à le nommer, je me permets de

lever la consigne. D'avance, j'en suis sûr, je serai excusé. Il s'agit de M. Clottu, celui-là même auquel nous devons l'intéressant problème inséré dans le chapitre IV : Le plan divin.

Depuis quelque temps je commençais à souffrir de la vessie, sans pouvoir m'en expliquer la cause. Cet état se prolongeant, j'étais sur le point d'aller consulter un docteur, lorsque je reçus une lettre de Porrentruy, dans laquelle mon ami me fit connaître que, depuis quelque temps, il était alité par une maladie de vessie. Lorsqu'il souffrait de crises aiguës, étant resté très frappé de nos entretiens et des expériences auxquelles il avait assisté, il pensait à moi, il m'invoquait et toujours, m'écrivait-il, mes douleurs s'apaisaient.

Je reconnus alors le motif de mes atteintes. Elles se passèrent sans recours médical, n'ayant aucune affection de ce genre.

Mais notre pouvoir curatif ne s'arrêtait pas là. Il a même pu influencer des animaux :

Un de mes amis possédait un gros chien de chasse qui était tombé dans une attaque de paralysie. Il se traînait en jetant des cris. Dès ma première visite je réussis à le faire marcher. Trois ou quatre fois encore je retournai le voir ; après quoi il a été parfaitement remis. La brave bête devait avoir conscience de ces effets bienfaisants, il est permis de le supposer, car, chaque fois, lorsque je me disposais à partir, elle se mettait devant la porte, s'appuyant contre moi pour entraver mon départ. Elle avait l'air de dire : « Ne pars pas, tu me fais tant de bien. »

Nous avons choisi des faits de genres différents, afin de les opposer à nos détracteurs, les mettant tous sur le compte de l'imagination. Ils nient absolument toute action de cette espèce et l'attribuent uniquement à la suggestion. Ils ne croient qu'aux moyens médicaux et chirurgicaux, quoique bien souvent ils échouent.

Evidemment, nous, non plus, nous ne réussissons pas toujours ; mais, pas plus que pour la Science officielle, est-ce une raison de rejeter le tout en bloc ? Nous ne sommes pas aussi exclusifs. Il ne s'agit pas de supprimer la médecine, de faire table rase des fortes études auxquelles se livrent ses praticiens pour notre plus grand profit, amenant tant d'intéressantes découvertes, toujours de nouveaux progrès. Loin de là ! leur pouvoir, leur savoir sont réels, mais, ce que nous leur reprochons, c'est cette méconnaissance en ce qui nous touche. D'ailleurs, ni eux ni nous, nous ne pouvons dépasser de certaines limites tracées par une puissance supérieure. Tous nos efforts restent alors vains. Ce qui ne prouve ni l'incapacité de la médecine, ni la nôtre, mais simplement que là, comme en tout, nous devons nous incliner devant une volonté au-dessus de nous, dirigeant tout. Volontiers, donc nous reconnaissons la nécessité de recourir à la médecine elle a sa haute raison d'être et, dans bien des cas nous l'avouons parfaitement, elle s'impose ; mais, souvent, au contraire, nous avons pu réussir là où les moyens matériels étaient inefficaces. Certainement, le jour où l'on se départira de cette intolérance à notre égard, le concours des deux méthodes réunies pourra n'être que bienfaisant pour le malade Incontestablement, à mesure que le niveau moral

s'élèvera la santé générale s'améliorera, s'affinera. Toujours le mens sana in corpore sano. Forcément, alors, le recours aux moyens curatifs matériels s'amointrira au profit du traitement par le fluide.

Pour en revenir à nos contradicteurs, se cantonnant dans leur obstination, attribuant tout à la suggestion, afin de pouvoir déclarer inexistante la réalité des faits, nous leur demanderons :

1° Comment l'imagination peut-elle suffire pour arrêter l'écoulement de l'humeur dans un doigt ? pour y faire éprouver la douleur d'une opération ? La communication permanente entre cet organe et moi, son interruption au contact de l'eau ne fournit-elle pas, au contraire, la preuve la plus positive d'une action réelle ?

2° Les douleurs provenant des varices peuvent-elles se guérir par suggestion ?

3° Montrons-nous larges, négligeons la foulure à la jambe. Elle peut se classer parmi les maux légers, quoique la médecine requiert huit jours au moins de repos absolu. Admettons, pour être conciliant, une part de suggestion. Elle ne suffit pourtant pas pour expliquer la disparition du mal ; car cette dame ignorait complètement ce que j'allais faire, elle n'en pouvait donc être frappée, surtout d'avance. Je n'exécutais aucun mouvement, je ne faisais que concentrer ma pensée. Au reste, le moral, autrement dit la suggestion, intervient aussi dans les traitements médicaux où les remèdes agissent mieux quand on y a confiance. Mais là non plus, elle ne suffit pas ; car souvent, malgré cela, ils demeurent inefficaces.

Arrivons aux deux cas où, dans le premier (le coup reçu au front), le patient n'avait pas connaissance de mon action et, dans le second (le mal de la vessie), où le contraire eut lieu. Je subissais l'action, le malade opérait. Cela ne peut donc plus s'attribuer ni à l'imagination, ni à la suggestion, puisque entre les deux parties il n'y avait nulle entente. Nos pensées n'auraient pas pu se fixer sur ces sujets sans cette entente préalable. Encore moins, en l'absence de toute convention, aurions-nous pu éprouver les effets ressentis avec cette spontanéité.

Je sais d'avance ce qu'on peut nous répondre ; car ces messieurs ne sont jamais embarrassés. Rappelons-nous la boule de cuivre. On va nous dire : c'est de la suggestion à distance. Il y en a en effet, et, cette affirmation, est déjà un commencement, malgré tout, d'un aveu d'une action occulte, imperceptible par sa subtilité. Mais ce n'est pas que cela ; elle est en même temps curative, donc elle a aussi un pouvoir matériel. Autrement, comment expliquera-t-on la guérison du chien. A-t-il été suggestionné aussi ?

Par les exemples choisis à dessein, nous constatons la sensibilité des deux sexes des êtres de tous les règnes à l'influence magnétique. Elle est plus ou moins grande selon le degré de l'avancement, surtout parmi les hommes où, en résistant, on peut l'entraver. Le fluide humain, tout comme le fluide électrique, purement matériel pourtant, a ses lois. Celui-ci aussi, dans de certaines conditions, on en peut interrompre le cours.

L'action magnétique sur les animaux est favorisée par leur passivité, elle agit plutôt sur les animaux supérieurs. Inconsciemment entre eux, ils en usent. La

fascination du reptile sur sa proie n'est pas autre chose.

Essayons maintenant de formuler une théorie sur ce don étrange de guérisseur :

Nous l'avons dit, c'est toujours avec l'organe correspondant à celui du malade que nous traitons. Nous y ressentons les effets de son mal, ce qui nous permet de le décrire. Bien entendu, nous ne les éprouvons que de manière très atténuée, non plus nous ne courons aucun risque d'attraper la maladie ; autrement ce don de guérir serait comme inexistant, car dès la première opération nous serions obligés de nous arrêter. Nous restons complètement indemnes ; ce n'est que sous l'influence du traitement que nous sommes impressionnés, celle-là s'arrête en même temps que celui-ci. Que ce soient des battements de cœur ou des douleurs dans cet organe ou dans d'autres, toujours très atténués, nous l'avons dit, rien ne persiste une fois le traitement achevé. Tout le monde, plus ou moins, par l'imposition de la main, peut obtenir quelque effet curatif s'il en a le ferme désir ; soit sur lui-même, soit sur les siens et même sur des tiers. Cet effet est proportionné à l'avancement de celui qui opère, pouvant aller depuis le degré à peine perceptible jusqu'à une grande puissance ; jusqu'à même pouvoir agir sans attouchement et à distance. Plus on s'élève moralement et plus cette action curative s'accroît. L'exercice, en outre, contribue à la développer. Bien des maux, sans autre recours, peuvent se dissiper ainsi et, fréquemment, on peut, sans prendre aucun remède, devenir son propre médecin. Ce qui n'implique pas l'inutilité, soit des remèdes, soit du docteur. Nous l'avons suffisamment affirmé, la science médicale a sa haute raison d'être, comme tout ce qui est.

Il ne s'agit pas plus de la supprimer que la religion, lorsque nous déclarions qu'avec les progrès de la philosophie, le jour viendrait où chacun sera son propre prêtre. Et, pour en revenir à notre thèse, les médecins, pendant une bien longue période, seront encore nécessaires, avant que l'humanité en soit arrivée au degré de perfection morale, la dispensant de toute aide matérielle ou fluidique.

Notre façon de traiter est toute spéciale. Beaucoup de personnes pratiquent le magnétisme curatif, sans jamais éprouver la communication du mal dans l'organe correspondant. Ils agissent sur place, le malade étant présent, non à distance, par la pensée seule ou par la transmission de celle du patient. L'action, dans ces cas, ne s'exerce exclusivement que par l'imposition des mains.

D'où vient donc notre faculté particulière ? Voici notre théorie : Lorsqu'on est possédé par le désir du bien à un haut degré, au point d'accepter la souffrance d'autrui pour le soulager, on acquiert un rayonnement capable, par l'effet seul de la volonté, sans attouchement, d'agir sur son prochain. Non seulement nos effluves radiant extérieurement agissent sur le malade, mais l'ambiance spirituelle du médium guérisseur y apporte son précieux concours. C'est donc par une double action que le traitement se fait : celle due au rayonnement fluidique de l'opérateur, assisté par son entourage invisible : celui des esprits.

Nous l'avons souvent répété au cours de cet ouvrage ; nous attirons des esprits de notre catégorie. Ils nous environnent, nous inspirent, nous assistent dans nos travaux, quelle que soit leur nature et, comme ils ont un pouvoir de pénétration

infini, cela leur permet, auprès des malades, d'agir sur les parties les plus intimes de leur constitution. De là ces effets, ces cures, considérés à bon droit comme des miracles, à nos yeux ; car, en réalité, ils n'existent pas. La Nature ne déroge jamais à ses lois ; elle agit en vertu de celles dont la subtilité nous échappe, sur lesquelles nous ne pouvons pratiquer aucun contrôle. Aussi notre action, notre faculté de guérir, l'exerçons-nous, sans pouvoir en pénétrer le mystère ; mais elle existe, puisqu'elle opère, et nous dirons avec le philosophe : « Je suis, donc j'existe ».

Ce pouvoir bienfaisant, par conséquent, procède de nos tendances vers le Bien. Plus elles sont grandes et plus il grandit ; car, nous ne saurions trop le redire, la plus grande puissance de la Création c'est : le Bien. C'est lui qui la gouverne, la domine, y amène tout ce qui est. Le Mal n'est qu'une phase transitoire, passagère, sans durée. Seul le Bien subsiste, subsiste éternellement.

Que devant ces affirmations si catégoriques les pauvres d'esprit, dans leur courte vue, les accueillent avec des haussements d'épaule : que nous importe ! Leurs jugements mesquins s'arrêtent à la Terre et là-dessus ils basent leur conception de l'Univers. Ils voient le mal, la souffrance, l'injustice régner en maîtres ici-bas et partent de là pour édifier des systèmes d'où sont sortis la croyance au Diable, à l'Enfer, au Purgatoire, etc., tant d'autres niaiseries si nuisibles à la vraie foi. Comme s'il y avait une comparaison possible !

Notre Terre, si vaste à nos yeux, petit trou d'épingle dans le ciel. Elle est, par rapport à l'Infini, ce qu'est notre existence comparativement à l'Eternité.

Peut-on porter le jugement d'un siècle sur une seconde ou celui de notre Terre, si nous ne la connaissons pas, sur une étroite impasse ? Et encore nos comparaisons, dans l'impossibilité d'en pouvoir établir d'autres, sont elles incomplètes, ne peuvent-elles approcher que de très loin l'Eternité. Malgré tout, l'évaluation, quelle que soit son énormité, est possible entre une seconde et un siècle, entre la Terre et une impasse, mais entre notre brève durée et l'Infini de l'espace et du temps, il ne peut y en avoir, il n'y en aura jamais. Tout s'y absorbe, tout s'y meut sans fin, stimulé, toujours aiguillonné par le besoin irrésistible du Progrès, du perfectionnement, en un mot par la force du Bien dont la source est en Dieu, perfection infinie, illimitée.

Et en examinant avec toute la profondeur nécessaire ce grand sujet, on est conduit à cet aphorisme : Le Mal n'existe pas.

Hâtons-nous de le justifier, car aux yeux du lecteur, cet énoncé doit paraître une énormité. Néanmoins, si nous le considérons au point de vue de l'Infini, cela devient évident, nous sommes dans la Vérité, comme nous allons le démontrer.

Déjà, nous le savons, ni l'espace, ni le temps, en envisageant ces deux éléments en dehors de nous, n'existent ; car ils sont absorbés par l'Infini et par l'Eternité devant lesquels ils s'évanouissent : une seconde, des milliards de siècles ; un point ou tout l'énorme espace occupé par notre constellation sont équivalents devant l'Incommensurable.

Si du domaine matériel nous nous transportons dans le spirituel, nous y trouvons les mêmes rapports.

Dans celui-là, le temps, l'espace n'existent que proportionnellement à nous, à tout ce qui est limité. De même, le mal, évidemment indéniable pour nous, pour tous les êtres organisés, auquel ils sont soumis, par lequel ils sont forcés de passer, avec toutes les conséquences qu'il entraîne, est donc existant aussi. Mais il ne l'est que pour nous, pour toutes les créatures animées. Vis-à-vis de la Perfection absolue, illimitée, il est dans une situation analogue à celles du temps et de l'espace devant cet autre absolu, l'Infini. Comme eux, moralement, il s'y perd, s'y absorbe, car tout et tous y sont attirés, amenés vers cette perfection : le mal n'étant qu'essentiellement transitoire. En effet, plus nous avançons, plus nous sommes pénétrés de cette Trinité, de ces trois Infinis, qui composent notre essence spirituelle.

Grâce à cette façon de raisonner d'une logique irréfutable, il nous est donné de comprendre, d'admirer la justice parfaite du plan divin sous un autre aspect où, là aussi, en se contentant d'une observation superficielle, on conclut faussement à l'injustice. On nous oppose : en admettant même la réalité de ce bonheur, malgré tout, les êtres existant avant nous depuis des temps d'une durée inimaginable ou ceux venant après nous, ont ou auront joui infiniment plus ou moins longtemps que nous de ce bonheur, ce qui est injuste ; tous ayant droit à sa répartition égale. L'objection est fausse, provient, comme nous l'avons dit, d'un jugement superficiel. Puisque le temps n'existe pas devant l'Infini, auquel tous les êtres du passé, du présent ou de l'avenir accéderont, qu'importe le moment où ils auront été créés. Cette différence ne compte pas, elle disparaît complètement devant l'Eternité. Tout donc est juste et distribué avec une égalité parfaite, aussi bien pour les êtres du passé, soit avant l'existence de la Terre, comme pour nous ou pour ceux, venant après la fin de notre monde, de notre constellation, ou des mondes qui leur succéderont. Tous nous avons commencé, passé par les mêmes phases pour arriver aux mêmes aboutissements.

Nulle part, on le voit, ne peut se découvrir la moindre fissure dans l'œuvre magnifique et parfaite de la Création. A condition toutefois, de se hausser au niveau de sa grandeur et de tenir compte de l'élément spirituel.

Encore une fois, l'importance du sujet nous a entraînés bien loin ; revenons à notre théorie. Elle est, nous ne dirons pas : vraisemblable, mais vraie. Nous pouvons le soutenir énergiquement, surtout depuis les découvertes des substances radioactives ayant des propriétés dont on n'avait aucune idée autrefois. Elles auraient soulevé les moqueries contre celui, assez audacieux pour oser affirmer l'existence de telles matières, qui en aurait eu l'inspiration anticipée. Maintenant on trouve cela tout naturel. Nous savons qu'elles émanent des effluves invisibles pour nous, néanmoins très actifs dont les effets sont très dangereux.

A plus forte raison, ces propriétés, possédées par la matière inerte, devons-nous en être dotés ; mais au lieu d'agir toujours de la même manière, sans discernement dont la matière est incapable, ces effluves, chez nous, non seulement sont humanisés, mais doués des qualités que nous désirons leur affecter. Si nous les voulons bienfaisants, ils le seront et dans la mesure où notre degré d'avancement, moral surtout, permet d'y arriver. Ainsi s'obtiennent ces

effets salutaires sur les malades par ceux dont la supériorité morale leur confère un pouvoir guérisseur. Jésus opérait de la sorte et d'autres, avant et après lui, ont agi identiquement. De nos jours nous continuons.

Mais de même que partout le mal côtoie le bien, on peut user ou abuser des meilleures choses. Il en est ainsi pour le magnétisme purement expérimental ou curatif. Le magnétiseur peut inciter son sujet aux meilleures ou aux pires actions ; toujours il obéira invinciblement, inconsciemment.

Quant il s'agit de doter ses effluves de qualités curatives, bienfaisantes, cela s'accomplit. Mais on peut aussi les rendre malfaisantes.

Et voici, à ce sujet, un fait rapporté par le docteur Récamier, une sommité de la Faculté de Paris. Quoiqu'il fut d'une hostilité irréductible pour tout ce qui touche aux sciences occultes, s'étendant jusqu'au magnétisme, il convient de rendre hommage à la bonne foi qui anime son récit, d'autant plus croyable à cause de cela :

Me trouvant, il y a quelques années, dans un village de la basse Bretagne, je fus consulté par un paysan et sa femme, à propos d'un bruit de ferraille que le mari entendait chaque nuit, à une heure déterminée, et si rapproché de ses oreilles, que cette musique étrange semblait résonner dans son cerveau. La femme, couchée sur le même lit que le métayer, n'entendait rien. Le pauvre homme ne pouvait plus dormir. « As-tu des ennemis ? » lui demandai-je. — Il y a le forgeron qui m'en veut, dit le paysan, parce qu'il me doit de l'argent, mais il demeure à l'autre bout du village. Ce n'est donc pas le forgeron, n'est-ce pas, Monsieur ? »

— A ce renseignement je fis un geste d'indignation ; toutefois je me tus et congédiai le Bas-Breton, en lui promettant que le bruit allait cesser. Aussitôt je mandai secrètement le forgeron. C'était un gaillard un peu niais et plein d'assurance.

« Que fais-tu tous les soirs à minuit ? » lui demandai-je, en le regardant d'un air sévère. Le forgeron ébahi, nia tout d'abord ; il ne soutint pas cependant mon œil interrogateur. « Ma foi, Monsieur, répondit-il enfin, je cogne à minuit sur mon chaudron, pour taquiner le citoyen N... à qui j'en veux, Mais vous n'êtes pas voisins, il lui est impossible d'entendre. — Oh ! Monsieur, je crois que si. »

M. de Mirville, déjà cité dans le chapitre XIII (Les animaux), n'est pas convaincu du scepticisme du docteur Récamier : « Le docteur, dit-il, a tout simplement peur de l'agent qu'il reconnaît. Tel est, au reste, le jugement qu'il développait et motivait souvent dans des conversations particulières et tout dernièrement encore devant nous-mêmes. »

Et, ajouterons-nous, le fait seul d'avoir mandé auprès de lui le forgeron, le confirme amplement. S'il avait été aussi incrédule qu'il voulait le paraître, cette démarche, il ne l'aurait jamais faite. Il se serait contenté de considérer le métayer comme un fou, selon la façon habituelle, lorsqu'une chose dépasse notre portée ou contrarie nos idées préconçues. Il n'aurait pas recherché plus loin.

Quant au forgeron, il faisait ce qu'on appelle de la magie noire, sans s'en

douter. Dans tous les domaines, comme dans celui-là, nous agissons de même. Nous n'avons pas besoin, fort heureusement, de connaître les lois en vertu desquelles sont mises en œuvre les forces de la Nature, pour les utiliser, les faire servir à nos besoins. Seulement, ce dont le bonhomme ne se doutait pas non plus, c'était le danger auquel ses pratiques malfaisantes l'exposaient lui-même, car il y a toujours un retour, un juste retour de nos agissements bons ou mauvais.

Les effluves saturés de mauvaises intentions, pour les faire parvenir à son adversaire nécessitaient un concours occulte malfaisant dont il s'entourait à son insu, et certainement, comme ici-bas, lorsque, pour l'exécution de nos mauvais desseins nous faisons appel à des êtres inférieurs, tôt ou tard nous en devenons victimes à notre tour.

La ligne droite sera toujours la meilleure.

Ici nous voulions terminer cet appendice et garder le silence sur un autre fait dont nous avons connaissance, tellement il nous paraissait absurde, impossible, extravagant. Mais il vaut mieux ne rien omettre, ne rien éluder, surtout dans l'étude de ces matières, où, en raison de notre corporéité, nous sommes fermés à leur analyse. Tout, par conséquent, nous y paraît étrange, inacceptable, à cause de leur inaccessibilité dans notre état présent. Est-ce un motif pour en refuser l'examen ? Nous penserons toujours que non. Notre ouvrage entier, d'ailleurs, y est consacré, et ces considérations me font passer outre mes scrupules.

Voici donc le fait en question. On en pensera ce qu'on voudra. Moi-même j'avoue mon incapacité pour l'expliquer ; mais si, comme le disait avec tant de justesse le sceptique témoin de la guérison de la boiterie des moutons, nous pouvions le vérifier une centaine de fois, on serait bien obligé de l'admettre, tout en ignorant la loi :

Nous nous trouvions dans la Creuse où, de divers côtés, on nous assurait que, lorsque la personne soignant les ruches venait à décéder, les abeilles se laissaient mourir. Ce fait est déjà suffisamment bizarre, mais voici ce qui l'est bien davantage, moins croyable encore : Pour éviter la mort des insectes et, par conséquent, un grand préjudice au propriétaire des ruches, il suffit d'attacher à chacune d'elles un bout d'étoffe noire. On appelle cela : endeuiller les ruches. Ainsi on préserve ces industrieuses bestioles, on les garde en vie.

On m'a cité un riche propriétaire de ruches ayant négligé cette précaution après la mort de son employé, à la suite de quoi, les abeilles s'étant laissé mourir, il se voyait privé d'une de ses principales ressources.

Ne m'étant pas tenu aux seuls récits de cette contrée, je me suis renseigné ailleurs. En Bourgogne et dans d'autres parties de la France, le fait de l'endeuillement est aussi connu et pratiqué. De même en Suisse et probablement, quoique je n'aie pas pu pousser plus loin mes investigations, dans d'autres parties du monde.

Faut-il se contenter de ces simples affirmations ? Evidemment ce serait insuffisant ; mais, malgré son étrangeté, si un nombre suffisant d'expériences en venait constater la réalité, il faudrait bien s'incliner. La plus élémentaire bonne foi nous y oblige et, jusqu'à nouvel ordre, nous devons nous tenir dans l'expectative,

car, tout en reconnaissant une certaine intelligence aux abeilles, nous n'en connaissons pas les limites.

Sans verser dans une crédulité illimitée, nous sommes néanmoins obligés d'avouer que de tous les côtés nous sommes entourés de merveilles et de mystères autrement déconcertants, extraordinaires que celui dont il est question. Toute la création en témoigne et, par-dessus tout, le miracle de la génération s'accomplissant automatiquement, depuis nous jusqu'aux êtres les plus primitifs. Tout germe contient virtuellement son devenir.

Ainsi l'œuf, qu'on y réfléchisse bien, ne contient pas la poule, mais le germe invisible, imperceptible appelé à l'engendrer. Son contenu ne constitue que la nourriture de ce germe, au moyen de laquelle il se développe, acquiert tout ce qui est nécessaire à son organisme futur. Qu'il s'agisse de la procréation de la poule ou d'énormes mastodontes, comme l'éléphant, l'hippopotame, etc., etc., c'est toujours, au début, ce germe informe, invisible qui est à la base.

Mais la genèse ne s'opère que dans de certaines conditions : il y faut d'abord l'union sexuelle qui féconde le germe. Cela seul ne suffit pas. Lorsque celui-ci est ainsi préparé, fécondé, la génération ne s'opérerait pas sans l'adjonction du principe spirituel. C'est le foyer qui le fait vibrer, provoquant des attractions et des répulsions. Tout est ainsi constitué dans la Nature, par vibrations attractives et répulsives ; mais il y faut cette Trinité : mâle, femelle et principe spirituel ; comme nous l'avons déjà démontré, pour l'action toute matérielle du galvanisme où, non plus, il suffirait de plonger un objet dans un bain saturé de sels minéraux, s'il ne s'y adjoignait l'action vibratoire d'un courant électrique. De même le foyer d'une machine à vapeur, sans lequel, non plus, aucun mouvement ne se produirait.

C'est ainsi qu'il nous est possible de comprendre, d'expliquer, non seulement l'étonnante merveille, restée insoluble, de l'exécution de la pensée, mais encore l'action curative produite par le seul effet de notre volonté. Elle n'est pas, celle-ci, comme on l'a cru à tort, une abstraction pure et simple, mais une entité réelle. Il nous suffit de vouloir, pour transformer cette émanation invisible, impalpable en actes matériels de la plus grande énergie : comme le soulèvement, le transport de poids considérables ; l'exécution de travaux nécessitant une grande force.

Et pourtant, quelle distance considérable entre la source : cette frêle, cette immatérielle volonté, et le résultat : cette force déployée !

Or, pour accomplir ces actes, il a fallu commencer par les penser, et, de suite, cette pensée, incapable, à cause de sa ténuité, au-dessus de toute imagination, d'exécuter elle-même ces rudes travaux, par ses ondulations provoque des vibrations qui se transmettent à la machine organisée pour les capter : notre corps dans l'espèce. Celui-ci, avec une docilité admirable, y obéit invinciblement. Quelle que soit l'injonction reçue, elle se transmet infailliblement à l'organe auquel elle s'adresse et, suivant le besoin, met en mouvement tel ou tel membre de cette admirable machine : le corps. Sur son commandement et, sans même nous douter du mécanisme mis en œuvre par le fonctionnement de la pensée, tellement il est parfait, nous remuons les pieds, les mains, les yeux, etc.

Ces ondulations, évidemment, diffèrent suivant le membre vers lequel elles se

dirigent et, puisque notre pensée leur donne cette qualité spéciale à chaque fonction, elle en est donc capable. La preuve est indéniable ; jusqu'aux positivistes, les plus endurcis sont bien obligés d'en convenir. Par conséquent, lorsque nous disions que pour obtenir des effets curatifs il suffit de le vouloir, nous n'avancions rien d'hypothétique, nous étions dans la Vérité, car, aussi bien que pour les effets matériels, plus encore pour ceux des domaines intellectuel et moral, la pensée doit-elle pouvoir doter ses vibrations des qualités nécessaires et toujours, bien entendu, proportionnées à la valeur de celui qui les projette.

Pour confirmer davantage encore la réalité de la différence de ces ondulations, suivant leur but, prenons un exemple matériel dans une des branches de la physique : l'acoustique où l'illustre physicien allemand Helmholtz s'est spécialisé. Il démontre, et d'autres après lui, que les ondes sonores d'un même son, quoique à une hauteur fixe de l'échelle musicale, n'ont pas que des vibrations dans un sens unique. Il varie suivant l'instrument qui les émet, ce qui constitue son timbre et avec une telle exactitude que, sans même le voir, l'oreille le reconnaît. Ces ondulations se répandent dans toutes les directions d'une salle et, quel que soit le nombre des auditeurs, quoique invisibles, imperceptibles à tous les sens, sauf à celui de l'ouïe, parce qu'à lui seul elles sont destinées lui communiquant des vibrations identiques à ces ondulations l'oreille non seulement perçoit avec une netteté parfaite le son, mais l'instrument d'où il émane. S'il s'y joint un orchestre, les ondes provenant de l'ensemble des instruments, tout en s'harmonisant, comme le ferait un liquide assaisonné de plusieurs substances qui se combinerait sans se confondre, ces ondes, néanmoins, restent distinctes et nous parviennent avec la même exactitude.

De même pour les autres sens : à chacun d'eux correspondent des vibrations d'une nature particulière, perceptibles seulement par celui-ci. Celles affectant la vue ne pouvant l'être que par elle, et ainsi de suite.

Nous sommes donc parfaitement fondés à attribuer les actes de la pensée et ceux de la guérison exécutés par son fait à une cause semblable : la différence des vibrations.

Et si nous nous élevons plus haut, nous pouvons comprendre, en constatant l'efficacité, la réalité de ces effluves, comment, émanant de la source divine, toute-puissante et parfaite, elles peuvent engendrer la Création, et la diriger avec une puissance irrésistible.

Que l'aristocratie, positiviste, tous nos illustrissimes barbus académisés se refusent à l'admettre, cela n'empêche absolument rien, et si une chose a lieu de nous étonner, c'est leur scepticisme aveugle, obstiné. Moins que tout le monde, ils devraient se montrer si intraitables, en présence de tant de nouvelles découvertes nous révélant le travail occulte des fluides, comme le sont, par exemple, les ondes hertziennes, pouvant provoquer à de grandes distances les effets les plus puissants, les plus inattendus, pourvu qu'elles soient mises en présence d'un appareil capable de les enregistrer.

Or ces ondes ont existé de tout temps, depuis des millions d'années, depuis la création de la Terre et avant, de toute Eternité. Personne ne le savait. Elles

étaient, pour ainsi dire inexistantes... pour nous. Ce n'est que maintenant, grâce au progrès de la Science, que nous commençons à pouvoir nous rendre compte de l'existence de ces courants imperceptibles à nos sens, à les utiliser, dont nous sommes entourés de toutes parts, toujours en mouvement, toujours en activité, sans se confondre, restant parfaitement distincts, se comportant comme ceux des masses liquides, exécutant mystérieusement leur travail dont il nous est seulement possible de constater les effets.

Les fluides, d'ailleurs, il est impossible de les contester, mais, par une aberration incompréhensible, on nous les renie, quand, au contraire, étant les êtres les plus élevés de la Création terrestre, nous devons en être encore plus et mieux pourvus. Mais ce non-sens n'arrête pas nos doctes négateurs et ils n'ont pas assez de quolibets, de gorges-chaudes quand nous parlons du fluide humain, de son action dans les expériences magnétiques purement spéculatives ou curatives.

Et pourtant c'est incontestable !

Les effets extraordinairement salutaires du fluide électrique sur la génération ont été expérimentés et sont connus. Il agit sur tous les êtres organisés, depuis ceux du règne végétal jusqu'à nous, sans qu'on ait pu découvrir encore la loi de ce travail mystérieux.

Citons quelques exemples dans les trois règnes :

Vers le milieu du XVIIIe siècle, des biologistes, des physiciens, notamment Membray, l'abbé Nollet et jusqu'au conventionnel Marat, ont soumis quelques plantes à l'action électrique. Elles grandissaient plus rapidement et même hors de saison.

Constataion analogue dans le règne animal.

Capriati constituait séparément deux lots de 26 têtards, chacun de la même provenance et dans la même eau bourbeuse. L'un de ces lots était soumis à l'influence électrique, l'autre servait de témoin. Les têtards électrisés étaient complètement transformés en grenouilles au bout de vingt-cinq jours. Quotidiennement on pouvait constater les progrès. Les têtards témoins n'y arrivaient qu'au bout de trente-sept jours.

Mais voici plus péremptoire encore :

L'anatomiste italien Piccinini a fait cette curieuse expérience : à trois centimètres de son extrémité, il coupa la queue à seize tritons dont il fit deux lots, l'un servant de témoin à l'autre. L'un des deux fut soumis à un courant d'électricité statique. L'expérimentateur eut la surprise de constater qu'après soixante jours, les têtards électrisés avaient un moignon caudal de vingt-cinq millimètres, c'est-à-dire presque complètement reconstitué. A ce moment, il n'était que de deux à trois millimètres chez les têtards témoins.

De même les œufs sont sensibles à l'influence électrique. Ceux des vers à soie soumis à un courant éclosaient plus vite, nous rapporte Chaussier, vers la fin du XVIIIe siècle. En outre les vers étaient plus gros, plus vivants que les autres, leur mortalité était moindre, ils faisaient des cocons plus volumineux.

Et dans notre règne :

Verdiani soumettait à l'action électrique de jeunes nourrissons qui, sans cause apparente, maigrissaient progressivement. A la suite de ce traitement, ils reprenaient, leur poids augmentait de 95 grammes par semaine.

Même sensibilité chez l'homme fait : si l'on se plonge dans un bain électrisé, en peu d'instant on provoque une élévation de température causée par l'accélération de la circulation et la combustion des principes nocifs contenus dans notre constitution. Toute la vie cellulaire en est favorisée. Aujourd'hui ces faits sont courants et connus depuis longtemps par l'électro-thérapeutique.

Or, puisque le fluide électrique peut engendrer de tels effets, pourquoi le nôtre serait-il incapable d'en produire, sinon de semblables, du moins d'autres en rapport avec ses propriétés ? Le renier serait complètement absurde.

Seulement il demande des conditions spéciales : tandis que le fluide électrique dont l'action est toute matérielle est toujours ressenti, quelles que soient les dispositions de la personne, qu'il y croie ou non ; pour le fluide humain, c'est autre chose. Il y faut la collaboration du patient, son action en est favorisée et cela s'explique tout naturellement : puisque, comme nous l'avons démontré, notre volonté peut communiquer à nos fluides la qualité que nous leur assignons, la partie adverse peut faire de même. Si elle s'oppose à leur réception, ils ne lui parviendront pas et, par conséquent, n'agiront pas ou peu. De là, à prouver qu'ils n'existent pas, comme le font nos négateurs, il y a loin. Leur jugement est complètement faux, ainsi que d'ailleurs il l'est sur toutes les questions touchant la Création, d'où, de parti pris ils excluent le principe spirituel.

Comment, du reste, pouvons-nous prouver la réalité du fluide humain ? Que fait éprouver le fluide électrique ? Ses vibrations nous donnent, en nous pénétrant, des picotements, des fourmillements. Le fluide humain se comporte de même lorsqu'il nous saisit, quoique à un degré moindre, étant plus subtil. L'identité des effets prouve donc son existence.

Lorsqu'il y a un résultat impossible à contester, on le met sur le compte de l'autosuggestion, terme absolument impropre, inapplicable, surtout à plusieurs cas parmi ceux dont nous parlons dans notre Appendice. Mais ces messieurs ne s'arrêtent pas pour si peu. C'est un des moyens, nous l'avons déjà vu, par lequel on se tire des cas embarrassants. Ce qu'ils appellent de l'autosuggestion, nous le traduisons plus exactement par de la collaboration, car le fluide et son action sont des réalités, mais il doit y avoir concours réciproque et c'est pour cela que nous recommandons toujours au sujet de nous aider par sa bonne volonté, dans l'intérêt même du traitement, pour le rendre plus efficace.

Voilà donc bien connues maintenant les raisons pour lesquelles le concours du patient est nécessaire. Plus il s'y plie, plus l'action curative grandit. Sans s'en rendre compte, instinctivement, ce consentement mutuel on le sentait nécessaire pour le bon résultat de l'opération. Ne dit-on pas : Il faut avoir la foi dans ce genre de traitement ; ou, dans le même ordre d'idées : La foi transporte les montagnes. Ce qui, interprété dans un sens moins mystique mais plus positif, plus scientifique, signifie, ainsi que nous venons de le démontrer : les deux volontés,

celles de l'opérateur et du malade doivent se concorder. Il en est, du reste, de même à l'égard du médecin et de son traitement, quoique purement matériel. Plus on y a confiance et mieux cela profite. Mais encore une fois il en ressort que l'instinct établit le fait ; là comme ailleurs.

Pour ne rien laisser dans l'ombre, il importe d'aller au devant d'une autre objection, capable, si nous ne la prévenions pas, de porter préjudice au principe que nous émettions pour prouver l'immortalité de l'âme (chap. I), par l'homogénéité de l'effet et de la cause. On peut nous dire, puisque la liaison entre la pensée et le fait de son exécution est indéniable, que l'effet dépasse tellement la cause que cette homogénéité en est complètement détruite.

Ce serait une profonde erreur de raisonner ainsi ; on ferait confusion entre deux choses bien distinctes. Rien n'y met en opposition ce principe d'une vérité absolue : l'effet est de même nature que la cause.

Nous allons le prouver :

D'abord ce n'est pas l'énorme différence entre la pensée et son résultat qui détruisent leur homogénéité, car l'une et l'autre sont toujours de même nature. Tout effet, musculaire ou autre, a pour source une volonté équivalente sans laquelle, quoiqu'elle soit invisible, il ne se produirait pas. Dans nos machines captant les ondes hertziennes, il en est de même. Là aussi l'effet dépasse à un tel degré ces ondes invisibles, inappréciables à nos sens, que toute liaison entre cette cause et son effet semble inadmissible. Et pourtant elle existe ; car leur nature reste identique. Ces effets, musicaux, mécaniques, explosifs ou autres ne peuvent être captés à distance que par des vibrations en rapport avec eux. Or, ces vibrations ont pour cause une source analogue sans laquelle on n'obtiendrait rien. Mais là ne gît pas la cause directe de ces effets pouvant atteindre une grande puissance, elle est ailleurs et d'une homogénéité parfaite. Une comparaison le fera comprendre aisément :

Avant la connaissance des ondes hertziennes et même, sinon de l'électricité, du moins de l'utilisation de cette force, nous avons déjà des machines réalisant cette énorme disproportion entre l'effet et la cause. Prenons une locomotive :

Le mécanicien, par une simple pression de sa main ouvrant un robinet, déclenche une force énorme, hors de toute proportion avec la faiblesse de la cause initiale : la main. Mais que fallait-il pour cela, pour obtenir ce résultat ? Il nécessitait l'entremise d'une machine contenant cette force sous forme de vapeur à un degré égal à l'effet à réaliser. Sans elle, rien ne se serait produit, le robinet aurait tourné dans le vide. La faible puissance de l'homme n'était donc que la cause indirecte. La cause directe, immédiate était ailleurs, dans la machine organisée pour développer ce grand effort auquel elle correspondait exactement. L'homogénéité entre cause et effet reste donc absolue.

De même pour nous : sans l'appareil, notre corps : le siège de la force agissante, la pensée serait impuissante, elle ne pourrait s'extérioriser. Si nous avons un membre atteint, les vibrations de la pensée auront beau s'y porter, comme le robinet tournant dans le vide, ce membre n'y pourra obéir.

Et dans tous les domaines c'est pareil. Toujours l'effet est proportionné à la

cause et de même nature. Notre principe reste intact, il se maintient intégral.

En même temps ces observations nous permettent de constater le rôle prépondérant de l'élément spirituel, son indépendance absolue vis à vis de la matière : celle-ci ne peut agir que par une force correspondante à l'effet désiré ; celui-là, au contraire, a tous les pouvoirs, toutes les possibilités. Il n'a pas besoin pour obtenir le résultat d'agir lui-même. Son intervention directe n'est pas nécessaire. Il lui suffit de créer, de combiner l'instrument approprié à cet effet et aisément, irrésistiblement il l'obtient, quelle qu'en soit la grandeur.

N'est-ce pas ainsi que peut se concevoir la Création ? Là aussi, l'invisibilité du principe créateur n'empêche pas l'élaboration de son œuvre splendide. Sa volonté, son génie y suffisent et plus l'esprit est grand, par conséquent, plus éthéré, plus inconcevable à nos yeux, plus, au contraire, son influence, sa puissance sont grandes. Elles deviennent infinies avec l'infinie perfection divine.

Toute la Création est ainsi mise en oeuvre : par vibrations engendrant avec une admirable précision, à l'infini, ses magnifiques conceptions, des plus infimes jusqu'aux plus grandioses. L'espace illimité est parcouru par des ondes vibratoires, toujours en activité, avec une rapidité vertigineuse dont, emprisonné dans notre pauvre corps d'un déplacement si lent, nous ne pouvons nous faire aucune idée. Il devait d'ailleurs en être ainsi, car l'espace n'existant pas, sans cette vitesse, cette possibilité de l'embrasser, pour ainsi dire, l'Infini lui-même serait inexistant, comme il l'est pour nous, par suite de l'impuissance et de l'insuffisance de notre organisme.

Et le plus merveilleux, le plus étonnant, c'est que toutes les conséquences découlant logiquement de cet état de perpétuité, d'éternité, aussi bien dans l'ordre moral, intellectuel que matériel ont été réalisées et au-delà de tout ce que nous pouvons concevoir.

Pour nous en faire une idée, si possible, pour tâcher d'apprécier, bien approximativement, la puissance, ou plutôt la toute-puissance des lois universelles, arrêtons-nous à celles concernant la lumière : sa propagation en une seconde atteint la fantastique proportion de trois cent mille kilomètres, soit dix milliards de kilomètres par heure. Une comparaison nous permettra de nous rendre faiblement compte de cette vitesse inimaginable : un projectile, s'il en était animé, en une seconde pourrait faire sept fois le tour du monde. Autant dire qu'il serait partout en même temps.

En effet, voir un objet sept fois en une seconde équivaut à sa présence à l'état permanent et en tout lieu, puisqu'en ce temps si extraordinairement court, il contourne sept fois la terre. Notre déduction est donc exacte.

Et encore il ne s'agit que d'un élément matériel ! Cette vitesse, malgré la difficulté de la concevoir, néanmoins peut s'exprimer, se chiffrer ; mais elle n'a rien de comparable avec celle de l'esprit. Là, aucune évaluation n'est possible. Cela rend admissible et à peu près compréhensible l'ubiquité divine.

Cette ubiquité, elle fait la risée de nos esprits forts, prenant en pitié notre naïveté, capable d'admettre ce qu'ils considèrent comme des billevesées, bonnes, tout au plus, à contenter les époques d'enfance de l'humanité.

Toujours parce que cela dépasse tellement notre portée qu'on se refuse de l'accepter ; au lieu de se maintenir dans une sage réserve, plus juste en face de cet Infini où éclate la toute-puissance, largement suffisante pour nous convaincre de notre faiblesse, de celle de nos jugements, portés à nier, à ridiculiser tant de choses au-dessus de notre entendement, restées obscures, insolubles parce qu'on dédaigne les examiner.

Elles deviennent rationnelles, admissibles, lorsque, en toute humilité, on se donne la peine de les scruter, agrandissant ainsi notre horizon, celui de notre conception de l'Univers, de la Création.

Et pour en revenir à cette question de l'ubiquité, en se gardant de toute prévention, on arrive à la comprendre, car elle doit exister. Tout existe dans la Nature, au-delà et en deçà de l'imagination la plus hardie !

Il ne peut y avoir de lacunes nulle part, dans aucun sens, aucun ordre et celle de l'inexistence de cette ubiquité serait la plus inconcevable, la pire de toutes ; car elle dépouillerait l'esprit, l'élément supérieur d'une qualité possédée par la matière arrivée à un haut degré d'éthérisation. Ce serait impossible, inadmissible !

Nous allons le démontrer :

Comme exemple, reprenons encore la lumière : Nous avons vu que, par son extraordinaire rapidité, sa diffusion est instantanée et sur toute la Terre à la fois. Elle nous est envoyée par le Soleil ; mais là ne se borne pas son rôle, son ubiquité va infiniment plus loin. Cet astre, au centre de notre système, malgré l'énorme distance qui le sépare de ses satellites, en même temps qu'à nous, et avec la même rapidité, envoie ses rayons lumineux à tous les mondes environnants, à toute la constellation.

Voilà donc une ubiquité singulièrement agrandie, dans des proportions dont nous sommes incapables de nous faire aucune idée, tout en étant forcés de l'admettre, parce qu'elle existe. Nous le constatons.

A nos yeux, et à bon droit, cette immensité nous semble l'Infini. Malgré tout, elle ne l'embrasse pas tout entier, elle n'en constitue qu'une portion qui se noie, disparaît dans l'Incommensurable. Ce n'est, en somme, qu'un Infini et non l'Infini.

Mais qu'est-ce que le Soleil, tous les Soleils réunis, tous les mondes à côté de ce Soleil spirituel dominant, dirigeant, vivifiant l'Immensité, et qui, nécessairement, ne peut être qu'unique, comme nous l'avons abondamment démontré et prouvé, comme, forcément, est unique chaque Soleil au centre de sa constellation !

Ici, cette ubiquité s'impose encore plus. Donc elle est et ne peut plus nous paraître inacceptable, impossible, puisque la lumière la possède à un si haut degré, qu'elle lui est nécessaire pour dominer, pour vivifier les mondes ; à plus forte raison cette nécessité est-elle absolument indispensable pour la direction de l'Univers.

Une autre preuve encore plus péremptoire de l'existence de l'ubiquité divine.

Comment l'électricité, la lumière pourraient-elles être possédées de cette miraculeuse rapidité, si elles n'en étaient pas dotées ? Les en supposer capables

elles-mêmes serait aussi fou, aussi absurde que d'attribuer à nos machines les qualités que sans nous, elles n'auraient jamais pu avoir. Elles nous les doivent et nous avons pu le réaliser parce que tels étaient notre volonté et surtout notre pouvoir, au-delà desquels nous ne pouvons aller,

Or, dans tous les domaines, soit pour nos créations ou celles de la Nature, les façons de procéder sont analogues : la matière est inerte, sans initiative. Elle ne peut acquérir des propriétés sans l'intervention supérieure de l'intelligence,

Conséquemment, cette ubiquité relative possédée par les éléments fluidiques, ne pouvant provenir de leur fait, nécessairement n'a pu leur être départie que par un pouvoir, une intelligence la possédant à un degré supérieur, dépassant tout ce qui en est animé, soit : infini. Autrement ces éléments n'en auraient pu être dotés. Toujours cause et effet sont de même essence.

On s'en rend compte maintenant. A l'aide de la réflexion de la méditation, il nous a été donné de faire cette nouvelle et précieuse découverte dont la philosophie s'enrichit. L'ubiquité divine au lieu de rester à l'état de chimère, de spéculation enfantine, devient une réalité palpable, irréfutable.

Elle remplacera avantageusement l'opinion contraire qui jusqu'à présent, la considérait comme une utopie. Elle agrandit la conception de notre direction. En effet, plus elle est haute, parfaite et plus nous serons appelés à jouir, en nous élevant et dans la mesure de notre avancement, de tous ces magnifiques dons spirituels, à les avoir en partage.

Il en est déjà ainsi ici-bas. Plus la distance est grande entre nos maîtres et nous, mieux cela est ; car en tâchant de nous élever jusqu'à eux, nous nous agrandissons.

Vibrations, attractions, répulsions, créant au moral la sympathie et l'antipathie. Tout l'Univers est mené automatiquement par ces lois émanées de la Sagesse, de la Toute-Puissance infinies dont la portée sublime nous dépasse, devant lesquelles nous devons nous prosterner avec reconnaissance, avec une respectueuse admiration ; animant à leur tour, comme nous le faisons pour nos œuvres, toutes celles de la Création, composée de cette autre Trinité : Dieu, Esprit, Matière, sans laquelle il est impossible de concevoir l'Univers, le premier élément dominant, dirigeant, attirant tout vers sa perfection absolue :

Dieu !

TABLE DES MATIÈRES

Préface

Prolégomènes

Chapitres :

I. — L'âme. Preuves de l'immortalité

- II. — La Pensée
 - III. — Dieu
 - IV. — Le plan divin. Sa haute sagesse
 - V. — La Prière
 - VI. — Les Religions
 - VII. — La souffrance
 - Le Suicide
 - La Mort
 - VIII. — La Réincarnation. Pluralité des existences
 - IX. — Intervention des esprits
 - X. — Le Rêve
 - XI. — La science. Les savants
 - XII. — Le crime. La victime
 - XIII. — Les animaux
- Conclusion
- Appendice